This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/

Google

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

3 3433 07578401 1

LE
CABINET
DES FÉES.

TOME TRENTIÈME.

CE VOLUME CONTIENT

La suite des CONTES DES GÉNIES, OU LES CHARMANTES LEÇONS D'HORAM, FILS D'ASMAR, ouvrage traduit du persan en Anglois, par sir CHARLES MORELL, ci-devant ambassadeur des établissemens anglois dans l'Inde, à la cour du grand mogol, & en françois sur la traduction angloise.

LE CABINET
DES FÉES,

OU

COLLECTION CHOISIE

DES CONTES DES FÉES,

ET AUTRES CONTES MERVEILLEUX,

Ornés de figures.

TOME TRENTIÈME.

ASTOR LIBRARY
NEW-YORK

A GENÈVE,

Chez BARDE, MANGET & Compagnie,
Imprimeurs-Libraires.

& se trouve à PARIS,
Chez CUCHET, Libraire, rue & hôtel Serpente.

M. DCC. LXXXVI.

LES CONTES DES GÉNIES,

OU

LES CHARMANTES LEÇONS D'HORAM, FILS D'ASMAR.

Suite du Conte des Enchanteurs ; ou Misnar, sultan de l'Inde.

LE sultan de l'Inde, quoique naturellement ennemi du faste, céda aux conseils du visir, & passa la nuit dans son nouveau pavillon, dont la pompe attira une foule innombrable de peuple curieux de voir tant de magnificence.

On sçut bientôt dans le camp d'*Ahubal*, que son ennemi avoit fait dresser une tente superbe : chacun en exaltoit la splendeur & la richesse. La tente d'*Ahubal* ne sembloit plus rien en comparaison de celle du sultan.

Ahaback & *Desfra*, qui étoient pour lors dans le pavillon du prince révolté, entendant publier tant de merveilles de la tente somptueuse de *Misnar*, résolurent de se rendre invisibles pour aller la voir de près, & connoître par eux-mêmes si la renommée n'en exageroit point la magnificence.

Ils quittèrent *Ahubal*, & mettant chacun une bague à leur doigt, ils se rendirent invisibles, & passèrent furtivement les sentinelles des deux armées.

À la vue du superbe pavillon, les fureurs de la haine & de la méchanceté se ranimèrent dans leurs cœurs. Le souvenir de la mort de leurs frères qu'ils virent retracée, y excita encore les feux de la vengeance.

Ils se hâtèrent de revenir vers *Ahubal*, à qui ils racontèrent ce qu'ils avoient vu, tâchant de lui inspirer l'animosité qui les transportoit.

Le prince trembla à ce récit. Il changea de couleur; il frémit de se voir surpassé en magnificence par son frère.

» Faites-moi une tente plus fastueuse que
» celle de *Misnar*, dit-il aux enchanteurs,
» ou congédiez votre armée, & livrez-moi

» à la rigueur du destin qui fait échouer » toutes mes entreprises «.

» Mon prince, répondit *Ahabak*, ne » perdez pas courage pour si peu de chose. » Nous pouvons vous dresser, en un instant, » un pavillon bien supérieur à celui du sul- » tan. Mais ne sera-t-il pas plus glorieux » pour vous de vous emparer en même- » temps de sa gloire, de sa demeure & de » son trône ? Que demain à la pointe du » jour, les trompettes se fassent entendre. » La trève est finie : ou si elle ne l'est pas, » nous n'avons point de parole à garder avec » un usurpateur. Attaquons l'ennemi avant » qu'il soit sur la défensive. Qui sait si nous » ne nous reposerons pas demain sous ce » même pavillon, qui nous cause aujour- » d'hui tant d'envie & de chagrin «.

Ahubal & *Desra* applaudirent au conseil d'*Ahabak*. On donna ordre aux troupes de marcher à l'ennemi le lendemain de grand matin & de surprendre l'armée du sultan.

Les soldats de *Misnar* se reposoient dans leurs tentes, lorsque le bruit se répandit que les ennemis marchoient en ordre de bataille pour les attaquer.

Le visir *Horam* se mit promptement à la tête de ses meilleures troupes ; mais au lieu

de les mener droit aux ennemis, il tourna ſur la droite & alla occuper un défilé dans les montagnes derrière le pavillon, d'où il envoya dire au ſultan qu'il lui avoit aſſuré une retraite en cas de malheur.

Les ennemis attaquèrent l'armée du ſultan avec tant de précipitation & de chaleur, qu'il ne s'en apperçut que lorſqu'il n'étoit plus temps d'y remédier. Dans cette extrêmité, il raſſembla à la hâte les ſoldats reſtés dans ſon camp, & qui n'avoient pas ſuivi *Horam*, & il ſe prépara à faire face à l'ennemi. Il envoya en même-temps vers le viſir, pour lui dire de quitter les montagnes & de venir le ſeconder.

Cependant les ſoldats de *Miſnar*, les officiers ſurtout, donnoient les plus grandes preuves de courage & d'intrépidité. Le ſultan s'expoſoit lui-même au plus fort de la mêlée. La réſiſtance fut longue & vigoureuſe. Enfin, ſes troupes écraſées par le plus grand nombre, s'ouvrirent de toutes parts; obligé de céder à la force, il fit battre la retraite, & ſe retira avec les débris de ſon armée vers les montagnes où le viſir l'attendoit, pour protéger & aſſurer ſa retraite.

Ahubal pourſuivit les fuyards juſques dans les défilés des montagnes, où ils entrèren

soms les auspices du visir, qui arrêta aisément les troupes d'*Ahubal*, déjà fatiguées par l'acharnement du combat.

Les ennemis furent contraints de rebrousser chemin. Ils rentrèrent dans le camp du sultan, où ils firent un butin considérable.

Ahabak & *Desra* se glorifioient de leurs succès. *Ahubal* se voyoit en un jour maître de l'*Inde*, vainqueur du sultan, son frère, & possesseur du riche pavillon.

Ahubal ne put avoir tant de grandeur & de magnificence, sans être frappé d'étonnement. Mais il fut saisi d'horreur en voyant la mort de ses anciens amis retracée en broderie d'or & d'argent sur le contour extérieur de la tente.

» Il est juste, dit le prince aux enchanteurs, il est juste que vous vous vengiez » de mon orgueilleux frère. Pour moi, je » ne pourrai jamais me résoudre à habiter » une tente élevée comme un monument de » la défaite de mes amis, autant que comme » un trophée à la gloire du sultan. Que ce » pavillon serve de demeure à *Ahabak* & » *Desra*. Que les nations viennent y contempler en même temps & le malheur de » vos frères & vos glorieux succès. Mes » amis, passez ici la nuit. Cette gloire vous

» appartient après une si grande victoire.
» Demain je ferai transporter ce pavillon
» dans mon camp, où il sera placé à côté
» du mien «.

Les enchanteurs furent flattés & satisfaits du discours d'*Ahubal*. On prépara un magnifique festin sous la tente de l'infortuné sultan, qui erroit sur les montagnes, manquant du nécessaire pour lui & pour son armée.

Misnar, accablé sous le poids du malheur, en rejeta toute la faute sur l'imprudence du visir. Il fit assembler ses officiers généraux, & ordonna qu'on amenât *Horam* devant eux. Le visir fut jugé coupable, & *Misnar*, les larmes aux yeux, prononça la sentence de mort contre lui.

Le sultan croyoit faire un acte de justice. Cependant le remords lui faisoit dire malgré lui : « demain le malheureux *Horam* sera
» compté parmi les morts « !

Horam écouta son arrêt de mort sans en être ému. « Ma vie, disoit-il, est entre les
» mains de mon roi, & le sang de son es-
» clave est à sa discrétion «.

Cent hommes ayant à leur tête un officier affidé, eurent ordre de garder le visir jusqu'au matin.

L'infortuné sultan se retira sous une tente obscure, qu'on lui avoit dressée à la hâte. Il s'y retira, non pour reposer, mais plutôt pour s'abîmer dans la pensée de son malheur.

Il disoit, en lui-même : « J'ai perdu mon » royaume : j'ai perdu un bien plus précieux » que tous les royaumes ! *Horam*, mon ami, » mon plus cher ami, *Horam* a été infidèle » à son maître, à son ami ! N'étions-nous » pas comme les cèdres des forêts élevés » ensemble & l'un à côté de l'autre, comme » les arbres plantés sur les bords des rivières d'*Arvar* ? Nos ames étoient comme » deux sœurs jumelles, & nos esprits, semblables aux étoiles *Leman* & *Upnor*, dont » l'une ne brille jamais sans l'autre dans les » ténèbres de la nuit. Le cœur de *Misnar* » étoit dans le sein de son ami : il étoit dans » son sein, comme l'enfant est dans les bras » de sa mère. Il s'y reposoit avec confiance, » avec la plus grande sécurité «....

Tandis que le sultan s'occupoit de ces tristes pensées, on vint lui dire que le capitaine à qui il avoit confié la garde du visir, étoit avec lui à la porte de sa tente ; qu'ils demandoient à y être introduits, pour lui communiquer une affaire importante.

» *Horam* vient-il mettre le comble à sa » perfidie, s'écria le sultan ? Après m'avoir » fait perdre mon royaume, vient-il m'ôter » la vie ? S'il est un traître, qu'il entre & » qu'il consomme sa trahison «.

Ce capitaine entra dans la tente du sultan, accompagné du visir chargé de fers.

« Etre de mon ame ! Maître souverain de » mes pensées & de mes volontés, dit *Horam*, en se prosternant aux pieds du sultan, souffre que ton esclave te parle en» core une fois avant de mourir. Souffre » qu'avant de rendre le dernier soupir je te » montre plus de richesses au centre de ces » montagnes, qu'il n'y en eut jamais dans » ton palais de *Dély*, & qu'il n'y en a » sous les tentes superbes de tes ennemis : » richesses capables de te rendre toute ta » gloire, & de changer tes larmes en alle» gresse...

» Malheureux *Horam*, répondit le sultan, » n'est-ce point assez de m'avoir plongé » dans l'abîme de la douleur & de la mi» sere ? Viens-tu m'abuser encore par de » nouvelles illusions ? Où est mon royaume, » mon pavillon royal, mon armée ? J'ai » tout perdu par tes pernicieux conseils.

» Montre-moi donc les trésors qui doivent » me dédommager d'une si grande perte.

L'officier conduisit alors *Horam* hors de la tente du sultan, qui les suivit sans savoir où ils alloient.

Le visir, chargé de fers, marchoit à pas lents. Le Capitaine renvoya ses soldats à leur poste. Il accompagnoit *Horam*, tenant toujours le sabre nud sur sa tête.

La nuit étoit obscure. *Misnar* suivoit sans pouvoir reconnoître les lieux où le visir le menoit.

Ils traversèrent plusieurs montagnes, passèrent plusieurs ruisseaux formés par les eaux qui tomboient du haut des rochers. Ils arrivèrent à une caverne spacieuse, creusée au vaste sein des montagnes.

Horam y entra. Levant alors ses chaînes, il frappa à une petite porte qui étoit à l'extrémité de la caverne.

La porte s'ouvrit aussi-tôt, & quatre esclaves, portant un flambeau à la main, s'avancèrent pour éclairer *Horam* & sa suite.

Les esclaves se prosternèrent jusqu'à terre devant leurs maître & devant le sultan qu'ils reconnurent. *Horam* leur demanda si tout étoit tranquille & en sûreté.

» Oui, seigneur, répondirent les escla-

» ves, nous n'avons point été troublés dans
» ces ſombres demeures, depuis que nous
» y ſommes par vos ordres «.

» Où eſt *Camul*, dit le viſir «?

Il eſt en ſentinelle, la hache à la main, répondirent les eſclaves.

» Quelle heure de la nuit avons-nous;
» demanda encore le viſir »?

» La troiſième garde de la nuit eſt paſſée,
» lui répondirent ſes eſclaves «.

Alors le viſir ſe tournant vers *Miſnar*, il lui dit : » entrez, magnifique ſeigneur,
» & voyez vos ennemis expirer devant
» vous «.

» De quels ennemis parlez-vous, répli-
» qua le ſultan? Quelle eſt cette caverne
» myſtérieuſe où vous m'avez conduit?
» Quel eſt ce *Camul*, & pourquoi eſt-il ar-
» mé d'une hache? *Horam*, me menez-
» vous à de nouveaux malheurs? Songez
» que le ſabre du capitaine de ma garde eſt
» levé ſur votre tête, prêt à frapper au
» moindre ſigne que je lui ferai ".

Le ſultan entra par la petite porte, ſuivant le viſir & l'officier qui le gardoit. Les quatre eſclaves portoient des flambeaux devant eux.

Miſnar traverſa ainſi un long défilé coupé

Frappez, magnifique Sultan, frappez, et séparez
la Corde de l'Anneau de fer où elle est attachée.

dans les montagnes. Il vit de loin un homme armé d'une hache, assis sur une pierre. Neuf lampes brûloient devant lui.

Camul, voyant approcher le visir & le sultan, se prosterna devant eux. Le visir se prosterna aussi aux pieds de *Misnar*, & le pria de prendre la hache des mains de *Camul*, son esclave.

„ Quelle hache surprenante est celle-ci, „ s'écria le sultan en la prenant ? Comment „ a-t-elle pu se conserver sans rouille dans „ les entrailles de la terre " ?

Le sultan ayant pris la hache, *Camul* recula la pierre sur laquelle il étoit assis. Ils virent une grosse corde, dont un des bouts étoit enfoncé dans le roc ; l'autre étoit attaché à un anneau de fer d'une grandeur prodigieuse.

„ Frappez, magnifique sultan, dit *Horam* ; „ frappez, & séparez la corde de l'anneau „ de fer où elle est attachée ".

Le sultan obéit à l'ordre de son visir. Il leva la hache de *Camul*, coupa la corde & la sépara de l'anneau de fer.

La corde détachée rentra précipitamment dans le sein de la montagne, sans que le sultan vît personne la retirer. Mais il attendoit avec impatience quelle seroit l'issue de

la séparation mystérieuse de la corde. Il dit au visir: „ où sont donc les richesses pour „ lesquelles tu m'as fait quitter ma tente? „ toutes tes promesses sont donc vaines? „ Je suis encore la dupe de tes paroles trom- „ peuses, & tu abuseras de ma confiance „ jusqu'au dernier moment " !

„ O mon seigneur & mon maître, re- „ pliqua respectueusement *Horam !* que je „ meure comme un traître, si j'en impose „ au glorieux sultan de l'*Inde !* Je n'ai plus „ rien à vous montrer. Pardonnez-moi mon „ audace, & si vous la jugez criminelle, „ vengez-vous par l'épée de la justice. Son- „ gez seulement que mon intention étoit „ pure ".

„ Quoi! reprit le sultan irrité, tu m'as conduit ici par des sentiers escarpés, pendant les horreurs de la nuit, pour me faire couper une corde en deux ! Tu m'as fait entrer dans les profondeurs des montagnes, seulement pour y voir les passages que tes esclaves y ont creusés, & qu'ils gardent par les ordres de leur maître, plus méchant qu'eux. Traître, reconduis-moi à ma tente. Demain au lever du soleil tu recevras le juste châtiment de tes forfaits ".

Ainsi parla le sultan. Ils sortirent tous

trois du sein de la caverne. *Misnar* rentra dans sa tente en frémissant de colère; & l'officier, étonné de ce qu'il avoit vu, remit le tranquille visir dans sa prison.

Le lendemain à la pointe du jour, les soldats de *Misnar* parurent sous les armes.

Le bruit des tymbales retentissoit dans les montagnes. On éleva un échafaud de quarante pieds de hauteur.

Le sultan sortit de sa tente, au bruit des tymbales, & ordonna que l'on menât *Horam* au supplice.

Horam soutenoit courageusement sa disgrâce. Son sang-froid surprit tout le monde. Il se livra lui-même aux mains de celui qui devoit exécuter la sentence de mort portée contre lui. Déjà on lui avoit passé au cou la corde fatale, lorsqu'un messager, suivi de plusieurs sentinelles, vint en hâte au camp.

Le Messager demanda avec empressement à être présenté au sultan, il lui parla ainsi:

„ *Ahabak* & *Desra*, les protecteurs de ton frère rébelle sont morts. L'armée d'*Ahubal* est dans la plus grande consternation; & les amis du glorieux sultan de l'*Inde* souhaitent de le voir poursuivre ses ennemis,

comme les lions pourſuivent en rugiſſ
les ânes ſauvages dans les forêts. “

Pluſieurs eſpions arrivèrent ſucceſſivei
au camp, & confirmèrent tous la nou
de la mort des enchanteurs.

Miſnar fit ſuſpendre l'exécution du v
on le remit dans ſa priſon, & le ſult
diſpoſa à attaquer les ennemis.

Cependant *Ahubal* repoſoit tranquillei
dans ſa tente. Ses gardes l'éveillèren
plus grand matin qu'à l'ordinaire, pou
annoncer la mort de ſes amis *Ahabu*
Deſra.

„ Hélas! s'écria le triſte *Ahubal*, en
ſant un torrent de larmes, mes amis ſ
ils morts ? Quel coup, quel malheur
les enlève ? Quel nouveau ſtratagême *1*
nar a-t-il mis en œuvre contre moi ?
prudence de ces ſages a-t-elle pu éch
contre celle d'un enfant ? Hélas ! quel
cours dois-je implorer déſormais contre
quelles armes dois-je employer à le c
battre, s'il peut triompher ſi aiſément
pouvoir ſupérieur des magiciens ? “

„ O Prince ! répondirent les gardes d'*A*
bal, nous avons reconnu trop tard les ſ
tagêmes de nos ennemis. Au deſſus du
du pavillon ſuperbe qu'*Horam* avoit conſt

pour son maître, l'industrieux visir avoit fait cacher une pierre énorme, aussi vaste que le pavillon. Une force cachée la tenoit ainsi suspendue, & il avoit des moyens secrets de la faire tomber quand il voudroit. Lorsqu'*Ahabak* & *Desra* se reposoient sous le pavillon des fatigues de la veille, leurs gardes ont entendu un grand bruit avant le lever du soleil. Ils accourent, ils volent pour secourir leur maître. La pierre énorme étoit tombé subitement. *Ahabak* & *Desra* ont été écrasés par sa chûte. Leurs corps restent encore enterrés sous le pavillon; car cinquante des plus forts de tes soldats n'ont pas été capables de remuer la pierre. "

A ces mots, *Ahubal*, consterné, perdit toute espérance de voir ses affaires rétablies. Avant qu'il fût remis de sa consternation, on vint lui dire que les soldats du sultan étoient au milieu de son camp, où ils massacroient tout ce qu'ils rencontroient, sans que personne ôsât leur opposer la moindre résistance.

Le prince rébelle étoit si hors de lui-même, qu'au lieu d'assembler son armée, & de se préparer au combat, il prit la fuite avec ceux qui voulurent le suivre. *Misnar*, profitant de sa bonne fortune, reprit d'abord

ſa tente, & s'empara encore de celles de ſes ennemis qui lui abandonnèrent leur camp & leurs richeſſes.

Miſnar, fier d'une victoire ſi complette, fit pourſuivre les fuyards par un détachement de ſon armée. Il ordonna enſuite qu'on amenât le viſir devant lui, & en préſence de ſes officiers généraux; il lui demanda avec hauteur quelle part il avoit eue au ſuccès du jour, & quels exploits il avoit fait depuis qu'il avoit le commandement en chef de l'armée.

« Gloire de mes yeux, lumière de mes » pas, *dit Horam*, en s'inclinant profon» dément devant ſon maître : il eſt vrai, » l'artifice de ton eſclave eût été ſans fruit, » ſi un autre que mon ſeigneur eût mené » ſes troupes au combat. Ainſi, la gloire » de ce jour t'appartient toute entière. Mais » qui t'a délivré des deux enchanteurs, » *Ahaback* & *Deſra*? Mon ſeigneur doit » donc ſavoir que quand ton eſclave apprit » que ces infames magiciens ſe préparoient » à ſoutenir ton frère rébelle, je compris „ que la prudence, et non la force, pou„ voit ſeule triompher de leurs enchante„ mens.

„ Alors je demandai à mon ſeigneur le

„ commandement en chef de son armée,
„ pendant quarante jours seulement, temps
„ nécessaire pour exécuter mes projets. Je
„ fis proposer une trève qui fut agréée, et
„ je négligeai de combattre les troupes
„ d'*Ahubal*, malgré l'ardeur de tes sol-
„ dats, et les conseils de tes officiers.

„ J'agissois ainsi, parce que je savois que
„ toute victoire seroit incapable de réduire
„ tes ennemis, jusqu'à ce que les enchan-
„ teurs eux-mêmes fussent détruits. En effet,
„ quel avantage eussions-nous tiré d'un com-
„ bat qui auroit défait une armée, si cette
„ armée défaite pouvoit toujours être suc-
„ cessivement remplacée par une plus forte ?

„ Je commençai donc par renforcer l'ar-
„ mée de mon seigneur, & je le fis à pro-
„ portion de l'augmentation de celles d'*Aba-*
„ *back* & de *Desra*, afin que nous ne fus-
„ sions pas écrasés par le nombre.

„ Sur ces entrefaites, le superbe pavillon
„ que l'on dressa pour *Ahubal* m'inspira
„ un stratagême, & au moyen duquel je
„ me flattois de délivrer le glorieux & sage
„ *Misnar* des enchanteurs, ses plus cruels
„ ennemis.

„ Je voulois sur-tout tenir mon dessein
„ caché. Je fis donc enclorre un terrein

„ auprès des montagnes, planté de grands „ arbres tout à l'entour. J'y fis élever une „ tente, & je publiai que ce pavillon, où „ l'art & la nature déployoient à l'envi leurs „ richesses, avoit été érigé à l'honneur du „ sultan de l'*Inde*, afin qu'il ne se laissât „ point surpasser en magnificence par son „ frère *Ahubal*. Mon véritable dessein étoit „ de tendre un piége aux enchanteurs : les „ richesses prodiguées dans la structure de „ ce pavillon étoient une amorce pour les „ tenter & les y attirer. Je fis couper, avec „ beaucoup de peine, dans la montagne „ voisine, une pierre aussi grande que l'em„ placement du pavillon ; & avec un tra„ vail infini on la leva à l'aide de plusieurs „ machines, au-dessus du ciel du pavillon, „ en l'appuyant sur quatre piliers d'or.

„ Une corde d'une force proportionnée „ au poids qu'elle devoit soutenir, embras„ soit cette pierre énorme de quatre côtés, „ passoit par un des piliers dans la terre, „ & s'étendoit le long d'un chemin secret „ creusé dans les montagnes, jusqu'à une „ caverne souterraine, taillée dans le côté „ opposé du rocher, où elle étoit attachée „ à un anneau de fer. Alors je fis reculer „ les piliers, à l'exception de celui par où

„ la corde passoit ; & la pierre se trouva „ ainsi suspendue au-dessus de la tente, prête „ à tomber dès qu'on couperoit la corde.

„ Le pavillon se trouva achevé lorsque „ les enchanteurs arrivèrent au camp d'*Ahubal*. Quoique j'eusse des indices certains „ qu'ils n'attendroient pas la fin de la trève, „ & qu'ils nous attaqueroient dès le jour „ même, je fis semblant d'ignorer leur dessein perfide ; mais je disposai tellement „ l'armée de mon seigneur, que le plus grand „ nombre pût me suivre derrière les montagnes avant le combat, & que le reste „ pourroit se sauver ensuite avec peu de „ perte, n'étant pas possible aux ennemis „ de nous poursuivre dans les défilés des „ rochers, qui leur sont inconnus.

„ Je ne doutois pas qu'*Ababack* & *Desra*, „ enflés de leurs succès, ne prissent possession du pavillon royal...

„ Levez-vous, fidèle *Horam*, dit le sultan *Misnar* ; je comprends aisément le „ reste. C'est vous qui m'avez délivré de „ mes ennemis. Mais pourquoi m'avez vous „ donné lieu de soupçonner votre fidélité „ en me cachant vos desseins » ?

« C'étoit pour ne pas compromettre l'honneur de mon seigneur, répondit le visir.

„ Mon projet pouvoit ne pas réussir. Je vou-
„ lois en porter seul la honte, & la con-
„ centrer dans mon cœur, au cas que mon
„ stratagême échouât „.

Ce noble aveu du visir excita l'admiration de toute l'armée. On attendoit avec empressement que son pardon fût prononcé.

Le sultan l'embrassa en l'appelant son ami, son cher & fidèle visir, l'appui de son trône, & le vainqueur de ses ennemis. L'air retentit des acclamations des soldats & de leurs chefs. Ils répétoient tous, les uns à l'envi des autres : " Vive *Misnar*, le maître
„ de nos cœurs ! Vive *Horam*, le premier
„ & le plus fidèle de ses esclaves „ !

L'armée d'*Ahubal*, dispersée, fuyoit au hasard ; car le prince, plus épouvanté que les autres, n'eut pas assez de présence d'esprit pour faire une retraite en ordre. Les restes de son armée eussent péri infailliblement dans cette fuite malheureuse, si le géant *Kifri* ne se fût présenté aux yeux d'*Ahubal*, à l'issue d'un passage étroit au milieu des rochers.

Le géant, irrité de la mort de ses frères, promenoit çà & là son indignation, sans suivre une route déterminée. La fureur étoit peinte sur son front & dans ses yeux. Son aspect

aſpect n'étoit pas moins terrible que celui d'un ennemi qui pourſuit la victoire. *Ahubal*, ſaiſi d'épouvante à la vue de ce monſtre, tomba preſque mort.

“ Qui es-tu, dit *Kifri*, avec une voix „ de tonnerre ; qui es-tu, toi qui fuis comme „ le chevreuil, & qui tremble comme la „ timide gazelle ? Tu fuis, comme une fille „ au ſon des trompettes, & tu augmentes „ les cris de ceux que ta lâcheté & ta crainte „ ont laiſſé tomber autour de toi „.

« Prince de la terre, répondit *Ahubal*, je „ ſuis l'ami d'*Ulin*, d'*Ollomand*, de *Happuck*, de *Taſnar*, d'*Ahabach* & de *Deſra*. „ C'est moi qui, ſoutenu par le pouvoir des „ enchanteurs, ai diſputé à *Miſnar* le trône „ de l'*Inde* „.

A ces mots le géant *Kifri* s'écria dans ſon indignation : “ Maudits ſoient ceux qui s'uniſſent avec toi, malheureux enfant de la „ crainte, vil reptile, indigne du ſecours „ des forts & des ſages, indigne de la protection de notre race divine ! Lâche, étoit-„ ce donc la peine qu'*Ollomand* déployât „ pour toi la force de ſon bras ? Les plaines „ de l'*Inde* devoient-elles être arroſées du „ ſang de *Deſra*, notre ſouveraine, pour „ un miſérable qui cède au moindre effroi ?

„ O terre! rends témoignage de la bassesse
„ de cet insecte & de son indignité. Non,
„ il ne mérite pas que nous combattions
„ pour lui, que nous nous liguions contre
„ *Mahomet*, pour répandre le sang de ses
„ adorateurs sur les autels de son culte vain
„ & frivole. O esprits des braves & des
„ forts! mon ame est remplie de fureur en
„ voyant nos amis étendus sur la pous-
„ sière! Que leur sang, lâche & timide
„ reptile, que leur sang soit ton éternel
„ affront „!

Ainsi parla *Kifri* : ses yeux étinceloient comme l'éclair dans les horreurs d'une nuit obscure, & ses narines souffloient la tempête & la destruction.

Aussitôt le géant prit le prince transi de peur, comme un vautour prend dans ses griffes le lièvre craintif; & l'élevant au haut des airs, il le jeta rudement contre la cime d'un rocher escarpé. Le sang d'*Ahubal* couloit à grands flots le long de la montagne, comme la pluie qui tombe d'un nuage épais & obscur. Son cadavre fracassé & déchiré en pièces par cette chûte violente, pendoit sur le tocher, prêt à devenir la pâture des oiseaux de proie.

La mort du prince ne suffisoit pas à la

rage de *Kifri*. Tous ceux qui avoient ſuivi le malheureux *Ahubal* dans ſa fuite, éprouvèrent le même ſort. Raſſaſié de ſang & las de carnage, le géant ſe repoſa. Son vaſte corps couvroit pluſieurs montagnes.

Mais le repos de *Kifri* fut auſſi furieux que l'avoit été ſon emportement. Les ſonges de ce monſtre énorme furent comme les penſées des ennemis de Dieu. *Ulin* s'offrit à lui dans les viſions de la nuit, & l'ombre enſanglantée de *Happuck* étoit devant les yeux de ſon imagination.

« Ennemi de notre race, lui dirent l'un » & l'autre, où eſt celui qui devoit nous » rendre notre gloire éclipſée, en vengeant » notre ſang? Où eſt *Ahubal*, qui penſoit » dans ſon cœur que perſonne ne pouvoit » le vaincre, ſinon quelqu'un de notre race? » Ses ſombres penſées ſont accomplies par » ta cruauté, & le pouvoir des enchante- » mens eſt fini »!

Le géant, troublé par ces apparitions nocturnes, s'éveilla tout hors de lui même La lune pourſuivoit ſa courſe au-deſſus des montagnes, & l'ombre tremblante des arbres de la forêt augmentoit l'horreur de la nuit. Il leva ſes yeux terribles vers le ſud. Un vent violent y aſſembloit les nuées de

la tempête. L'orage grondoit autour de lui & le menaçoit. Le ciel rassembloit ses foudres. *Kifri* étoit plus irrité qu'épouvanté: ses regards égarés étoient comme les voiles d'un vaisseau battu de la tempête.

Les pins tomboient du haut des montagnes, & les débris des rochers croûloient confusément à ses pieds.

Les yeux du géant étinceloient de fureur & de désespoir, ils paroissoient comme deux astres au fort de l'orage. Il voyoit avec dédain la guerre des élémens. Le désordre de la nature ne l'ébranloit pas. Il osa blasphêmer hautement contre *Alla* & *Mahomet* son prophête, en disant:

« Sont-ce là les œuvres du Dieu de la » nature? Est-il courroucé contre la chétive créature qu'il a faite? A-t-il arrosé » à regret les arbres de ces forêts qui élèvent leurs têtes superbes dans les nues? » Les a-t-il fait croître jusqu'à une si prodigieuse hauteur, pour les détruire par sa » foudre? S'il se plaît dans la destruction, » qu'il voye une nouvelle mort au-dessus » de son pouvoir. *Kifri* ne veut plus vivre » son esclave sur la terre: il va réunir son

» destin à celui d'*Ollomand* son frère (1) ».

Ainsi parla le géant. Il courba son corps pour embrasser le rocher immense sur lequel il avoit reposé ; & par sa force incroyable, il arracha de la terre cette masse énorme qui y étoit depuis le commencement.

La terre, déchirée, gémit jusques dans ses fondemens : ses entrailles mugirent. *Kifri*, sans s'émouvoir, lança contre le ciel ces vastes ruines de la terre.

Mais le rocher retomba sur la tête coupable du géant, & l'écrâsa par son poids. Ainsi fut punie la présomption de *Kifri*. Les villes de l'*Inde* tremblèrent de sa chûte. Les eaux de l'Océan remontèrent jusqu'aux côtes de l'Asie. La terreur & l'épouvante étoient peintes sur les fronts des habitans de l'Orient. Ils craignirent d'être ensevelis

(1) Le discours du géant *Kifri* est beaucoup plus long dans l'original. Mais le Traducteur a craint que ses blasphêmes, dignes d'un infidèle, ne révoltassent l'oreille du lecteur chrétien. Il auroit même supprimé ce commencement, s'il n'étoit pas immédiatement suivi de la mort du géant, & si cette mort n'amenoit pas une morale utile. Tel est le sort ordinaire des athées, qui blasphêment audacieusement contre la Providence divine. Leur impiété les conduit souvent à attenter sur leur vie, & à mourir en désespérés comme *Kifri*.

dans les horreurs d'une nuit éternelle. Mais *Alla* envoya ſon ſoleil éclairer les contrées heureuſes qu'habitent ſes favoris.

Le ſultan apprit la nouvelle de la mort de *Kifri* par un de ceux qui avoient accompagné *Ahubal* dans ſa fuite, & qui, à l'aſpect du géant, s'étoient cachés dans un antre des rochers.

“ *Horam*, dit *Miſnar* à ſon fidèle viſir, ,, nos ennemis ſont détruits. Sept d'entr'eux ,, ont péri. Il ne reſte plus qu'une femme ,, foible, dont nous n'avons rien à redou-,, ter. *Kifri*, la terreur de l'Aſie, eſt tombé ,, le dernier, après avoir ſacrifié à ſa fureur ,, *Ahubal*, le traître *Ahubal*. L'armée du ,, prince rebelle eſt diſperſée, & mes pro-,, vinces vont rentrer dans le devoir. Néan-,, moins ne négligeons rien de ce que preſ-,, crit la prudence. Je tiendrai ſur pied une ,, armée formidable, prête à marcher au ,, moindre mouvement. J'enverrai des gou-,, verneurs fidèles pour garder mes pro-,, vinces, & les contenir dans la ſoumiſſion. ,, Il eſt de la prudence de ſe précautionner ,, contre le danger, avant même qu'il ſoit ,, venu ,,.

Le viſir *Horam* approuva les intentions

du ſultan. *Miſnar* revint en triomphe à *Dély*, ſa capitale.

La paix & la juſtice régnèrent avec le jeune ſultan. Quoiqu'il eût ſi ſouvent éprouvé la droiture & la fidélité de ſon viſir, il crut néanmoins qu'il devoit régner par lui-même, & ne point laiſſer aux ſoins d'un autre le bien qu'il pouvoit faire par ſes propres mains.

" Viſir, diſoit-il ſouvent à *Horam*, mes „ ſujets ſont-ils heureux? Puis-je encore „ ajouter à leur proſpérité? C'eſt pour eux „ que je règne, & non pour moi-même. „ Je punis le crime, comme un père uſe „ d'une ſévérité néceſſaire envers ſes en„ fans. Mais j'aime mes ſujets, & je tâche „ de gagner leurs cœurs par mes bienfaits. „ Un père peut regarder ſes enfans d'un „ air triſte & auſtère; s'il leur ſourit, ils „ s'eſtiment heureux. Ne vous ſouvenez„ vous plus, *Horam*, de l'hiſtoire de *Ma*„ *houd*? Qui peut m'aſſurer que quelque „ Magicien, auſſi barbare que *Bennaskar*, „ ne tourmente pas avec autant de cruauté „ une tendre victime auſſi innocente que la „ princeſſe *Hemjunah* „.

„ O mon ſeigneur & mon maître, ré„ pondit le viſir, les fatigues & les dan-

„ gers de la guerre ne m'ont jamais fait
„ perdre un moment le fouvenir de cette
„ princeffe malheureufe, à qui la forcière
„ *Ulin* fit fubir une indigne métamorphofe,
„ ainfi qu'au pauvre *Mahoud*„.

„ Je n'ai pas non plus oublié leur misère,
„ repartit *Mifnar;* mais les foins & les
„ embarras du gouvernement m'ont empê-
„ ché jufqu'ici de faire des recherches après
„ eux. La princeffe eft fans-doute chez
„ fon père, le roi de *Caffimir;* & *Mahoud*
„ eft peut-être parmi les habitans de *Dély*,
„ où il demeuroit avant fon malheur. Vifir,
„ donnez ordre aux cadis de chaque quar-
„ tier de la ville de chercher fur leurs re-
„ giftres le nom & la demeure de ce fils
„ d'un riche jouaillier; & qu'on me l'amène
„ dès demain, fi on le trouve „.

L'ordre du fultan fut exécuté. Tous les cadis fe donnèrent beaucoup de peine pour s'informer de *Mahoud*. Son nom n'étoit connu ni d'eux, ni de perfonne dans la ville; & toutes leurs perquifitions furent inutiles.

Le lendemain *Horam* vint au divan, & dit à *Mifnar* qu'on n'avoit rien découvert au fujet de *Mahoud*.

Le fultan en fut fenfiblement affligé. Il répondit aux requêtes qu'on lui préfenta;

& après avoir rendu à chacun la justice qui lui étoit due, il renvoya chercher le visir.

“ *Horam*, lui dit-il avec attendrissement, le pauvre *Mahoud* est certainement dans la ville. Mes cadis n'ont pas fait leur devoir. Tout n'est pas en ordre; *Horam*, c'est moi qui vous le dis. Croyez que ce fils malheureux du riche jouaillier de *Dély* se feroit une gloire de venir me dire qu'il a été compagnon du sultan de l'*Inde* dans les jours de son malheur. Je suis sûr qu'il se feroit présenté aux pieds de mon trône, si quelqu'obstacle ne l'en empêchoit „.

“ Maître de mes volontés, répondit le visir, si *Mahoud* est dans la ville, & que pour des raisons particulières il se tienne déguisé, comment est-il possible que les cadis le découvrent? Où iront-ils reconnoître un homme obscur qu'ils n'ont jamais connu, & qui prend plaisir à se cacher „?

„ Dans une ville bien gouvernée, dit le sultan, l'habitant le plus obscur est aussi connu des magistrats que le plus distingué. La bonne police a toujours inventé & employé des moyens sûrs pour reconnoître un malfaiteur qui cherche à se cacher. Un homme qui n'ose rendre témoignage de lui-

même eſt un ennemi de la ſociété. On peut obliger les citoyens vertueux à ſe faire connoître, & à déclarer leurs profeſſions, ſans que leur liberté en ſouffre. Ceux qui rougiſſent de leurs actions cherchent ſeuls les ténébres, & il eſt du devoir des magiſtrats d'éclairer la conduite des méchans pour qu'on s'en défie. Le ſecret & l'obſcurité ſont trop ſouvent les miniſtres de la méchanceté. Le prince qui voudroit empêcher le mal qui ſe commet ouvertement & en ſecret, n'auroit rien de mieux à faire que de donner à chacun de ſes ſujets une marque diſtinctive, ſelon le ſexe, l'âge & la profeſſion : car la fourberie ſe cache ſous le maſque de l'hypocriſie, & les hommes les plus mal intentionnés affectent de paroître les plus irréprochables. Mais avant d'établir des réglemens efficaces à cet égard, je veux moi-même connoître le véritable état de ma capitale. Et je tirerai avantage du déſordre qui y règne, pour me mettre en état d'y remédier d'une manière plus convenable. Viſir, procurez-moi deux habits de déguiſement, l'un pour moi, l'autre pour vous. Cependant, que l'émir *Matſerak* ſoit envoyé en ambaſſade au ſultan de *Caſſimir*, pour s'informer de la princeſſe *Hemjunah* ».

Le visir envoya deux habits de faquir au palais; & dès le même soir le sultan déguisé se promena dans la ville accompagné de son visir.

A peine furent-ils sortis du palais, qu'un faquir, une corne à la main, les salua, & leur demanda s'ils vouloient partager avec lui les aumônes qu'il avoit reçues.

Le sultan accepta l'offre de l'inconnu, craignant de l'offenser par un refus.

Ils se retirèrent aussitôt dans un endroit secret; le faquir étranger tira de sa besace les provisions qu'on lui avoit données : il en offrit à ses frères, & ils commencèrent leur repas.

« Mon frère, dit le faquir au sultan déguisé, je vois bien que vous êtes encore novice dans votre profession. Vous n'avez pas cet air libre & dégagé qui sert au besoin. Vous ne connoissez pas le monde. Je présume, à votre contenance, que vous auriez été fort embarrassé, si vous aviez fait la rencontre que je fis hier au soir en approchant de cette ville ».

« Quelle rencontre fites-vous donc, demanda avec empressement le nouveau faquir? Les apparences sont trompeuses. Quoi-

que je sois moins communicatif que vous, je me crois aussi brave & aussi intrépide ,,.

" Hélas ! dit le faquir, je commence à craindre que vous ne soyez un faux frère. Ne savez-vous pas que nous sommes communicatifs entre nous, & réservés avec les profanes, au milieu de qui nous vivons ? Quelles austérités avez-vous pratiquées ? Quelles marques de pénitence & de sainteté avez-vous à montrer ? Par la foi dont je fais profession, je vous quitte & ne veux plus discourir avec vous, si vous ne me donnez des preuves certaines que vous n'êtes pas un imposteur, un faux frère ,,.

Le visir voyant l'embarras du sultan, prit la parole, & dit au faquir :

" O digne faquir ! d'où venez-vous ? êtes-vous donc si étranger à notre communauté que vous ne connoissiez pas *Elezren*, le patriarche des saints, dont la sainteté remplit la ville de *Dély*, devant qui les émirs s'inclinent respectueusement, que le peuple adore en baisant la trace de ses pas. Je vois bien que vous n'êtes à *Dély* que depuis fort peu de temps, puisque la renommée d'*Elezren* n'est point encore parvenue jusqu'à vous ,,.

" Mon frère, repartit le faquir ; la re-

nommée d'*Elezren* ne se borne pas à la seule ville de *Dély*. Toute l'Asie le révère comme un saint. Mais où sont les marques de la sainteté empreinte sur son front & sur ses joues? Où est la maigreur de la pénitence? où sont les traces des larmes que ce favori d'*Alla* ne cesse de répandre pour la conversion des pécheurs? Non, jeune hypocrite, l'âge & l'expérience ne se jettent point indiscrettement dans les filets de la jeunesse. Le sage éléphant se garde des piéges que lui tendent les fous. Mais ne pensez pas que votre présomption reste impunie, & que la sainteté de notre profession soit ainsi profanée par l'impiété sacrilège d'une jeunesse insensée „!

Le faquir se leva brusquement; & courant çà & là dans les rues, il faisoit retentir l'air de ses plaintes.

A ses cris la populace s'assembla autour de lui; & quand on sut que deux jeunes téméraires s'étoient déguisés en faquirs, on entoura de toutes parts le sultan & son visir. Le peuple superstitieux vouloit les immoler à sa fureur. *Misnar* & *Horam* étoient fort embarrassés. Le visir prit un ton imposant, & s'écria d'une voix forte: " Es-

claves, arrêtez, reconnoiſſez votre ſultan ſous l'habit d'un faquir; proſternez-vous devant le dieu de l'*Inde*, l'idole de ſon peuple „.

Heureuſement pour eux, les plus proches du ſultan le reconnurent auſſitôt, & le protégèrent contre les inſultes de la populace effrénée. Sans cela, il étoit à craindre que le diſcours du viſir ne fût pris pour un vain prétexte dont ils ſe ſervoient, afin d'échapper à la juſte punition de leur crime.

Quand le faquir vit que celui qu'il avoit pris pour un faux frère, étoit le véritable *Miſnar*, ſultan de l'*Inde*, & que chacun ſe proſternoit devant lui, il voulut prendre la fuite.

“ Mes amis, dit le ſultan, qu'on arrête ce miſérable, qu'on ne le laiſſe pas échapper. Et vous, *Horam*, ayez ſoin qu'il ſoit conduit en priſon dès ce moment, qu'il y paſſe la nuit ſous bonne garde, & qu'il ſoit amené demain au divan de la juſtice „.

“ La volonté de mon roi eſt un ordre immuable, répondit *Horam*; mais je ſupplie mon ſeigneur de retourner à ſon palais, & de ne ſe plus expoſer à la merci d'une populace inſolente „.

Miſnar ſuivit volontiers le conſeil du viſir.

Le peuple lui fit un paſſage juſqu'au palais. L'air retentiſſoit de ces cris de joie : " Vive *Miſnar*, vive notre ſultan, la gloire de ſes eſclaves ".

Le ſultan, de retour à ſon palais, dit au viſir :

" *Horam*, chacun a une deſtinée parti-
„ culière qu'il ne ſauroit éviter. La folie de
„ ceux qui quittent le droit chemin, pour
„ ſe livrer aux caprices de leur imagination
„ déréglée, eſt aſſez ſenſible par l'aventure
„ qui vient de nous arriver. Il eſt bon que
„ chacun reſte dans ſa vocation, & cher-
„ che à s'y diſtinguer, ſans ſe mêler de celle
„ d'autrui, où il n'y a que de la honte &
„ du déplaiſir à gagner pour quiconque n'y
„ eſt pas deſtiné. Mais en interrogeant publi-
„ quement ce faquir dans le divan, je ne
„ ferai que donner plus d'éclat à une aven-
„ ture qui n'eſt pas à notre gloire. Je vou-
„ drois donc qu'on me l'amenât auſſi ſecret-
„ tement qu'il ſera poſſible. *Horam*, les
„ foibleſſes des princes ſont toujours trop
„ viſibles. C'eſt pour eux un motif de plus
„ de ne rien faire qui ne puiſſe être ſu &
„ approuvé de tout leur peuple ".

Le viſir obéit. Le faquir, chargé de fers, parut devant le ſultan.

Couvert de honte, saisi de frayeur, il s'avança en tremblant aux pieds de son maître & de son juge; & frappant la terre de son front, il dit:

" Que le prophête rende témoignage à la „ vérité! *Alla* le sait, je n'ai point tué „ l'homme dans ma colère; je n'ai voulu „ que défendre ma propre vie „....

" De quel homme parles-tu, dit le sultan „ étonné en l'interrompant? Qui as-tu tué, „ malheureux faquir? Que ta frayeur rende „ témoignage contre toi „!

" Hélas! répartit le faquir, que mon sei„ gneur daigne m'écouter. J'ai offensé la „ justice du sultan, mon maître; & le sang „ de mon frère me poursuit.

„ Je voyageois hier pendant la chaleur „ du jour. Je vis un lieu enclos d'un mur „ épais, que je pris pour un cimetière où „ reposent les morts. La porte étoit ouver„ te. J'y entrai pour me mettre à l'ombre.

„ En entrant j'apperçus à une des extrê„ mités une tombe ouverte. J'avance: ar„ rivé sur le bord du tombeau j'entends un „ bruit confus, comme les voix unies de „ plusieurs personnes. Je craignis que ce ne fût „ l'ouverture d'une caverne de voleurs: je „ ne savois si je devois avancer ou fuir „.

„ Cependant, un jeune homme coëffé d'un turban sort tout-à-coup de la tombe. En me voyant il tire son sabre, & s'élance sur moi pour me frapper. Je n'eus que le temps de prendre une pierre qui étoit à mes pieds. Je la lui jetai, & il tomba à la renverse. J'avançai vers lui, j'arrachai le sabre de ses mains, & j'allois l'exterminer, lorsqu'il éleva la voix, en disant : Tu es maître de ma vie ; mais prends garde à ce que tu vas faire, homme insensé ; car en m'ôtant la vie, tu l'arraches à deux „

“ Interdit & ne pouvant comprendre comment il étoit possible que j'ôtasse la vie à deux personnes, en me vengeant de cet assassin qui avoit voulu me tuer sans que je l'eusse offensé, j'hésitai, & je crois que je lui eusse pardonné. Mais voyant ma main tomber, il la saisit & voulut m'arracher le sabre que je ne tenois plus que foiblement. Je repoussai ses efforts, & d'un seul coup je lui coupai la tête „.

“ Je pris la fuite aussi-tôt, craignant d'être attrapé par ses compagnons. J'entrai dans la ville de *Dély*, où j'ai passé tranquillement la nuit & aujourd'hui, vivant des aumônes des fidèles, jusqu'à ce que j'ai rencontré

mon ſeigneur & ſon viſir ſous l'habit de deux faquirs „.

“ Et pourquoi t'es-tu donc accuſé toi-même, reprit le ſultan, puiſque tu ne l'as tué qu'en défendant ta vie „.

“ Modèle des juſtes, répondit le faquir, je ne me reproche pas de m'être vengé de l'aſſaſſin. Le ciel m'en eſt témoin. Je ne lui ai ôté la vie que parce qu'il vouloit avoir la mienne. La néceſſité ſeule m'a forcé à ce meurtre. Mon ame eſt ſeulement troublée, parce qu'il m'a dit qu'en lui ôtant la vie, je l'ôterois à deux. J'ai craint qu'il n'y eût quelque myſtère caché ſous ces paroles; ou peut-être il a voulu prédire que ſa mort ſeroit cauſe de la mienne „.

“ Si le fait eſt tel que tu le dis, continua le ſultan, les remords du crime ne tombent que ſur l'aggreſſeur. Ton récit me ſemble pourtant ſi ſingulier, que je veux en être éclairci par d'autres que par toi. Tu n'obtiendras la liberté que lorſque j'aurai envoyé mon viſir, avec une troupe de ſoldats, pour reconnoître l'endroit que tu as nommé „.

Auſſi-tôt le viſir commanda aux gardes de monter à cheval. La curioſité du ſultan fut

si grande, que, quoiqu'il fût tard, il voulut accompagner son visir.

La compagnie des gardes se rendit aux ordres du visir. *Misnar* & *Horam* montèrent sur leurs coursiers. Le faquir, entre deux gardes, les conduisoit.

Ils arrivèrent bientôt à la porte de l'enclos, *Horam* descendit de cheval avec dix gardes. Ils avancèrent à pied, conduits par le faquir qui les mena au tombeau où il avoit entendu un bruit confus de voix, & d'où le jeune homme étoit sorti.

Ils trouvèrent le corps de l'assassin étendu assez près du tombeau, & sa tête à quelques pas delà; ce qui leur fit ajouter foi aux paroles du faquir.

Les gardes descendirent dans le tombeau. Ils n'y trouvèrent personne. Mais ils apperçurent vers l'autre extrêmité du cimetière une espèce de monument ou châsse de pierre formée de deux morceaux de marbre noir, que couvroit une troisième pièce du même marbre.

Les gardes voulurent lever cette pierre: leurs efforts furent inutiles.

Le visir, instruit de ces particularités, en fit le rapport au sultan. *Misnar*, qui n'avoit pas oublié les stratagêmes que les enchan-

teurs avoient imaginés pour le ſurprendre; craignoit quelque nouveau piége de leur part. Il étoit incertain & irréſolu ſur le parti qu'il avoit à prendre.

Tout-à-coup la lune s'obſcurcit, le ciel paroît embrâſé comme une fournaiſe: on entend un bruit effroyable qui ſemble ſortir du centre de la terre: une puanteur inſoutenable ſe répand dans l'air. Du ſein d'un nuage de feu on voit ſortir une femme d'un aſpect auſſi terrible que hideux : elle étoit portée ſur un monſtre à cent pieds.

Du côté oppoſé, vers l'orient, la nuit diſparoît contre l'ordre de la nature, le ciel brille de l'azur le plus pur. Le ſoleil revient ſur ſes pas pour éclairer la marche gracieuſe d'une nymphe aimable qui ſemble deſcendre du ciel. La douceur brille ſur ſon viſage, l'amour reſpire ſur ſes lèvres.

« *Hyppacuſan*, dit la nymphe céleſte, s'adreſſant à la vieille ſorcière, pourquoi viens-tu oppoſer tes armes impuiſſantes à la force des cieux : *Miſnar* eſt le favori d'*Alla*. Mais s'il commet une injuſtice, le Tout-puiſſant ſaura t'employer comme un inſtrument de vengeance pour punir le prince rebelle. Ne préſume donc pas de ton pouvoir, femme hautaine. Connois les bornes

de ta force, & ne prétends pas faire la guerre au ciel. Crains que les fidèles *génies* ne répriment ton insolence : crains d'être comptée au nombre de ceux dont les corps étendus sur les rochers servent de pâture aux bêtes féroces „.

“ Vile esclave de la lumière, répondit la sorcière *Hyppacusan*, je méprise tes menaces, & le vain éclat qui t'environne. Le désordre & la guerre, la terreur & le carnage, le cahos & la destruction, sont plus agréables à mes yeux, & plus chers à mon cœur que la splendeur des cieux qu'habite ton maître. Sache, esprit vain & superbe, que j'aimerois mieux être ensevelie dans les sombres cavernes de la mort à côté de mes frères massacrés, que d'être assise avec les esclaves tes semblables sur les trônes du paradis „.

“ Femme aussi méprisable qu'impie, répliqua la nymphe divine, cesse de blasphêmer le nom de ton créateur, & les œuvres qu'il a faites. Apprends à respecter le Tout-puissant que tu n'es pas digne d'honorer „.

En achevant ces mots, une flamme comme une épée à deux tranchans sortit de la bouche de la déesse, & alla frapper *Hyppacusan* au milieu du nuage de feu qui l'en-

vironnoit. La forcière jetta un cri horrible, & s'enfuit vers les sombres retraites de l'occident.

La nymphe defcendit alors vers le fultan. L'éclat éblouiffant qui l'environnoit difparut. *Mifnar*, fon vifir *Horam*, & fes gardes fe profternèrent devant cet efprit célefte.

" Levez-vous, *Mifnar*, dit la déeffe, levez-vous, ô favori du ciel! --- Entrez hardiment dans le tombeau où les enchantemens d'*Hyppacufan* viennent de finir ,,.

Le fultan vouloit répondre, mais la nymphe ne lui en laiffa pas le temps. Elle le conduifit précipitamment vers le tombeau, en lui ordonnant d'y entrer avec elle, & d'ouvrir le monument qui étoit au fond.

Quand il leva la pierre de marbre qui le fermoit, un foupir fortit de la terre, & une beauté parfaite fe réveilla comme d'un profond fommeil.

" Être adorable, dit le fultan avec une tendre émotion & un refpect égal au doux fentiment qu'il éprouvoit à la vue de la belle inconnue! être adorable, dites-moi qui eft celle que j'ai le bonheur de délivrer de la demeure des morts ,,.

" Ah! dit l'étrangère en ouvrant les yeux, es-tu l'indigne *Bennaskar* ou le vil *Mahoud*?

Ah! laiſſez-moi dormir juſqu'à la mort, afin que je ne voie plus les horreurs de la vie „.

“ Quoi ! s'écria le ſultan, frappé d'étonnement & ravi de joie, eſt-ce la princeſſe de *Caſſimir* que je retrouve „ ?

“ *Hemjunah*, princeſſe illuſtre, dit le viſir *Horam*, vous voyez à vos pieds le glorieux *Miſnar*, le magnifique ſultan des *Indes* „.

La princeſſe jetoit autour d'elle des regards ſurpris, incertains, égarés.

“ O *Hemjunah* ! dit le *Génie*, ne doute point de la vérité des paroles du viſir *Horam*. Le ſultan de l'*Inde* eſt devant toi : c'eſt *Macoma*, ton ange tutélaire, qui t'en aſſure „.

“ O *Génie !* la reſſource & la conſolation des affligés, lui répondit la princeſſe raſſurée, le doute diſparoît devant toi. Mais ne t'étonne pas de mon incertitude. Toute ma vie n'a été qu'une ſcène d'illuſion. *Alla*, ô *Alla !* pourquoi as-tu fait la plus foible de tes créatures, la plus ſujette aux preſtiges du menſonge & de l'erreur „ ?

“ Douter de la ſageſſe & de la providence divine, interrompit *Macoma*, c'eſt faire comme l'enfant de la folie qui ſe pare de la majeſté de la raiſon. Va, miroir d'équité & d'intelligence, étends ta main, & meſure les cieux innombrables des fidèles :

prends ta balance égale, & pèse la sagesse de ton créateur, & l'équité de ses œuvres. Va enfin t'unir à la race maudite de la fureur de qui je t'ai préservée, & raille avec ces insensés la bonté infinie que tu ne peux comprendre „. ---

“ O *Génie !* épargne ma foiblesse, répondit *Hemjunah* d'un ton pénétré. Mon esprit s'est égaré. Je reconnois la folie de mes pensées. Foible est l'enfant de la terre, & ses pensées ne sont que confusion „.

“ Il est vrai, dit *Macoma*, l'homme est foible, mais doit-il être orgueilleux ? Ta foiblesse ne devoit-elle pas te préserver des pensées de l'orgueil & de la présomption ? Ne te souviens-tu plus que le sultan *Misnar* a souffert comme toi & avec toi, pour avoir manqué de confiance en celui qui peut tout. A ce moment, *Hyppacusan* te feroit retomber dans l'affreuse léthargie d'où je t'ai tirée, si *Alla* qui a vu tes souffrances n'avoit pitié des plaintes qu'elles t'arrachent „.

“ Béni soit *Alla*, dit la princesse ! & bénis soient ses serviteurs qui aiment à instruire & à secourir le foible & l'affligé „.

“ Se repentir de ses fautes, continua le *Génie*, c'est en implorer le pardon, & le mériter. *Hemjunah*, quoique longtemps opprimée

primée par les méchans, quoique longtemps accablée ſous le poids du malheur, a toujours été pure & innocente. Sa chaſteté a conſervé la fleur de ſa beauté au ſein de la triſteſſe & de l'affliction. Mais je ne parlerai point de ſes malheurs, perſonne n'eſt plus en état de les peindre que celle qui les a ſoufferts „.

« Sultan de l'*Inde*, ajouta *Macoma* en parlant à *Miſnar*, je remets la princeſſe de *Caſſimir* entre vos mains, perſuadé que vous la traiterez ſi noblement & ſi généreuſement, que la délicateſſe de ſes ſentimens n'en ſera point offenſée. Envoyez d'abord un ambaſſadeur à ſon digne & vertueux père, pour lui apprendre le ſort de ſa fille chérie.

„ Les leçons de *Macoma*, dit le ſultan proſterné juſqu'à terre, ſont les leçons de la vertu & de l'humanité ; ſa volonté ſera accomplie. "

Le *Génie* diſparut. *Miſnar* détacha quelques-uns de ſes gardes avec ordre de ſe rendre en diligence à *Dély*, & de dire au chef des eunuques de préparer & amener un Palanquin avec tout ce qui ſeroit néceſſaire pour conduire commodément la princeſſe de *Caſſimir*.

Pendant ces préparatifs, le ſultan & ſon

visir entretinrent *Hemjunah*. *Horam* desiroit ardemment d'entendre le récit de ses aventures. Le sultan n'en avoit pas une moindre envie; mais il différa de lui parler, jusqu'à ce que, de retour au palais, elle se fût remise des fatigues qu'elles avoit essuyées.

Les chef des eunuques arriva avec un Palanquin & des esclaves. La princesse rentra à *Dély* avant le jour. On la conduisit d'abord au palais de *Misnar*, où on lui avoit préparé les plus beaux appartemens: elle y fut reçue par les premières femmes du sérail.

Cependant le sultan n'avoit pas oublié de faire élargir le faquir. Il alla au divan comme à l'ordinaire; & après avoir rendu la justice, il rentra dans son palais pour prendre quelque repos.

La princesse de *Cassimir*, pénétrée de reconnoissance, s'étant un peu remise de ses fatigues passées, envoya le chef des eunuques au sultan, le soir du même jour, lui faisant demander la permission de venir se jeter à ses pieds, en reconnoissance de sa délivrance.

Misnar reçut avec joie ce gracieux message. Il fit venir son visir, & entra avec lui dans son sérail. La princesse de *Cassimir* étoit assise sur un trône d'ivoire, au milieu d'un cercle nombreux de femmes & d'esclaves.

La princeffe defcendit du trône, dès qu'elle vit le fultan, & fe profterna devant lui. *Mifnar* s'empreffa de la relever en la prenant par la main, & lui difant: „ Levez-vous, princeffe adorable: ne vous abaiffez point ainfi devant votre efclave „.

Hemjunah répondit : „ O mon illuftre libérateur! la renommée qui augmente ordinairement les vertus des princes, ne peint que foiblement les rares qualités du fultan de l'*Inde*. Ceux qui ne l'ont point vu ne peuvent avoir qu'une idée fort imparfaite de fon mérite ".

„ Si la flatterie pouvoit me plaire, répondit le fultan, ce feroit fans-doute dans la bouche de la princeffe de *Caffimir*. Mais je veux vous mettre fur un fujet plus élevé, qui donnera une plus jufte matière à notre admiration. L'aimable *Hemjunah* a promis de nous raconter fes aventures furprenantes. *Horam*, le fidèle ami de mon cœur, & le compagnon de nos malheurs, eft venu avec moi en entendre le récit ".

„ Prince, dit *Hemjunah*, j'aurois tort de vous faire un myftère de ce que vous défirez tant favoir ".

Le fultan fit figne aux efclaves de fe retirer.

CONTE HUITIEME.

HISTOIRE DE LA PRINCESSE DE CASSIMIR.

TEL est souvent le sort des grands, dit la princesse de *Cassimir*, de voir leurs intérêts particuliers sacrifiés au bien public. La gloire & l'honneur sont des motifs qui rendent le sacrifice moins dur à votre sexe, ô prince! mais pour nous, nous sommes immolées sans que l'on consulte aucun de nos sentimens; & nous n'avons d'autre moyen d'être utiles au bien public, qu'en donnant notre main contre l'inclination de notre cœur. Telle devoit être ma destinée. Je n'avois pas encore treize ans: mon père me promit au prince de *Géorgie*. Quand ma mère m'apprit cette fatale nouvelle, je lui représentai respectueusement mon extrême jeunesse: j'ajoutai que je ne connoissois point

le prince de *Géorgie*, & qu'il m'étoit impossible de me décider en sa faveur, sans savoir s'il avoit des vertus qui méritassent mon estime & mon affection.

„ Ma chère enfant, me dit *Chederazade*, il ne faut pas considérer uniquement notre propre avantage dans les engagemens de la vie. Il faut que notre bonheur particulier soit joint à l'utilité publique. Votre père a des obligations au prince de *Géorgie*, qui lui a rendu de grands services dans les dernières guerres, & il ne sauroit mieux les reconnoître qu'en lui donnant sa fille unique. Tous les peuples de *Cassimir* approuveront votre choix, qui s'accordera si bien avec leurs vœux, & ils se réjouiront de voir leur bienfaiteur heureux en possédant leur princesse “.

„ Mais, madame, répondis-je, le bonheur des sujets de mon père exige-t-il de moi un pareil sacrifice ? Exige-t-il que je sois exilée dans un pays étranger, dont j'ignore les mœurs & le langage ? Les peuples de *Cassimir* me regardent-ils donc comme un monstre dont l'absence doit contribuer à leur gloire & à leur félicité ? Hélas ! où sera la douce union des cœurs, où seront les délices de l'amour, dans un engagement précipité avec un inconnu “ ?

„ Les plaisirs imaginaires de l'amour, me répliqua *Chederazade*, sont de vains prestiges inventés par les mauvais *Génies* pour augmenter le nombre des enfans désobéissans. La saine raison & la vraie politique ne reconnoissent point le despotisme de l'amour. La convenance est la mère de l'union parmi les princes & l'affection en est la fille. Le feu de la passion est bientôt éteint par le caprice, la jouissance, le dégoût & la réflexion. Les nœuds que forme l'intérêt & l'utilité, tant dans les sociétés privées que dans les alliances publiques, sont éternels. Voilà, *Hemjunah*, des raisons assez fortes pour vous engager à condescendre aux vues de votre père; & je ne doute pas qu'elles ne fassent impression sur vous, si vous avez assez de prudence & de sagesse pour en sentir la solidité. Si vous manquez de la prudence nécessaire pour faire un choix convenable, il est juste que vous vous laissiez instruire & conduire par ceux qui sont en état de diriger vos demarches vers le plus grand bien ‟.

Chederazade me quitta. Je versois un torrent de larmes. Livrée à mes réflexions, j'envisageois en frémissant la dureté de mon sort.

Ma nourrice *Eloubrou* avoit été témoin des ordres sévères de ma mère, & du de-

voir cruel qu'elle venoit de m'imposer. Elle tâcha de me consoler; mais ses paroles glissoient sur mon cœur, comme un vent léger sur la pente des rochers. Pour comble de malheurs, je vis entrer le chef des eunuques, qui me dit de me préparer à recevoir le sultan mon père.

Le sultan de *Cassimir* entra dans mon appartement, & je me prosternai devant lui.

„ *Hemjunah*, me dit-il, le prince de *Géorgie* est mon ami. Je veux lui donner ma fille “.

Cette brusque annonce d'un malheur que je n'avois garde de soupçonner la veille, me frappa comme un coup de foudre. Je m'évanouis en la présence du sultan, sans avoir la force de lui répondre; & quand je repris l'usage de mes sens, je me trouvai sur un sopha, & ma nourrice étendue à mes pieds.

„ Mon aimable princesse, me disoit *Eloubrou*, qu'il est dur pour moi de vous voir ainsi affligée, & que je crains d'augmenter encore votre affliction par les nouvelles que je suis chargé de vous annoncer!

„ Parlez, *Eloubrou*, lui répondis-je en soupirant, ne craignez rien; que peut-il m'arriver de pis que mon mariage avec un prince étranger?

„ Princesse, me dit-elle, on attend le

prince de *Géorgie*, il doit venir ce soir. On fait déjà les apprêts de la noce. On règle le cérémonial, on arrange le festin; & déja les musiciens sont avertis.

„ Cruelle *Eloubrou*, lui répartis-je, que viens-tu m'annoncer ? Je serai cette nuit la victime des volontés de mon père. Je serai donnée en récompense au destructeur des villes, au ravisseur des vierges; car tel est par état un conquérant !

„ Non, princesse adorable, reprit vivement une jeune esclave de la suite d'*Eloubrou*. Non, vous ne serez point livrée en proie au prince de *Géorgie*. Reposez-vous-en sur moi “.

Ma fidelle nourrice fut étonnée, & de ce que son esclave disoit, & du ton affirmatif dont elle le disoit. Elle voulut appeler le chef des eunuques. Mais l'esclave fit un signe de la main, & *Eloubrou* resta immobile devant elle, ainsi que le reste des esclaves.

„ Princesse, continua-t-elle, je suis l'amie des malheureux, le Génie vengeur des enfans opprimés par l'autorité sévère & capricieuse de leurs parens. Donnez-moi votre main, & je vous délivrerai du monstre que vous redoutez.

„ Quoi ! dis-je en tremblant, je redoute l'alliance du prince de *Géorgie*, parce qu'il

eſt étranger, & je me fierois à une eſclave que je ne connois point, & je fuirois la cour de mon père, ſans ſavoir où elle me conduiroit. Non. ---

„ Eh bien! reſtez & ne vous plaignez plus de la dureté de votre ſort, me dit l'eſclave. J'entends une muſique guerrière qui vous annonce l'arrivée du Prince. Adieu, maîtreſſe chérie du fier & indomptable *Géorgien*.

J'entendis, en effet, le bruit des tymbales mêlé au ſon aigu des trompettes. Je ne doutai point que le prince ne fût arrivé, & qu'il n'allât entrer au ſérail avec mon père. Je tendis la main à l'eſclave, en lui diſant: „ Délivrez-moi de la colère de mon père ".

L'eſclave me prit la main avec empreſſement: elle ſouffla de ſa bouche une vapeur légère qui remplit la chambre, & nous nous élevâmes dans un nuage.

J'ignore comment je ſortis du palais de mon père. La nouveauté de cet enlèvement me frappa de frayeur, & je m'évanouis. Quand je revins à moi, j'étois dans un appartement magnifique; & en ouvrant les yeux, je vis un jeune homme debout devant moi.

„ Charmante princeſſe, adorable *Hemjré*

nah, me dit-il en se jetant à mes pieds, puis-je espérer que vous agréerez le service que je viens de vous rendre en vous délivrant du prince de *Géorgie*?

„ Eh! quel service m'as-tu rendu, lui demandai-je? Hélas! --- Où m'as-tu conduite? Qui es-tu, homme téméraire, qui oses rester debout devant la princesse de *Cassimir*? *Eloubrou*, ma fidèle *Eloubrou*, où êtes-vous? Où est *Picksag*, le chef de mes eunuques? Où sont mes esclaves? Où sont les gardes du sérail?

„ Princesse, répondit le jeune homme, ne vous fatiguez point à les appeler. Ils sont dans le royaume de *Cassimir*, où nous les avons laissés, & vous êtes à *Dély*, dans la maison du marchand *Bennaskar*. Mais pour ne vous pas laisser plus long-temps dans l'incertitude de votre sort, sachez, ô princesse! qu'il y a plusieurs années que je fais le commerce de *Cassimir* à *Dély*. Quoique je ne vous eusse jamais vue, je ne pouvois manquer d'entendre parler de votre extrême beauté, toutes les fois que je venois à *Cassimir*; car vous étiez le sujet de toutes les conversations. On ne parloit partout que de la princesse *Hemjunah*; il n'étoit pas même permis de louer une autre beauté.

„ Epris de vos charmes sur le rapport de

sa renommée, je résolus de vous voir ou de mourir. Pour cet effet, je tentai plusieurs fois de corrompre la fidélité de vos gardes, des eunuques du sérail, & même de votre nourrice *Eloubrou.* Ce fut en vain. Mes offres furent rejetées. Voyant que tout artifice humain étoit inutile, j'eus recours à un pouvoir surnaturel. Je recherchai ceux qui possédent l'art d'enchanter. J'eus de la peine à trouver un magicien ; ce qui me fit douter quelque temps qu'il y en eût.

Enfin, un soir que je revenois de mon magasin, je m'entendis appeler par mon nom. Je détourne la tête, & je vois une femme avec un manteau brun sur ses épaules, & un voile sur son visage, elle me dit : « *Bennaskar*, suivez-moi ».

Comme je pensois toujours à la belle *Hemjunah*, & comme on se flatte aisément sur la réussite de ce qu'on desire avec passion, je m'imaginai sans peine que cette femme étoit instruite de ce qui se passoit dans mon cœur, & que mes vœux alloient être accomplis. Je la suivis.

Après m'avoir fait traverser différentes rues, elle s'arrêta devant une grande maison. Je comptois que la porte s'ouvriroit, & que nous entrerions. Au contraire, je

vis ma conductrice frapper la terre du pied ; & disparoître à mes yeux.

Je ne perdis pas toute espérance. J'attendis constamment jusqu'à la nuit, espérant ou qu'on ouvriroit, ou que la femme reparoîtroit.

On n'ouvrit point la porte, & la femme ne reparut point. Ainsi, après avoir attendu plusieurs heures en vain, je repris le chemin de ma maison.

Le chagrin & l'amour m'empêchèrent de dormir. Je me levai le lendemain de grand matin. Je sortis. A peine étois je dans la rue que j'apperçus la magicienne qui me faisoit signe de la suivre. J'obéis sans hésiter.

Sûrement, disois-je en moi-même, elle possede un pouvoir plus qu'humain. Elle a jeté ses regards sur moi, j'obéirai à ses volontés.

Elle me mena par les mêmes rues que la veille jusqu'à la maison devant laquelle j'avois passé plusieurs heures du soir précédent. Dès que nous y fûmes arrivés, ma conductrice disparut en s'enfonçant sous la terre, comme la première fois.

Quoique très-fâché de me voir trompé une seconde fois, je résolus pourtant de rester là jusqu'à la nuit, & d'y attendre pa-

niemment une nouvelle apparition de la magicienne, jusqu'à ce que les gardes de la ville m'obligeassent de me retirer.

La nuit vint, sans que mon attente fût satisfaite. Je rentrai chez moi aussi incertain qu'auparavant de ce que me vouloit cette femme.

Le lendemain j'allois, comme de coutume, à mon magasin. En sortant, je revis la même femme qui m'attendoit à l'entrée du marché par où je devois passer. Elle me fit signe de la suivre.

Cette constance de sa part à me rechercher m'inspira de la confiance. Après l'avoir déjà suivie deux fois, je ne pouvois guères refuser de la suivre une troisième. Elle me mena devant la maison que j'avois eu le temps de contempler à loisir. Puis elle disparut de la même manière que la veille & le jour précédent.

Mais je n'abuserai point de votre patience, ô princesse! par un récit particulier des courses que me fit faire cette femme. La même scène fut répétée pendant onze jours consécutifs. Le douzième, je vins encore devant la maison avec ma conductrice. Elle disparut, & je restai comme immobile, dans l'attente de ce qui arriveroit. La porte s'ouvrit;

je vis sortir plusieurs esclaves armés de chaboucks. Ils m'assaillirent, en disant que j'étois un voleur qui rôdoit depuis plusieurs jours autour de la maison.

J'avois beau leur dire mon nom & les assurer que j'étois un marchand de la ville, connu pour un honnête-homme, ils ne vouloient pas entendre raison. J'essuyai une grêle de coups. La résistance eût été vaine. Je cherchai mon salut dans la fuite, & grâce à l'agilité de mes jambes, je fus bientôt hors des mains de ces assassins.

De retour chez moi, je me livrai au chagrin que me causoit une telle aventure, où, après avoir été trompé tant de fois par une malheureuse forcière, j'ai reçu cent coups de chabouck pour récompense de mon assiduité à la suivre. Au milieu de mes plaintes, je sentis ma chambre trembler, & je vis la magicienne sortir de dessous le plancher. Sa vue me consola.

" *Bennaskar*, me dit-elle, je suis *Ulin*, l'amie des malheureux, & la protectrice de tous ceux qui ont recours à mes enchantemens. Il y a long-temps que j'ai les yeux attachés sur vous. Je connois vos pensées. J'ai voulu éprouver votre foi. C'étoit pour m'assurer si vous croyiez réellement à la ma-

gie, que je vous ai trompé tant de fois. *Alla* veut que ses adorateurs le servent en êtres raisonnables. Nous qui aimons à le contrarier en tout, nous exigeons une obéissance aveugle de ceux qui nous rendent hommage ".

" Qui que tu sois, princesse ou *Génie*, m'écriai-je, mets *Hemjunah* dans mes bras, & je te consacre le reste de mes jours.

" Si tu m'es fidèle ; répondit *Ulin*, je te livrerai la princesse de *Cassimir*, dès demain, avant le coucher du soleil ".

" *Ulin* me déclara alors ce qu'elle desiroit de moi en retour du service que je lui demandois, & je lui promis de faire en tout sa volonté.

" Eh bien ! me dit-elle, va préparer ton palais de *Dély* à recevoir la belle *Hemjunah*. Mes esclaves t'y porteront. Pour moi, je vais aller représenter une esclave de la princesse, & tu peux compter que je te l'amènerai incessamment ".

" Elle prononça ensuite quelques paroles magiques que je n'entendis pas, & je vis paroître un esclave noir.

Transporte mon ami *Bennaskar* dans son palais de *Dély*, lui dit-elle. Ajoute à ses

trésors tout ce que l'art des enchantemens peut produire.

L'esclave noir me prit dans ses bras, & dans un instant je me trouvai dans ma maison de *Dély*, qui est à présent un palais enchanté. *Ulin* a rempli ses promesses : je possède la belle & adorable princesse *Hemjunah* „.

Tel fut le récit que me fit *Bennaskar*. Je lui répondis comme il convenoit à mon rang.

“ Marchand de *Dély*, ne parlez point avec tant d'assurance. Ne vous flattez pas que la princesse de *Cassimir* puisse devenir l'épouse de *Bennaskar*. Il vaudroit mieux pour vous donner avis au sultan de l'*Inde* que je suis ici, afin qu'il me fît reconduire chez mon père „.

“ Et vous, princesse, me dit-il, ne soyez pas si fière ; songez que vous êtes au pouvoir du marchand dont vous dédaignez l'alliance „.

“ Esclave, lui dis-je d'un ton impérieux, *Mahomet* ne souffrira point que tu opprimes l'innocence, ni que tu déshonores celle qui ne t'a point offensé „.

“ Vraiment, répliqua l'impie *Bennaskar*, *Mahomet* auroit bien de l'occupation, s'il se mettoit en peine d'empêcher tout le mal

qui se commet dans le monde. Non, ma princesse, nous n'avons rien à craindre; nous sommes ici en sûreté. *Ulin* me protège „.

“ Mais que t'a donc demandé la magicienne pour prix de son secours, & que lui as-tu promis ? Réponds, misérable ; à quel prix as-tu acheté mon innocence, & le droit de me maltraiter ainsi „ ?

“ Vous l'allez voir tout-à-l'heure, répondit *Bennaskar*. Entrez dans la chambre nuptiale, & votre curiosité sera satisfaite „.

“ Traître, infâme, lui dis-je, oses-tu me parler ainsi „ ?

“ Princesse, me répliqua-t-il, que me serviroit de feindre avec vous ? *Ulin* vous a livrée à *Bennaskar*. Suivez-moi de bon cœur, ou vous me suivrez par force „.

J'étois indignée de son insolence. “ Hélas ! m'écriai-je dans l'amertume de ma douleur, où est *Chéderazade*, ma bonne & tendre mère ? Où est mon père, le sultan de *Cassimir* ? Où sont les peuples innombrables soumis à sa puissance ? Faut-il que sa fille périsse victime déplorable d'un marchand de *Dély* „ !

Bennaskar étoit sourd à mes plaintes. Il se jeta sur moi, me prit entre ses bras, & m'enleva par force de la chambre où nous étions.

Je remplissois la maison de mes cris. Le barbare, insensible à mes larmes, continua de me transporter de chambre en chambre.

Me voyant au pouvoir de ce vil ravisseur, l'esclave d'une sorcière, je m'avisai d'un stratagême que je crus propre à retarder au moins de quelques instans mon déshonneur. C'étoit l'unique ressource qui me restoit dans la situation où je me trouvois.

“ *Bennaskar*, lui dis-je d'un ton moins irrité, pourquoi user de violence envers une princesse innocente ? Pourquoi me porter ainsi d'appartement en appartement ? Allez-vous m'enterrer au centre de votre palais ? Sans-doute vous ne voulez pas déshonorer le sang qui coule dans mes veines. Mettez-moi en liberté, envoyez chercher le cadi ; & puisque mon destin veut que je sois l'épouse de *Bennaskar*, que j'aie au moins des témoins & des preuves légales de la légitimité de mon mariage. C'est une chose que vous ne pouvez me refuser „.

“ Non, non, répondit mon cruel ravisseur, que vous ayez des preuves de votre mariage, ou que vous n'en ayez point, c'est ce qui m'importe assez peu, pourvu que j'en goûte les fruits. Mon impatience ne peut souffrir de délai. Demain nous par-

lerons de ces formalités : nous ſongerons à votre honneur, quand ma paſſion ſera ſatisfaite ; mais à préſent, les momens ſont trop précieux pour les perdre en de vaines formalités „.

Ainſi parla cet homme féroce.

Il m'emportoit toujours entre ſes bras. Nous arrivons à une chambre voûtée. Il me remet ſur un ſopha, & ferme la porte avec empreſſement.

“ A préſent, continua le traître, je dois accomplir la promeſſe que j'ai faite à *Ulin*. Vous allez voir, ô princeſſe ! à quel prix j'ai obtenu la poſſeſſion de vos charmes „.

Tranſportée d'indignation, ſaiſie de frayeur, & preſque sûre d'un malheur que je ne voyois plus aucun moyen d'éviter, j'eus confiance en la bonté du prophète qui délivre les juſtes des piéges des méchans. Je ne me ſuis point trompée dans mon attente. Bennaskar prit la lampe qui pendoit de la voûte au milieu de la chambre. Il répandit une poudre ſur la flamme, en diſant ces mots qui me firent fremir.

„ Vaine protectrice de la vertu d'*Hemjunah*, hâte-toi de venir ; ſois témoin du triomphe d'*Ulin*, ton ennemie „.

A ces mots, la voûte trembla. *Bennaskar*

parut interdit. Une voix sortit de la muraille, & tâcha de le rassurer, en lui criant: „ *Bennaskar*, saisis ta proie, & ne crains point les vains efforts de mon ennemie *Macoma* „.

Le vil ravisseur, encouragé, me prit dans ses bras, s'efforçant de me jeter sur un lit nuptial préparé pour être le théâtre de mon dèshonneur. Tout-à-coup ma libératrice parut dans un nuage d'azur. Son air majestueux en imposa à *Bennaskar*.

„ Malheureuse princesse, me dit-elle; que votre imprudence vous a été funeste! dans quel danger elle vous a précipitée, malgré mes soins, ma vigilance & mon pouvoir? Si vous n'aviez pas écouté une esclave infidelle, jamais l'enchantement de la sorcière *Ulin* n'auroit triomphé de nous. Tu t'es perdue par ta faute, malheureuse *Hemjunah*; & puisqu'elle t'a livrée au méchant *Bennaskar*, il n'est plus en notre puissance de te délivrer des mains de ce mortel détestable „.

Bennaskar, que la présence de *Macoma* avoit d'abord intimidé, osa insulter à mon malheur devant ma protectrice.

„ *Hemjunah* m'appartient, s'écria-t-il d'un air triomphant; *Ulin* ne m'a point trompé.

O princeſſe ! continua le monſtre, ſoumettez-vous à votre deſtinée. Que votre *Génie* tutélaire ſoit témoin de mon bonheur qu'il ne peut empêcher „.

En achevant ces mots, il oſa porter la main ſur moi. Je lui réſiſtai. *Macoma* s'avança auſſi-tôt vers lui, & le frappa de ſa baguette, en diſant : „ Vil eſclave de l'iniquité, crois-tu que le ciel livre l'innocence à la diſcrétion du méchant ? Crois-tu qu'il ne puiſſe confondre tes deſſeins injuſtes ? il eſt vrai, l'imprudence de la princeſſe m'empêche de pouvoir la délivrer de tes mains. Mais j'ai aſſez d'empire ſur toi pour rendre tes efforts inutiles. Toutes les fois que tu oſeras regarder la princeſſe, elle perdra l'uſage de ſes ſens, & toi tes deſirs „.

Bennaskar, irrité, s'écria : „ Ta colère eſt vaine, & ta malédiction ſera ſans effet, *Génie* impuiſſant. Je vais conſulter *Ulin*, la maitreſſe de mon ſort. Elle ſaura me ſouſtraire à ton pouvoir „.

L'enchantereſſe *Ulin* entra auſſi-tôt dans le cabinet voûté, dont *Mahoud* vous a fait la deſcription : „ O ennemie de notre race ! dit-elle en frémiſſant de rage, qu'as-tu dit ? Fatale négligence ! Pourquoi n'ai-je pas prévu ta malice ? pourquoi n'ai-je pas ſongé

à prémunir *Bennaskar* contre l'effet de la sentence que tu viens de prononcer contre lui ? mais puisque l'arrêt cruel en est porté, je vais y ajouter une nouvelle circonstance.

„ A moi, mon fidèle esclave, continua-t-elle en frappant du pied. " Un nain, d'une figure hideuse, entra aussi-tôt dans la chambre par une porte invisible.

„ Nègre, lui dit-elle, sois l'humble serviteur de *Bennaskar* mon ami. Quand tu verras cette fille rebelle, privée de l'usage de ses sens, tu l'enterreras sous le pavé de cette chambre. Et vous, *Bennaskar*, ajouta-t-elle, recevez cette fiole. Quand vous voudrez jouir de la conversation de la princesse, qu'un esclave affidé verse une goutte de cette liqueur sur ses lèvres, *Hemjunah* revivra, & du cabinet voisin, vous pourrez lui parler & l'entendre, pourvu qu'elle ne vous voie pas ; car je ne puis détruire l'effet des enchantemens de *Macoma*, jusqu'à ce que la princesse se rende à vos desirs ; mais cela ne tardera pas.

„ Mes enchantemens, reprit *Macoma* ! Tu verras, malheureuse *Ulin*, tu verras si l'effet en sera durable. Mais l'indignation du ciel est à son comble, & sa vengeance

n'eſt pas complette. Encore un moment & notre pouvoir ſur *Hemjunah* & ſur *Bennaskar* ceſſera „.

Sans doute *Macoma* vouloit parler ici de votre glorieuſe victoire ſur l'enchantereſſe *Ulin*. Elle continua de la ſorte.

„ Pour achever la juſte vengeance du ciel, voici ce qui arrivera. Quoique la princeſſe de *Caſſimir* ſoit au pouvoir de *Bennaskar*, ces lieux témoins de ſon malheur, mais non pas de ſa honte, reſteront cachés à tous les mortels, juſqu'au jour où ta race aura l'avantage ſur nous. Seulement lorſque le diſque de la pleine lune ſera parfait, *Bennaskar* pourra venir viſiter ces appartemens. Cependant, ne craignez rien, *Hemjunah*, ajouta-t-elle en m'adreſſant la parole, mes enchantemens ne peuvent rien ſur les juſtes, ſans leur conſentement. La princeſſe de *Caſſimir* ne ſera point déshonorée, ſi elle ne le veut. *Mahomet* punit ton imprudence par cette pénible épreuve; mais ſi tu reſtes fidèle & vertueuſe, tu triompheras de tes ennemis „.

Bennaskar ne put entendre ce diſcours ſans frémir de rage. Il ſe tourna vers moi. Je tombai auſſi-tôt dans un profond ſommeil. J'ignore ce qui ſe paſſa enſuite.

Je me réveillai au goût d'une liqueur agréable que je sentis couler sur mes lèvres. Je vis un esclave noir devant mes yeux. J'étois à moitié enterrée. Ils m'avoient ôté mes vêtemens, & j'eus honte de paroître ainsi devant un esclave. J'entendis en même-temps la voix de *Bennaskar*, qui me parloit du cabinet voisin.

„ Malheureuse princesse, me disoit-il, trop malheureuse *Hemjunah*, l'impitoyable *Macoma* t'a retenue enterrée un mois entier dans l'ombre de ce tombeau, d'où je n'ai pu te tirer qu'à la pleine lune. *Ulin* & *Bennaskar*, tes amis, cherchent à te rendre la vie. Dis seulement que tu veux condescendre à mes desirs, & les enchantemens de *Macoma* cesseront.

„ Monstre féroce, lui répondis-je, oses-tu bien encore me parler. J'ignore qu'il y eût un mois que je dormois tranquillement sous cette voûte, depuis que j'ai vu le *génie Macoma*. Je remercie le saint prophète de m'avoir délivrée pendant tout ce temps de la présence de *Bennaskar* „.

„ Orgueilleuse princesse, me répliqua le traître, mon esclave t'inspirera des sentimens plus humbles „.

En même-temps il ordonna à l'esclave noir

noir de me tirer de la fosse où j'étois enterrée, & de me donner cinquante coups de chabouck.

Il seroit inutile, ô prince! de vous raconter tout ce que m'a fait souffrir ce tyran barbare. Je restai ainsi cachée pendant trois mois. Chaque pleine lune je recevois la visite de *Bennaskar* & d'un esclave noir. Il me renouvelloit ses infâmes propositions, & ma constance à les rejeter étoit toujours suivie des mêmes cruautés qu'il faisoit exercer sur moi par son esclave, jusqu'à ce que, las de tant de barbarie, il daignât sortir du cabinet; & par sa présence, m'ôter l'usage de mes sens.

Mahoud vous a raconté ce qui se passa dans la chambre voûtée à la pleine lune du troisième mois. Je reprendrai mes aventures au moment où il me quitta, après m'avoir remis un livre.

Benneskar, voyant que son *Mahoud* lui avoit manqué de foi, sortit & revint peu après avec lui. Il le fit entrer dans le cabinet, puis vint seul au tombeau où j'étois; me toucha & me dit: „ Venez, belle princesse, les enchantemens de *Macoma* sont finis. Votre protectrice vous a entièrement livrée à la discrétion de *Bennaskar* „.

A ces mots, je jetai un grand cri, ésperant de me faire entendre du cadi. Ce fut en vain. *Bennaskar* me tira du tombeau, je le suivis, entraînée par un pouvoir supérieur. Nous sortîmes de la chambre voûtée & de sa maison. Je me trouvai seule avec lui dans une plaine déserte.

Le *génie Macoma* nous apparut. Mon cœur se réjouit en la présence de mon ange tutélaire.

„ Misérable, dit *Macoma*, en parlant à à *Bennaskar*, tu as osé violer mes ordres, en faisant sortir la princesse de la chambre voûtée, où l'enchanteresse *Ulin* a été contrainte de céder à ma puissance. Mais je te remercie de ton indiscrétion. Ce que l'imprudent *Mahoud* n'a pu effectuer, tu l'as exécuté toi-même. Reçois le juste châtiment de ton crime „.

Dès qu'elle eut prononcé ces derniers mots, *Bennaskar* disparut, comme une vapeur qui tombe & rentre dans le sein de la terre. Son corps tomba en cendres & se mêla à la poussière de la plaine. De sa cendre s'éleva l'enchanteresse *Ulin*, qui me dit d'un ton irrité.

„ La mort de *Bennaskar* ne vous soustraira pas à mon pouvoir. Aimable princesse, allez retrouver votre libérateur *M*

houd. Je l'avois destiné à expier par le feu sa témérité. Mes desseins ont été traversés. Il rampe dans la forêt de *Tarapajan*, dont il infecte l'air. Vil reptile, rampe comme lui sous une forme hideuse ,,.

Telles furent les suites de mon imprudence, ô magnifique sultan ! Ainsi les moindres fautes que nous commettons, sont souvent accompagnées d'une longue suite de malheurs.

Le sultan de l'*Inde* interrompit la princesse de *Cassimir* : " Aimable *Hemjunah*, lui dit-il, je n'ai jamais ressenti tant d'inquiétude dans le cours des longues & pénibles campagnes que j'ai faites, que pendant le peu de momens que vous avez mis à me raconter vos malheurs. Mais ô princesse ! permettez-moi de vous faire une seconde demande. Je suis aussi en peine de savoir par quel accident étrange vous avez été enfermée dans le tombeau de la mort, où je vous ai trouvée, que je l'étois d'apprendre comment vous étiez tombée au pouvoir du cruel & infâme *Hennaskar* ,,.

" O prince ! dit *Hemjunah*, en soupirant, l'histoire en est réellement étrange. Hélas ! de nouvelles indiscrétions ont amené de nouveaux malheurs ,,.

Après ce court préambule, la princesse continua le récit de ses aventures.

Aussi-tôt que votre victoire sur l'enchanteresse *Ulin* nous eût rendu notre première forme, je me retrouvai dans le sérail de mon père à *Cassimir*.

Ma nourrice *Eloubrou*, désolée d'avoir perdu sa chère princesse, étoit dans l'appartement d'où la vile sorcière m'avoit enlevée, & elle remplissoit le palais de ses cris.

„ Fidèle *Eloubrou*, lui dis-je, lève-toi, regarde ta chère *Hemjunah*. Où est le sultan *Zebenezer*, mon père, & la tendre *Chederazade*, la mère de mon cœur „ ?

A ma voix, *Eloubrou* parut sortir d'une profonde extâse. Ses yeux étonnés restoient fixés sur moi, sans qu'elle pût prononcer une seule parole. Enfin, elle me dit d'une voix foible & tremblante :

“ Qu'est-ce que je vois ? Est-ce l'esprit de l'aimable *Hemjunah* qui n'est plus „ ?

“ Non, ma chère *Eloubrou*, lui répondis-je, en volant à elle pour l'embrasser ; non, ce n'est point l'ombre d'*Hemjunah* ; c'est la princesse elle-même que *Misnar*, sultan de l'*Inde*, a délivrée du pouvoir & des enchantemens de l'exécrable *Ulin*.

“ Oh ! s'écria *Eloubrou*, plût au ciel

que ta tendre mère pût jouir, comme moi, du bonheur de te revoir ?

„ Eh quoi ! repris-je ; *Eloubrou*, que dîs-tu ? Où eſt la reſpectable *Chederazade*, à qui je dois le jour ?

„ Princeſſe, me répondit ma nourrice, qui aura la dureté d'affliger votre cœur par ce récit funeſte ?

Hélas ! dis-je en ſoupirant, ma tendre mère n'eſt-elle plus ? A-t-elle paſſé le lac embrâſé pour aller chercher ſa fille déſobéïſſante ?...

Je tombai évanouïe dans les bras d'*Eloubrou*.

O prince ! ſon récit étoit trop vrai. Epargnez à mon cœur la répétition d'une ſcène ſi cruelle. Il y avoit dix jours que *Chederazade*, la chère *Chederazade* étoit morte. *Zebenezer*, accablé de la double perte de ſon épouſe & de ſa fille, s'étoit enfermé dans le tombeau de ma mere.

Eloubrou courut au tombeau où mon père ſe nourriſſoit des larmes de la douleur. Elle avertit les gardes que j'étois revenue.

Cette nouvelle tempéra un peu l'amertume du chagrin de *Zebenezer*. Mais elle ne le tira point du lieu de ſon affliction, où il reſta un mois entier, ſelon le ferment

qu'il en avoit fait. Seulement il donna ordre que, pendant ce temps, ſes eſclaves m'obéiſſent.

Mon deuil ne fut pas moins rigoureux que celui de mon père. Je m'enfermai dans mon appartement, comme dans un tombeau, & ne voulus voir perſonne que ma fidèle *Eloubrou.*

Neuf jours ſe paſsèrent ainſi dans le ſilence de la ſolitude. Loin de nous conſoler l'une l'autre, nous nous affligions comme à l'envi; car *Eloubrou* étoit auſſi ſenſible que moi à la perte de ma bonne mère.

Le dixième jour au matin, le grand viſir, qui gouvernoit dans l'abſence de mon père, fit appeler *Eloubrou.*

Elle l'alla trouver & revint incontinent.

" Princeſſe, me dit-elle, un inconnu, nommé *Mahoud* demande à vous parler. Le viſir, ayant appris qu'il avoit contribué à votre liberté, attend vos ordres pour ſavoir quel traitement honorable il doit faire à votre libérateur ".

Au nom de *Mahoud*, je revins de ma ſombre mélancolie.

" O *Eloubrou*! dis-je à ma nourrice, *Mahoud* mérite ma reconnoiſſance, & le fils du jouaillier de *Dély* ſera récompenſé des

ſervices qu'il a rendus à ta maîtreſſe „.

" Hélas! répondit *Eloubrou*, l'excès de l'affliction a-t-il troublé l'eſprit de ma chère princeſſe, juſqu'à lui faire prendre le prince *Mahoud* pour le fils d'un eſclave „.

" S'il eſt prince, repris-je, il m'a caché juſqu'à préſent ſa naiſſance & ſon état; ou il n'eſt pas le *Mahoud* que je me ſouviens d'avoir vu dans les déſerts de *Tarapajan* „.

" Vous en jugerez quand il paroîtra devant vous, répondit *Eloubrou*; mais il demande une audience particulière „.

" Eh bien! dis-je, qu'on l'introduiſe ici dans mon appartement. Que mes eſclaves reſtent dans la chambre voiſine, prêts à venir dès que je les appellerai „.

Eloubrou obéit. Elle introduiſit le marchand *Mahoud* en ma préſence, & ſe retira.

Mahoud tomba à mes pieds, en diſant:

" O princeſſe! le plus bel ouvrage d'*Alla*, pardonnez ma témérité d'oſer approcher ſi près de votre perſonne adorable. J'ai joint le menſonge à la témérité, en prenant le titre de prince, auquel je confeſſe n'avoir aucun droit, comme je n'ai pas les moyens de le ſoutenir „.

" Eh! qui t'a rendu ſi hardi, répondis-je fièrement „?

“ Que la mort, dit *Mahoud*, en frappant la terre de ſon front, que la mort ſoit le châtiment de mon crime. Daignez ſeulement entendre les motifs de ma préſomption „.

“ Parlez, lui dis-je „ :

“ Auſſi-tôt que les jours de notre métamorphoſe furent accomplis, continua *Mahoud*, je me trouvai dans la capitale de *Dély*, aſſez proche de la maiſon où *Bennaskar* m'avoit invité d'entrer, comme ſon ami. La vue de cette maiſon d'iniquité me donna des aîles. Je courois dans les rues de *Dély* ſans ſavoir où j'allois; mais je fuyois un lieu que j'avois en horreur. Après avoir bien couru, j'arrivai dans la rue où j'avois ſi follement dépenſé les richeſſes de mon père. Mon ancienne maiſon étoit habitée par un homme encore plus fortuné que moi; & la porte étoit aſſiégée par une foule de ces amis qui encenſent les tréſors des riches.

“ Ce ſpectacle me rappela mes folies & mes malheurs. Quoique fatigué, je me mis à fuir de nouveau, eſpérant me repoſer ailleurs. En traverſant une petite rue, je découvris la place publique, où le cadi m'avoit condamné aux flammes.

" Ici mon ſang ſe glaça dans mes veines: mes cheveux ſe dreſsèrent ſur ma tête. Hélas ! malheureux *Mahoud*, la capitale de *Dély* t'offre par-tout des objets propres à augmenter l'amertume de ta misère, en rappelant à ta mémoire les ſcènes les plus déplorables de ta vie. Tu ne trouveras point ici de conſolation. L'armée de ton ſultan couvre la plaine. Que ne vas-tu te joindre à ſes troupes ? Que ne vas-tu te jeter aux pieds du ſultan *Miſnar* ? Il ſe ſouviendra d'avoir rampé avec toi dans la pouſſière de *Tarapajan*.

„ Plein de ces penſées, je marchai vers la parade royale. Je rencontrai ſur la place un capitaine à qui j'offris mes ſervices.

„ Heureuſement pour moi on fit un détachement qui eut ordre de joindre la grande armée. Je fus de ce détachement, & avant la nuit nous arrivâmes au camp du ſultan.

„ J'allai d'abord vers la tente royale. Je ne tardai pas à rencontrer le viſir *Horam*, qui alloit au pavillon du ſultan.

" Je me jetai à ſes pieds, en lui diſant qui j'étois. L'orgueilleux viſir me regarda avec dédain, & me fit punir de ma témérité „.

Le sultan regarda fixément son visir: *Horam* parut surpris.

Mais la princesse de *Cassimir* fit semblant de ne pas appercevoir leur émotion ; & sans s'arrêter, elle continua de la sorte le récit de ses aventures.

“ Je ne perdis point courage, poursuivit *Mahoud*; quoique je n'eusse pu trouver grace aux yeux du visir *Horam*, j'espérai que *Misnar*, le sage & glorieux sultan de l'*Inde*, m'écouteroit favorablement. Je résolus donc de l'aller trouver, & de me prosterner à ses pieds. Mais, hélas! la vanité des grandeurs met un voile sur les yeux de tous les hommes.

„ Le sultan *Misnar*, m'entendant parler de sa métamorphose & de la mienne, me traita d'insensé, & me fit chasser de sa présence & de son camp comme un imposteur „.

A ces mots, *Misnar* perdant patience, interrompit la princesse, & lui dit : “ O *Hemjunah!* vous connoissez assez ma façon de penser, & ma conduite envers vous en est un gage assez sûr, pour juger si *Mahoud* vous a dit la verité. Quand vous m'avez dit que mon visir l'avoit rejeté avec mépris, je me suis senti indigné contre *Horam* ; mais

à présent je suis convaincu qu'il nous a calomniés l'un & l'autre „.

La princesse reprit: “ Je ne veux point anticiper la conclusion de mon histoire: la suite satisfera pleinement le sultan & son visir.

„ Je fus chassé du camp, me dit *Mahoud*, & je me vis ainsi maltraité par ceux dont j'attendois quelque secours.

„ J'errois dans la campagne sans savoir où aller. Je vis passer une caravanne; je demandai à quelques-uns des valets où ils alloient. Ils me dirent que la caravanne alloit à *Cassimir*.

„ Je la suivis, & pendant tout le voyage, je n'ai vécu que des aumônes des marchands. A mon arrivée j'ai trouvé la capitale en deuil, & dans la plus profonde affliction. On m'a dit que la sultane *Chederazade* n'étoit plus; que votre père, le glorieux *Zebenezer* pleuroit dans le tombeau de sa chère épouse; que l'aimable *Hemjunah*, retirée dans son appartement, ne voyoit qu'*Eloubrou*, qui partageoit son affliction, & que le visir *Hobaddan* tenoit les rênes du gouvernement.

„ Il n'y avoit pas moyen de voir la charmante princesse de *Cassimir*, sans en de-

mander la permiſſion au premier viſir. Et quelle eſpérance avois-je de l'intéreſſer en ma faveur, après avoir été rejeté d'*Horam*, le compagnon de mon infortune ?

„ Ces idées augmentoient mon affliction, & je déſeſpérois de la voir finir. Un marchand qui m'obſervoit depuis quelques heures, m'ayant vu lever pluſieurs fois les yeux vers le ciel, & pouſſer de longs gémiſſemens, m'appela & me dit : Jeune homme, qu'avez-vous ? Quel eſt le ſujet de votre chagrin ? Je regardai autour de moi, & ayant apperçu le marchand qui m'appeloit, je courus vers lui. Ma douleur m'inſpira une feinte qui l'attendrit.

„ Je lui dis que j'étois un prince fort connu d'*Hemjunah* la gloire de *Caſſimir*; & que, s'il vouloit me faire avoir ſeulement pour un jour un habillement, un équipage & une ſuite convenables pour paroître devant vous, ô princeſſe ! je le paierois dix fois de ſa complaiſance.

„ Il n'eſt guères vraiſemblable, me dit le marchand, qu'un prince & un gueux ſoient la même perſonne. Mais puiſque j'ai tant fait que de m'informer de vos affaires, je vous fournirai tout ce que vous me demandez, ſous la condition que, ſi vous n'ê-

tes pas réellement ce que vous prétendez être, vous viendrez avec moi devant le cadi, & vous vous engagerez à me servir pendant dix ans en qualité de mon esclave „.

„ La nécessité fait faire bien des choses. J'acceptai les conditions du marchand. Je parus avec lui en présence du cadi, & je signai ce qu'il voulut ; savoir, qu'il me fourniroit tout ce qui convenoit à l'équipage d'un prince étranger qui vient visiter une aussi grande princesse que la fille du sultan de *Cassimir* ; & que, si après lui avoir été présenté, *Hemjunah* ne me reconnoissoit pas pour le prince *Mahoud*, le même qui l'avoit délivrée des malheurs qu'elle venoit d'éprouver, je me soumettrois à être dix ans l'esclave du marchand.

„ Suivant cet accord, il m'a donné les riches habits avec lesquels je parois devant vous, ô princesse ! & le nombreux cortège d'esclaves qui forment ma suite. Son crédit auprès du premier visir m'a donné entrée dans ce palais. A présent, ô princesse ! mon sort est entre vos mains ; à moins que vous ne daigniez me pardonner une supercherie innocente, qui seule pouvoit me procurer la vue de ma bienfaitrice, je vais languir

pendant dix ans dans un honteux esclavage, au sein de l'opprobre „.

„ Il n'est pas nécessaire de feindre, lui dis-je, & je puis vous épargner ces dix ans d'esclavage, sans vous faire passer pour un prince. J'enverrai chercher le marchand. Je le dédommagerai au-delà de ses désirs, & je vous mettrai en état de vivre honorablement, selon votre première profession „.

" Hélas! me répondit *Mahoud*, ne comptez pas satisfaire aisément un marchand avide de gain. Vous ignorez ce qu'il vous demandera, quand il verra que vous vous intéressez pour moi. Si on découvre l'accord que j'ai fait avec lui, sans être réellement prince, je serai la risée de la capitale, & jamais je n'y aurai de crédit „.

" Eh bien donc! soyez prince, lui dis-je, puisque vous voyez tant de difficulté à perdre un titre que vous avez pris si légèrement „.

J'appelai *Eloubrou*, à qui je dis de faire préparer un appartement dans le palais de mon père pour le prince *Mahoud*, & de lui faire donner une suite convenable à son rang.

Eloubrou exécuta mes ordres. *Mahoud*, plein de joie, se jeta à mes pieds, & baisa le bord de ma robe.

“ Levez-vous, prince, lui dis-je ; *Eloubrou* vous conduira au palais de mon père „.

Je ne tardai pas à me repentir de la facilité avec laquelle je m'étois rendue complice de la fausseté criminelle de *Mahoud*. Le marchand, devenu fier & insolent, oublia que son titre de prince n'étoit qu'un vain fantôme de son imagination.

Il me venoit voir tous les jours. Il se contint d'abord dans les bornes du respect ; il osa ensuite me parler de son amour. Il porta l'insolence jusqu'à me proposer de demander à mon père son consentement pour notre union, & d'en presser l'accomplissement, dès que le deuil de ma mère seroit fini.

Outrée de tant de hardiesse, je le chassai de ma présence. Il se retira en murmurant, même en me menaçant.

Dès qu'il fut sorti, je contai son histoire à ma fidèle nourice. Je lui dis les propositions qu'il avoit osé me faire, & les menaces dont mon refus avoit été suivi.

“ Les menaces de *Mahoud* sont de peu de conséquence, me dit *Eloubrou*, cependant, il est de la prudence de ne mépriser aucun ennemi, quelque foible qu'il soit. On veillera sur cet insolent. En attendant, ma chère

princeſſe, continua-t-elle, ſouffrez que je vous parle avec effuſion de cœur.

„ Notre ſexe n'eſt jamais plus en danger, que lorſqu'il s'expoſe volontairement aux ſurpriſes de l'homme. Celle qui met dans ſon ſein un ſerpent qu'elle pouvoit écrâſer, en ſera piquée. Celle qui élève un impoſteur au-deſſus du rang qui lui convient, doit s'attendre à être abaiſſée par lui. L'amour & la préſomption, unis enſemble, ne diſtinguent plus le bas de la vallée du ſommet de la montagne, & le chardon croît à l'égal du lys & de la roſe. Si *Mahoud*, ſimple marchand, a oſé s'arroger le titre & les honneurs d'un prince, que n'oſera-t il pas à préſent que vous l'avez, pour ainſi dire, établi dans un rang où il eſt preſque votre égal? Ceux qui ne veulent pas détruire les mauvaiſes plantes avant qu'elles mûriſſent, & qu'elles ſoient montées en graine, ne peuvent plus s'en délivrer, lorſque le vent en a diſperſé la ſemence „.

A peine *Eloubrou* avoit-elle fini de parler, qu'un eſclave de mon père entra, & me dit de la part de *Zebenezer*, de me rendre au tombeau de ma mère où il m'attendoit. Je pris mon voile & je ſuivis le garde au tombeau de *Chederazade*, la favorite d'*Alla*,

J'entrai avec crainte & tremblement dans ces ſombres demeures de la mort. Le premier objet qui frappa ma vue, ce fut mon père, pleurant à genoux devant le corps embaumé de ma reſpectable mère.

„ Malheureuſe *Hemjunah*, me dit ce vieillard vénérable, approchez & voyez les reſtes de ma chère *Chederazade* “.

Mon cœur étoit ſerré de douleur. Je m'avance avec peine vers l'endroit où répoſoit le corps de ma tendre mère, & je tombe aux pieds de *Zebenezer*.

„ Levez vous, ma fille, me dit-il “.

En diſant ces mots, il me prend bruſquement entre ſes bras. Je lève les yeux ſur lui. O ſpectacle effroyable! ce n'étoit plus mon père. J'étois entre les bras du traître *Mahoud*.

Saiſie d'horreur, je voulus crier, ce fut en vain. Je ſentis ma langue glacée d'épouvante, & ma voix expira ſur mes lèvres.

„ O princeſſe, me dit le cruel *Mahoud*, d'un air triomphant, ſage & prudente princeſſe, quel avantage vous tirez de votre prévoyance! C'eſt en vain que vous voudriez me réſiſter. Celle qui cherche à tromper les autres, ne mérite-t-elle pas d'être elle-même trompée? Perſonne ne viendra

à votre secours. Dès que vous voudrez appeler quelqu'un, vous perdrez l'usage de la voix.

„Quoi! *Mahoud*, lui répondis-je, en essayant de l'adoucir, est-ce là le prix que vous réserviez à mon amitié? Je vous ai sauvé de l'opprobre & de l'esclavage, en vous faisant passer pour ce que vous n'étiez pas.

„Princesse, dois-je vous savoir gré d'un mensonge, me dit-il avec fierté? Ceux qui donnent un faux caractère à leurs amis, leur apprennent à les tromper; & vous voyez que j'ai bien profité de votre leçon. Mais ne parlons point d'amitié. L'amitié, ô *Hemjunah*! est fondée sur la vertu, & *Mahoud* y a renoncé dépuis qu'il est entré au service de la sage *Hyppacusan*. C'est par son conseil que j'ai forgé le conte qui m'a donné l'entrée de ce palais, & les moyens de vous perdre. Si vous aviez eu assez de prudence pour vous défier de mon imposture, jamais je n'aurois eu aucun pouvoir sur vous ni sur votre père. Nous mettons ainsi notre gloire à surprendre les enfans de *Mahomet*, malgré sa protection. Vous voyant rebelle à mes desirs, je vous ai laissé avec votre fidèle *Eloubrou*, pour aller implorer l'assistance d'*Hyppacusan*. Elle m'a fait entrer in-

visiblement dans ce tombeau, & par le pouvoir de mes enchantemens, j'ai pris les traits de *Zebenezer* votre père, je vous ai fait appeler, & vous avez eu la complaisance de vous rendre à mes ordres.

„ Maintenant, ô princesse obéissante! il faut porter la complaisance jusqu'au bout. Vos cris seroient inutiles. *Hyppacusan* vole sans cesse au-dessus de *Dély*, observant les mouvemens du sultan *Misnar.* Tandis que nous sommes dans ce séjour de la mort, personne ne viendra nous y troubler ‟.

Mahoud me montra ensuite mon père *Zebenezer*, qu'il avoit privé de tout sentiment, par le pouvoir de son art sacrilège. Il étoit couché dans un cercueil de marbre noir, dans l'endroit le plus reculé du tombeau. Mon cruel ravisseur fit serment de ne point user de violence contre moi; mais il jura aussi que je resterois enfermée dans le tombeau, jusqu'à ce que je consentisse à ses desirs.

Cet arrêt me parut très-doux en comparaison du malheur que j'appréhendois.

Je ne vous répéterai point, ô royal sultan! les importunités que j'essuyai de la part de *Mahoud*, les prières & les instances qu'il me fit. Tout fut inutile. Lassé par ma résis-

tance, il jeta ſur mes yeux le profond ſommeil dont vous m'avez délivrée. J'ignore combien de temps j'ai paſſé dans cette inſenſibilité léthargique.

„ PRINCESSE, dit le ſultan, nous nous réjouiſſons tous de votre déſivrance; mais, ſuivant votre rapport, il eſt à craindre que votre reſpectable père, le ſultan *Zebenezer*, ne dorme encore dans le tombeau. Il eſt à propos d'invoquer *Macoma*, en le ſuppliant de le délivrer du pouvoir des enchantemens „.

Miſnar envoya auſſi-tôt des officiers au tombeau pour y chercher le corps de *Zebenezer*. Il fit venir auſſi des hommes célèbres dans la ſcience des enchantemens, & leur ordonna d'invoquer le *génie Macoma*. Leur art ſe trouva en défaut. *Macoma* fut ſourde aux invocations du ſultan & de ſes ſages.

Suite de l'histoire de la Princesse de Cassimir.

CEPENDANT, tandis que le sultan *Misnar* & son visir *Horam* tâchoient de consoler la princesse affligée, les ambassadeurs que l'on avoit envoyés à *Cassimir*, revinrent avec les plus fâcheuses nouvelles. Ils rapportèrent que le visir *Hobaddan* avoit pris le titre de sultan, & que tout le royaume de *Cassimir* avoit reconnu son autorité.

A cette nouvelle accablante, *Hemjunah* s'évanouït. Le sultan s'empressoit de la faire revenir, en l'assurant qu'il marcheroit lui-même à la tête des armées de *Dély*, contre le rebelle *Hobaddan*.

Mais il dit ensuite au visir *Horam*: „Soyons aussi prudens que justes. *Horam*, prenez le commandement de nos armées, marchez contre *Hobaddan*, & rendez le royaume de *Cassimir* à son légitime souverain. Moi, je resterai pour maintenir l'ordre & la discipline dans mon empire. J'espère que dans peu je vous reverrai couvert de gloire, & m'apportant la tête du coupable *Hobaddan*".

Le visir *Horam* partit sans délai avec trois

cent mille hommes des meilleures troupes de *Dély*. Au moyen de plusieurs marches forcées, il atteignit les frontières de *Cassimir*, avant que le prétendu sultan *Hobaddan* eût connoissance de son arrivée.

Dès qu'*Horam* fit connoître aux provinces frontières de *Cassimir*, qu'il venoit remettre la princesse *Hemjunah* sur le trône de ses ancêtres, les habitans accoururent en foule se ranger sous ses étendards. En peu de jours son armée se trouva forte de cinq cent mille hommes. Alors il marcha vers la capitale de *Cassimir*.

Au bruit de son arrivée & de l'augmentation de ses troupes, *Hobaddan* jugea que la partie n'étoit pas égale. Il envoya une ambassade au visir *Horam*, pour l'assurer que lui & son armée se confioient en la clémence du sultan *Misnar*, & de ses troupes que commandoit son visir, s'il vouloit bien les recevoir à merci.

Horam, flatté de ce succès, ne souhaitoit rien plus que de retourner triomphant à *Dély*, sans répandre une goutte de sang. Il répondit aux envoyés d'*Hobaddan*, que, s'il remplissoit sa parole, il n'avoit rien à craindre ni pour sa personne ni pour ses troupes.

Dès le lendemain, *Hobaddan* parut à

ſa tête de ſon armée ; il avoit l'air ſuppliant. Ses ſoldats avoient leurs armes renverſées. En cette manière, ils marchèrent vers le camp du viſir *Horam.*

Celui-ci, pour affermir *Hobaddan* dans les ſentimens de ſoumiſſion qu'il lui ſuppoſoit, avoit placé au front de ſon armée les troupes qu'il avoit levées dans les provinces de *Caſſimir.* Elles étoient ſoutenues par celles qu'il avoit amenées avec lui ; & qu'il avoit placées aux flancs & aux derniers rangs du corps de ſon armée.

Quand *Hobaddan* fut à portée d'en être entendu, au lieu de jeter ſes armes à terre, il tira ſon cimeterre, & parla ainſi aux troupes qui étoient devant lui :

„ O mes frères & mes compatriotes ! ſouvenez-vous que nous avons été élevés par les mêmes méres, & inſtruits par les mêmes pères. Ecoutez ce que l'amour de la patrie & mon affection pour vous me dictent en ce moment.

„ Qui venez-vous combattre ? ô mes frères ! Quel ſang venez-vous répandre dans ces plaines cultivées par vos pères ? Eſt-ce notre ſang qui doit engraiſſer ces terres pour préparer une plus riche moiſſon à des étrangers, nos ennemis ? Etes-vous aſſez

simples pour vous laisser prendre à un piége aussi grossier, que celui dont se servent les troupes du sultan de l'*Inde*, pour ravager impunément nos frontières, pénétrer jusqu'au sein de nos provinces, & asservir notre nation entière ? Ne savez-vous pas que la princesse de *Cassimir* est morte depuis longtemps ? Et que nous veulent donc les soldats de *Misnar* ? Ils cherchent nos trésors, ils veulent s'en rendre maîtres en se baignant dans notre sang. Les fruits de nos vallées & les riches productions de nos montagnes, voilà ce qui leur met les armes à la main, plutôt que les intérêts d'une princesse qui n'est plus. Ils veulent nous rendre leurs esclaves, & nous sommes assez dupes pour courir au-devant des fers dont ils viennent nous enchaîner ! Adieu la gloire & le bonheur dont nous avons joui jusqu'à cette heure ; adieu les fruits de notre travail & de notre industrie. Notre pays va passer à d'autres maîtres, dont nous ne serons que les esclaves. Nous cultiverons encore nos terres, mais les fruits en appartiendront à d'autres. Nos biens & nos maisons deviendront la proie de ces ravisseurs. Nos femmes & nos filles s'inclineront devant ces fiers conquérans, & nous,

semblables

ſemblables aux bêtes des champs ? nous tracerons un pénible ſillon, expoſés à l'ardeur brûlante du midi; ou nous arracherons pour eux, des entrailles de la terre, des tréſors qui nous étoient deſtinés ".

Horam, indigné de la malice & de la préſomption d'*Hobaddan*, ordonna à ſes archers de l'accabler de leurs traits. Une grèle de flèches tomba ſur le prétendu ſultan, mais elles s'émouſsèrent contre ſon armure, & tombèrent à ſes pieds ſans le bleſſer.

Hobaddan ſut tirer avantage de ce prodige apparent. „ Mes amis, s'écria-t il d'une voix triomphante, vous voyez une grande marque de la protection du ciel ſur nous. Les traits d'*Horam* ſont comme la paille qui couvre les champs après la moiſſon, ou comme la pouſſière des chemins qui ne pénètre point les habits du voyageur. Ne vous roidiſſez point contre les ordres du ciel. Suivez ce que la nature, la raiſon & votre ſécurité vous preſcrivent. Quittez une armée ennemie, & venez vous joindre à ceux qui défendent votre liberté & vos biens, pour les défendre avec eux ".

A ces mots, toutes les recrues qu'*Horam* avoit faites dans le royaume de *Caſſimir*, quittèrent bruſquement leurs rangs, &

joignirent aux troupes d'*Hobaddan*. L'instant étoit favorable pour le prétendu sultan. Il chargea l'armée ennemie avec une impétuosité incroyable.

Les soldats d'*Horam* firent d'abord bonne contenance, & soutinrent courageusement cette violente attaque. Mais leurs traits tomboient toujours sans effet sur l'armure d'*Hobaddan*. Tel étoit le pouvoir des enchantemens d'*Hyppacusan*, qui, en même temps qu'elle veilloit sur les démarches de *Misnar* à *Dély*, protégeoit *Hobaddan* à *Cassimir*. Les guerriers d'*Horam*, voyant que leur courage & leur résistance étoient inutiles contre des hommes qu'un pouvoir surnaturel rendoit invulnérables, se mirent à fuir comme les oiseaux de l'air devant l'oiseleu[r] qui les poursuit.

Hobaddan profita de son avantage. [Il] harcela les fuyards le reste du jour [&] toute la nuit. Le visir lui-même eut bi[en] de la peine à échapper à la fureur des [en]nemis. Dans cette déroute générale, il [fut] tellement abandonné de tous ses soldats [&] officiers, qu'il n'avoit personne pour [en]voyer à *Dély* porter la nouvelle de sa [dé]faite.

Mais la renommée, toujours promp[te]

infatigable à répandre les mauvaises nouvelles, fit entendre sa voix terrible jusques dans la capitale de *Dély*, & *Misnar* apprit avec douleur que son fidèle *Horam* avoit été défait par l'armée victorieuse d'*Hobaddan*.

La princesse *Hemjunah* se livra à l'excès de sa tristesse. Elle rejetoit toute sorte de consolation. Le sultan *Misnar* résolut d'assembler toutes ses troupes & de marcher au secours d'*Horam*, car s'étant déclaré protecteur de la princesse, il vouloit à toute force lui rendre les états de son père.

Il fit assembler ses armées, ordonna de nouvelles recrues, mêla les troupes nouvelles avec ses vieux soldats, laissa des garnisons convenables dans ses provinces & dans ses places les plus fortes, pour prévenir les révoltes, & s'avança avec une armée formidable vers les frontières de *Cassimir*.

Le visir *Horam*, caché dans la cabane d'un paysan, dont la fidélité lui étoit connue, avoit fait savoir au sultan à quelle extrémité il étoit réduit. Ses messagers lui apprirent la résolution de *Misnar*, & le secours qu'il lui amenoit. *Horam* rassembla ce qui lui restoit de gens; & avec cette poignée d'hommes, reste d'une si formidable armée, il vint au-devant de son maître. Il

ſe jeta à ſes pieds, en implorant ſa clémence.

„ Levez-vous, viſir, lui dit le ſultan; je vous pardonne votre malheur, & la perte de mes ſoldats. Je ne m'attendois pour-tant pas qu'*Hobaddan* ſurprendroit la prudence & la valeur d'*Horam*. J'eſpère au moins qu'il ne nous trompera pas une ſeconde fois. Nous avons appris à nous défier de ſes ruſes, & nous ſommes beaucoup plus forts que lui en nombre. Vos marches forcées avoient affoibli vos troupes, & elles étoient peu en état de ſoutenir un choc violent. Menons-les aux ennemis à petites journées, tenons-les toujours fraîches & en état de combattre. Envoyons des eſpions de tous côtés, & tenons-nous conſtamment ſur nos gardes. *Horam*, c'eſt notre prudence qui nous a fait triompher d'*Ulin* & d'*Happuck*, d'*Ollomand* & de *Taſnar*. *Ahaback* & *Deſra* ſont tombés ſous nos coups, & nous redouterions les vains efforts d'un foible viſir, qui mène une petite troupe de rebelles parmi les rochers du royaume de *Caſſimir*! Soyons prudens & courageux, & nous aurons bon marché de ces ennemis. Ils ſe diſſiperont devant nous, comme le ſoleil levant chaſſe les ombres de la nuit “.

Les deux armées, celle du sultan de l'*Inde*, & celle du prétendu sultan de *Cassimir*, parurent en présence l'une de l'autre. Les troupes de *Misnar* furent charmées de voir combien elles étoient supérieures en nombre à leurs ennemis. Cependant cette supériorité n'empêcha pas le sultan & son visir de les contenir dans une exacte discipline, & de prendre toutes les précautions qui eussent été nécessaires dans des circonstances contraires.

Les armées s'observèrent quelque temps, restant à la vue l'une de l'autre, sans vouloir engager le combat, à moins d'un avantage marqué. Chacun de son côté cherchoit une occasion favorable.

Enfin, le sultan apprit que la maladie s'étoit mise parmi une partie des troupes d'Hobaddan, campées près d'un marais dans un terrain humide. Alors le sultan fit attaquer l'ennemi, & dirigea tout l'effort du combat vers cette aîle du camp où étoient les malades.

L'espoir du sultan fut trompé. Hobaddan commandoit justement à cette aîle de son armée, avec ses troupes choisies qu'il y avoit postées dès le matin, ayant fait transporter les malades à l'arrière-garde. Il re-

poussa vigoureusement l'attaque de Misnar, & eut bientôt l'avantage.

Les troupes de l'aîle droite de l'armée du sultan, emportées par une valeur indiscrette, sortirent de leurs rangs sans ordre & sans discipline ; ce qui dérangea toute la disposition de l'attaque, & mit la confusion dans la plus grande armée que l'on ait jamais vue.

Hobaddan, attentif à tout, observa un meilleur ordre. Son armée, beaucoup moins nombreuse, sembloit se multiplier. Elle fut par-tout victorieuse. La troupe choisie qu'il commandoit en personne, fit tout fuir devant elle.

Le sultan & son visir tâchèrent en vain de rallier leurs troupes, & de les reconduire à l'ennemi. La confusion étoit trop grande. Ils prirent le parti de la retraite qui étoit assez sûre parmi les déserts sablonneux qui séparent le royaume de Cassimir des états de Dély.

Le sultan, qui cédoit avec peine la victoire à son ennemi, essaya une seconde fois de remettre l'ordre parmi son armée épouvantée. Tandis qu'Horam rétablissoit les rangs de l'infanterie, Misnar rassembloit les escadrons & les remettoit, quoiqu'ils pris-

ſent la fuite, dans le meilleur ordre qu'il étoit poſſible.

Ils étoient encore ſupérieurs en nombre, parce qu'ils s'étoient diſperſés dès le commencement du combat. Ils pouvoient revenir à la charge, & arracher la victoire des mains de leurs ennemis. Miſnar & Horam dirent & firent tout ce qu'ils purent pour leur perſuader de retourner en bon ordre attaquer de nouveau l'armée d'Hobaddan qui les pourſuivoit aſſez foiblement. Ce fut en vain. Ils étoient tellement ſaiſis d'épouvante, qu'ils dirent qu'ils jetteroient plutôt leurs armes que de retourner aux ennemis.

Miſnar & Horam déſeſpérant de leur inſpirer le courage dont ils étoient eux-mêmes animés, furent contraints de les conduire dans le déſert, où ils ſavoient que, ne trouvant aucune ſorte de munitions, ils mourroient d'inanition. Les regards du ſultan ſur ſon viſir étoient comme ceux d'un père qui voit la main de la mort étendue ſur la tête de ſes enfans. Les regards du viſir ſur le ſultan annonçoient les mêmes ſentimens.

Après deux jours de marche, pendant leſquels ils vécurent du reſte de quelques proviſions qu'ils avoient ſauvées du pillage

de leur camp, ils rencontrèrent quelques petits ruiſſeaux. Telle étoit la ſoif qui dévoroit les ſoldats, que pluſieurs moururent en ſe déſaltérant.

Ils ne ſongeoient qu'au mal préſent. Miſnar, leur ſultan & leur père, étoit accablé de la plus profonde douleur.

Pour comble de malheur, les eſpions qu'ils avoient envoyés à la découverte, rapportèrent qu'Hobaddan les ſuivoit à grands pas; qu'après avoir remis ſon armée des fatigues du combat, il s'étoit mis en marche pour venir hâter leur mort dans les déſerts, où ils manquoient de tout.

Le ſultan frémit à cette nouvelle. Son armée, déſeſpérée, s'en prit à lui & à ſon viſir. La révolte fut générale. Miſnar & Horam ſe virent priſonniers au milieu de leurs propres ſoldats, qui demandoient leur ſang en expiation des maux qu'ils ſouffroient pour la défenſe de leur cauſe.

Le chef de la révolte étoit Ourodi, ancien ennemi du fidèle Horam. Il avoit fait paſſer ſon animoſité dans tous les cœurs. Il oſa commander aux propres archers du Sultan de l'attacher à un poteau, lui & ſon viſir.

Miſnar, témoin de la rage effrénée de

ſes troupes, ſe jeta à genoux, & implora le ſecours d'Alla & de ſon prophète.

Les archers ſe diſpoſoient à exécuter les ordres audacieux d'Ourodi, lorſqu'on apperçut une grande lumière du côté de l'orient. Ceux qui étoient aux derniers rangs de l'armée du même côté, virent une femme, toute éclatante de lumière, qui traverſoit les ſables du déſert.

Dans un moment elle fendit la preſſe des ſoldats aſſemblés en foule autour du lieu où ils alloient conſommer leur crime, en immolant à leur fureur le ſultan & le viſir.

„ Miſnar, dit la déeſſe, lève-toi, & ne crains pas ces hommes de boue, vils inſtrumens d'un pouvoir magique. Je ſuis le *génie* Macoma, que Mahomet envoie à ton ſecours, lorſque les reſſources humaines deviennent impuiſſantes pour te délivrer de tes ennemis.

„ Reprends donc l'autorité que tu dois avoir ſur tes ſujets. Qu'ils te ſoient ſoumis, comme tu l'es toi-même à Alla. Qu'ils ſe proſternent en préſence du Dieu du ciel, & qu'ils ſoient témoins du châtiment qu'il va tirer de ceux qui mépriſent la loi de ſon prophète.

„ Mais apprends, par ta propre expérience, quelle folie il y a à mettre tout ſon eſpoir dans la force & la prudence humaine, au lieu de compter ſur la protection d'Alla.

„ La terre lui appartient, ô Miſnar! & le ciel eſt l'ouvrage de ſes mains. Que le ſage ne préſume donc pas de ſa ſageſſe; que le foible ne déſeſpère pas de ſa misère. Car quoique les montagnes ſemblent plus belles au coup d'œil, ce ſont les vallées qui recueillent la roſée du ciel. Mais Alla peut couvrir de verdure le ſommet aride des montagnes, & deſſécher les ſources des vallées. Ainſi tu vois que, malgré tous les efforts que tu as pu faire pour détruire tes ennemis, Alla a permis qu'ils triomphaſſent de ta prudence & de tes forces. Il peut également les faire ſuccomber ſous tes coups, malgré l'état de foibleſſe & d'humiliation où ils t'ont réduit, toi & ton armée. Reconnois donc que tu n'es qu'un inſtrument dans les mains de celui qui eſt la force „.

„ O Alla! tu es la force, s'écria Miſnar; tu peux humilier les grands de la terre, abattre leur puiſſance, & confondre leurs projets. Les forts & les puiſſans de la terre ne s'élèveront point impunément contre toi „.

Le ſultan parloit encore ; & déjà on vit l'armée ennemie d'Hobaddan paroître ſur les ſables brûlans du déſert.

“ Quoique le pouvoir d'Alla ſoit infini, reprit le *génie*, cependant il peut opérer les plus grandes choſes par les moyens les plus foibles. Le géant & le nain ſont égaux devant lui. Mais je ne veux point perdre en parole un temps que je dois employer à agir. Tu vas être témoin de la puiſſance d'Alla. Qu'aucun de tes ſoldats ne ſorte du camp. Qu'ils reſtent tranquilles à leurs places. Qu'ils lèvent ſeulement les yeux vers l'endroit où s'avancent leurs ennemis, ils les verront conſumés par une peſte affreuſe„.

A peine le génie eut-il fini de parler, que l'air s'obſcurcit tout-à-coup. Un nuage épais tomba précipitamment ſur l'armée d'Hobaddan.

Les ténèbres durèrent quelques heures ſans que les troupes du ſultan en puſſent reconnoître la cauſe. La clarté revint par degrés. Tous les yeux étoient tournés vers le camp d'Hobaddan. Ils le virent couvert d'une multitude innombrable de ſauterelles.

„ Tes ennemis ne ſont plus, ô ſultan! dit Macoma. Vois à préſent la ſorcière Hyp-

pacusan qui avoit pris les traits du rebelle Ourodi „.

„ La gloire d'extirper cette race maudite appartient au sultan de l'Inde, dit le visir Horam en s'inclinant devant le génie Macoma ; autrement je l'ambitionnerois, & je m'estimerois heureux de pouvoir délivrer le monde de ces esprits malfaisans „.

La gloire dont vous parlez, répondit le génie, a déjà été donnée à un autre. L'insecte aîlé, poussé par le souffle de la colère d'Alla, s'est précipité sur le sein d'Hyppacusan, & l'a privée de la vie „.

Le visir Horam reçut avec humilité cette réprimande du génie. Les paroles de Macoma étoient des paroles de vérité. On vint dire au sultan que le rebelle Ourodi étoit mort subitement, sans qu'on pût deviner la cause de sa mort, & qu'en mourant, sa figure s'étoit changée en celle d'une sorcière hideuse.

„ O Misnar ! continua le génie, quoique vos ennemis soient morts, la main qui les a terrassés ne vous est pas moins nécessaire pour vous faire subsister dans ces déserts. C'est pourquoi Alla y a ouvert des sources d'eaux pures ; & ces plaines arides vous fourniront tous les rafraîchissemens

dont vous pouvez avoir befoin pour vous & pour vos troupes. Pour comble de bonheur, le fultan Zebenezer, délivré des enchantemens de la cruelle Hyppacufan, vous attend avec la princeffe fa fille. Ils ignorent les merveilles qui ont été opérées en votre faveur. Je laiffe à votre prudence le foin de les leur raconter, fi vous le jugez à propos „.

Le fultan Mifnar comprit très-bien le fens des paroles myftérieufes du génie Macoma. Mais avant de permettre à fes troupes de jouïr des bienfaits d'Alla, il donna ordre qu'ils fe profternaffent devant le maître immortel du monde.

Il leur en donna l'exemple, qui fut fuivi de toute fon armée. Après avoir adoré Alla, les troupes voulurent fe jeter aux pieds de leur fultan, & lui demander pardon de leur révolte; mais le modefte Mifnar ne voulut pas le permettre.

„ Eft-il étonnant que le troupeau s'écarte du droit chemin, dit-il, quand le berger lui-même s'égare dans les montagnes? Prenons Alla & fon prophète pour nos guides & nos défenfeurs. Alors nous n'aurons à craindre ni les preftiges de la préfomption, ni les fureurs de la révolte „.

La protection d'Alla conduisit heureusement Misnar, son visir & ses troupes jusqu'aux portes de Dély. Zebenezer & Hemjunah les attendoient. Ils furent au-devant du sultan qu'ils rencontrèrent au moment qu'il entroit dans son palais.

Misnar s'avança respectueusement vers le vénérable vieillard. Zebenezer s'écria en le voyant : „ O Mahomet ! est-il possible que le sultan de l'Inde & le prince de Georgie soient un seul & même homme „ !

A ces mots, la princesse Hemjunah fut également surprise & confuse. Elle se jeta aux pieds de son père, fondant en larmes, & le conjurant de lui pardonner les maux que sa désobéissance avoit attirés sur lui & sur elle.

„ O sultan ! mon illustre & respectable ami, dit Misnar, ce que vous dites est vrai. Je suis réellement celui qui a passé chez vous pour le prince de Georgie. Daignez me pardonner ce déguisement „.

Et ! quel pardon me demandez-vous, ô sultan, répondit Zebenezer „ ?

J'avois les plus fortes raisons de ne me pas faire connoître, reprit Misnar. Mon père Dabulcombar, obsédé par les traîtres qui lui conseilloient de disposer de son trône en faveur de mon jeune frère Ahubal,

prit le parti de m'éloigner pour me soustraire à leurs piéges. Il voulut que je voyageasse. Il m'engagea, par l'appas de la gloire, à servir quelque sultan étranger, & à me rendre recommandable par les armes. Pour cet effet, je fus obligé de cacher mon rang, & il me donna le titre de prince de Georgie.

„ Ainsi deguisé, je vins à la cour de Cassimir, vous offrir mes services, que vous daignâtes accepter, ô respectable sultan! Alla protégea la justice de vos armes, & se servit de moi pour défaire vos ennemis. Vos troupes, qui méritèrent toute la gloire de nos succès, voulurent m'en faire honneur; ainsi je gagnai votre estime.

„ J'appris quelle récompense vous vouliez donner à mes foibles services. Je fus flaté de l'honneur d'une si noble alliance. Je désirai de voir la princesse Hemjunah, que l'on gardoit étroitement dans l'endroit le plus retiré du sérail, dans la crainte de l'accomplissement d'un ancien oracle, qui avoit dit qu'un étranger l'enlèveroit à ses parens. Au moins on me le dit ainsi, quand je parlai de la voir. Cependant une de ses esclaves me donna l'entrée du sérail, je vis l'aimable Hemjunah; & depuis ce moment elle fut maîtresse de mon cœur. Je venois

vous supplier, d'avancer l'heure d'une union si désirée ; lorsque j'appris que Dabulcombar, mon pere, alloit rejoindre le prophète dans le séjour de ses élus. Je partis sur le champ pour Dély, dans l'espoir de revenir bientôt vous demander mon adorable princesse, non plus sous le déguisement d'un prince obscur, mais avec le titre glorieux du sultan de l'Inde. J'arrivai assez tôt pour recevoir les derniers soupirs de Dabulcombar, qui expira entre mes bras.

„ Mon fils, me dit-il en mourant, les méchans ont conspiré contre vous. Commencez par affermir votre règne, & à vous délivrer vous même de tout danger, avant d'entraîner les autres dans votre ruine.

„ Je compris le sens de ces mots. Dès que j'eus rendu les derniers devoirs à Dabulcombar, je songeai à appaiser les troubles intérieurs de mon empire, avant de me faire connoître au sultan de Cassimir. Mais Alla a tellement uni ensemble nos destins, qu'il n'est pas nécessaire de vous répéter le reste de mes aventures. Je vous en crois suffisamment instruit. Seulement la princesse Hemjunah voudra bien me pardonner de ne lui avoir rien révelé d'un secret si intéressant, lorsqu'elle m'a dit qu'elle

avoit été enlevée de la cour de ſon père par le pouvoir des enchantemens. Je me réſervois à lui ouvrir mon cœur lorſque j'aurois appris de ſa propre bouche, que le prince de Georgie, qu'elle dédaigna, n'avoit point de rival plus heureux ».

« O glorieux ſultan ! dit la princeſſe, ce ſeroit en vain que je voudrois diſſimuler des ſentimens qui peut-être ont déjà paru, avant que je fuſſe certaine de mon bonheur. Souffrez que je vous diſe librement que j'aime autant le ſultan de l'Inde, que j'eus d'averſion pour le prince de Georgie, ſans l'avoir vu. Mon cœur vole au devant des ordres de mon père. Et à préſent que je connois le généreux Miſnar, je ſens qu'il obtiendroit encore ma main, ſous le nom du prince de Georgie ».

La réponſe d'Hemjunah combla de joie les deux ſultans. Horam, le fidèle Horam ne fut pas moins content de voir ſon maître & la princeſſe de Caſſimir ſi bien diſpoſés à ſe récompenſer mutuellement des maux qu'ils avoient ſoufferts l'un pour l'autre.

Toute la cour attendoit avec impatience le jour où ſe célébreroit cette noce royale. Le bon vieillard Zebenezer remercioit le ciel d'avoir vécu aſſez long-temps pour

voir sa fille sultane de l'Inde, & Misnar le plus heureux des enfans d'Alla.

Quand le génie Macoma eut achevé son conte, le sage Iracagem conclut ainsi la séance.

» Les enfans d'Alla sont libres ; mais le meilleur usage qu'ils puissent faire de leur liberté, c'est de se confier en la puissance du maître de toutes choses, non pas que cette confiance les rende indolens, lâches & foibles, en leur faisant négliger les ressources de la prudence. L'esprit d'en-haut est actif & industrieux ; & lorsque la prudence se trouve unie à la religion, Alla les fait triompher de l'adversité ; ou, s'il permet qu'ils soient éprouvés, il leur donne la force & la résignation pour supporter avec patience, même avec allégresse, les maux qu'il leur envoie.

„ Apprenez donc, ô disciples des génies immortels ! apprenez à ne jamais oublier combien vous avez besoin du secours d'Alla, malgré toutes les ressources de la sagesse & de l'expérience. Celui-là est véritablement sage qui ajoute la foi aux œuvres ; & celui-là seul est vraiment religieux, dont les œuvres ont la foi pour principe.

„ Mais les leçons de Macoma & de ses

illuſtres frères ſuffiſent à préſent. Que les fidèles gardiens des enfans des hommes les inſtruiſent dans les ſciences que l'on eſtime avec raiſon ſur la terre, ſciences dont nous ſommes les inventeurs, & que nous n'avons enſeignées qu'à un petit nombre de mortels chéris, qui par nos ſoins ont briſé les chaînes de l'ignorance, & diſſipé les épaiſſes ténèbres où l'univers étoit plongé : hommes vraiment reſpectables, dont la gloire brillera dans tous les âges, parce que tous les âges recueilleront les fruits des travaux & des inſtructions par leſquels ils ont poli la nature groſſière, & l'ont enrichie des plus belles découvertes des arts & des ſciences „.

Dès que le ſage Iracagem eut fini de parler, les génies inférieurs ſe levèrent, & conduiſirent leurs pupilles dans les appartemens particuliers, où ils les inſtruiſirent aiſément dans les arts & les ſciences utiles qu'on n'apprend ſur la terre qu'à force de travail pénible & aſſidu.

Après ces exercices, toute la compagnie revint dans le ſallon accoutumé, où Iracagem admira l'air content & modeſte de cette vertueuſe jeuneſſe dont le cœur & l'eſprit donnoient à chaque inſtant de nou-

velles preuves du progrès qu'ils faisoient.

" La science, dit le sage Iracagem, polit les mœurs; la vertu & la religion peuvent seuls élever l'esprit vers les biens immortels. Négliger la première, c'est fermer les yeux à la lumière du jour. Mépriser les autres, c'est vouloir ramper sur la terre, lorsque le ciel est ouvert pour nous recevoir. L'homme sage & prudent se sert de la science au profit de la vertu; il en fait deux compagnes inséparables. Adiram, gracieux génie, vous nous voyez disposés à recevoir vos charmantes leçons, à écouter les merveilles que vous avez à nous raconter ".

Adiram se leva, & commença ainsi un nouveau conte également instructif & agréable.

CONTE NEUVIEME.

SADAK ET KALASRADE.

LA mémoire de Sadak vit encore dans la plaine d'Erivan, où il tira l'arc du fort, & chassa les ennemis des fidèles sur les montagnes glacées du nord.

Lorsqu'Amurath donna la paix à la terre, Sadak se retira avec sa chère Kalasrade dans le palais de ses ancêtres, qui étoit bâti sur les bords élevés du Bosphore, & commandoit une des plus belles vues du monde.

Sadak, fier & impétueux sous la tente & dans les combats, étoit d'un commerce doux & affable dans son heureuse retraite, embellie de toutes les grâces de la nature inculte, & des richesses de l'art secondé d'un goût délicat.

Le palais de Sadak s'élevoit au milieu d'une grande & vaſte terraſſe qui dominoit la mer, & avoit en perſpective les côtes de l'Europe. Un grand bois le couvroit par derrière, & de chaque côté des côteaux & des vallées délicieuſes diverſifioient agréablement cette ſcène champêtre.

Les jardins étoient irréguliers ; mais leur irrégularité contribuoit à les rendre plus charmans. Sadak trouvoit dans leurs boſquets des plaiſirs ſupérieurs à ceux dont jouiſſoient les ſuperbes habitans de la cour Ottomane.

Pour ajouter à ſon bonheur dans ce paradis terreſtre, ſa chère & aimable compagne l'avoit fait père d'une nombreuſe poſtérité.

Tandis que Sadak & Kalaſrade étoient aſſis à l'ombre des pins, leurs enfans jouoient ſous leurs yeux dans la plaine.

L'ame guerrière de Sadak ſe faiſoit déjà connoître dans la vivacité de ſes fils & dans les aimables conteſtations qu'ils avoient enſemble ; & la douceur charmante de Kalaſrade étoit peinte ſur le front & dans les regards de ſes filles.

Ainſi cet heureux couple poſſédoit les plus grands tréſors de la terre, des enfans héritiers des vertus de leurs honnêtes parens.

Sadak, à qui les travaux pénibles de la guerre rendoient ſa retraite plus agréable, avoit réſolu d'y paſſer le reſte de ſes jours, & de s'y conſacrer entièrement à l'éducation de ſes enfans.

Kalaſrade avoit conſervé la beauté de ſa jeuneſſe, que l'âge ſembloit avoir reſpectée : tous ſes déſirs ſe rapportoient à Sadak : Sadak faiſoit ſon bonheur. Son cœur ſe réjouiſſoit en la préſence de Sadak ; &, lorſqu'il étoit abſent, elle ſoupiroit après ſon retour. L'amour de Sadak égaloit la tendreſſe de Kalaſrade. Il la trouvoit chaque jour plus belle & plus aimable. La ſeule Kalaſrade occupoit ſes penſées ; elle ſeule poſſédoit ſes affections.

Le temps qui affoiblit la paſſion la plus violente, donnoit une nouvelle force à leur amour ; & plus ils goûtoient la pureté de leur bonheur, moins ils en déſiroient d'autre.

Sadak ne donnoit point à ſes fils l'exemple d'une vie molle & oiſive. Ils le ſuivoient à la chaſſe, & il les exerçoit lui-même aux armes. Chaque jour il les menoit dans les plaines de Rezeb ; & à peine le plus petit de ſes quatre fils pouvoit-il porter un arc, qu'à l'exemple de ſes frères, il apprenoit à lancer une flèche au but.

“ O mon père! dit Codan le plus âgé, lorsqu'ils s'exerçoient dans la plaine; ô mon père! quelle épaisse fumée sort du bois, & quel tourbillon de flammes s'élève dans les airs „!

Sadak, qui lançoit alors un trait d'une main vigoureuse, tourna subitement la tête du côté du bois, & vit la flamme qui s'élevoit au-dessus des arbres.

“ Mes enfans, leur dit-il d'un air tranquille, ne craignez rien, continuez vos exercices, tandis que je vais aller voir ce que c'est. Je laisse quatre esclaves avec vous. Le reste me suivra vers le bois enflammé „.

Sadak ne vouloit pas épouvanter ses enfans; mais il n'étoit que trop sûr du malheur qui venoit de lui arriver. Son palais étoit en feu, & il se hâta d'aller retirer sa chère Kalasrade & ses filles du sein des flammes.

Sadak précéda ses esclaves, & il arriva le premier au palais. Il étoit désert; tous ses esclaves épouvantés avoient fui dans le bois. Il les fit revenir, & leur demanda avec empressement si Kalasrade & ses filles étoient sauvées.

A leur consternation, il ne douta pas qu'elles ne fussent encore dans le palais. Il s'élança au milieu des flammes qui s'oppo-soient

ſoient à ſon paſſage, & pénétra juſqu'aux appartemens les plus reculés, où étoit celui de Kalaſrade & de ſes chères filles.

“ Kalaſrade, ma chère Kalaſrade, où es-tu, s'écria-t-il „?

Kalaſrade ne répondoit point.

Sadak éleva la voix, en criant avec plus de force : “ Kalaſrade, ma chère Kalaſrade, où es-tu „?

Kalaſrade ne répondoit point.

Sadak, allarmé, chercha ſa bien-aimée de tous les côtés du Harem. Il vint à l'appartement de ſes trois filles, où il les trouva étendues par terre, avec leurs eſclaves, s'attendant à tout moment à être dévorées par les flammes.

“ Levez-vous, mes enfans, dit Sadak. Prenez courage en la préſence de votre père qui vient vous ſauver. Mais où eſt votre mère, où eſt ma chère Kalaſrade „?

“ Hélas! nous n'en ſavons rien; lui répondirent ſes filles d'une voix mourante; quelques eſclaves l'ont enlevée de ſon appartement, lorſqu'elle ſe hâtoit de venir à notre ſecours „.

“ Béni ſoit le prophête! elle eſt en sûreté, s'écria Sadak. Mais venez, mes enfans, hâtez-vous de ſortir du palais. Venez à moi, je

vous porterai dans mes bras au travers des flammes. Plongez-vous ſeulement dans le bain, afin que vos vêtemens mouillés réſiſtent au feu „.

En paſſant par le bain des femmes, elles ſe plongèrent elles-mêmes dans le baſſin, & les eſclaves en firent autant à l'exemple de leur maître.

Sadak, arrivé avec ſes trois filles à la partie antérieure du palais, qui étoit en feu, prit les deux aînées entre ſes bras, & les porta au travers des flammes, juſqu'à l'entrée du bois. Ses eſclaves le ſuivirent. Il regarde autour de lui ; & ne voyant pas la plus jeune de ſes filles : " Je ſauverai mon enfant, s'écria-t-il, ou je périrai avec elle „.

Il traverſa une troiſième fois les flammes. La plus jeune de ſes filles s'étoit évanouïe, lorſque ſon père l'avoit quittée. Il la trouva preſque ſans vie.

Une ſeule de ſes femmes étoit auprès d'elle, réſolue de mourir, plutôt que d'abandonner ſa jeune maîtreſſe à la violence des flammes.

Sadak prit ſon cher tréſor entre ſes bras, & commanda à l'eſclave de relever ſa robe & de le ſuivre généreuſement au travers des flammes.

Heureuſement le vent portoit le feu d'un

autre côté du palais : de ſorte que ce père généreux courut moins de riſque cette fois que la première.

Sadak, ayant ainſi ſauvé ſes trois filles, demanda à ſes eſclaves où l'on avoit conduit ſa chère Kalaſrade. Perſonne ne put répondre à ſes queſtions.

Ses eſclaves étoient raſſemblés autour de lui, & il lui fut aiſé de s'appercevoir qu'il en manquoit quatre, outre ceux qu'il avoit laiſſés dans la plaine auprès de ſes fils.

Le feu étoit ſi violent qu'il n'avoit guères d'eſpérance de ſauver une partie de ſes tréſors. Il laiſſa ſeulement dix eſclaves pour travailler à éteindre le feu s'il étoit poſſible, & à arracher à la fureur des flammes ce qu'ils pourroient. Il en envoya d'autres chercher leur maîtreſſe Kalaſrade & ſes quatre eſclaves, dans les différens boſquets du jardin, & dans les villages d'alentour. Il donna ordre à ſix autres de conduire ſes filles dans la plaine de Rezeb, où elles trouveroient leurs frères, & de ſe retirer dans un village voiſin. Il avoit auſſi ordonné à ceux qui étoient allés chercher Kalaſrade, de la mener au même lieu, s'ils avoient le bonheur de la trouver.

Après ces diſpoſitions, Sadak s'enfonça

dans l'épaiſſeur du bois, & dans les ſentiers les moins uſités, appelant ſa chère Kalaſrade, & les eſclaves qui étoient égarés.

Il erra ainſi inquiet juſqu'à l'entrée de la nuit. Il avoit fait pluſieurs milles dans le bois : voyant ſes recherches inutiles, il prit le parti de revenir à ſon palais, dans l'eſpérance que ſes eſclaves auroient peut-être été plus heureux que lui.

Il traverſa de nouveau le bois, à la clarté que les nuages y réfléchiſſoient : car l'air ſembloit embrâſé. Il parvint à la terraſſe intérieure, où il vit les débris fumans du ſuperbe édifice qui n'étoit plus.

Les flammes parurent ſe rallumer à ſa préſence. Ses eſclaves vinrent à lui en pleurant : ils n'avoient point de nouvelles de leur maîtreſſe. Sadak, qui le matin contemploit avec tant de ſatisfaction la campagne riante qu'embelliſſoit le palais de ſes ancêtres, n'y voyoit plus qu'une ſcène lugubre & pleine d'horreur, éclairée par la lueur des feux qui conſumoient ſes biens.

Cependant, aucune perte ne le touchoit autant que celle de ſa chère Kalaſrade. Il ne doutoit plus qu'on ne lui eût ravi la compagne de ſa vie, & que les mêmes eſclaves qui la lui enlevoient, n'euſſent mis le

feu à ſon palais, pour accomplir impunément leur coupable deſſein. Cette penſée le rempliſſoit de la plus profonde affliction. Il oublioit tous ſes autres malheurs pour ne ſonger qu'à celui d'avoir perdu celle qu'il adoroit, qu'il ſe figuroit être livrée à la diſcrétion de ſes raviſſeurs.

„ O Alla! diſoit Sadak en frémiſſant d'horreur, ô Alla! fortifie ma foi; apprends-moi à reconnoître, même au milieu de cette nuit affreuſe, que ta miſéricorde eſt plus grande que les maux qui nous accablent, & que tu as toi-même tracé les ſentiers de la deſtruction où la misère atteint le juſte. Mes penſées ſe confondent, mon eſprit ſe trouble, je ſuis frappé d'effroi. Mais tes yeux percent les ténèbres de l'abîme, & tu guides les pas de tes ſerviteurs dans les vallées de la déſolation. Cependant tu es juſte, pardonne ma foibleſſe; verſe le baume de l'eſpérance ſur mon ame ulcérée par les coups terribles que tu lui portes «.

Alla écouta la prière fervente de ſon ſerviteur. Le cœur de Sadak fut fortifié par une ſainte eſpérance.

Ses eſclaves avoient retiré quelques effets du ſein des flammes. Quand Sadak les eut mis en lieu de ſûreté, il alla retrouver ſes

enfans au village où ils l'attendoient. Il tâcha de leur cacher la profonde douleur dont son cœur étoit atteint ; au lieu de s'affliger avec eux, il s'efforça de les consoler de la perte de leur tendre mère.

Les amis de Sadak vinrent le trouver au village où il étoit rassemblé avec sa famille. Les parens de Kalasrade lui offrirent de prendre soin de ses enfans, tandis qu'il chercheroit sa femme bien-aimée, & qu'il poursuivroit ses indignes esclaves.

Sadak accepta avec reconnoissance l'offre de Mepiki, le père de Kalasrade ; & ayant embrassé tendrement ses enfans, il prit le chemin de la mer. Il entra dans une felouque pour se rendre à Constantinople.

Amurath venoit d'entrer au divan. Il étoit assis sur son trône. Sadak vint se jeter à ses pieds.

» Lève-toi, brave soldat, lui dit Amurath.

» Sadak, continua le sultan, le bruit de votre bonheur s'est répandu par toute la terre. Ceux qui ne portent point envie à la couronne Ottomane, désirent encore d'être aussi heureux que Sadak l'est dans sa retraite paisible & agréable. Sadak a-t-il quelque chose à désirer ? Pourquoi vient-il se prosterner en suppliant aux pieds d'un monarque ?

» Un ſoldat met ſa joie dans les regards bienfaiſans de ſon prince, répondit Sadak. L'œil gracieux d'Amurath fut l'aſtre de mon bonheur, juſqu'au moment où un revers funeſte eſt venu troubler la joie délicieuſe dont je jouiſſois ſous ſon heureuſe influence.

» Que veut dire Sadak, reprit le Sultan ? Quels déſaſtres ſont venus le chercher dans ſa paiſible retraite ?

» J'exerçois mes quatre fils dans la plaine de Rezeb, dit Sadak ; je leur apprenois l'art que leur prince chérit le plus, lorſque le feu a pris à l'héritage de mes pères ; & avant que je puſſe ſecourir ma chère Kalaſrade, quatre eſclaves l'avoient déjà enlevée. Je l'ai fait chercher de tous côtés. Je l'ai cherchée par-tout. Je n'en ai point de nouvelles. Tel eſt, ô Amurath ! le motif qui m'amène au pied de ton trône glorieux.

» Brave ſoldat, répondit le ſultan, je te rendrai ton bonheur, je l'augmenterai, ſi je puis. Haſnadar Baski te paiera au double la valeur de ce que tu as perdu. Je te donne vingt de mes eſclaves ; & pour ce qui eſt de ta femme ; donne carrière à tes déſirs ; tu peux chercher par-tout où tu voudras une nouvelle Kalaſrade ».

Les paroles d'Amurath furent comme le

que qui étoit dans la galère, & qui, lui ayant jeté un voile noir ſur la tête, la menaça de la jeter dans la mer, ſi elle oſoit crier ou réſiſter.

Les menaces de l'eunuque furent vaines. Kalaſrade ne voyoit point de plus grand malheur que celui de perdre Sadak. Elle remplit l'air de ſes cris lugubres.

L'eunuque, ſentant qu'il ne gagneroit rien par ſes inſtances, cria aux rameurs de faire force de rames, pour s'éloigner au plus vîte de la côte.

Kalaſrade, enfermée dans la galère, ignoroit où on la menoit. Le trajet ne fut pas long. On aborda bientôt: quatre eunuques noirs ſe préſentèrent à la deſcente de la galère; & ayant enveloppé la belle fugitive d'une vaſte couverture de ſoie, ils l'emportèrent, ſans ſe laiſſer attendrir par ſes cris.

Au bout de quelque temps, ils firent une pauſe, & laiſsèrent à l'infortunée Kalaſrade la liberté de reſpirer.

La belle affligée, jetant des regards inquiets autour d'elle, vit qu'elle étoit dans un jardin planté de cyprès.

Elle ſe jeta aux pieds de celui de ſes raviſſeurs, qui lui ſembla le chef des autres: elle le conjura d'avoir pitié d'une mère malheureuſe, d'une épouſe infortunée que l'on

enlevoit impitoyablement à ses chers enfans, & au plus tendre des époux.

Les eunuques ne répondirent point. Celui qui commandoit aux autres leur fit signe d'envelopper Kalasrade dans la couverture de soie, & de la porter plus loin.

Ils firent bientôt une nouvelle pause, & la laissèrent en liberté.

La femme de Sadak leva son voile. Les esclaves avoient disparu. Elle étoit dans une chambre obscure, dont les fenêtres étoient garnies de grilles de fer.

A un coin de la chambre, sur une petite table, étoit un vase rempli de riz bouilli, & une cruche d'eau.

Kalasrade courut à la porte, les esclaves l'avoient fermée en se retirant.

Il lui étoit impossible de fuir. Elle ignoroit où elle étoit. Livrée à sa douleur, versant un torrent de larmes, elle se plaignoit en ces termes qu'interrompoient ses soupirs.

» Hélas! pourquoi m'arrache-t-on des bras de celui que j'aime? Sadak, où étois-tu, ô toi la lumière de mes yeux! lorsque la main de l'oppresseur étoit sur le sein de ta Kalasrade? Où étoit la force de ton bras, l'intrépidité de ton ame, lorsqu'ils enlevèrent ta Kalasrade à ses chers enfans? O

fidèle Sadak ! pourquoi ſuis-je privée de la lumière de tes yeux ? Pourquoi ſuis-je privée de tes tendres regards qui verſoient la joie dans mon cœur ? O Sadak ! n'avons-nous pas partagé enſemble la lumière & les ténèbres ? Dans le ſein de Sadak j'étois à l'abri de la tempête ; & je triomphois dans ſes bras.

» Ah Sadak ! Sadak ! Entends la voix de Kalaſrade, avant que le vil raviſſeur s'empare de ſon cher tréſor. Mon amour pour toi, ô Sadak, étoit pur comme l'eau qui tombe du ciel. Les penſées de Kalaſrade n'eurent jamais que toi pour objet. Le matin je me réjouiſſois aux premiers rayons du ſoleil, parce qu'ils me procuroient le doux plaiſir de contempler mon bien-aimé. Lorſque Sadak ſe levoit, mon cœur ſoupiroit. Lorſqu'il menoit ſes fils à la chaſſe, (chaſſe cruelle !) mes yeux l'accompagnoient dans le bois, & mes penſées le ſuivoient dans la plaine. Lorſqu'il revenoit, ſa préſence étoit pour mon ame comme les accords mélodieux d'une muſique céleſte. Lorſqu'il ſourioit, ſon ſourire gracieux me charmoit comme la douce lumière du matin. Lorſqu'il parloit, le tendre ſon de ſa voix pénétroit mon ame, comme la roſée du ciel

s'insinue dans le sein de la terre, pour la fertiliser. Ta démarche étoit gracieuse comme les ondes que forme dans l'air le palmier de la montagne, lorsque le vent agite ses branches. Oh! quel barbare t'a arraché d'entre mes bras! Ah! malheureuse Kalasrade, tu es à présent comme le voyageur au milieu des loups de la forêt; tu es comme un étranger qui erre au hasard dans une plaine couverte de neige ».

Kalasrade passa plusieurs jours de suite dans les pleurs. Elle ne vit qu'une vieille esclave muette qui venoit assidûment chaque jour lui porter pour toute nourriture, un peu de riz bouilli & une cruche d'eau. Quelque peu qu'il y en eût, c'étoit toujours trop pour la belle femme de Sadak, qui ne se nourrissoit que de ses larmes & de sa douleur.

Jusques-là Kalasrade ne pouvoit conjecturer quelles étoient les vues de son ravisseur, & pourquoi il la tenoit si étroitement enfermée. Ne voyant personne venir la chagriner, elle commença à supporter un peu plus patiemment sa situation; mais le souvenir de Sadak & de ses chers enfans l'affectoit toujours d'une manière également vive & douloureuse.

Enfin elle vit paroître un des esclaves

noirs qui l'avoient enlevée. Il portoit une robe verte & un turban jaune. A son aspect, Kalasrade recula d'horreur au fond de la chambre. L'esclave la poursuivit avec un regard effroyable, & la prit par le bras.

La belle Kalasrade, se sentant saisie, remplit la chambre de ses cris. Ses larmes & ses gémissemens n'émurent point l'esclave furieux; il lui dit d'un ton déterminé qu'il l'aimoit, & qu'il avoit dessein d'en faire sa maîtresse.

A ces mots, Kalasrade redoubla ses cris. L'esclave la pressoit entre ses bras, lorsque tout-à-coup cinquante eunuques entrèrent dans l'appartement, se saisirent de l'esclave noir, & délivrèrent Kalasrade de ses embrassemens impurs.

La femme de Sadak fut étonnée de cette délivrance merveilleuse; mais elle fut saisie d'un nouvel effroi, lorsqu'elle vit approcher le puissant Amurath.

» Que cet esclave, dit le monarque, perde la vie pour l'injure qu'il a osé faire à la beauté »

Kalasrade, entendant l'ordre du sultan, se jeta à ses pieds, & lui dit les larmes aux yeux:

» Seigneur, toi qu'Alla a envoyé sur la

terre pour être le protecteur de la vertu & le vengeur du crime, tu vois à tes pieds la compagne de ton serviteur Sadak. O puissant prince! lorsque Sadak apprenoit à ses fils à marcher sur les traces glorieuses de ses ancêtres, quatre de ses esclaves ont mis le feu à sa maison, sont entrés dans le Haram, m'ont enlevée & mise dans une galère, où me couvrant d'un voile obscur, ils m'ont conduite dans cette caverne affreuse, où jusqu'à ce jour j'ai été seule & livrée à ma douleur. Mais il y a quelques momens que cet esclave infâme, que je soupçonne être l'auteur barbare de mes malheurs, est entré d'un air furieux, pour me rendre victime de sa passion impure; heureusement les gardes de mon seigneur m'ont délivrée de sa méchanceté cruelle. Ce que je demande au puissant Amurath, c'est qu'il permette à son esclave de retourner vers Sadak. Daigne, ô prince glorieux! me donner quelques-uns de ces gardes, mes libérateurs, pour me conduire à la maison de Sadak, ton serviteur ».

Dès que Kalasrade eut fini de parler, Amurath fit signe aux eunuques de se retirer. Il prit la belle affligée par l main, & la pria de se lever.

» Belle Kalasrade, lui dit-il, je suis charmé de votre récit ingénu. Cependant, ô reine de mon cœur! vous n'êtes pas dans la maison d'un esclave, mais dans les jardins du sérail d'Amurath ».

A ce début, Kalasrade changea de couleur. La pâleur de la mort ternit l'éclat de ses joues & de ses lèvres. Elle s'évanouit & tomba, comme une fleur dont un vent impétueux brise la tige.

Amurath la fit secourir d'abord par quelques femmes du sérail. Elle ne revint que difficilement; & dès qu'elle vit encore Amurath devant elle, elle s'évanouit derechef.

Cependant, au bout de quelques heures, elle reprit l'usage de ses sens. Alors Amurath lui parla ainsi:

» Non, ma chère Kalasrade, il n'est pas possible au maître de la terre de déguiser ses pensées, ni de parler contre les sentimens de son cœur. La dissimulation est le partage des esclaves. Le soleil n'a point d'ombre, & le monarque de l'*Asie* ne connoît point de déguisement. Kalasrade, je ne vous laisserai pas longtemps en proie aux tourmens de l'incertitude, & aux supplices de la crainte.

» Sachez donc, ô belle & aimable Kala-

frade ! que j'étois jaloux de mon esclave Sadak, qui se vantoit de goûter un bonheur supérieur à celui de son maître ; & que je conçus le dessein d'abattre & d'humilier sa présomption.

» Les janissaires étoient prêts à exécuter mes ordres. Sa vie n'eût coûté qu'une parole. Mais je jugeai que la mort ne puniroit point assez sa folie ; & je le réservai à une autre espèce de torture.

» Je donnai ordre au chef de mes eunuques de corrompre quelques-uns des esclaves de Sadak, de les engager à mettre le feu aux quatre coins de sa demeure, de se saisir de Kalasrade, & de la conduire à mon sérail ; non pas que j'eusse alors aucun dessein particulier sur vous. Non ; la femme de Sadak me sembloit indigne de servir aux plaisirs d'Amurath. Mais sachant que vous vous glorifiez aussi dans la possession de Sadak, qui faisoit le bonheur de votre vie, j'avois résolu de vous faire partager son châtiment ; & pour cet effet je vous fis mettre dans cette sombre demeure, & nourrir grossièrement pendant quelques jours. J'ai su votre premier désespoir, j'ai su que, vous voyant tranquille sans être importunée, vous commenciez à vous résigner à votre

ſort. Alors j'ai ordonné à un de vos eſclaves d'aller vous trouver, & de vous forcer à condeſcendre à ſes vœux. Mais telle eſt ma jalouſe fureur, que ma vengeance n'eut pas été complette, ſi je n'euſſe été témoin de votre honte. J'ai ſuivi l'eſclave, à deſſein de me tenir caché, & d'obſerver ce qui ſe paſſeroit entre vous & lui. Je ſuis venu au moment qu'il entroit. Mais, ô aimable Kalaſrade! quel a été mon attendriſſement, lorſque j'ai vu les charmes que j'allois ſacrifier à ma vengeance!

» Dès que j'ai vu ces grâces à qui tout doit céder, j'ai juré la mort de l'eſclave qui avoit oſé concevoir la penſée de les profaner. J'ai fait ſigne à mes eunuques de ſe ſaiſir de cet infâme; & déjà ſon ſang coule en expiation de ſon inſolence.

» Mais ce n'eſt pas-là tout ce qu'Amurath veut faire pour la maîtreſſe de ſon cœur. Kalaſrade aura lieu de ſe féliciter que le ſultan de l'*Aſie* ait penſé à châtier la préſomption de Sadak. Les courts inſtans de votre chagrin, ô Kalaſrade! feront pour vous la ſource du plus grand bien que votre ſexe puiſſe déſirer. Vous avez gagné le cœur d'Amurath. Ses paroles ne ſont point vaines.

J'en atteste Mahomet. *Kalasrade* sera la sultane bien-aimée d'Amurath.

La tendre *Kalasrade* fut frappée de ces mots comme de la foudre. Elle tomba évanouie entre les bras du chef des eunuques qui étoit derrière elle.

« Doubor, dit Amurath, je vois que Kalasrade ne peut résister à l'excès de la joie dont elle est transportée. Tandis qu'elle est dans l'extase d'un bonheur trop grand pour une mortelle, faites-la porter dans les plus riches appartemens du sérail, où celles que nous honorons de nos faveurs jouissent de la présence de leur seigneur. Qu'on lui rende les hommages dûs à la sultane du monarque de l'Asie ».

Tandis que Doubor & les autres eunuques s'empressoient à exécuter les ordres du sultan, Amurath entra au bain, & se fit habiller magnifiquement.

Il envoya demander ensuite au chef des eunuques si Kalasrade étoit revenue de l'extase où il l'avoit laissée.

Le chef des eunuques vint trouver Amurath, la tristesse peinte dans les yeux.

« Quoi ! dit Amurath en voyant l'air affligé de son esclave, la belle Kalasrade n'est-elle pas encore revenue du premier trans-

port de sa joie qui la presque suffoquée » ?

» Seigneur de ma vie, répondit Doubor, nous avons usé de tous les remèdes imaginables pour faire revenir notre belle maîtresse : elle est encore étendue sans mouvement sur le sopha où nous l'avons mise ».

« Si cela est ainsi, reprit Amurath, j'irai dans l'appartement voisin, d'où je pourrai contempler, sans être vu, la joie qui naîtra dans son cœur, lorsque ses yeux verront la magnificence qui l'environne ».

Amurath passa dans l'appartement voisin de celui où étoit Kalasrade, d'où il put la contempler à loisir. Elle ouvrit bientôt les yeux, elle vit avec un mouvement d'indignation les richesses prodiguées autour d'elle.

Les muets étoient debout des deux côtés de la femme de Sadak, les plus belles esclaves étoient à terre sur de riches tapis, & formoient deux cercles autour du sopha : plus loin les eunuques étoient sous les armes, n'osant lever les yeux. A cette vue, Kalasrade s'écria dans son désespoir : » Sadak, ô Sadak ! viens me délivrer de cette pompe horrible » !

Dans son emportement, elle brisa les magnifiques bracelets de diamans qu'on avoit attachés à ses bras pendant son évanouis-

ement, les guirlandes du rubis qui flotoient sur ses vêtemens, les riches colliers le perles & d'émeraudes qui pendoient sur a gorge. Puis se regardant avec un peu lus de satisfaction, elle dit : » Si j'ai encore uelques attraits qui puissent tenter les méhans, & les porter à outrager l'honneur de adak, je les sacrifierai à notre foi mutuelle ».

En même-temps elle porta ses mains décates sur les lys & les roses de ses joues, t avant que les eunuques pussent l'en emêcher, elle se mit le visage en sang.

Amurath ne put se contenir davantage : entra dans l'appartement, & vit la feme de Sadak toute couvert de son sang. « Esclaves, dit-il aux eunuques, votre ie me répondra de votre négligence. Vous 'avez privé de tout mon bonheur. Voyez a chère Kalasrade, comme elle est défiurée! Amurath ne jouira point de ses emrassemens !...

» Mais, ajouta-t-il avec plus de fureur, si ur négligence mérite la mort, quelles torres doivent être réservées à celle qui ose enser à l'amour d'un esclave, lorsque le rand & puissant Amurath a daigné l'introuire dans le sérail de ses plaisirs ».

» Oui, grand prince, je mérite la mort;

dit Kalafrade en fe jetant aux pieds d'Amurath ; je mérite la mort : qui me la donnera ? Hélas ! Qui peut m'abfoudre de la foi que j'ai donnée ? ou.... »

« Efclave, reprit Amurath en s'éloignant d'elle, ne fouille point mes vêtemens de ton fang impur, ni mes oreilles par les cris de ta rébellion. Je te laiffe ici trois jours, jufqu'à ce que les traces de ton défefpoir aient difparu. Difpofe-toi à recevoir alors mes careffes, ou à voir la tête de Sadak noircir au foleil devant les fenêtres du férail ».

Amurath laiffa Kalafrade baignée dans fon fang & dans fes pleurs. Mais il donna ordre au chef des eunuques de refter auprès d'elle, d'avoir foin qu'on lavât & pansât fes bleffures; de manière que fa beauté n'en fouffrît point.

Le belle inconfolable rejeta tout fecours. Abîmée dans fa douleur profonde, elle refufa conftamment de goûter des mets délicieux qu'on fervit devant elle. Doubor fe jeta à fes pieds, & la pria de confidérer les fuites que pouvoit avoir fa réfiftance.

Kalafrade dédaigna de répondre à fes repréfentations. Son efprit étoit trop frappé du malheur préfent, pour en imaginer de plus terrible que celui d'être la victime de la paffion d'Amurath.

Le jour suivant, Kalasrade s'affligeoit, assise sur le même sopha. Elle pensoit à son cher Sadak. Elle vit, par hasard, un petit oiseau perché sur la fenêtre de son appartement qui donnoit sur les jardins du sérail, & qui étoit ouverte. De la fenêtre, l'oiseau vola sur le doigt de Kalasrade; & là, déployant son petit gosier, il sembloit vouloir charmer par sa douce mélodie le chagrin dont elle étoit atteinte.

Quand l'oiseau eut fini son ramage innocent, Kalasrade, surprise de son extrême familiarité, le caressa, en lui disant:

« Aimable chantre de l'air, le ciel t'a donné les aîles de la liberté. Tu voles sans contrainte où tu veux. Tu bâtis ton nid loin de la malice des hommes; & tes petits reposent dans un lieu où Amurath ne t'empêche point de voler ».

Les plaintes de Kalasrade furent interrompues par une petite voix à laquelle elle prêta attention, ne s'imaginant pas d'abord qu'elle pût venir de l'oiseau. Elle entendit distinctement ces mots:

« Aimable maîtresse des pensées de Sadak, ne t'étonne point d'entendre parler un oiseau. Les causes les plus foibles peuvent produire les plus grands effets dans

la main du sort. Ainsi Alla se servit de l'organe d'une colombe, pour donner ses instructions célestes au prophète de la Mecque.

Kalasrade envie mon sort, parce qu'elle me regarde comme un enfant de la liberté, Son imagination se figure que je vole sans cesse sur les aîles du plaisir. Elle voit mon vol rapide dans les plaines de l'air; elle entend mes chants dans les bocages, mais elle n'est pas temoin de mes travaux dans ces mêmes bosquets, & des craintes continuelles où je suis des dangers auxquels m'expose mon extrême foiblesse. Si la plume légère qui m'élève au-dessus de la terre, me rend supérieur aux hommes à cet égard, cependant ils ont trouvé l'art de me rendre ce secours inutile, lorsqu'ils ont résolu de me perdre : je meurs dans les piéges qu'ils me tendent. Mais il me suffit de savoir que je suis la créature d'Alla, dont la sagesse a donné des bornes aux facultés des êtres vivans.

» A présent, ô Kalasrade! il vous semble que j'ai passé ces bornes; c'est en vertu d'un ordre supérieur, & pour obéir à la puissante Adiram, qui préside au sort de la famille vertueuse de Sadak. C'est elle qui vous parle par ma voix, & qui se sert de cet artifice innocent pour venir consoler Kalasrade,

maigré

malgré le jaloux Amurath. Voici ce qu'elle dit à la femme de Sadak :

» Belle affligée, esclave d'un vil oppresseur, ne craignez point les maux qui sont des épreuves de la vertu, & non les fruits corrompus du vice. Le méchant ne triomphera pas toujours. Le bâton sur lequel il s'appuie se brisera. Les nuages qui couvrent les campagnes retombent en pluie bienfaisante pour les fertiliser ; & lorsque l'orage est passé, le calme qui succède en a plus de douceur. Il est glorieux pour les enfans de la foi de souffrir avec patience les revers, & de résister avec courage aux tentations les plus délicates ».--

L'oiseau alloit continuer de répéter les leçons d'Adiram, lorsque le chef des eunuques entra. Le chantre aîlé prit la fuite, & s'envola par les fênètres du jardins du sérail.

Doubor s'approcha du sopha de Kalasrade, & se jeta à ses pieds.

« Aimable Kalasrade, dit l'eunuque tremblant, c'est à l'intercession d'Elar, le père glorieux du seigneur de tes pensées, que Doubor doit la vie. Lorsque le grand Elar, père de Sadak, combattoit sous les étendards de Mahomet, vers les frontières de l'Esclavonie, & que les habitans de Sagrab fuyoient devant lui, la veuve de mon père

& ses filles étoient au nombre des fugitifs. Ma pauvre mère, qui me donnoit alors le sein, m'avoit chargé sur ses épaules, & elle tenoit par la main mes deux sœurs qui avoient peine à la suivre. Ainsi chargée & embarrassée, elle n'étoit pas en état de marcher aussi vîte que ses frères ; & ceux-ci, songeant uniquement à se sauver eux-mêmes, refusèrent de porter son bagage, ayant assez du leur à porter.

» Ma mère Idan sentit qu'il lui seroit inutile de vouloir prendre la fuite avec ses enfans incapables de la suivre ; & résolue cependant de ne les point abandonner à la fureur des ennemis, elle s'assit sur le bord du chemin & tandis que je pendois à son sein, elle embrassoit tendrement ses deux filles.

» Tandis qu'elle recevoit leurs innocentes caresses, elle apperçut de loin l'avant-garde de l'armée de Mahomet. Deux janissaires virent la misérable veuve, & vinrent à elle. L'âge avoit fait disparoître les graces de ses joues. Mais ses deux filles fixèrent leur attention. Liberak, l'aînée, étoit belle, & les pleurs qui couloient de ses yeux ressembloient à des perles sur l'éclat vermeil de son teint : elle étoit comme une rose couverte des larmes de

l'aurore. Hirab, la cadette, aussi désolée que sa sœur, étoit aussi belle.

» Celle-ci est pour moi, dit un des janissaires, en se saisissant de la charmante Liberak. Et moi, je prends l'autre, ajouta son camarade en voulant se saisir de l'aimable Hirab ».

» Idan, ma pauvre mère, tenoit fortement ses deux filles par la main, invoquant intérieurement les Dieux des chretiens, & les appelant à son aide. Les janissaires s'efforçoient de ravir leur proie, & ils trouvèrent plus de résistance qu'ils n'en attendoient. Le premier voyant qu'il ne pouvoit obtenir autrement Liberak, tire son cimeterre, & coupe la main de la malheureuse Idan, qui tenoit sa fille.

» L'autre ravisseur, voyant le succès barbare de son camarade, se mettoit en devoir d'obtenir Hirab par la même voie; lorsqu'Elar, qui commandoit cette avant-garde, arriva avec le reste de sa troupe. Voyant le dessein cruel du janissaire, il le frappa de son cimeterre, & l'étendit mort sur le chemin.

» Le premier s'enfuit, craignant le même sort. Elar eut compassion d'Idan & de ses enfans. Il lui donna une garde, & envoya cher-

cher un habile médecin pour panser sa blessure.

» Ce fut en vain : Idan ne profita point de la générosité d'Elar. Affoiblie par la grande quantité de sang qu'elle perdit, elle expira entre les bras de ses deux filles, avant qu'on pût la secourir.

» Liberak & Hirab, collées sur le visage de leur mère Idan, ne cessoient de pleurer. Les esclaves qu'Elar avoit mis auprès d'elles pour les servir, ne purent parvenir à leur faire prendre la moindre nourriture. Elles passèrent ainsi les trois jours que dura la déroute des Esclavons poursuivis par les Turcs. Il ne fût pas possible de les arracher de dessus le corps mort de leur bonne & tendre mère. J'étois nourri par un esclave d'Elar.

» Mes deux sœurs Liberak & Hirab, épuisées de fatigue, & succombant à l'excès de leur affliction, suivirent bientôt Idan dans les sombres régions de la mort. Je restai seul aux mains de l'esclave d'Elar. Lorsque l'armée victorieuse revint de la poursuite des ennemis, elle me présenta à son maître, & lui raconta la mort malheureuse de ma mère & de mes sœurs.

» Elar, voyant quelque vivacité dans mes yeux, me voulut du bien : il ordonna

à l'esclave, ma nourrice, de me présenter à Mahomet, ce qu'elle fit ; & Mahomet me fit élever pour le service de son férail. La première chose que j'appris, ce fut l'histoire que je viens de vous répèter, & qui me fut racontée par l'esclave, ma nourice.

» Après cela, ô Kalasrade, vous ne devez pas être surprise de mon affection pour Sadak, le fils de mon premier maître Elar, dont la généreuse protection m'avança auprès de Mahomet, & fut ainsi la première cause de l'honneur & du poste avantageux dont je jouis par la faveur du puissant Amurath. Mais hélas ! dois-je espérer d'être cru sincère & réellement attaché à la personne de Sadak, moi qui, par l'ordre d'Amurath, ai corrompu ses esclaves, & les ai aidés à amener sa femme bien-aimée dans ce férail ?

» En vérité, belle & fidèle Kalasrade, mon ignorance doit me servir d'excuse. Elevé dans ces lieux, jamais je n'y connus d'autre loi que la volonté de mon maître, & j'ai cru jusqu'ici qu'il n'y avoit point de femme qui ne dût s'estimer heureuse de posséder la tendresse du puissant Amurath.

» Mais le désespoir de la femme de Sadak, sa constance, & le généreux mépris qu'elle

témoigne pour une grandeur qui doit être le prix de l'infidélité, me font sentir jusqu'à quel point j'ai offensé le brave & illustre Sadak, & dans quel abîme de malheurs j'ai plongé la vertueuse Kalasrade. Hélas! à quoi eû abouti ma résistance aux ordres d'Amurath? La mort eût été le châtiment de ma désobéissance, & un cœur plus barbare que le mien eût secondé les cruels desseins d'Amurath sur vous. Il ne s'agit plus ici de m'excuser. Je veux servir la femme de Sadak, le fils de mon glorieux protecteur. C'est la seule excuse qu'elle puisse agréer ».

« Doubor, répondit l'aimable Kalasrade, j'ai tout lieu de soupçonner la vérité de votre histoire. Mais si vous avez réellement envie de me servir, comme vous me le témoignez, ouvrez-moi les portes du sérail, & conduisez-moi à l'instant au palais de Sadak, le seigneur de mes pensées ».

« Quoi! répliqua Doubor, Kalasrade ignore-t-elle combien de gardes veillent jour & nuit autour & dans l'intérieur du sérail? Qui pourroit sortir de ces lieux sans être apperçu? O maîtresse chérie du cœur de Sadak! ne savez-vous donc pas qu'un nombre infini de muets & d'eunuques rôdent sans cesse dans ces lieux, & que mille ja-

nissaires entourent ces murailles, tant du côté de l'eau que du côté opposé ? Non, belle captive, il ne faut pas songer à sortir d'ici sans le consentement de celui qui vous y retient ».

« Ame servile, dit Kalasrade, est-ce donc là toute la consolation que tu viens m'offrir ? Barbare, les témoignages de ton dévouement aboutissent à confirmer mon malheur. Non, sans-doute, tu n'es pas un Turc; mais un lâche apostat, qui te plais à tourmenter une malheureuse que tu ne peux secourir. O Sadak ! Sadak ! étoit-ce pour cela que ton généreux père Elar épargna le sang d'un chrétien ? Etoit-ce pour qu'il fût le plus cruel instrument de la méchanceté d'Amurath contre toi ? De tels contes sont faits pour étouffer la pitié dans un cœur guerrier, & pour justifier la barbarie de ceux qui n'épargnent ni sexe ni âge » !

Doubor, le chef des eunuques, répondit en ces termes :

« Doit-on blâmer le fier coursier de ne pouvoir voler dans la carrière sans le secours de la terre qui le porte ? Doit-on savoir mauvais gré à l'olivier de ne se pas couvrir des grappes délicieuses d'où coulent les flots de vin ? Quoique Doubor ne puisse

pas tirer Kalafrade de ces lieux, cependant il peut trouver le moyen d'empêcher Amurath d'exécuter ses desseins barbares».

« Ah! s'il étoit vrai, reprit vivement Kalafrade,.... Fidèle & généreux Doubor, mes soupçons étoient injustes. Pardonnez quelque chose à l'accablement où je suis. Le crime habite ces lieux; & la noirceur de l'ame du maître a bien dû me faire craindre que ses esclaves ne fussent aussi méchans que lui. J'accepte votre bonne volonté, & vous me voyez disposée à me laisser conduire par vos sages conseils».

« Le plus grand foible d'Amurath, continua le chef des eunuques, c'est l'orgueil: son amour est l'esclave de la fierté de son ame»....

« Oh! cela étant, dit Kalafrade, en interrompant Doubor, je ferai l'imaginable pour mériter son mépris. Je veux paroître vile aux yeux de son orgueil. J'irriterai son ame hautaine; il me méprisera & me chassera de son sérail, comme une créature indigne de son attention».

« Hélas! reprit Doubor, vous ne connoissez pas toute la méchanceté d'Amurath. Belle Kalafrade, une telle conduite le porteroit à inventer de nouveaux genres de

ſupplices pour Sadak, dont il ſait que le cœur de Kalaſrade eſt éperduement épris. Non, ma charmante maîtreſſe, il faut uſer d'un autre artifice, ſi vous voulez éviter les maux que vous craignez. Tant qu'Amurath ſera perſuadé que vous aimez Sadak, rien n'appaiſera ſa fureur. Peut-être il s'amuſera quelques inſtans à contempler le tendre objet qu'il adore. Mais bientôt ſa jalouſie réveillera dans ſon cœur la cruauté aſſoupie, & l'infortuné Sadak ſera la victime de ſa rage. Non, Kalaſrade, quand même vous paroîtriez vouloir céder à ſes déſirs, quand il jouiroit de vos faveurs, rien ne déſarmera ſa colère, s'il ſoupçonne que vous aimiez encore Sadak. Telle eſt ſon ambition féroce, il veut dominer juſques ſur les penſées les plus ſecrettes de ceux qui ſont ſoumis à ſa puiſſance ».

« O Doubor ! dit Kalaſrade, où tendent ces diſcours ? Ciel ! qu'allez-vous me conſeiller » ?

« Ne craignez rien, belle Kalaſrade, dit le chef des eunuques. Je veux vous délivrer, même des vaines terreurs de votre imagination. Dans le vaſte Océan, il y a une grande isle environnée de rochers inacceſſibles, & bordée d'écueils perfides, d'au-

tant plus à craindre qu'ils sont plus cachés. Au centre de l'isle, sur le sommet d'une montagne, coule une petite source dont les eaux ont la vertu de faire oublier à ceux qui en boivent, tout ce qui s'est passé auparavant dans tout le cours de leur vie. Mais l'accès de cette source est si difficile, que personne n'a encore pu, jusqu'à ce jour, porter une goutte de ses eaux sur ses lèvres, quoique plusieurs mille héros aient tenté l'entreprise.

» Voici à présent le conseil que je vous donne. Quand Amurath viendra vers vous, aimable Kalasrade, recevez-le avec douceur, avec soumission; lorsqu'il vous pressera de céder à la violence de son amour, promettez-lui de vous rendre à ses désirs, à condition qu'il vous procurera des eaux de la source d'oubli; afin que, perdant le souvenir de votre ancienne inclination pour Sadak, vous en soyez plus digne du conquérant de la terre ».

« Ah, Doubor! Doubor! répondit Kalasrade, comment prendrai-je sur moi de manquer au respect dû à Sadak, même par feinte? Je crains jusqu'à l'ombre du crime. O Sadak! ô le bien-aimé de mon ame! pourrai-je me dire la maîtresse de ton tyran

& du mien ? Mon cœur pourra-t-il oublier un inſtant notre union délicieuſe ? Pourra-t-il paroître l'abjurer ».

« Compagne vertueuſe de Sadak, continua l'eunuque, ne vous faites pas une peine d'un ſtratagême néceſſaire. Voyez quel ſera votre ſort & celui du maître de vos penſées, ſi vous refuſez de ſuivre ce conſeil. Ne vaut-il pas mieux paroître oublier Sadak, que de lui faire le plus grand affront qu'il puiſſe recevoir, en ſubiſſant, même malgré vous, la loi d'un amour impur » ?

« O Doubor! dit Kalaſrade, il n'y a point de mal comparable à celui que mon cœur appréhende le plus; & tout m'eſt permis pour éviter les careſſes infâmes d'Amurath. Sadak me pardonnera tout ce que je ferai par ce motif «.

» Belle Kalaſrade, ajouta Doubor, en prenant congé d'elle, je n'aurois point oſé reſter ſi longtemps proſterné à vos pieds, ſi Amurath ne m'avoit ordonné d'eſſayer tous les moyens de vous fléchir, & de ne revenir que lorſque je vous aurois diſpoſée à le traiter favorablement. Je vais le préparer à ſe laiſſer tromper aux feintes promeſſes de ſa ſultane ».

“ Sa ſultane, ô Doubor ! épargnez-moi ce nom odieux, dit *Kalaſrade* ; il n'en eſt point que je déteſte davantage „.

Le chef des eunuques s'inclina juſqu'à terre, & ſe retira.

“ Le diſcours de Doubor, dit *Kalaſrade* en elle-même, quand il fut ſorti, peut bien n'être qu'un conte inventé pour charmer la douleur d'une ame affligée. Mais comme il ne ſauroit me faire changer de réſolution, j'agirai comme ſi j'y ajoutois foi. Si ſes paroles ſont vraies, ſon conſeil peut m'être utile ; le pis-aller, c'eſt qu'elles différeront pour quelque-temps le malheur que j'ai trop lieu d'appréhender „.

Les ſages inſtructions de l'oiſeau d'Adiram, & les flatteuſes eſpérances que Doubor venoit de donner à *Kalaſrade*, avoient mis ſon eſprit ſi à l'aiſe, qu'elle commença à permettre que ſes femmes l'approchaſſent. Elle prit quelque nourriture : elle ſouffrit qu'on ornât ſa beauté des riches parures qu'elle avoit briſées & déchirées deux jours auparavant.

Le ſoir du troiſième jour, les eſclaves du ſérail vinrent lui annoncer la viſite d'Amurath. Le ſultan entra, & la femme de Sadak ſe proſterna en ſa préſence.

“ *Kalafrade*, dit *Amurath*, dites-moi, avant de vous lever, fi vous mettez de la différence entre l'amour d'un efclave, & la faveur d'un monarque ; fi vous volerez amoureufement entre ces bras prêts à vous recevoir, ou s'il faudra vous forcer d'être heureufe „ ?

“ Lumière des fidèles, maître de la terre, répondit humblement Kalafrade, toujours profternée, votre efclave ne fauroit reconnoître affez la préférence que vous daignez montrer pour un objet qui fe fent indigne de vos regards. Mais, ô mon feigneur ! ne parlez point du rang & des honneurs où vous voulez m'élever. Ménagez ma foibleffe. Craignez que mon imagination, éblouie par des penfées fi fublimes, n'en foit confondue, & que l'excès d'un tranfport auquel mon cœur ne pourra réfifter, ne plonge Kalafrade dans les horreurs d'une nuit éternelle „.

“ O changement aussi merveilleux qu'inattendu ! s'écria le fultan au comble de fa joie, & fe baiffant pour relever Kalafrade : quelles douces paroles ai-je laiffées tomber à terre ! paroles plus précieufes pour moi que mon empire. Faites-moi entendre encore ces doux fons, ô belle Kalafrade !

Que mes oreilles les entendent mille & mille fois ; & demandez au puissant Amurath la récompense que vous voudrez pour la douce violence que je vous ai faite „.

“ Hélas, hélas ! continua *Kalafrade* ; qu'ai-je osé dire en présence du sultan, mon seigneur ! Le puissant Amurath élèvera-t-il la fille d'un paysan jusqu'au faîte de la suprême grandeur ? La femme ridée de Sadak, la mère d'une famille nombreuse, la derniere des pauvres habitans des côtes du Bosphore, deviendra-t-elle la favorite d'Amurath, & la sultane de l'empire *Ottoman* ? Non, *Kalafrade* n'a pas la présomption de s'en flatter : elle sent trop sa bassesse. Insensée *Kalafrade*, Amurath rit de ta folie, & ne semble vouloir t'élever si haut, que pour rendre ta chûte plus terrible.

Comme la tortue élevée au plus haut des airs entre les griffes de l'aigle retombe avec plus de violence sur la pointe des rochers, lorsque l'oiseau superbe lâche subitement sa proie : ainsi *Kalafrade* sera honorée & comblée de gloire, jusqu'à ce qu'il plaise à ceux qui triomphent de sa bassesse, de la rendre à sa première misère, qui lui sera pour lors un tourment „.

" J'en jure par le ſang ſacré du prophète qui coule dans mes veines, dit Amurath; je remplirai ma parole; Kalaſrade ſera la ſultane de mon cœur.

Mais, reprit Kalaſrade, le puiſſant Amurath ne ſera-t-il point offenſé, ſi ſon eſclave oſe lui faire une demande ? Permettra-t-il à Kalaſrade de le ſupplier d'une grace qui regarde ſon bonheur " ?

Kalaſrade, dit Amurath, avec émotion; prenez garde à ce que vous m'allez demander : car ſi l'indigne Sadak occupe encore vos penſées, & qu'il ſoit l'objet de la grâce que vous deſirez, le feu de ma colère tombera ſur vous & ſur lui ".

" Le nom de celui qui a excité la haine d'Amurath eſt bien loin de ma langue, répondit Kalaſrade. Banniſſez de tels ſoupçons, ô Prince gracieux ! --- Mais hélas ! je n'ai pas lieu d'eſpérer que ma demande me ſera accordée; &, cependant, ſi elle ne l'eſt pas, je ne puis être heureuſe, ni mériter l'amour du Sultan ".

" Non, glorieux & puiſſant Amurath; n'eſpérez point de goûter un bonheur parfait avec celle dont la joie ſera ſans ceſſe empoiſonnée par le ſouvenir importun de ce qu'elle a été autrefois. Comment pour-

rai je rendre à mon prince le juste ret
de tendresse que mérite sa noble arde
lorsque mon pauvre esprit sera accablé
la triste pensée de mon premier état „.

“ Vous la perdrez bientôt, cette pe
qui vous chagrine, reprit Amurath. M
plaisirs vous environneront de toutes pa
ô Kalasrade ! le soleil & la lune seront t
à-tour témoins de votre bonheur. La da
le chant, la musique, le bal, le specta
des fêtes publiques & des plaisirs secret
succéderont tour-à-tour, & leur contin
non interrompue ne vous laissera pa
temps de songer à ce que vous fûtes au
fois. Votre cœur ne formera point de
qui ne soit aussi-tôt satisfait ; & votre e
fertile sera embarrassé à imaginer qu'il m
que quelque chose à votre félicité „.

“ Prince de ma vie, répondit Kalasra
je ne doute point de votre pouvoir, n
la sincérité de vos dispositions à mon ég
Vous me mènerez de fête en fête, de p
sir en plaisir ; mais vous ne pourrez ja
empêcher que le souvenir cruel de ma
fesse passée & de mon indignité ne répa
son amertume sur tous les plaisirs que v
me promettez, & dont je serai incap
de goûter la douceur „.

« Pour vous prouver ma ſincérité, & vous faire voir combien je deſire de ſatisfaire tous les deſirs de Kalaſrade, dit Amurath, vous me voyez diſpoſé à écouter votre demande, & à vous l'accorder. Mais, je vous le répète, prenez garde qu'elle n'ait Sadak pour objet ».

« Gracieux Amurath, dit Kalaſrade, pardonnez la préſomption de votre eſclave, & je parlerai ».

« Montrez-moi les déſirs de votre cœur, répliqua le ſultan ; & s'ils ſont compatibles avec notre amour, je les remplirai, même au prix de mon empire ; ce ne ſeroit pas payer trop cher la tranquillité de ma chère Kalaſrade ».

« Seigneur, dit Kalaſrade, j'ai entendu parler d'une fontaine, dont les eaux ont la vertu de faire oublier à ceux qui en boivent, toute leur vie paſſée. Que le puiſſant & glorieux ſultan de l'Aſie, à qui rien n'eſt impoſſible, me jure par le Prophète, que je goûterai des eaux de cette ſource avant qu'il daigne me recevoir dans ſes bras. Lorſque les eaux d'Oubli auront effacé de mon eſprit le ſouvenir de ma vie paſſée, alors je ſerai entièrement l'eſclave d'Amurath, de corps & d'affection ».

“ Dites plutôt la maîtresse de mon c
répliqua vivement Amurath. O mon :
ble & chère Kalasrade ! je vois que
m'aimez, que vous voulez être entière
à moi. Je jure donc par Mahomet, q
mériterai le bonheur où j'aspire, par
empressement à remplir vos désirs. J
vous parlerai plus de mon amour, :
de vous avoir fait goûter des eaux
fontaine d'oubli, pourvu que dans deux
vous me trouviez quelqu'un qui me di
elle coule „.

Kalasrade se jeta aux pieds d'Amu
& dit : “ Seigneur, vous venez de
bler votre esclave de joie. Vous ne l
pas seulement retirée de l'obscurité,
avez renouvelé la source de sa vie. A
perdu le souvenir du passé, je pourra
formais chercher à plaire au gracieux
de l'Asie, sans être inquiétée par les
sées rampantes de mon premier état „.

“ Levez-vous, belle Kalasrade, dit A
rath, transporté de joie & d'amour ; n
ajouta-t-il, en la regardant avec tend
qu'ai-je fait ? J'ai différé mon bonheu
quelques jours.--- Je l'ai juré par Maho
& je vais me hâter d'accomplir les
de Kalasrade ».

te du Conte de Sadak & de Kalasrade.

ɔelle Kalaſrade, enchantée de la ré-
d'Amurath, s'applaudiſſoit en ſecret
·éuſſite du ſtratagême que Doubor lui
ſuggéré.

ultan fit appeler le ſage Balobor, qui
ſſoit toutes les productions naturelles
terre. " Balobor, lui dit-il, vous à
nature a fait confidence de ſes plus
; ſecrets, pourriez-vous me dire en
ndroit de la terre coule une ſource
:s eaux ont la vertu particulière de
ublier à ceux qui en boivent, tout
s'eſt paſſé auparavant dans le cours
: vie ?

: puiſſant Amurath, répondit le ſage
r, veut bien me permettre d'aller con-
nes livres, demain, avant le lever
eil, je dirai au glorieux ſultan de
où coule cette ſource, ſuppoſé que
: en produiſe une de cette nature ".
que Balobor eut quitté Amurath, le
impatient, envoya chercher le chef

des eunuques, lui fit part de l'entretien secret qu'il avoit eu avec Kalafrade, & lui demanda s'il connoissoit la fontaine d'Oubli & où elle couloit.

Doubor reconnut, à cette question, que Kalafrade avoit suivi son conseil, & qu'il avoit réussi. Mais le prudent eunuque se donna bien de garde d'avouer qu'il savoit où étoit la fontaine d'oubli. Il déguisa les pensées de son cœur, & dit :

“ Fils du prophète, ton esclave n'a point été instruit dans la science de la nature. Mais si mon seigneur veut bien me le permettre, je consulterai le sage Balobor, & je ne doute pas qu'il ne puisse satisfaire à la demande du glorieux sultan de l'Asie „.

“ Cela suffit, dit Amurath, soyez tranquille, fidèle Doubor ; Balobor m'a promis de me dire, demain avant le lever du soleil, où est la fontaine d'oubli „.

Tandis que le sultan consultoit les sages, Kalafrade remercioit Alla de l'avoir préservée, au moins pour un temps, du malheur qu'elle craignoit plus que la mort.

Le lendemain, le sage Balobor se présenta au palais, & demanda à être admis en la présence d'Amurath.

“ Magnifique sultan, lui dit-il, la source

ubli coule dans une isle déserte, dans la
tie la plus méridionale de la mer Pacifi-
e. Là, une race de génies garde cette
irce sacrée. L'isle est elle-même bordée
précipices, & de rochers inaccessibles.
out à l'entour, des bancs de sable cachés,
des gouffres rapides brisent ou englou-
tent les vaisseaux qui osent en approcher.
a nature n'a rien épargné pour rendre cette
e inabordable ; & un naufrage inévitable
attend tous les téméraires assez hardis pour
n tenter l'aventure. La fontaine est au cen-
e de l'isle. Les écueils qui la défendent ne
peuvent dépeindre. Personne ne les a
as impunément. Mille héros, encouragés
ar la vertu merveilleuse de ces eaux, &
ar la gloire qu'une entreprise si difficile
evoit leur procurer, s'ils réussissoient, ont
oulu en approcher, & ils ont tous péri„.

Amurath pâlit au discours du sage Balo-
or. Le dépit qui le transportoit étoit peint
ur son front & dans ses yeux. Il dissimula;
k, sans répondre au philosophe, il se re-
ira dans l'appartement le plus secret de son
palais.

Il ne douta pas que Kalasrade ne fût par-
aitement instruite de l'impossibilité où il étoit
le lui procurer des eaux de la fontaine d'ou-

bli. Il se voyoit indignement joué par cette femme. Il résolut de se venger. D'abord il imagina de remettre le soin de sa vengeance aux femmes de son sérail, qu'il avoit négligées depuis qu'il étoit amoureux de Kalasrade, & qui étoient sûrement indignées qu'elle méprisât ce qu'elles regardoient comme le plus haut degré de gloire où elles pussent parvenir. Une autre pensée lui vint ensuite dans l'esprit; & il s'arrêta un moment à repaître son cœur inhumain du plaisir féroce de faire souffrir les victimes innocentes de sa méchanceté.

“ Sadak, disoit en lui-même le sultan, le prudent Sadak cherche Kalasrade; je le ferai venir devant moi, & la fausseté de Kalasrade retombera sur la tête de Sadak. En tourmentant celui-ci, je punirai l'autre de la manière la plus sensible „.

Amurath donna ordre aux janissaires d'aller chercher Sadak, & de le lui amener, non par force comme un prisonnier, mais de plein gré comme un ancien favori que le sultan vouloit consulter sur quelqu'affaire importante.

Les janissaires trouvèrent l'infortuné Sadak au milieu de ses enfans, dans le même village où ils s'étoient retirés après l'embrâse-

ment de son palais. Ils lui montrèrent le sceau d'Amurath, & lui dirent de les suivre.

« Hélas, s'écria le respectable vieillard, Amurath veut-il donc encore ajouter à mon malheur ? Il insultera de nouveau à l'infortune de son esclave. Pourquoi m'arracher de cette humble retraite, où mes pauvres enfans essuient les larmes de ma douleur ? Qu'ai-je à faire à la cour des rois, à moins que la trompette guerrière ne se fasse entendre ? J'obéirai. La soumission est le tribut le plus agréable qu'un esclave puisse offrir à son maître ».

Sadak suivit les janissaires ; & lorsqu'ils l'eurent conduit devant Amurath, ils se retirèrent, le laissant seul avec le sultan.

Brave soldat, lui dit le prince, le silence de la retraite a-t-il énervé votre ame ? ou bien êtes-vous encore ce guerrier intrépide, dont le bras puissant écrasa mes ennemis ? Votre oreille peut-elle encore supporter le son aigu de la trompette ? Le bruit des tymbales peut-il encore embrâser votre ame d'une ardeur guerrière ? ou n'êtes-vous plus sensible qu'aux tendres soupirs que pousse l'amour sur le sein de la mollesse ? Parlez, brave compagnon de mes anciens travaux ; Sadak peut-il encore suivre Amurath dans

la plaine, paſſer un torrent à la nage, ſe couvrir d'une armure peſante, gravir des rocs eſcarpés, dormir ſur un lit de neige, & ſe montrer intrépide au fort de la mêlée „?

“ Je ſuis mort au plaiſir, répondit noblement Sadak. Si la voix du ſultan mon maître m'appelle dans la plaine, il me verra affronter tous les haſards de la guerre avec l'ardeur & l'intrépidité de ma première jeuneſſe. Oui, Amurath, au moindre ſigne de ta volonté, j'irai arborer l'étendard de notre foi ſur les frontières glacées de la Ruſſie, ou ſur les ſables brûlans de l'Afrique „.

Brave & généreux Sadak, reprit le perfide Amurath, en l'embraſſant avec une fauſſe tendreſſe, je ne ſaurois douter de votre fidélité, quoique mes courtiſans, rongés d'envie, aient employé toutes ſortes de cabales pour vous rendre ſuſpect à mes yeux „.

“ Un ſoldat eſt au-deſſus de la calomnie des courtiſans, répondit Sadak. Lorſque l'occaſion ſe préſente de montrer ce qu'il eſt, il fait taire les délateurs ; & ſa fidélité n'en eſt que plus éclatante „.

“ L'occaſion ſe préſente pour Sadak, de donner des marques de ſon courage & de

ſon

son habileté, continua l'artificieux sultan: il s'agit d'une entreprise périlleuse, digne de Sadak, parce qu'il est le seul qui puisse y réussir „.

“ O Prince ! répondit courageusement Sadak, je suis prêt à recevoir vos ordres; mais il est inutile de perdre le temps en paroles; je brûle d'impatience de montrer par mes actions que le sultan de l'*Asie* n'a point de soldat plus fidèle, ni plus intrépide „.

“ Sadak, dit Amurath, il faut que vous confondiez en face les hommes méchans qui ont osé vous calomnier. Demain vous vous rendrez au divan. Vos délateurs s'y trouveront. Ce sera une occasion glorieuse de convaincre ces petites ames combien la valeur d'un soldat est au-dessus des conseils glacés des courtisans. Je demanderai, en presence de toute ma cour, un homme qui ose entreprendre la conquête de l'isle fortunée, où coule la fontaine d'oubli, que défendent les forces unies de la nature & d'une race immortelle de *génies*. Les vils courtisans qui vous calomnient garderont le silence, épouvantés des difficultés de l'entreprise; alors Sadak paroîtra au milieu d'eux, & son offre généreuse confondra leur lâcheté „.

Sadak s'inclina respectueusement devant Amurath, en disant :

« Le monarque des croyans ne doit pas craindre que Sadak se montre indigne de la faveur de son maître ».

Amurath, content d'avoir ainsi prévenu l'esprit de Sadak pour le faire tomber dans le piége qu'il lui tendoit, n'alla point voir Kalasrade ce jour-là. Il se retira dans son appartement, attendant avec impatience le lendemain.

Il dormit peu. Le jour qui se lève également sur le front des méchans, & sur l'air ingénu de l'innocence, parut trop-tard au gré d'Amurath. Il se leva; &, dès que l'heure de l'audience publique fut venue, il s'assit sur son trône au milieu des grands de sa cour. Il jeta les yeux autour de lui, apperçut Sadak à l'extrémité du Divan, & commença ainsi son discours captieux.

« Braves & illustres guerriers, dont la sagesse dans les conseils & le courage dans les combats, ont affermi mon trône & illustré mon règne, dites-moi : où Amurath trouvera-t-il un cœur généreux, un homme à l'épreuve de tous les dangers, qui aille lui chercher des eaux de la fontaine d'oubli ? Cette source coule au centre d'une isle éloi-

gnée & déserte, bordée de précipices affreux, de rochers escarpés, de gouffres rapides. Des *génies* en gardent l'entrée, & la nature a tout mis en œuvre pour la rendre inabordable.

“ Une telle conquête, ô magnanimes guerriers ! remplira la terre d'étonnement, en montrant aux yeux de toutes les nations la supériorité de votre sultan, & la bravoure de ses sujets. Quel est celui d'entre vous qui osera se flatter d'ajouter un pareil lustre à ma gloire & à la sienne ? Mais que personne ne présume de ses forces. Tenter l'entreprise & n'y pas réussir, ce seroit flétrir les lauriers que nous avons moissonnés dans les plaines de la guerre. Consultez votre cœur avant de me répondre. Voici les conditions auxquelles je permettrai d'entreprendre cette conquête au héros qui se sentira assez de courage pour y réussir „.

“ Il jurera de ne point revenir qu'il n'apporte des eaux de la fontaine; & il s'engagera sur sa vie de partir pour cette glorieuse expédition avant la fin de cette lune „.

Amurath cessa de parler. Un silence profond régnoit dans l'assemblée. Tous les yeux étoient tournés sur Sadak.

Le généreux Sadak, voyant que personne

ne s'offroit pour une si pénible entreprise, s'avança vers le trône du sultan; &, s'inclinant profondément devant Amurath, il dit :

" Illustre descendant de Mahomet, voici la main de ton esclave qui est prête à exécuter tes ordres. J'affronterai tous les dangers pour remplir les vœux de ton cœur. Je jure, en présence de cette auguste assemblée, de ne point revenir que je n'apporte à mon magnifique seigneur des eaux de la fontaine d'Oubli ; & , avant trois jours, Sadak tournera la face vers l'isle où coule cette source merveilleuse ".

» Sadak, dit le sultan en élevant la voix, Amurath vous sait gré de vos offres généreuses. Vous êtes plus brave vous seul, que tous les grands de mon empire. J'accepte vos services, & je jure à la face du ciel que quand Sadak reviendra de sa glorieuse expédition, je le ferai, ou lui, ou quelqu'un des siens, le second en puissance & en autorité sur mes vastes Etats ».

Sadak, qui ne soupçonnoit pas la bassesse du sultan, se jeta à ses pieds, pénétré des sentimens du plus profond respect & de la plus vive reconnoissance. Il baisa trois fois le dernier degré du trône de son seigneur.

Quand il se fut retiré vers le bas de l'assemblée, le chef des eunuques s'approcha de lui, & lui dit à l'oreille : » Infortuné Sadak, attendez un moment, & je mettrai dans vos mains des paroles de consolation ».

Sadak, étonné de ce discours dont il ne comprenoit pas le sens, attendit l'eunuque à la porte du Divan, fort inquiet de ce qu'il avoit à lui dire.

Avant que le sultan sortît accompagné de ses courtisans, le chef des eunuques donna mystérieusement à Sadak un billet. Celui-ci fut ému : il sortit de la ville ; & seul au pied d'un rocher, il ouvrit la lettre, & y lut ces mots.

Doubor, *qui doit la vie à l'intercession de ton père* Elar, *s'intéresse vivement pour le fils de son bienfaiteur. Hélas ! généreux* Sadak, Kalasrade *est dans le sérail du sultan ; &* Amurath--- *est ce que je n'ose écrire ! Celui-là seul qui a entrepris d'aller puiser des eaux à la fontaine d'Oubli, est capable de pénétrer dans le sérail d'*Amurath. Doubor *n'a pourtant aucun ordre à lui donner. Mais si* Sadak, *assez heureux pour tromper la vigilance des Janissaires, peut escalader la muraille qui est à l'orient du jardin,* Doubor *l'attendra cette nuit, & l'introduira dans*

l'appartement de la malheureuse Kalasrade. *Puisse* Alla *conduire les pas de* Sadak, *& empêcher que la vie qui fut sauvée par la bonté du père ne soit sacrifiée par l'imprudence du fils!*

» O Mahomet! O prophète des justes! s'écria Sadak, après avoir lu ce billet; est-il possible qu'Amurath traite ainsi celui à qui il doit l'empire & la vie? Est-ce donc là le prix de ce que j'ai fait pour lui? Je l'ai couvert du bouclier de la force au jour de la bataille. J'ai traversé le torrent à la nage, je l'ai porté tout hors d'haleine jusqu'au rocher de l'autre côté du fleuve, lorsqu'il fuyoit devant ses ennemis sur les côtes de la mer d'Azoph. J'ai appaisé ses Janissaires révoltés, lorsque, choqué de son avarice, ils demandoient le pillage de Lépanto. Je l'ai sauvé de la fureur d'Irac, le fils du rebelle Porob, qui cabaloit dans le sérail pour le déposer. Il m'a bassement dépouillé de tous mes biens, & sur-tout du précieux trésor de mon cœur, ma chère Kalasrade! Par ses honteux artifices, il m'a fait jurer d'aller chercher une mort certaine sous un ciel inconnu, pour jouir plus en sûreté du fruit de sa méchanceté. Mais Sadak méditera-t-il des projets de vengeance contre son seigneur & son maître? Fera-t-

il une cause publique d'une injure particulière ? Ira-t-il publier la honte du sultan de l'*Asie*, au risque d'exposer la majesté Ottomane & la foi des Musulmans à un opprobre éternel, peut-être à une ruine générale ? Et cependant, ô ame de ma vie! belle & fidelle Kalasrade, Sadak sera-t-il insensible aux maux que tu souffres, ne fera-t-il rien pour t'en délivrer ? Kalasrade tendra-t-elle inutilement les mains de la vertu suppliante ? Les larmes de la douleur & de la constance couleront-elles en vain de ses yeux purs & chastes ? Sadak sera-t-il sourd à la voix de sa bien-aimée ! O prophète ? Saint prophète ? Quel parti prendre ? Sadak s'élèvera-t-il contre son sultan, pour qui il a tant de fois exposé sa vie ? Non. Sadak renoncera-t-il à la foi que le sang des croyans a plantée & arrosée dans les plaines fertiles de l'*Europe* & de l'*Asie* ? Non. Sadak souffrira-t-il donc patiemment l'injustice d'Amurath ? Ah! c'est le plus affreux des tourmens ; ce seroit souffrir mille morts ensemble. Quoi ! je me révolterai contre celui qui fut mon ami, & qui est encore mon roi ? --- Mais, je ne dois plus balancer. Le serment que j'ai fait dans le Divan met fin à toutes mes délibérations. Je l'ai promis ; & ma pa-

role est inviolable. Cependant, avant de m'exiler volontairement de ces lieux qui m'ont vu naître, je verrai Kalafrade, ou je périrai de la main des esclaves qui la gardent. Elle est à moi, malgré le bras puissant qui l'opprime. Amurath ratifia lui-même le vœu solemnel qui nous unit. Il ne peut blâmer l'amour qui m'entraîne dans ses bras ».

Ces réflexions fixèrent Sadak dans la résolution de s'introduire dans le férail du sultan s'il étoit possible. Il revint à la ville pour y prendre ce dont il croyoit avoir besoin pour l'exécution de son projet.

Il alla au Bezestein, où il acheta un crampon de fer à cinq branches, avec un anneau au centre, une corde de soie longue de cinquante pieds, une petite truelle de fer & un poignard.

Ainsi armé il descendit le soir vers le côté de l'eau entre *Pera* & *Constantinople*. Se jetant précipitamment dans une petite barque, il entra d'abord dans le golphe Kératius, & passa rapidement à *Risculа* qui est sur un rocher près de la côte d'*Asie*, en face de la muraille orientale du férail.

Sadak attendit la nuit en cet endroit. Il se flattoit de tromper la vigilance des Janissaires, & que les ombres qui couvriroient

alors le palais, seconderoient son entreprise. Quand il jugea l'heure favorable, il côtoya le sérail, & s'avança avec sa barque jusqu'à six-cent pas de la côte.

La garde qui faisoit alors la ronde, s'arrêta au bruit des rames de Sadak. On dépêcha une galère pour aller voir ce que c'étoit.

Les Janissaires dirigèrent les rameurs vers l'endroit où ils croyoient avoir entendu quelque bruit. En moins de trois minutes, Sadak apperçut une des galères royales qui s'avançoit vers lui.

Charmé de voir si bien réussir son stratagême, il se glissa doucement dans l'eau par le côté opposé de sa barque. Il nagea sous l'eau, évitant la galère, & ne paroissant que pour respirer, jusqu'à ce qu'il atteignit la côte. Il prit terre entre *Sera-Burni* & la porte *Topcapu*, par où les esclaves du sérail avoient enlevé sa chère Kalasrade.

Il n'y avoit point de temps à perdre. Sadak, ne doutant pas que les Janissaires ne revinssent à la côte, dès qu'ils verroient qu'il n'y avoit personne dans la barque abandonnée au courant de l'eau, se hâta d'escalader la muraille. ·eta son crampon de

fer, qui s'y attacha aussi-tôt, & au moyen de la corde, il fut bientôt sur la muraille; elle lui servit ensuite à descendre dans les jardins du sérail. Il détacha le crampon & la corde; & faisant un trou dans la terre avec sa truelle, il les y cacha. Il s'avança vers le palais par un petit bosquet assez couvert.

Sadak eut à peine le temps de se remettre un peu. Il ne tarda pas à entendre la galère qui abordoit au côté opposé de la muraille. Il étoit même assez près pour distinguer ce que disoient les Janissaires.

Il comprit, par leurs discours, qu'ils avoient été fort allarmés de rencontrer une barque flottante au gré des flots, sans y trouver personne; qu'ils avançoient à grands pas vers la porte *Topcapu*, pour porter l'alarme à la garde intérieure du sérail.

Une nouvelle frayeur le saisit: il entendit les pas précipités d'un homme qui le suivoit à la trace: il s'arrêta un moment pour prêter l'oreille. L'inconnu étoit justement entré dans le même bosquet où Sadak se croyoit caché.

Qoique Sadak fût plus troublé alors de l'approche d'un seul homme, qu'il ne l'avoit été autrefois à la vue d'une armée

entière, il eut assez de présence d'esprit pour tirer son poignard, & de courage pour se détourner & marcher droit à l'étranger qu'il prenoit pour un garde du sérail. Il alloit le frapper, lorsque Doubor s'écria: » O Sadak! épargne ton ami ».

Sadak, troublé par le bruit des Janissaires, & par la crainte qu'il en avoit, ne s'étoit pas ressouvenu d'abord que le fidèle eunuque lui avoit donné rendez-vous à cet endroit. Confus de sa méprise, il jeta le poignard à terre & dit:

» Mon ami, pardonnez au trouble dont je ne suis pas encore bien remis. Ciel! qu'allois-je faire! J'allois sacrifier le seul homme qui m'aime! J'ai levé le poignard du soupçon sur le seul cœur sensible aux malheurs de l'infortuné Sadak!

» Brave & généreux Sadak, répondit le chef des Eunuques, vos soupçons ne m'étonnent point, & j'aurois tort de m'en offenser! L'homme vertueux ne fuit point la lumière; & le noble guerrier n'est point fait aux démarches cachées d'un voleur nocturne. Mais hâtons-nous d'aller au sérail. Entrez auparavant dans ce cabinet de verdure; prenez cet habit de muet que j'y ai

caché pour vous. Je l'allois chercher lorsque vous m'avez saisi par le bras ».

Sadak remercia le chef des eunuques, prit l'habit de muet, laissa les siens à la place dans le même cabinet, & suivit Doubor, son fidèle conducteur.

Doubor marcha vers le sérail, faisant signe aux eunuques qui étoient en sentinelle aux différentes portes, de se retirer. En entrant il dit au muet de le suivre dans l'appartement de Kalasrade.

Sadak étoit au comble de la joie. Il alloit voir sa chère & tendre Kalasrade. Mille mouvemens s'élevoient dans son cœur vertueux & infortuné. Cependant il sut se commander à lui-même ; & un air tranquille cachoit l'agitation de son ame.

Après avoir traversé plusieurs galeries, ils arrivèrent à l'appartement de la belle Kalasrade. Doubor alloit l'ouvrir, lorsqu'il apperçut à la porte les pantoufles du sultan. Doubor frémit à cette vue.

» O Mahomet ! dit-il à voix basse, Amurath s'est levé dans le silence de la nuit ; & il est dans l'appartement de Kalasrade » !

Les paroles de Doubor furent un poison mortel sur le cœur de Sadak. Son sang se

glaça, & à peine put-il survivre à ce coup inattendu.

» O Doubor! Doubor! s'écria d'une voix entrecoupée le malheureux fils d'Elar. O Doubor! soutiens-moi. Je vais tomber mort à tes pieds. --- Ah tyran! --- ô mon ami! Que vas-tu devenir! Malheureux Sadak! --- O Mahomet! O Alla! Ai-je mérité ce dernier supplice? Si je l'ai mérité, que ton tonnerre m'écrase pour épargner le fidèle Doubor. Si je ne l'ai pas mérité fortifie mon cœur; tire-nous de ce danger où tu as permis que nous nous soyons engagés par un excès de vertu! O que ne suis-je un ver de terre écrasé sous les pas d'un géant; un crapaud qui se nourrit d'immondices; un chameau qui voyage dans le désert; un âne sauvage des montagnes? Au moins, je serois seul malheureux, & je n'aurois pas entraîné Doubor dans mon infortune».

Tandis que Sadak répandoit ses plaintes amères dans le sein de son ami, Doubor couvroit sa tête de ses vêtemens, de peur que le son de sa voix ne pénétrât jusques dans l'appartement au travers de la muraille, & ne donnât de justes soupçons à Amurath. Mais, quoiqu'il fît, il ne put empêcher Sadak d'exhaler les soupirs de sa douleur.

Il étoit comme le sanglier de la forêt, percé des traits de mille chasseurs.

Au milieu de son affliction, la porte s'ouvrit. Amurath parut. Sadak tomba la face contre terre.

» Doubor, dit le sultan, où étois-tu ? où sont les gardes ? Quel est ce muet qui reposoit tout-à-l'heure sur ton sein ? Que fais-tu à cette porte dans l'ombre épaisse de la nuit » ?

» O glorieux monarque ! répondit Doubor, lorsque mon maître s'est retiré pour reposer, je suis venu faire ma ronde accoutumée, examinant toutes les gardes pour voir par mes yeux si tout étoit dans l'ordre & chacun à son poste. A mon retour, m'appercevant que mon seigneur étoit levé, j'ai appelé ce muet, n'osant pas troubler la démarche secrette de mon maître par le bruit de son garde, & je t'ai suivi à l'appartement de ta belle Kalasrade. J'attendois ici, dans la pensée que mon seigneur pouvoit avoir des ordres à donner à son esclave; ce muet est tombé malade; &, par compassion, je le laissois s'appuyer contre ma poitrine. J'ai appris par la bonté que mon seigneur daigne avoir pour son esclave;

à imiter, selon ma foiblesse, les sublimes vertus du favori d'Alla.

» Doubor, dit Amurath, je recommande cet esclave à vos soins ; & puisqu'il est malade, je lui donne Kalasrade pour garde. Faites-le entrer d'abord dans son appartement. La belle précieuse dédaigne constamment mon amour ; les caresses du fils d'Othman dégoûtent l'esclave de Sadak. Il faut la servir selon son goût. Faites mettre ce muet sur le sopha de Kalasrade ; qu'elle s'imagine que c'est son amant, qu'elle le reçoive dans ses bras ; qu'elle l'appelle son bien-aimé, son maître, jusqu'à ce que le jour lui apprenne comment je punis ses dédains ».

Le cœur de Doubor se réjouissoit intérieurement de ces paroles d'Amurath, mais il n'en laissa rien éclater au-dehors. Sans paroître trop empressé à exécuter ses ordres, il lui répondit :

» Que l'illustre descendant d'Othman, la gloire de l'*Asie*, me permette de le suivre auparavant jusqu'à son royal appartement.

» Doubor, reprit vivement Amurath, faites ce que je dis. Esclave, obéissez à l'instant. Faites entrer ce malheureux chez Kalasrade, & qu'elle le reçoive dans ses bras ».

Le chef des eunuques s'inclina profon-

dément, & mettant ſes deux mains ſur ſa poitrine, il dit :

» La volonté d'Amurath eſt la loi de ſon eſclave ».

Dès que le ſultan ſe fut retiré, Doubor parla ainſi à ſon ami Sadak.

» Fils d'Elar, l'ami de mon cœur, le bien-aimé de Kalaſrade, qui partage avec elle mon eſtime, tu vois la protection d'Alla. Lève-toi : hâte-toi d'éxécuter les ordres d'Amurath ».

» Oui, fidèle & généreux Doubor, répondit Sadak, tu es un baume ſalutaire ſur l'ame ulcérée de ton ami, tu es un rayon céleſte dans l'eſprit de celui qui eſt affligé ; je me lèverai & je bénirai la ſource éternelle du bonheur des juſtes, qui vient d'opérer un ſi merveilleux changement en ma faveur. A préſent, ô Doubor ! je ſuis plus qu'Amurath. Je vais jouir des délices du paradis, dont Alla a défendu la poſſeſſion au monarque de l'*Aſie*. Tandis que le ſultan, rongé de chagrin & ſouillé d'injuſtice, va chercher un repos qui le fuit, je vais goûter le plaiſir le plus pur. — Mais pourquoi tarder plus longtemps à voir Kalaſrade ? La vie eſt courte, ſes plaiſirs ſont paſſagers » !

Doubor lui répliqua :

» Fortuné Sadak, souffrez que je prévienne Kalasrade ; elle n'est point préparée à vous voir. Votre présence inattendue produiroit sur elle un effet violent auquel elle ne pourroit peut-être pas résister dans l'état de foiblesse où elle est après avoir tant souffert. Craignez de lui donner la mort, au lieu de la voir partager votre bonheur ».

Sadak se rendit à ces raisons. Doubor entra seul chez Kalasrade, pour lui annoncer la visite de son cher Sadak.

Le chef des eunuques revint l'instant d'après, & dit à Sadak que sa chère & fidelle Kalasrade l'attendoit.

Dès qu'elle le reconnut déguisé sous l'habit d'un muet, elle vola à sa rencontre. Ses yeux exprimoient les transports de son cœur. La joie, la crainte, la surprise l'amour agitoient son ame. Elle le pressoit entre ses bras & contre son sein.

" O Sadak ! s'écria-t-elle, en l'arrosant des larmes de sa joie, l'ame de mon ame, le roi de mes pensées, la vie de mon cœur, le protecteur de ma vertu. Ah ! combien j'ai soupiré après cet heureux moment ! Oh ! combien Kalasrade a souffert de ton absence ! Sadak, mon cher Sadak, j'étois comme la tourterelle du désert qui pleure

ſa compagne. J'étois comme la colombe qui ne ceſſe de gémir. A préſent je ſuis comme la biche qui bondit dans la plaine fleurie, ou comme l'oiſeau qui ſuce la roſée du matin ſur la fleur des orangers & des grenadiers „.

„ O tendre & conſtante Kalaſrade ! répondit Sadak, combien je vous ai cherchée ! J'ai parcouru les plaines & les forêts, appelant ma chère Kalaſrade ; & ne vous trouvant point, j'étois comme le plus lâche des eſclaves au jour de la bataille, comme un ſoldat que l'ennemi a déſarmé, comme un lion pris dans les filets des chaſſeurs, comme un léopard au milieu des eaux. A préſent je ſuis comme un héros qui écraſe ſon ennemi ; comme un conquérant dans un jour de triomphe ; ou comme un tigre qui dévore ſa proie, comme l'aigle altier qui ſe cache dans les nues. Oh ! combien j'ai de choſes à dire à Kalaſrade ! Elle eſt l'eſclave d'Amurath ! Peut-être ſouffre-t-elle avec peine que je cueille des baiſers réſervés au ſultan. Peut-être Kalaſrade n'eſt plus la femme de Sadak, mais la ſultane de l'empire Ottoman „.

„ Injuſte & cruel Sadak, répliqua la belle Kalaſrade, en verſant un torrent de

larmes ; ton cœur peut-il former des soupçons contre le mien ? O Sadak ! puis-je te manquer de foi, moi qui n'ai jamais formé de désir qui n'eût Sadak pour objet » ?

« Eh ! comment, dit Sadak, avec le même air soupçonneux, comment la foiblesse d'une femme auroit-elle pu résister au pouvoir impérieux du fils d'Othman ; d'un tyran qui a pu arracher par force ce qu'il auroit essayé en vain d'obtenir par des voies plus douces » ?

« Maître aimable de mes pensées, répondit Kalasrade, on est bien fort quand le pouvoir d'Alla nous seconde. Le prophête a exaucé mes vœux. L'oiseau d'Adiram a versé le baume de la consolation sur mon ame affligée. Le généreux & compâtissant Doubor m'a aidée de ses conseils. Elar, ton père, lui sauva la vie ; & par reconnoissance, il a sauvé l'honneur de la femme de son fils des piéges & des pensées infâmes d'Amurath ».

Tandis que Kalasrade prononçoit ces derniers mots, Doubor paroissoit confus ; mais trop pleine de reconnoissance pour son généreux bienfaiteur, elle ne prit pas garde à la confusion de Doubor.

« Et par quels stratagêmes, demanda Sa-

dak, la fidelle Kalafrade a-t-elle fu éviter le malheur que je craignois ?

« O roi de mes affections ! continua Kalafrade, je n'envie point cette gloire à celui auquel feul elle appartient. La prudence de Doubor m'a fauvée. Il m'a fauvée ! il m'a fait connoître combien il s'intéreffoit au malheur du fils d'Elar. Il m'a confeillé de recevoir la vifite d'Amurath avec une douceur apparente, de paroître même difpofée à me rendre à fes défirs, pourvu qu'il me jurât de m'accorder une grâce que je lui demanderois comme abfolument néceffaire pour me rendre digne de lui ».

« Et, demanda Sadak, d'un air inquiet, à quel prix Kalafrade a-t-elle obtenu d'Amurath ce ferment terrible » ?

« Hélas ! généreux Sadak, dit Doubor en les interrompant, que le cruel fultan a bien fu tourner contre nous notre ftratagême ! Il nous a pris dans les piéges que nous lui avions tendus ».

« Que veut dire Doubor, reprit Kalafrade, le front de Sadak fe couvre des nuages d'une fombre trifteffe. Un éclairciffement que je croyois propre à calmer fes alarmes, produit un effet contraire. Dou-

bor ; ne dites-vous pas qu'Amurath a tourné contre nous notre ſtratagême ? Voulez-vous dire qu'il a oſé me calomnier ; que ne pouvant me ravir l'honneur, il a oſé faire un uſage malin des paroles trompeuſes par leſquelles j'ai obtenu de lui le ſerment que je déſirois. Si le tyran a mal parlé de moi, il outrage la vérité. Non, Sadak, jamais Kalaſrade n'a outragé celui qui règne ſur ſon cœur. Toutes mes penſées ſont rapportées à Sadak, & je l'ai reſpecté dans mes paroles. Alla m'en eſt témoin : mon corps eſt pur comme mon ame. Amurath, le vil Amurath, n'a point porté ſes mains infâmes ſur la femme de Sadak ».

« Tranquiliſez-vous, belle Kalaſrade, dit Doubor ; & vous, brave Sadak, diſſipez vos ſoupçons. Kalaraſde a rejeté conſtamment les propoſitions d'Amurath. Vous l'avez entendu vous-même de la bouche du ſultan. Il ne s'eſt point vanté d'avoir obtenu des faveurs dont il n'auroit peut-être pas voulu, s'il ne les eût dues qu'à la force. Amurath eſt cruel & vindicatif ; mais ſa parole eſt ſacrée, & il aimeroit mieux perdre ſa couronne que manquer à ſon ſerment. Ainſi vous n'avez rien à craindre de ce côté-là, couple tendre & conſtant !

Voici comment il a ſu tourner nos armes contre nous mêmes, ô douce maîtreſſe du cœur de Sadak ! Quand il a ſu la difficulté d'avoir des eaux de la fontaine d'Oubli ; &, voyant que cette expédition rejetoit bien loin le moment de ſon bonheur, il a cherché les moyens de vous rendre cet intervalle auſſi douloureux qu'à lui-même ; par un artifice dont Sadak ſeul peut vous inſtruire, il l'a engagé à ſe lier par un ſerment ſolemnel, à tenter lui-même cette conquête, à partir avant trois jours & à ne remettre les pieds ſur les terres de l'empire Ottoman, que lorſqu'il auroit puiſé des eaux de cette fontaine inacceſſible ,,.

“ Que me dites-vous, Doubor, s'écria Kalaſrade pénétrée de la douleur la plus vive ? O Alla ! Qu'ai-je fait ? Sadak, daigne jeter un regard ſur moi. Que dis-je ? Détourne à jamais tes yeux pour ne plus voir celle qui cauſe tous tes malheurs. Oh ! maudits ſoient la langue, le cœur, & la tête coupables qui t'exilent de ces lieux ! O tendre oiſeau d'Adiram ! ô Doubor, mon conſolateur ! N'avez-vous pas vu le poiſon diſtiller de la langue perfide de l'aſpic ? Ne ſaviez-vous pas que des flammes brûlent

dans les flancs embrâſés du Sanctorin, lors même que la ſurface en eſt couverte d'herbe fleurie „.

“ O Sadak, Sadak ! laiſſe-moi plutôt m'aller jeter aux pieds d'Amurath ; qu'il ſatisfaſſe ſa brutale paſſion, & que Sadak n'aille point affronter mille morts. Hélas ! quoiqu'il m'en coûte, tout eſt permis pour ſauver des jours ſi précieux. O roi de mes penſées ! les ſables perfides vont ouvrir des abîmes ſous tes pas. Les mauvais *génies* t'écraſeront du haut de leurs rochers ; & ton corps abandonné ſur une rive étrangère, ſera déchiré par les vautours de l'air, ou englouti par les monſtres de la mer. Alors le cruel & injuſte Amurath, délivré de toute crainte, ſouillera les reſtes de la beauté de ta chère Kalaſrade „.

“ Non, reprit Sadak plein de rage ; ce bras frappera la tête du tyran, & le ſang Ottoman ſera verſé avant que Kalaſrade devienne la proie de la paſſion cruelle d'Amurath „.

“ Ah ! Sadak, où t'emporte ta colère, répartit le chef des eunuques ? Quels noirs projets s'élèvent dans ton ame rebelle ? Mais ne penſe pas que je ſois ni un ſpectateur tranquille, ni un complice de ta ja-

louſe fureur. Fidèle à mon maître, je protégerai ſa vie aux dépends de la mienne, même contre les entrepriſes de Sadak. Je ſuis bien éloigné d'approuver les injuſtices d'Amurath, mais je ne le livrerai point au poignard d'un aſſaſſin. Homme téméraire, modère ta fureur. Tandis que Sadak ne cherchera qu'à recouvrer ſon tréſor précieux, ſa chère Kalaſrade, je le ſervirai avec zèle. La juſtice & la reconnoiſſance m'en font un devoir. Mais ſi Sadak oſe attenter à la vie d'Amurath, la reconnoiſſance & la juſtice me feront prendre la défenſe du ſultan mon maître ,,.

" O généreux Doubor ! dit Sadak, tes reproches ſont juſtes. Je ſerois un malheureux, indigne de reſpirer, ſi, tandis que la race d'Othman eſt preſqu'éteinte, j'envîois à notre ſainte religion ſon dernier protecteur. Non, fidèle eunuque, l'homme qui, pour une injure particulière, trouble la paix de ſon pays, ne mérite ni grâce ni pitié.

" Eh quoi ! s'écria Kalaſrade en fondant en larmes, c'eſt donc le devoir d'un vertueux patriote, de ſacrifier ſon bonheur particulier à l'oppreſſion publique ? Pourquoi la race d'Othman eſt-elle ſur le trône de l'Aſie, ſinon pour faire le bonheur des croyants ?

croyans? Et si le tyran viole tous les devoirs de la société, n'est-ce pas lui qui trouble le premier la paix de ses sujets? -- Mais, ô Sadak! tu es un généreux patriote! Tu peux voir ton palais en cendres, & ta femme arrachée de tes bras, orner le sérail du tyran! Tu peux ramper servilement devant un prince injuste, appeler sa volonté barbare, la loi d'Alla & de son prophète! Tel est donc l'amour de Sadak, telle est la protection qu'elle accorde à la vertu de Kalasrade! O prophète, daigne entendre les cris de ma douleur! Et toi, être suprême, puissant Alla! Toi dont le pouvoir protège la foiblesse de tes serviteurs, je n'attends de secours que de toi seul. Donne-moi la force, & je défendrai ma vertu, que le cruel Sadak livre à la merci du tyran. Fortifie mon foible bras, & le méchant sera écrasé.

« O Kalasrade! dit Sadak, demande plutôt au prophète qu'il arme Sadak de courage; qu'il décide mon cœur incertain; qu'il m'apprenne à accorder l'amour que j'ai pour Kalasrade, avec la soumission que je dois à la volonté de mon souverain.

« Hélas! interrompit Doubor, j'espérois que cette entrevue auroit quelque

douceur pour Sadak & Kalâſrade. Je voulois conſoler leurs cœurs affligés ; & je vois que l'emportement de la fureur a rempli des momens dûs à l'amour. L'Orient brille déjà des premiers feux du jour. N'attendons pas que le père de la lumière, chaſſant les ombres de la nuit, rende notre retraite dangereuſe. Allons, Sadak, retirons-nous. Quittons la belle Kalaſrade, dans la ferme aſſurance qu'Alla ſaura parer le malheur que vous appréhendez, & conſerver Kalaſrade digne de vous, jusqu'à votre heureux retour.

“ Quitter Kalaſrade ! reprit Sadak en la regardant d'un air tendre & touchant ! O Doubor ! quel ordre me donnes-tu „ ? ---

“ Adieu, brave & noble guerrier, interrompit bruſquement Kalaſrade ; ton maître te demande ta femme, tu dois la lui livrer. C'eſt ton premier devoir. Adieu, Sadak. Amurath approche, l'œil paſſionné, & le cœur brûlant du déſir de preſſer entre ſes bras ardens la trop vertueuſe Kalaſrade. Sadak, retire-toi dans quelque lieu obſcur à couvert des traits de la rage amoureuſe du ſultan, à moins que tu n'aimes mieux être le témoin docile & ſoumis de ſes vertueux plaiſirs. Oui, continua Kalaſ-

rade, telle eſt ton intrépide ſoumiſſion, tu pourrois voir ſans émotion la foible Kalaſrade livrée à la furieuſe paſſion du juſte Amurath, expirer entre ſes bras, non d'amour, mais d'horreur „.

O Sadak! s'écria Doubor, ſi vous reſtez encore un moment nous ſommes perdus. O Kalaſrade! ſi vous l'aimâtes autrefois, ne le retenez plus. Ne nous perdez pas, vous, lui & moi „.

Cependant, Kalaſrade adouciſſoit la dureté de ſes paroles par les careſſes qu'elle prodiguoit à Sadak; elle le tenoit étroitement ſerré entre ſes bras, & ne pouvoit ſe réſoudre à le laiſſer aller.

“ Non, dit-elle à Doubor, tu ne m'arracheras pas le ſeul bien qui me reſte. Ame baſſe & ſervile, veux-tu m'ôter Sadak pour me livrer au féroce Amurath. Laiſſe-moi jouir de la dernière heure de ma vie. Dès que Sadak m'aura quittée, mon foible bras ſaura me priver pour jamais de la vuë & des embraſſemens du ſultan „.

“ Te quitter, diſoit Sadak; te livrer en proie à la tyrannie plutôt qu'à l'amour d'Amurath! Non, Kalaſrade, laiſſe venir le tyran. Nous tromperons ſa méchanceté:

nous chercherons une paix éternelle dans l'ombre de la mort „.

Doubor essaya en vain de les séparer : ils ne l'écoutoient plus. Ils s'oublioient eux-mêmes, fermoient les yeux sur le danger qui les menaçoit, eux & leur fidèle ami, pour se livrer aux emportemens d'une tendresse aveugle. En un mot, ils étoient déterminés à ne se point quitter, quoiqu'il en pût arriver.

Le jour commençoit à paroître. L'eunuque fit un dernier effort. Tout occupés de leur amour, ils étoient sourds à sa voix. Il quitta l'appartement de Kalasrade pour passer dans celui du sultan.

Sadak & sa bien-aimée ne s'apperçurent pas même que Doubor les quittoit. Ils continuoient à se prodiguer mille caresses, prenant Alla & Mahomet à témoin de la constance & de la pureté de leur tendresse mutuelle.

Au milieu des plus vives expressions de leur amour, l'oiseau d'Adiram entra par les fenêtres de l'appartement, vint se percher sur l'épaule de Sadak, & leur parla ainsi de la part de sa maîtresse.

« Nous mettons notre bonheur à consoler les affligés. Les habitans du ciel descen-

dent volontiers sur la terre, lorsqu'ils y voient des malheureux à secourir, & des justes à protéger contre des méchans. C'est pourquoi, j'ai envoyé des paroles de consolation à Kalasrade, lorsqu'elle étoit prête à devenir la proie du tyran. Adiram a touché Doubor de compassion pour la belle affligée; & par ses conseils, Amurath s'est engagé par un serment inviolable à respecter la vertu de Kalasrade, jusqu'à ce qu'il lui eût procuré des eaux de la fontaine d'oubli. C'est encore par le ministère du fidèle eunuque que Sadak a pu parvenir au bonheur de voir Kalasrade ».

« Mais, hélas! couple malheureux, combien vous avez mal profité de ma favorable assistance! Vous avez perverti les desseins d'Adiram. Où est cette fermeté qui vous rendoit dignes de la protection de notre race céleste? Par votre indiscrétion, vous avez changé une constance vertueuse en une passion criminelle. N'est-ce pas un crime horrible d'avoir violé les devoirs de l'amitié, & la loi de Mahomet, en sacrifiant indignement le généreux Doubor aux emportemens de votre amour aveugle, au risque d'en être vous-mêmes les victimes? L'amour est un sentiment céleste qu'Alla mit

dans le cœur des hommes pour les unir par les liens d'une vie sociale, pour adoucir les cœurs sauvages, comme l'or s'affine dans le creuset par l'ardeur d'un feu violent. Quand il est réglé par la religion, le prophête l'approuve. Alla le protége. Mais les faveurs du ciel sur les méchans sont comme le feu de sa colère ; & la passion qui passe les bornes de la raison & de la religion devient l'esclave du péché. Quoiqu'Alla ne vous ait point abandonnés, & que vous ayez dû apprendre, par les marques de sa protection sur vous, à vous résigner à sa volonté, & à supporter avec patience les maux attachés à l'humanité, vous vous êtes livré imprudemment au caprice de l'amour ; & par une vaine confiance en vous-mêmes, vous avez présumé de descendre dans les sombres demeures de la mort, sans y être appelés par celui qui vous a ouvert les portes de la vie. Qui êtes-vous donc pour usurper ainsi un empire absolu sur des jours que vous tenez d'Alla ? Qui vous a donné le droit de détruire ce temple d'argile qu'il anima de son souffle divin ? Quel courage y a-t-il à aller chercher dans l'ombre du tombeau un asyle honteux contre les dangers qui vous poursuivent ? Cependant, sa-

chez que, ſous le règne d'Alla, le mal n'accablera point les enfans des hommes. C'eſt lorſque le péril eſt le plus grand qu'ils doivent le plus compter ſur ſon aſſiſtance divine, puiſqu'alors il peut ſeul les délivrer. Mais la conſtance de ceux qui ſouffrent eſt la meſure de ſa protection ſur eux. Il ne manque jamais aux juſtes. Il n'appartient donc qu'à lui ſeul, ou de les appeler à lui, en les délivrant des miſères de cette vie mortelle, quand il le juge à propos, ou de les faire triompher de la malice de ceux qui les perſécutent; ou encore d'épurer leur vertu par de nouvelles adverſités.

» Ainſi vous parle Adiram, le *génie* de Sadak & de Kalaſrade, qui eſt forcé par la loi du deſtin, à abandonner ſes pupiles aux malheurs qu'ils ont attirés imprudemment ſur eux ».

L'oiſeau d'Adiram, ayant fini de parler, s'envola rapidement dans les jardins du palais, laiſſant la tendre Kalaſrade fondante en larmes ſur le ſein de Sadak, qui n'étoit ni moins ſurpris, ni moins affligé qu'elle.

Dès que l'oiſeau fut parti, Sadak entendit un grand bruit d'hommes qui marchoient précipitamment dans la galerie. Les portes de l'appartement de Kalaſrade s'ouvrent

avec violence. Les gardes du férail entrent, & se saisissent des deux infortunés, que leur tendresse indiscrète livroit à la rage du sultan.

Sadak voulut résister & défendre sa chère Kalasrade. Quoiqu'accablé par le nombre, il se saisit de l'eunuque qui vouloit la lui ravir, & il le renversa.

La résistance de Sadak étoit inutile. On l'arracha bientôt des bras de sa femme, & on le chargea de fers.

Dès que Sadak fut enchaîné, le chef des eunuques parut à la porte, en demandant à haute voix :

« Esclaves, l'incrédule Sadak, qui a osé pénétrer dans l'enceinte sacrée du férail d'Amurath, est-il pris ?

„ Oui, répondirent les gardes, il est dans les fers, & nous n'attendons que tes ordres pour envoyer son ame dans le lieu destiné à celles qui ont osé se révolter contre leur souverain.

„ Esclaves, répliqua Doubor, attendez la présence d'Amurath, qui le réserve à de plus grands supplices „.

Sadak étoit indigné de la conduite de Doubor & de sa contenance assurée. Kalasrade voulut lui faire des reproches. Mais elle craignoit d'offenser Adiram, & elle n'étoit pas

encore sûre que ce fût lui qui les eût livrés.

Bientôt la musique du sérail se fit entendre. Le chef des eunuques alla au devant d'Amurath.

“ Prince de ma vie, lui dit-il, tes esclaves se sont assurés de l'ennemi de ton repos. Il est dans les fers.

„ Fidèle Doubor, répliqua le sultan, j'approuve ton zèle. Où est cet infidèle qui a osé violer cette enceinte sacrée ?

„ Le voici, répondit Sadak d'un ton ferme, le voici, tyran : ose jeter les yeux sur moi, si l'oppresseur peut supporter les regards de celui qu'il opprime „. ---

A ce début, les gardes jugeant que Sadak étoit déterminé à insulter leur maître, lui fermèrent la bouche, d'abord avec leurs mains, puis avec un mords de fer.

La malheureuse Kalasrade, témoin du traitement indigne que l'on faisoit à Sadak, s'échappa des mains des gardes qui ne la tenoient que foiblement, pour voler à son secours. Sa tendresse lui donnoit de nouvelles forces.

“ Vils esclaves, dit-elle, le prenant entre ses bras, osez-vous traiter ainsi celui qui n'a d'autre crime que d'être vertueux & de m'aimer ! O Sadak ! noble & géné-

reux Sadak ! continua-t-elle, en verſant un torrent de larmes ; ô joie de mon ame, ſource de ma vie ! quels outrages ces barbares te font ſouffrir ! comment ont-ils oſé défigurer ta face reſpectable par des liens de fer ? Comment ton front, où la vertu reſpire, ne les a-t-il pas glacés d'effroi ? Et quelle gloire le cruel Amurath & ſes gardes furieux prétendent-ils tirer des coups dont ils accablent un malheureux ſans défenſe ? O Sadak ! ils t'ont enchaîné pendant ton ſommeil, & à préſent les tyrans inhumains rient de ta défaite „.

„ Pendant cet emportement de Kalaſrade, les gardes & leur chef Doubor reſtoient dans l'étonnement, n'oſant faire aucune démarche pour réprimer l'audace de cette femme furieuſe, en préſence d'Amurath, qui ne leur en donnoit pas l'ordre.

Le ſultan n'étoit pas moins confondu que ſes gardes. Chaque parole de Kalaſrade étoit un trait qui lui perçoit le cœur ; cependant ſa beauté, devenue plus touchante par les pleurs dont elle l'arroſoit, & l'aimable vivacité à laquelle elle ſe livroit aux dépens de ſa vie, affectèrent ſi fortement Amurath, que ſa bouche n'eut pas la force de prononcer l'arrêt de mort qu'il avoit médité.

Kalasrade osa couvrir de ses baisers le visage meurtri de Sadak. A cette vue, le tyran ne retint plus sa fureur; il cria au chef des eunuques :

“ Vil esclave, empêche cette femme furieuse de prodiguer à ce malheureux des caresses qu'elle refuse au puissant Amurath. Et vous, gardes, votre vie me répondra de votre négligence. Le rebelle Sadak devroit être déjà enseveli dans les horreurs de la mort.

Le chef des eunuques sépara Kalasrade de Sadak, qu'elle tenoit toujours étroitement embrassé. Il la remit aux mains de ses eunuques; puis il donna ordre aux gardes de passer le cordon fatal au cou de Sadak.

Kalasrade s'évanouit entre les mains des eunuques. Ses yeux égarés annonçoient l'état affreux de son ame. Ses lèvres étoient empreintes d'une pâleur livide.

Amurath craignant qu'elle n'expirât dans cet état de défaillance, ordonna vivement aux gardes de suspendre l'exécution du coupable; puis se tournant vers Doubor, il lui dit :

Doubor, elle expire! hate-toi de la secourir. J'en jure par Othman, si elle meurt, vous périrez tous ”.

Doubor & ses eunuques s'empressoient autour de Kalasrade pour la faire revenir. Tout étoit inutile ; déjà elle sembloit glacée par le froid de la mort. Le tyran, au désespoir, eut recours à Sadak ; il le fit relâcher, & lui dit de rappeler Kalasrade à la vie.

Dès que les gardes lui eurent ôté les liens de fer dont il étoit chargé, il se jeta sur le corps expirant de sa chère Kalasrade.

« Kalasrade, s'écria l'intrépide Sadak, j'envie ton sort. Le prophète des croyans t'a délivrée de la tyrannie d'Amurath. Non, Sadak n'arrêtera point dans cette prison de chair ton ame pure qui s'envole vers un lieu plus fortuné. Poursuis ta course glorieuse, esprit divin, va offrir ton innocence & ta vertu au pied du trône d'Alla. Que le son de la voix du malheureux Sadak ne te réveille point du sommeil des justes.

« Oh ! béni soit Alla, dit Kalasrade, en reconnoissant la voix de Sadak, où suis-je ? Dans quelles demeures heureuses m'avez-vous transportée, ô *Génies* bienfaisans ! Quelle douce musique s'est faite entendre ? La voix de Sadak console mon ame. Hélas ! le frisson de la mort est passé ; Sadak, tu me fais oublier toutes les cruautés du tyran.

Malheureuse Kalasrade, dit Sadak, tu re-

Que le son de la voix du malheureux Sadah ne te reveille pas du sommeil des justes.

E. De Ghendt sculp.

vis pour de nouveaux supplices. Pourquoi t'ai-je réveillée du sommeil paisible de la mort? --- Esclaves, rendez-moi mes fers, ajouta-t-il, d'un air déterminé; passez-moi au cou le cordon fatal. Non, Kalasradé, ma vertueuse compagne, je ne te rappellerai plus à la vie. Tyran, frappe-moi, je suis sûr à présent que Kalasrade me suivra dans l'ombre du tombeau.

Non, rebelle, dit Amurath, ta vie ne seroit rien, si celle de Kalasrade n'y étoit pas attachée. Vis afin qu'elle vive; mais c'est m'avilir que de parler à ce vil insecte. Doubor, séparez ces misérables; & pour l'amour de Kalasrade, conservez les jours de Sadak; qu'il ne manque de rien. Prenez encore un plus grand soin de ma belle sultane; ne souffrez pas sur-tout que dans les accès de son emportement elle attente à sa vie; la vôtre m'en répondroit. Doubor, quand vous aurez exécuté les ordres de votre sultan, vous viendrez me rejoindre dans le palais des peintures ,,.

Amurath se retira; Doubor vint le trouver, après avoir exécuté les ordres qu'il en avoit reçus, concernant Sadak & Kalasrade.

Fidèle eunuque, lui dit le sultan, j'ap-

prouve ta conduite ; il eût été dangereux, comme tu l'as très-bien obſervé, d'arrêter publiquement Sadak, le favori des Janiſſaires. Il pouvoit occaſioner une révolte générale. A préſent, il faut que tu le faſſes mourir auſſi ſecrétement que tu l'as pris. Sa mort eſt abſolument néceſſaire à mon repos, & mon amour l'exige. Ainſi, fidèle Doubor, que demain, avant que le ſoleil ſe lève ſur les terres immenſes de l'empire *Ottoman*, le cordon termine la vie d'un rebelle qui m'eſt odieux. Un petit nombre d'eſclaves te ſuffira, pour que l'exécution ſe faſſe ſans éclat „.

“ Seigneur, répondit le chef des eunuques, ta volonté fait ma loi : j'obéirai „.

“ Mais, Doubor, reprit Amurath, j'ai un doute à te communiquer. Tu dis que Sadak eſt rentré dans le ſérail par ton avis ; mais qu'étoit-il beſoin de l'introduire la nuit dans l'appartement de Kalaſrade ? Il ſuffiſoit qu'on l'eût trouvé dans les jardins du palais. Cette penſée me fait quelque peine. Je te ſoupçonne de trahiſon. Traître, tu l'as conduit, ſous les hâbits d'un muet, dans les bras de Kalaſrade. Eſclave infâme ! tu ments : Amurath eſt trahi „.

“ O le plus éclairé & le plus ſage des

musulmans ! rien ne peut être caché à tes yeux, répondit Doubor, sans perdre contenance. L'esclave qui ose former le projet de trahir mon seigneur, est sûr de la mort : rien n'échappe à ta pénétration. Hélas ! si je n'avois pas connu la profonde sagesse du père de la foi, j'aurois peut-être fait ce dont tu me soupçonnes. Mais en voulant servir mon sultan, & faire encore plus que je n'ai fait, j'ai perdu son estime „.

Ces dernières paroles furent accompagnées de larmes. Amurath lui demanda, d'un ton radouci, ce qu'il vouloit faire de plus qu'il n'avoit fait.

“ Puissant Amurath, répondit le chef des eunuques, lorsque j'eus fait entrer Sadak dans les jardins du sérail, pouvant lui parler en toute liberté, je lui demandai s'il ne consentiroit pas à céder Kalasrade au puissant & glorieux Amurath, supposé que le sultan lui donnât en échange une place de visir. Il me dit qu'il y consentiroit volontiers ; & que dès qu'il seroit sûr de sa nouvelle dignité, il feroit tout ce qu'il pourroit pour engager Kalasrade à aimer Amurath, comme elle l'avoit aimé lui même.

Après cette promesse, je ne pus lui refuser de voir Kalasrade, & je me flatois

que cette entrevue tourneroit à l'avantage de mon sultan ; c'est pourquoi je différai à te venir avertir de ce qui se passoit, jusqu'à ce que je sussé le résultat de cette conférence. Mais quand je l'eus introduit dans l'appartement de Kalasrade, au lieu de remplir sa promesse, il ne lui parla que de son amour & de sa constance. Aussitôt, me voyant si lâchement trompé, je vins en hâte t'avertir de la présence de Sadak ; & tes gardes se saisirent d'abord du faux muet „.

“ Cet éclaircissement me satisfait, dit Amurath ; & puisqu'il préfère l'amour aux honneurs, qu'il soit sacrifié à l'amour. Dépêche-toi, Doubor : chaque moment qu'il vit augmente mon inquiétude. Mais prends garde au moindre éclat : prends garde que son dernier soupir ne parvienne aux oreilles de Kalasrade ; il troubleroit à jamais sa paix & mon bonheur „.

A peine Doubor fut-il parti pour aller exécuter cet ordre inhumain, qu'Amurath se repentit de l'avoir donné.

“ Hélas ! disoit-il, qu'ai-je fait ? Mon emportement m'a fait oublier mon amour & mon serment. L'honneur & l'amour combattent dans mon cœur. Un serment solen-

nel me défend de jouir des embrassemens de Kalasrade, avant que je lui procure des eaux de la fontaine d'Oubli. Si Sadak meurt, qui pourra triompher des obstacles & des dangers de cette expédition ?

" Gardes, s'écria le sultan, d'un ton impatient, rappelez Doubor ; dites-lui qu'il diffère l'exécution de mes ordres, & qu'il vienne me parler à l'instant ".

Le chef des eunuques revint.

" Paix & gloire au puissant Amurath, dit-il, en se prosternant aux pieds du sultan : périssent tous tes ennemis " !

" Quoi ! malheureux, s'écria vivement Amurath, Sadak est-il au nombre des morts " ?

" L'ordre de mon seigneur étoit pressant, répondit Doubor ; je me hâtois de l'exécuter ; mais la voix de tes gardes s'est faite entendre : j'ai brisé d'abord le cordon fatal, déja serré au cou de Sadak : il attend la mort ou la vie ".

" C'est assez, Doubor, je suis content. Le misérable peut m'être bon à quelque chose. Ton maître, assez imprudent pour faire un serment téméraire, ne doit pas perdre le seul homme qui puisse désormais lui procurer les faveurs de Kalasrade ".

“ Hélas ! il eſt vrai, dit Doubor, ton eſclave ſe rappelle le ſerment qui t'empêche de goûter les fruits de ton amour dans les bras de la belle ſultane „.

“ Cependant, Doubor, continua le tyran, ne penſe pas qu'à l'exemple des chrétiens je viole ma parole, lorſque l'intérêt de ma paſſion l'exige. Non ; Sadak s'eſt engagé auſſi, par ſerment, à conquérir les eaux de la fontaine d'Oubli. S'il refuſe de partir pour cette expédition, alors ſon parjure me dégage de ma parole ; il doit périr, & Kalaſrade m'appartient : elle m'appartiendra encore, ſi Sadak m'apporte des eaux de la fontaine. Doubor, que le vaiſſeau ſoit prêt à faire voile pour l'iſle enchantée ; va dire à Sadak qu'il parte, ſelon le ſerment qu'il en a fait „.

“ J'obeis, ô deſcendant illuſtre de la race d'Othman ! Mais ſi le foible jugement de ton eſclave oſe propoſer ſon avis, ne feroit-il pas à propos que mon glorieux ſultan donnât le commandement du vaiſſeau à quelque capitaine affidé, qui eût un plein pouvoir ſur le rebelle Sadak ? car tu ſais, ô père des muſulmans ! tu ſais combien Sadak eſt aimé de tes troupes de terre ; les gens de mer ne lui ſont pas moins dévoués : tous,

tant les officiers que les soldats, sont pénétrés d'estime & de vénération pour lui. Il te souvient que dans la révolte des janissaires, arrivée au mois de *Muharrem*, lui seul put contenir les furieux & appaiser le tumulte. Alors il étoit fidèle à son prince; mais à présent Kalasrade est dans ton sérail. Je doute que son ame hautaine se porte aisément à servir l'amour de son sultan aux dépens de son propre cœur.

„Qu'il meure donc, dit Amurath, je ne veux avoir de rival ni en amour, ni en puissance. Puisqu'il a su se faire aimer de mes sujets autant ou plus que moi-même, il mérite doublement la mort. Cependant, Doubor, je crois connoître son ame droite & pleine d'honneur; il ne voudra pas violer son serment. C'est demain le jour qu'il a lui-même fixé pour son départ: qu'il soit à bord au lever du soleil.

„Prince des fidèles, dit Doubor, vous ne devez pas craindre que Sadak soit votre rival en rien. Après tout, sa gloire n'est qu'un rayon échappé de la splendeur qui suit par-tout Amurath.

„Il est vrai, dit le sultan; puisque son courage est nécessaire à mon repos, & que son honneur me répond de sa fidélité, va,

prépare tout pour son départ. Hâte-toi de lui porter mes derniers ordres : mon amour souffre cruellement du moindre délai „.

Le chef des eunuques ne différa pas d'un instant l'exécution des ordres d'Amurath. Il revint à la tour où Sadak attendoit la décision de son sort : il ordonna aux muets de se retirer.

Sadak, étonné de ce nouvel ordre, se leva en regardant Doubor avec des yeux qui marquoient son incertitude.

„ Sadak, lui dit Doubor, quand il fut seul avec lui, je t'apporte ta grâce. Le sultan épargne tes jours, parce que tu les as consacrés, par un vœu solemnel, au service de ton maître.

„ Traître ! répondit Sadak, si c'est à ton maître seul que je dois la vie, il oblige un ingrat, & je ne lui en sais aucun gré. Ma grâce ! Le tyran peut-il donc méconnoître jusqu'à ce point la malice de son cœur ? Est-ce donc une grâce, de me réserver à d'autres genres de tourmens, de m'exposer à mille morts pour une ? Va, fidèle eunuque, retourne vers ton maître ; dis-lui que Sadak ne veut point de la vie à des conditions aussi basses.

„ Malheureux Sadak, répondit Doubor,

que demandes-tu ? Ne t'es-tu pas lié par un ferment ? Quand Amurath te verra refuser d'accomplir ton vœu, ne se croira-t-il pas dégagé du serment que Kalasrade lui a arraché par supercherie ?

« Esclave, je ne te comprends pas, répliqua Sadak. Il y a une apparence d'amitié dans tes discours ; & cependant il me semble entendre un serpent se glisser doucement sous les fleurs ; & il est plus à craindre alors que quand ses horribles sifflemens annoncent sa marche & provoquent une défiance ».

« Je suis homme, dit froidement Doubor, je dois de l'humanité à tout le monde : mon cœur ne cherche pas même à se venger de l'aspic qui m'a voulu piquer lorsque je le caressois. Mais, Sadak, je n'ai pas dessein de te faire des reproches ; je te parle en ami ; obéis : l'obéissance est le seul moyen qui te reste pour obtenir d'Alla quelque consolation dans tes malheurs ».

« J'obéirai, Doubor, répondit Sadak, d'un air plus tranquille ; j'obéirai, puisque tu me le conseilles. Mais le temps fixé pour mon départ approche ».

« Ne craignez rien, dit Doubor, tout est préparé. Le vaisseau vous attend pour

mettre à la voile. Un habile capitaine vous guidera sûrement jusqu'à la vue de l'isle. Je ne puis vous en dire davantage. Amurath attend votre réponse, & je cours l'assurer de votre soumission ».

Sedak commença alors à s'accuser de légèreté, d'imprudence & de bassesse. Il soupçonna de nouveau la sincèrité du chef des eunuques. Mais Doubor étoit parti, & Sadak restoit seul dans sa tour du sérail.

« Alla, dit le malheureux fils d'Elar, prosterné la face contre terre, je te confie ce que j'ai de plus cher au monde. Prends ma chère Kalasrade sous ta divine protection; tu peux seul la soutenir, toi qui tiens le cœur des rois dans ta main puissante. Si ton bras fort daigne la soutenir, elle sera comme le rocher inébranlable au milieu de la mer agitée: les flots viennent se briser en gémissant à ses pieds ».

Le chef des eunuques assura le sultan que Sadak obéiroit. Il eut ordre de l'aller prendre à la tour du sérail avec une escorte suffisante, & de le conduire au port; ce qui fut exécuté dès le même soir. Sadak s'embarqua sans avoir occasion de témoigner sa reconnoissance à Doubor, à cause des

gardes, qui ne le quittèrent qu'au départ du vaiſſeau.

On mit à la voile; & dès que l'on fut en mer, le généreux fils d'Elar s'apperçut que le capitaine étoit un chrétien apoſtat, auquel on avoit confié cette expédition; Doubor n'ayant trouvé perſonne de ſa nation qui fût aſſez inſtruit dans la ſcience de la navigation pour faire ce voyage.

Le vaiſſeau vogua aſſez heureuſement pendant quelques jours, ayant le vent en poupe. L'infortuné Sadak étoit arraché malgré lui des lieux où ſa chère Kalaſrade étoit captive, comme l'agneau qui tette encore ſa mere, & que le vautour enlève dans la prairie.

Ces vents favorables furent bientôt ſuivis d'un calme aſſez opiniâtre, auquel ſuccéda enſuite un petit vent frais, dont le capitaine profita pour relâcher dans l'isle Serfu, où il reſta deux mois entiers, retenant l'équipage à bord, & ne permettant à perſonne de l'isle d'entrer dans le vaiſſeau.

Sadak, étonné de la conduite de Géhari, ſon capitaine, s'y ſoumit comme les autres, réſolu d'employer le temps à la méditation de la loi de Mahomet, qui l'armoit de courage contre la dureté de ſon ſort.

Enfin le capitaine reçut de Conſtantino-

ple les ordres qu'il en attendoit. Le vent devint favorable ; il mit à la voile, & entra dans l'Océan Atlantique.

A peine eurent-ils passé l'isle Kirigou, qu'ils furent assaillis d'une furieuse tempête ; & après avoir lutté plusieurs jours contre les flots & les vents, ils furent obligés d'entrer dans la baye qui embrasse la ville de Koron.

En vain les habitans de la ville firent signe aux gens de l'équipage de s'éloigner de leur port, les forces conjurées du ciel & de la mer les portèrent malgré eux jusques près du rivage, presqu'au pied des murailles de la ville. Effrayés de la tempête, qui sembloit recommencer avec une nouvelle fureur, ils gagnèrent précipitamment la côte ; & laissant le vaisseau à l'ancre près du rivage, ils coururent vers la porte de la ville.

« Où courez-vous, pauvres marins, s'écria un citoyen âgé de Koron ? Vous avez échappé à la fureur des eaux, pour périr victimes d'un air empoisonné ».

Cette terrible annonce les effraya. Sadak ne douta point qu'il ne trouvât la mort dans cette ville, que la peste ravageoit ; mais la vie lui étoit à charge, puisqu'il n'avoit

voit aucune espérance de revoir Kalafrade.

Le capitaine Géhari ordonna à sa troupe de garder Sadak à vue; & en même temps il envoya dire au gouverneur de la ville qu'il étoit chargé d'une commission importante de la part d'Amurath; qu'il avoit à bord un prisonnier d'état, qu'il devoit confier à sa garde.

Sadak parut surpris de sa conduite : il dit qu'il ignoroit qu'on dût le traiter en prisonnier, & que Gèhari eût encore aucun pouvoir sur sa personne.

« Seigneur, répondit le capitaine, ne vous allarmez point : je n'ai aucun ordre de vous maltraiter. Si j'en avois, votre générosité ne me laisseroit pas la force de l'exécuter. Seulement on m'a ordonné de ne point aborder, s'il étoit possible, sur les terres de la domination Ottomane, mais si la nécessité m'y forçoit, de vous garder à vue comme mon prisonnier ».

« Géhari, répondit Sadak, suivez les ordres que votre maître & le mien vous a donnés. Sa volonté fait notre loi, & je m'y soumets sans peine ».

Il étoit heureux pour Géhari d'avoir un prisonnier d'une ame aussi noble que celle du généreux Sadak. Car telle étoit la con-

Le ſpectacle qui fixa le plus ſon attention, fut celui de deux jeunes enfans à genoux auprès d'un vieillard reſpectable, dont ils recueilloient le dernier ſoupir empoiſonné, unique & fatal héritage que leur laiſſoit leur père expirant. Leurs tendres larmes, leur pieuſe attention toujours fixée ſur le viſage du vieillard mourant, & leur humble ſoumiſſion à la volonté du ciel, émurent l'ame de Sadak long-temps avant qu'il s'apperçût que c'étoient ſes propres enfans qui rendoient les derniers devoirs à Mépiki, père de Kalaſrade.

„ O mes enfans! mes vertueux enfans! s'écria Sadak en ramaſſant un reſte de force pour ſe traîner juſqu'à eux, puiſſe Alla bénir votre père! Vous vous montrez les dignes fils de Sadak & de Kalaſrade. Votre père eſt plus content de vous voir remplir ainſi les devoirs de l'humanité que de triompher d'une armée innombrable „.

Le ſaiſiſſement de Codan & d'Ahud à la vue de leur père qu'ils reconnurent plutôt au ſentiment de la nature, qu'à la reſſemblance de ſes traits que la maladie avoit défigurés, ne les empêcha point de ſatisfaire à leur pitié envers. Mépiki Ils lui fermèrent les yeux, l'arroſèrent de leurs pleurs, &

embrassèrent avec vénération le visage glacé de leur ancêtre respectable.

L'ame de Sadak fut attendrie jusqu'aux larmes. Celui que la vue d'une armée entière n'auroit pas fait changer de contenance, ne put supporter sans défaillance ce spectacle touchant.

Codan & Ahud, voyant leur père évanoui, volèrent à son secours. Ainsi le plaisir de revoir l'auteur chéri de leurs jours fut mêlé de la plus vive douleur. Cependant leurs soins firent revenir le vieillard aussi vertueux qu'infortuné.

“ Tendre Codan, tendre Ahud, dit Sadak en s'efforçant de serrer ses deux fils entre ses bras ; mon ame fuyoit dans l'ombre du tombeau, votre piété me rappelle à la vie. Sadak goûte encore un plaisir pur avant de mourir. J'ai la consolation de voir que la tendresse de Kalasrade l'emporte dans le cœur de mes enfans sur la fierté de leur père ,,.

“ Source de notre vie, sage guide de nos pensées, répondit Codan, tes enfans ont levé leurs cœurs vers Alla, & Alla nous donne la plus douce consolation au sein des horreurs qui nous environnent ,,.

“ O mes enfans ! dit Sadak, je sens mon

esprit s'affoiblir avec mon corps. Satisfaites ma curiosité. Par quelle fatalité vous retrouvé-je dans la ville de Koron „ ?

“ Mon père, répondit Ahud, vos enfans ont partagé les malheurs des auteurs infortunés de leur vie. Lorsque vous nous eûtes quittés pour vous rendre au palais d'Amurath, un esclave vint dans la maison de Mépiki, du généreux Mépiki sous la garde duquel vous nous aviez laissés „.

„ Vieillard, lui dit l'esclave, sors d'ici promptement, & emmène avec toi les enfans de Sadak. Les janissaires approchent à grands pas. Tu n'as que le temps de fuir. Amurath a ordonné de détruire les enfans de Sadak.

“ Le respectable Mépiki fut affligé. Les janissaires étoient proches. Nous les voyions. Nous étions seuls avec ton père, Codan & moi „.

“ Hélas ! dit-il, cinq enfans de ma fille sont avec les eunuques à l'extrémité du jardin. Leur mort est sûre, & comment pourrons-nous échapper „ ?

L'esclave lui répondit : “ Vénérable vieillard, il est bien impossible d'empêcher que ceux qui ne sont pas avec vous ne soient immolés ; mais si vous voulez me suivre,

vous & ces deux enfans, dans la forêt qui couvre le village, je vous ſauverai de la fureur des barbares qui vous cherchent „.

“ Sauve-nous donc, fidèle eſclave, reprit Mépiki, ſauve-nous de l'oppreſſion d'Amurath. Pour moi, peu importe que je meure : je tomberai bientôt ſous le poids de l'âge, ſinon ſous les coups de l'épée. Mais il faut que ces enfans vivent : peut-être ils vengeront un jour le ſang innocent de leurs ancêtres.

„ Nous ſuivîmes l'eſclave. Codan & moi nous tirâmes nos cimeterres, moins pour protéger notre vie, que pour défendre les jours de Mépiki. Bientôt les cèdres de la forêt nous cachèrent aux yeux des janiſſaires.

“ Nous marchâmes juſqu'à la nuit. Nous ſortîmes de la forêt, & notre guide nous fit entrer dans une ville éloignée d'environ quatre lieues de la demeure de Mépiki.

“ Nous croyant trop près d'Amurath, nous en partîmes le lendemain, & nous arrivâmes à Barébo bien avant dans la nuit. Nous fûmes au port, où nous trouvâmes un vaiſſeau prêt à faire voile pour Iſmir. Le capitaine nous reçut à bord, & nous vîmes bientôt cette ſuperbe ville d'Aſie.

„ Nous ne reſtâmes que peu de jours à

Ismir. La peste commençoit à ravager les faux-bourgs. Mépiki résolut de s'embarquer sur le premier vaisseau qui sortiroit du port.

» C'étoit un navire marchand qu'un vent favorable poussa légèrement à la vue de cette misérable Koron.

» Le but de notre voyage étoit d'échapper aux ravages de la peste: il sembloit que nous vinssions la chercher. Les gens de l'équipage en furent attaqués les uns après les autres. La contagion étoit si rapide, qu'en moins d'une demi-lune plus de la moitié de la ville en avoit ressenti les funestes effets.

» Mépiki nous tint quelque temps enfermés dans un appartement retiré de la maison où nous logions, pour nous préserver de l'air contagieux. Lorsqu'il sentit les premières atteintes du mal, il nous dit de le conduire en plein air, de peur qu'il n'infectât celui que nous respirions. Il nous a fallu obéir, & nous l'avons transporté ici ce matin ».

“ Mes enfans, dit vivement Sadak, avez-vous été assez heureux pour échapper à la contagion générale „?

“ Mon père, répondit Codan, jusqu'ici notre vie a été incertaine. Mais après la consolation que nous avons de voir notre

bon père délivré du danger que nous avons craint pour lui, nous ne plaindrons plus notre sort, si nous sommes ensevelis dans les horreurs de cette ville „.

“ Mon fils, dit Sadak, se plaindre de son sort, c'est se révolter contre Alla. Il n'y a point de malheur qui puisse justifier nos murmures, lorsque la religion nous assure qu'Alla règle lui-même nos destinées „.

Codan reçut respectueusement cette pieuse leçon.

Tandis que Sadak s'entretenoit ainsi avec ses enfans dans les rues de Koron, il vit passer auprès de lui le capitaine qui l'avoit âmené, Le feu de ses yeux étoit presque éteint : la lampe de la vie ne jetoit plus qu'une pâle lueur sur les joues de Géhari.

“ Généreux Géhari, dit Sadak, je vois que nous avons eu le même sort. Mais que nous avons d'obligations à Alla de nous avoir fait triompher de la mort! Que nous lui devons d'actions de graces „!

“ Oui, répondit Géhari, je dois remercier Alla de m'avoir rendu la vie, parce que j'espère aussi qu'il me rendra les douceurs dont mes premières années furent remplies ; mais sûrement la mort eût été un don précieux pour l'infortuné Sadak „.

“ Mon ami, dit Sadak d'un air serein ; c'est par la volonté d'Alla que je suis dans l'affliction. Quand mes malheurs augmenteront, je bénirai encore son nom. Tandis que je vivrai, on ne m'entendra point me plaindre lâchement de mon sort „.

“ O Sadak ! dit tristement Géhari, vous avez besoin de joindre le courage des braves à la soumission des croyans. Vous allez avoir occasion d'exercer cette double vertu. Je viens vous presser, malgré moi, de partir „.

„ Je suis prêt, dit Sadak ; mais, ô Géhari ! je vous demande une grace. Souffrez que mes deux fils que vous voyez soient les compagnons des travaux de leur père „.

“ Quoi ! répliqua le capitaine étonné, sont-ce-là les fils de Sadak, dont le sultan a mis la tête à si haut prix ? Sadak, apprends-moi à présent à accorder ce que je dois d'obéissance aux ordres de mon souverain, avec l'amitié que m'inspire ta grandeur d'ame. Tous les sujets d'Amurath doivent, sous peine d'encourir son indignation, dénoncer tes enfans par-tout où ils les trouveront ; & cependant périsse plutôt Géhari sous le fer d'un bourreau, que de jamais attrister l'ame généreuse de Sadak !

" Géhari, obéis à ton prince, répondit Sadak; l'amitié ne doit point faire de rebelles ,,. —

„ Quoi! mon père, interrompit Codan, livrerez-vous vos enfans en proie au tyran? C'est donc en vain que Mépiki exposa ses jours pour sauver les nôtres. Plût au ciel que nous eussions été immolés avec nos frères par le fer des janissaires! Nous eussions épargné un crime à Sadak. Quelle malheureuse étoile nous a fait rencontrer l'ami de notre père ,,!

" Codan, répondit Sadak d'un ton austère, le mieux c'est que les branches restent attachées au tronc de l'arbre. Comme père, je pourrois oublier dans ma tendresse ce que j'ai droit d'attendre de votre piété filiale. Mais Sadak détestera toujours la rébellion & les rebelles, dût son bras enfoncer le poignard dans le cœur palpitant de Codan. Cependant, ô mon fils! le plus ardent de mes vœux, c'est qu'Amurath pour, qui ses esclaves vivent, pèse dans une balance égale ses plaisirs & le bien de ses sujets. Sans-doute Alla a voulu que nos jours fussent à la discrétion du tyran; mais il a prétendu aussi que le père de la foi seroit le père de ses sujets, & que leur bonheur

eroit le ſien. Si tu juges après cela qu'il ſoit permis de ſe révolter contre ſon ſouverain pour une injure particulière, & prendre ſa vie lorſqu'il demande la nôtre, quel eſt le monarque de la terre qui ne préférât la condition du moindre eſclave à la ſienne „?

“ Généreux Sadak, dit Géhari, ne cherche point à fortifier le cœur de tes enfans contre un malheur auquel ton ami ne les livrera point. Ne cherche point à étouffer la voix de la nature. Le fier Codan & ſon docile frère partageront le ſort de leur père. Il ne me reſte que ſept hommes de mon équipage, tous mes officiers ont péri victimes de la peſte; Codan & Ahud les remplaceront; & nous tâcherons de gagner quelque port peu éloigné d'ici ».

« O mon ami! dit Sadak, comment pourrai-je reconnoître les bontés dont tu nous accables. Permets-nous ſeulement de couvrir de terre le corps du vertueux Mépiki, afin qu'il ne ſoit pas dévoré par les oiſeaux du ciel; & nous te ſuivrons à ton bord ».

Géhari laiſſa Sadak & ſes enfans rendre les derniers devoirs au mort, appela le reſte de ſes gens, & ſe rendit à ſon bord.

Sadak vint le rejoindre avec ſes deux fils,

dès qu'ils eurent couvert de terre le corps de Mépiki.

Le vent étoit favorable. Ils sortirent du port. Géhari ne voulant pas retourner à Constantinople, fit voile vers Médine, où il recruta son équipage.

De Médine, ils atteignirent l'isle de Gémérou après un trajet ennuyeux. Ils ne s'arrêtèrent dans l'isle qu'autant qu'il étoit nécessaire pour se rafraîchir. Ils voguèrent ensuite vers le Sud, au travers de l'Océan Atlantique. Bientôt ils sentirent les chaleurs brûlantes de la Zône torride.

Sadak profitoit du voyage pour instruire ses enfans à la vertu. Le jour il leur donnoit les leçons de force & de courage qu'il avoit méditées pour lui-même pendant la nuit; car la pensée de Kalasrade & des maux qu'elle souffroit occupoit sans-cesse son esprit.

Ayant passé la Zône torride, ils s'arrêtèrent dans des régions plus tempérées. Géhari jeta l'ancre à la vue d'une isle délicieuse sous le plus beau ciel de la terre.

Ils y trouvèrent tout ce dont ils avoient besoin pour se refaire de la fatigue du trajet. En peu de jours l'équipage parfaitement remis des incommodités d'un voyage péni-

ble, fut en état de poursuivre sa course sous le commandement de l'infatigable Géhari qui s'empressa de partir dès qu'il eut fait radouber son vaisseau, & prendre de nouveaux agrès.

En quittant l'isle, ils entrèrent dans le détroit qui sépare l'Océan Atlantique de la mer Pacifique. Mais lorsqu'ils approchoient de terre, un vent violent souffla tout-à-coup, les flots de la mer furent soulevés, préludes de l'affreuse tempête qu'ils eurent à essuyer.

En vain les matelots firent la meilleure manœuvre. Ils avoient beau diriger le vaisseau vers l'Ouest, ils ne pouvoient dominer la fougue impétueuse du terrible élément, & le vaisseau se dressoit devant la tempête, comme un cheval indompté se cabre en un jour de bataille.

Sadak voyoit d'un œil tranquille le désordre de la mer; mais Codan ne pouvoit contempler sans effroi cet horrible spectacle, l'abîme ouvert pour les engloutir, des montagnes d'eau prêtes à les écraser.

L'ame de Codan étoit encore plus agitée par les mouvemens impétueux de la terreur, que le vaisseau par les vagues de la mer. Sadak s'efforçoit en vain de lui inspirer une partie de son courage.

« Eſt-ce vous, Codan, eſt-ce vous que je vois fondant en larmes, lui diſoit ſon père? Eſt-ce là le deſcendant d'Elar, qui a ſupporté ſi courageuſement la mort de Mépiki? Fils indigne, qu'eſt devenue cette noble intrépidité qui mérita autrefois mes éloges »?

„ O mon père! répondit Codan, n'accuſez point votre fils de foibleſſe. Je n'en ai point; mais j'aime mon père, & c'eſt pour lui ſeul que je crains. N'étoit-ce point aſſez qu'Amurath vous ravît Kalaſrade? Devoit-il encore vous livrer à la fureur du plus terrible élément?

Codan, dit Sadak, votre crainte annonce une ame tendre & généreuſe. Je l'approuve: mais la marque la plus chère de votre piété filiale, c'eſt de montrer un courage digne de.... „.

Une vague l'empêcha d'achever, & couvrit ſubitement Sadak, ſes fils & le vaiſſeau qui les portoit.

Le père, ſe tenant ferme à une des pièces du vaiſſeau, réſiſta à la violence des ſecouſſes qu'il éprouva: Codan fut emporté par un flot impétueux.

Sadak fut quelque temps avant de ſe reconnoître dans l'horreur qui l'environnoit.

Dans un moment où la mer sembla presqu'oublier sa fureur, il jeta les yeux autour de lui, & vit Codan qui luttoit contre les flots : il vole à son secours ; il veut le suivre, & il se seroit précipité dans la mer, si Ahud ne l'eût retenu.

„ Ahud, dit Sadak, es-tu jaloux de voir Codan partager avec toi ma tendresse ? Pourquoi as-tu empêché ton père d'arracher son premier-né à la fureur de l'Océan ?

„ Mon père, répondit Ahud, pardonne ma témérité. Sadak doit conserver ses jours précieux pour l'amour de Kalasrade. Ahud sauvera son frère, ou périra avec lui.

„ Non, dit Sadak en réprimant l'impétuosité de son fils qui vouloit se précipiter dans l'Océan ; reste, Sadak va te rendre ton frère „.

Ainsi le vieillard & le jeune homme, retenus l'un par l'autre sur le bord du vaisseau, combattoient de tendresse, lorsque Géhari accourut vers eux.

„ Hélas ! mon ami, dit-il à Sadak, vous ajoutez aux maux que j'éprouve dans ces momens terribles. Codan n'est plus. Voulez-vous m'abandonner aussi dans ce péril extrême ?

Nous voulions ſauver Codan, l'ami de notre cœur, répondit Sadak.

„ J'admire votre tendreſſe, répliqua Géhari, mais je dois empêcher qu'elle ne vous emporte au-delà des bornes de la raiſon. Pourquoi ſacrifier votre vie, ſans que votre mort puiſſe ſauver votre fils? Un tel ſacrifice n'eſt ni prudent, ni courageux. Il y a plus de force à réprimer l'accès d'une paſſion violente, qu'à ſuivre ſes ſaillies.

„ Les paroles de Géhari ſont comme un baume ſur la plaie d'un homme bleſſé, dit Sadak; & nous devons apprendre, ô Ahud! à nous ſoumettre à la volonté d'Alla, lors même qu'il nous afflige par l'endroit le plus ſenſible, en s'oppoſant au deſir vertueux que nous avons de faire le bien. Oui, Géhari, il étoit plus difficile pour moi de voir mon fils luttant contre les flots, que d'affronter leur fureur, pour recueillir ſon dernier ſoupir. Mais Alla eſt avec toi, ô Codan! & Mahomet prendra ſoin lui-même de ton corps qu'habita une ame droite & généreuſe. Tandis que nous reſtons à la merci des flots d'une mer furieuſe, délivré des miſères de cette vie, tu habites la céleſte patrie des Croyans „.

Ahud entra aiſément dans les ſentimens

de réſignation que lui inſpiroit l'exemple & le diſcours de ſon père. Géhari eut aſſez d'empire ſur leur eſprit pour leur faire quitter un deſſein téméraire. La mer étoit ſi agitée, que le vaiſſeau, conduit par la meilleure manœuvre, pouvoit à peine réſiſter.

Cependant le temps ſe calma; & Géhari ſe diſpoſa à paſſer le détroit, & à entrer dans la mer Pacifique.

Suite du Conte de Sadak & de Kalasrade.

LE reste du voyage fut assez heureux; mais la faveur des vents & des flots ne dédommageoit point Sadak de la perte de son premier né, que leur fureur lui avoit enlevé.

Après une course de cinquante jours, Géhari découvrit de loin une grande fumée qui sembloit sortir du sein des eaux; & du centre de ce nuage ténébreux, on voyoit s'élancer de temps en temps des traits de feu semblables aux éclairs qui accompagnent la foudre. Ce phénomène devenoit à chaque moment plus terrible, sur-tout dans les ombres de la nuit: il s'étendoit de côté & d'autre, comme pour fermer le passage de la mer. Les matelots en étoient tellement effrayés, que Géhari craignit qu'ils refusassent de passer outre, ou qu'ils se révoltassent contre lui, s'il vouloit les y forcer.

Les craintes de Géhari n'étoient pas sans fondement. Lorsque l'on fut à portée de voir plus distinctement ce que c'étoit, les flots parurent embrasés, & l'Océan ressem-

bloit à une fournaise ardente. La nuit surtout, on voyoit ces flots de feu se pousser & s'entre-choquer les uns les autres, & jeter une fumée ardente, comme le métal fondu dans le creuset du rafineur. Ce spectacle horrible saisit tous les matelots d'épouvante. La crainte étoit peinte sur leurs visages dont la pâleur étoit encore augmentée par la sombre lueur des feux dont la vue les glaçoit d'effroi.

Dans leur frayeur, ils tombèrent la face collée sur le tillac; sans que les menaces & & les promesses de leur capitaine pussent les tirer de cette posture. On eût dit que la mort les rendoit immobiles.

Sadak, témoin de l'embarras de Géhari, & craignant encore plus les suites nécessaires d'un effroi qui empêchoit les matelots de manœuvrer, dans le temps & les circonstances qui demandoient le plus d'activité & d'habileté, se sentit animé d'un nouveau courage. Sous le bon plaisir du capitaine, il tira son cimeterre, & d'une voix forte il adressa ces mots aux matelots prosternés d'effroi:

„ Enfans de Mahomet, frères de la vérité, quoi! vous tombez comme les feuilles de l'automne! Quel est donc l'ennemi dont la

préſence cauſe votre effroi ? Quels ſont les dangers qui abattent le courage des ſoldats du prophète ? Les infidèles de l'*Europe* viennent-ils contre nous ? Les téméraires chrétiens ont-ils aſſemblé leurs forces pour s'oppoſer à notre paſſage ? S'ils paroiſſoient devant vous, ô mes amis ! je ne doute pas que vous ne fuſſiez prêts à venger la foi des muſulmans : je vous verrois ſortir du profond ſommeil de la crainte, prendre les armes, & revêtir les ſentimens qui doivent animer les guerriers de la vérité. Quoi ! vous vous laiſſeriez effrayer par les yeux d'un élément qui emprunte l'éclat innocent d'un autre ? Vous avez réſiſté aux horreurs de la tempête ; l'abîme étoit ouvert ſous vos pas ; des montagnes d'eau menaçoient vos têtes ; le bruit & les éclairs de la foudre ſemoient mille morts au tour de vous ; l'Océan ſembloit un vaſte tombeau où vous alliez être engloutis ; vous êtes échappés à tous ces dangers, & vous tremblez à la vue de ce même Océan, qui par les feux d'allégreſſe vous préſage des ſuccès & non des malheurs ! O mes amis ! levez-vous, & voyez Sadak plonger ſes mains dans ces eaux lumineuſes, dont l'éclat ne peut nuire, & remerciez le prophète de ce qu'il veut

travaux, elle me chargera d'imprécations. Oserai-je paroître en sa présence?

„ O Sadak! interrompit Géhari, souffre que ton généreux fils t'accompagne. Ta sûreté l'exige „.

Sadak se laissa gagner par les vives instances d'Ahud & de Géhari. Ce noble & malheureux père, suivi de son fils, descendit dans la chaloupe; on leur donna les provisions nécessaires. Géhari & tous les mariniers les virent s'éloigner à regrêt. Ils répandoient des larmes d'amitié & de compassion.

On étoit peut-être à trois lieues de l'île, lorsque la chaloupe quitta le vaisseau. Un vent favorable la poussa légèrement vers l'île d'Oubli.

A mesure qu'ils approchoient, l'entrée leur en paroissoit plus difficile. Elle étoit entourée de rochers inaccessibles, battus sans-cesse par les flots de la mer, avec une violence qui devoit ôter à Sadak l'espoir de pouvoir aborder en aucun endroit.

A une demi-lieue de distance, la chaloupe s'arrêta tout-à-coup sur un banc de sable, sans que Sadak pût avancer ou reculer. Tous les efforts qu'il fit, ne servirent qu'à l'enfoncer davantage dans le sable. Il prit le

parti

parti de ſortir du bateau, pour ſe rendre à pied juſqu'à l'île; mais le ſable mouvant refuſoit de le porter.

Après bien des tentatives inutiles, il prit plusieurs des planches qui faiſoient le fond de la chaloupe, & les attachant enſemble, il en fit deux eſpèces de radeaux, dont il ſe ſervit aſſez heureuſement pour faire quelques pas. Il les changeoit ſucceſſivement de place, mettant en avant celui qu'il venoit de quitter.

Mais cet expédient étoit trop imparfait: chaque radeau ne pouvoit porter qu'un homme à-la-fois; de ſorte qu'Ahud reſtoit dans la chaloupe, ſans pouvoir ſuivre ſon père.

Sadak ſentit l'inconvénient: pour y remédier, il revint à la chaloupe. Il fit un troiſième radeau avec les rames & le gouvernail. Alors Ahud fut en état de ſuivre ſon père. Il donnoit à Sadak le radeau qu'il venoit de quitter: Sadak le mettoit en avant & paſſoit deſſus: Ahud avançoit auſſi d'un pas; puis, prenant encore le dernier radeau, il le donnoit à Sadak pour le mettre en avant. Ils marchèrent ainſi à pas lents, & avec beaucoup de fatigue vers la côte eſcarpée de l'île.

Il y avoit plusieurs heures que la marée avoit quitté le pied des rochers, lorsque Sadak atteignit ce mont épouvantable, dont l'aspect faisoit horreur. Les deux voyageurs abordèrent sur une petite côte fort étroite, qui paroissoit avoir été formée à la longue, par les vagues dont les coups redoublés avoient miné le rocher en cet endroit: des masses énormes pendoient sur leurs têtes.

Ils avoient pris des provisions dans leurs poches, en sortant de la chaloupe. La fatigue du trajet, & la vue des nouvelles peines qu'ils alloient essuyer, les avertirent de réparer leurs forces. A peine avoient-ils de quoi vivre le lendemain. Ils n'avoient pu se charger davantage.

Sadak & Ahud ayant pris quelques rafraîchissemens, se levèrent pleins de courage; après avoir rodé autour des rochers, cherchant un passage qui pût les introduire dans l'île, ils rencontrèrent un torrent embrasé qui les força de reculer, pour n'être pas consumés.

Pour comble de malheur, la marée remonta avec une violence, qui ne leur laissa pas le temps de se retirer. Dans un instant, Sadak & son fils furent à moitié couverts par les eaux de la mer.

Ils ne perdirentt point courage : ils continuèrent à marcher le long de la côte malgré les flots. Ahud précédoit son père ; il découvrit une caverne qui s'enfonçoit dans le roc, un peu plus haut que la marée ; ils y grimpèrent l'un & l'autre.

La marée n'étoit pas encore montée au degré de sa crûe ; les eaux de l'Océan suivirent bientôt Sadak & son fils dans la sombre caverne. Le flot qui les inonda, les frappa avec d'autant plus de violence, qu'il étoit poussé par un vent impétueux.

Cependant la marée ne s'éleva point au-dessus d'eux ; elle se retira peu-à-peu. Ils étoient si épuisés, qu'ils tombèrent de lassitude sur une couche de sable, que la mer leur avoit apportée au fond de la caverne, pour leur servir de lit.

Leur sommeil ne fut pas long ; ces musulmans infortunés se reveillèrent au bruit épouvantable qui précéda de violentes secousses de tremblement de terre. L'île trembla, comme la tour chancèle sur le dos de l'éléphant blessé au jour de la bataille.

Les vents déchaînés soulevoient les flots ; les vagues s'élançoient jusqu'aux nues avec un sifflement horrible. On voyoit, à la lueur des éclairs, mille monstres affreux se livrer

des combats sanglans sur la plaine liquide. Leurs longs mugissemens retentissoient dans les antres des rochers ; & pour augmenter cette scène d'horreur, le tonnerre grondoit avec un bruit effroyable.

» Ahud, dit Sadak en s'éveillant, tel seroit le désordre de la nature, si les *génies* étoient maîtres de notre sort. Mais ne crains rien, ô mon fils! tu peux contempler sans peur ce spectacle effrayant pour tout autre qu'un fidèle adorateur d'Alla. Cette scène horrible se passe à la vue du prophète. Son œil pénétrant nous voit dans cette sombre caverne : témoin de notre foiblesse, il ne nous laissera pas succomber sous le poids des élémens prêts à s'écroûler. Ayons confiance au pouvoir & en la bonté d'Alla, qui nous donne la vie, & qui a droit de nous la redemander.

» Oui, mon père, répondit Ahud, l'homme soumis à la volonté de l'être suprême, qui gouverne ce vaste univers, reste inébranlable au milieu du désordre universel des élémens.

» Notre foible nature, reprit Sadak, s'allarme aisément au moindre spectacle extraordinaire. Notre imagination timide cède à la crainte ; mais la tempête qui soulève l'Océan

& la chûte du monde entier, n'irritent point Alla, comme les murmures des méchans, quoiqu'ils semblent autorisés par la prospérité des infidèles & les malheurs du juste. L'ame des méchans, ô Ahud! est plus ténébreuse & plus violemment agitée que les flots d'une mer orageuse. L'horreur qui nous environne n'est qu'une foible image du désordre affreux de leurs pensées. Cependant ils tremblent au moindre bruit; la vue d'un insecte les glace d'effroi, tandis qu'ils nourrissent dans leur sein le plus horrible des monstres, un cœur rebelle & désobéissant.

Par ces sages & pieuses réflexions, Sadak cherchoit autant à se fortifier lui-même contre les atteintes de la crainte, qu'à inspirer à son fils la même fermeté. Cependant il s'oublioit pour penser à sa chère Kalasrade, qui, depuis qu'il l'avoit quittée, devoit souffrir un genre de supplice encore plus cruel, livrée aux emportemens d'une passion féroce, plus terrible mille fois que la fureur des élémens confondus.

Elle s'étoit abandonnée sans contrainte à la juste douleur que lui causoit le sort de Sadak. Elle craignoit que le barbare Amurath ne le fît mourir secrettement. Dans cette cruelle pensée, elle éprouvoit à-la-fois les

tourmens de l'incertitude, & les peines d'une perte assurée.

Amurath souffroit impatiemment la loi qu'il s'étoit imposée par un serment inviolable. Chaque jour il envoyoit Doubor chez Kalasrade, pour voir comment elle supportoit l'absence de Sadak; & sans la prudence du chef des eunuques, il eût accablé la belle affligée à chaque moment par ses importunités assommantes.

Doubor, qui connoissoit trop bien la vertu de Kalasrade, pour ne pas sentir que les marques fréquentes de l'inquiétude d'Amurath ne feroient qu'aigrir davantage le cœur ulcéré de la femme de Sadak, trouvoit chaque jour de nouvelles raisons pour empêcher le sultan d'aller au sérail. Enfin, quand il vit qu'Amurath ne pouvoit plus résister au violent désir de voir sa captive, il le prévint, en assurant Kalasrade que Sadak vivoit encore, & qu'il étoit parti pour l'isle où couloient les eaux de la fontaine d'Oubli.

La présence d'Amurath renouvella tous les chagrins de Kalasrade; elle le regardoit comme le meurtrier de Sadak; & toutes les expressions de tendresse dont il usa en lui parlant, furent reçues avec une froideur

qui lui annonçoit la résolution d'un cœur qui n'avoit que de la haine pour lui.

Amurath, irrité de ce mauvais succès d'une entrevue dont il se promettoit autre chose que des froideurs, maudit le fidèle Sadak. Son serment l'empêchoit de se livrer à l'impétuosité de ses désirs. Il médita d'autres projets de vengeance, & resolut de tourmenter Kalasrade dans ceux qui lui étoient les plus chers.

Il la quitta brusquement, avec la rapidité du tigre qui fuit devant les chasseurs qui le poursuivent.

Ce fut alors qu'il donna ordre aux Janissaires d'aller prendre les enfans de Sadak, qui étoient avec leur grand-père Mépiki sur la côte opposée de l'*Asie*. Mais les Janissaires n'avoient pu exécuter entièrement ses ordres cruels ; Mépiki, ayant pris la fuite avec les deux aînés, s'étoit dérobé à leur barbarie.

Amurath fit porter aux Janissaires la peine de leur négligence, puis ordonna qu'on disposât les cinq autres enfans de Sadak, qui étoient dans les prisons du sérail, à paroître devant lui.

Le lendemain, le monarque se rendit chez Kalasrade ; & de ce ton impérieux qui

glace les ſens au lieu de donner de l'amour, il lui commanda de ſe rendre à ſes déſirs.

Kalaſrade lui rappela ſon ſerment, & en fit le prétexte de ſa réſiſtance. Le ſultan fut indigné qu'une femme, dans ſon ſérail, dédaignât l'honneur qu'il vouloit bien lui faire.

L'orgueil & la fureur tranſportoient ſon ame. Il ſe fit amener le plus âgé des enfans de Sadak : c'étoit l'aînée de ſes filles.

La jeune innocente parut devant Amurath, comme une victime dévouée à ſa cruauté.

„ Doubor, dit le ſultan au chef des eunuques, tire ton cimeterre, & frappe à mes pieds le fruit maudit de l'amour de Sadak „.

Kalaſrade avoit longtemps ſoupiré après la vue de ſes chers enfans. Son cœur ſe réjouit quand elle apperçut Rachal; & la petite Rachal, appercevant ſa tendre mère, s'élança vers elle, ſans faire attention aux ordres ni à la préſence d'Amurath.

L'amour maternel tranſportant Kalaſrade, elle tenoit ſa fille étroitement ſerrée entre ſes bras, la couvrant de ſes tendres baiſers, & l'arroſant de ſes larmes. Rachal répondoit à ſes tranſports par ſes innocentes careſſes.

Le barbare Amurath fut touché de cette ſcène attendriſſante; mais ſe rappelant auſſi-

tôt que Rachal étoit fille de Sadak, il se roidit contre le doux sentiment de la commisération. La pitié fit place à la vengeance. Amurath ordonna à Doubor d'arracher Rachal des bras de sa mère & de l'immoler sur le champ.

A cet ordre du sultan, les yeux de Kalasrade étincelèrent de fureur : elle ressembloit à une lionne enragée dont les chasseurs ont forcé le repaire pour lui enlever ses lionceaux.

„ Tyran, lui dit-elle, la mort seule pourra me séparer de ma chère Rachal. Tu m'a enlevé Sadak : son devoir fut triompher de son amour ; mais une mère ne connoît point de devoir plus sacré que celui de protéger ses enfans contre la rage du tigre qui veut les dévorer.

„ Doubor, dit Amurath, n'oses tu donc résister à la volonté d'une femme ? Esclave, ne devois-tu pas lire dans l'esprit de ton maître ? Frappe la mère & la fille. -- Mais non, tu as encore quatre autres victimes en ton pouvoir ; va les immoler à mon amour méprisé. Que cette femme vaine & insensée apprenne ce qu'elle doit à Amurath, son souverain.

„ Que dis-tu, tyran, reprit Kalasrade ? Quoi ! Camir, l'image de son malheureux père ; Elphan, l'aimable Elphan, dont la

douceur & la soumission charmoient le cœur de sa mère ; la belle Ophu, dont les jeux enfantins étoient si plaisans ; la vive Isadi, qui sourioit si tendrement aux caresses de Kalasrade ; quoi ! ces tendres innocens tomberont sous le fer meurtrier d'un esclave ? O Alla ! toi qui, dans ta faveur, m'accordas ces gages précieux de l'amour de Sadak, daigne te souvenir des maux que m'a coûté leur enfance, & ne permets pas qu'un vil esclave détruise en un moment des créatures enfantées dans la douleur, & élevées avec tant de peines & de soins.

„ Les vains discours d'une femme rebelle t'ont-ils changé en pierre, dit Amurath à Doubor ! Tu restes interdit & pantelant, comme un cerf réduit aux abois ! Esclave, exécute mes ordres ; va me chercher les têtes de ces quatre misérables, coupables des crimes de leur père „.

Doubor obéit malgré lui. Il laissa le sultan dans l'appartement de Kalasrade, & vint au donjon du sérail, où étoient les quatre autres enfans.

Dès que Camir & Elphan virent le chef des eunuques, ils vinrent à lui ; & se saisissant de ses mains tremblantes, ils les baisèrent plusieurs fois par respect ; ils lui di-

tent qu'ils étoient charmés de le voir, ajoutant que le vilain noir qui les gardoit ne leur avoit point encore apporté à manger.

Doubor, qui avoit toujours chéri les enfans de Kalasrade, ne fut point surpris de leur familiarité ; mais il ne put recevoir leurs innocentes caresses sans verser des larmes amères. Un ordre barbare le forçoit à tremper dans leur sang ses mains, qu'ils couvroient de leurs baisers.

Doubor les prit entre ses bras & les embrassa avec la tendresse d'un père. L'ordre étoit pressant. Il voulut étouffer tout sentiment de pitié. Déja le fer cruel étoit à moitié sorti du fourreau. Les pauvres enfans, effrayés, s'enfuirent avec précipitation à l'extrémité du donjon. Doubor, plus ému qu'eux, tomba par terre, hors d'état d'exécuter la volonté de son maître.

Amurath n'étoit pas moins irrésolu dans l'appartement de Kalasrade, que le chef des eunuques dans le donjon du sérail. Plusieurs fois il leva le cimeterre sur la tremblante Rachal, toujours il fut attendri par les larmes de la mère. La force de son amour combattoit sans-cesse l'esprit de vengeance qui l'animoit. Le fer lui tomboit des

mains, lorſqu'il penſoit que le même coup devoit frapper la mère & la fille.

Honteux de ſa propre foibleſſe, le ſultan ſortit, la fureur peinte dans les yeux. Il dit aux muets qui ſe trouvèrent dans la ſalle voiſine de l'appartement de Kalaſrade :

« Eſclaves, arrachez cette enfant des bras de ſa mère inſenſée ; & avec vos mains, armées de griffes de fer, imprimez ſur ſon viſage enfantin l'image de la mort ».

Les muets obéirent aux ordres de leur maître. Ils entrèrent chez Kalaſrade ; & ſans égard pour les larmes & les cris de cette tendre mère, ils lui arrachèrent brutalement la petite Rachal, qu'elle tenoit toujours étroitement ſerrée entre ſes bras.

Il lui fallut céder à la force. En vain elle invoquoit Alla, elle appeloit Sadak ; elle oſa même prononcer le nom d'Amurath. Que n'inſpire point l'amour maternel ! Tout fut inutile. Les barbares exécutèrent en ſilence l'ordre du ſultan ; ils déchirèrent le tendre corps de Rachal avec leurs griffes impitoyables, & la jetèrent expirante aux pieds de ſa mère déſolée.

Kalaſrade n'attendit pas que les muets ſe fuſſent retirés pour prendre entre ſes bras le corps enſanglanté de ſa chère fille ; elle

le pressoit contre son sein palpitant; elle le baignoit de ses larmes inutiles. Dans l'excès de sa douleur, elle s'écria :

„ O prophète! saint prophète! daigne avoir pitié de nos malheurs; daigne jeter un coup d'œil sur cette victime innocente; daigne exaucer la tendresse d'une mère; délivre Rachal des ombres de la mort; délivre-la, ô prophète des justes „.

Cependant elle tâchoit d'arrêter le sang qui sortoit de ses plaies; elle y mêloit les flots de ses pleurs amères : elle s'écria, avec un soupir qui auroit percé le cœur même du cruel Amurath : Ah, Rachal! Rachal! que le ciel ait compassion de tes souffrances & de ma douleur „!

Le chef des eunuques, le visage pâle & les mains sanglantes, entra dans l'appartement de Kalasrade; & tandis qu'il se disposoit à lui raconter une nouvelle scène d'horreur, il vit cette mère infortunée pressant contre sa poitrine les membres sanglans de sa chère Rachal, & s'efforçant en vain de retenir son dernier soupir.

Son cœur fut attendri à ce spectacle. Le fidèle eunuque s'empressa de seconder les soins de sa douleur avec la tendresse d'un père.

“ Hélas !... les barbares !... mère infortunée !... O vertu !... dit Doubor d’une voix entrecoupée, de quels traits cruels ont-ils percé ton cœur ! O malheureuse Kalafrade !... Rachal, innocente Rachal ! comme ils ont défiguré, déchiré la parfaite image de la beauté de ta mére „ !

Kalafrade ne s’apperçut de la présence de Doubor que lorsqu’il fut auprès d’elle, & qu’elle entendit les cris que lui arrachoit une compassion involontaire. Quand elle vit ses mains sanglantes s’avancer pour prendre Rachal, elle crut qu’il venoit ajouter à ses malheurs, s’ils n’étoient pas encore à leur comble.

„ Non, barbare, dit-elle, tu ne te repaîtras pas des membres sanglans de ma fille... Ciel ! le voilà teint du sang de mes autres enfans ! Tigre féroce, as-tu dévoré le cœur palpitant de Camir & de ses frères ? Viens-tu me demander celui de Rachal ? Arrache le mien, mais épargne ma fille „ !

Doubor, frémissant, put à peine lui répondre.

„ O Kalafrade ! dit-il, mère infortunée, dont je respecte la vertu & plains les malheurs, je ne viens point t’enlever les restes défigurés de la belle Rachal : je cherchois

Amurath. Que ne puis-je réparer les maux qu'ils ont faits à la mère & aux enfans! Que ne puis-je rappeler ta fille à la vie „.

„ Ajouter l'insulte à la cruauté! reprit vivement Kalasrade ; cœur endurci, oses-tu bien t'offrir à guérir des plaies profondes que tu as faites? Je te vois les mains teintes du sang de mes quatre enfans, & tu viens me parler de réparer leurs malheurs & les miens. Sans-doute tu as jeté leurs membres déchirés aux animaux des bois, cent fois moins féroces qu'Amurath & son esclave. Doubor. O mes enfans! les barbares se sont abreuvés du sang qui passa de mes veines dans les vôtres ; ils se sont rassasiés de la chair qui fut ma substance! O prophète! délivre-moi de ces affreuses pensées „!

“ Alla sait combien le cœur de Doubor frémit aux ordres cruels d'Amurath, dit le chef des eunuques; ; mais à ce moment, ô Kalasrade! rien ne me force à agir contre le sentiment de commémoration qu'Alla a mis en moi. Si mon art ne me trompe point, je puis aisément rappeler Rachal des portes de la mort „.

“ Tu me trompes, dit Kalasrade, Seroit-il possible que ces mains sanglantes,

qui viennent de donner la mort, fussent devenues des instrumens de vie?... Ah! Doubor, pardonne ce doute. Doubor, si tu rends la vie à ma chère Rachal, je te pardonne tout.---- Non, je ne puis te pardonner le meurtre de mes enfans. Que dis-je? Alla, ô Alla! Le désordre de mes discours annonce celui de mon esprit. Je ne sais ce que je dois dire. Mais toi qui sais tout!, je te remets le sort de ma fille, & non aux promesses trompeuses de cet eunuque. Toi seul, ô Alla! tu peux ranimer le souffle de la vie dans le corps glacé de Rachel; & si tu daignes te servir du meurtrier de mes enfans pour opérer ce prodige, c'est à toi seul que s'adressera ma reconnoissance,».

Doubor ne répondit point: son cœur attendri ressentoit en ce moment une partie de la douleur de Kalasrade. Il tira de sa poche une petite phiole, & en versa quelques gouttes dans la bouche de Rachal, étendue sur les genoux de sa mère.

Le remède opéra d'abord, & produisit un changement si merveilleux & si subit dans la petite Rachal, que les convulsions de la mort cessèrent à l'instant: elle ouvrit ses beaux yeux bleus, qui recommencè-

rent à briller d'un éclat auſſi vif que l'étoile du matin.

Les pleurs de Kalaſrade ceſsèrent de couler. Il ſembloit que Doubor eût rendu la vie à la mère, ainſi qu'à la fille. Son cœur plein de ſentimens nouveaux alloit ſe répandre en reconnoiſſance, lorſqu'un eſclave entre bruſquement & dit à Doubor de ſe rendre auprès d'Amurath.

Le chef des eunuques quitta Kalaſrade. Le ſérail étoit en confuſion. Les Janiſſaires ſe plaignoient hautement de la tyrannie du ſultan. Ils lui demandoient Sadak, le brave Sadak, & ſes illuſtres enfans ſi dignes de leur père.

Amurath redoutoit les effets de leur rage. Il avoit demandé le fidède Doubor pour l'engager à appaiſer la révolte qui commençoit à éclater. Quand il vit le fidèle eunuque les mains fumantes de ſang, il perdit tout eſpoir. Son ame fut couverte des ombres d'une triſteſſe mortelle, comme la nuit répand ſes ſombres voiles ſur la face du jour.

« Doubor, dit Amurath, va laver tes mains meurtrières dans l'Océan. Que toutes les mers ſoient plutôt ſouillées de ton crime que de laiſſer paroître une ſeule

goutte de ſang qui pourroit coûter la couronne & la vie à ton maître. O Doubor! Doubor! à quel prix je voudrois recueillir, s'il étoit poſſible, le ſang précieux que tu as répandu aujourd'hui? O mon fidèle eunuque! va appaiſer les clameurs des Janiſſaires, mais que ta main coupable cache le crime encore plus grand de ton cœur. Sers-toi habilement du voile épais de la diſſimulation. Doubor, ſi tu réuſſis... dis-leur de ma part que Sadak ſera rétabli dans tous les honneurs dûs à ſon rang, à ſes ſervices, à ſes vertus : ſes enfans lui ſeront rendus. Dis aux rebelles que je promets tout. O prophète! ſauve-moi de la mort dont je ſuis ménacé, je te conſacre le reſte de mes jours „!

Doubor ſe mit en devoir d'obéir; il alla trouver les Janiſſaires, qui ſe diſpoſoient à aſſiéger le palais du ſultan. Il tâcha en vain de les ramener à des ſentimens moins violens. Ils ne vouloient rien entendre avant qu'on leur eût rendu le brave Sadak.

Le chef des eunuques revint avec cette réponſe vers Amurath, qui l'attendoit avec la plus vive impatience.

« Seigneur, dit l'eunuque tremblant, on ne peut réſiſter au torrent. Le nombre de tes

ennemis croît à chaque instant : leur fureur augmente, & à moins que Sadak ne leur soit rendu, ils font serment d'immoler à leur vengeance & le tyran & ses esclaves.

« C'en est donc fait, Doubor, dit Amurath tremblant de peur ; je vais mourir. O vie ! ô douce vie, tu vas me fuir pour toujours » !

« Illustre rejeton de la race Ottomane, répondit Doubor, ne permets pas que la crainte t'empêche de songer à ta sûreté. Envoie d'abord tes esclaves promettre aux révoltés que dans peu d'heures on leur rendra Sadak. Je profiterai de ces momens pour enlever tes plus riches effets, & nous fuirons dans quelque ville voisine, dont tes fidèles sujets ne refuseront pas de protéger leur sultan contre une troupe de rebelles ».

« Doubor, dit Amurath, tes paroles me rendent la vie. Fais ce que tu jugeras à propos. N'oublie pas sur-tout la belle Kalasrade ; qu'elle nous suive dans notre fuite avec les muets & les esclaves ».

Ces derniers mots percèrent le cœur de Doubor ; mais il jugeoit que l'obéissance auroit un double mérite dans des circonstances si fâcheuses.

Kalafrade, étonnée de fon fort, & ne fachant ce que fignifioit ce départ inattendu, fut conduite avec fa fille Rachal fur les côtes de l'Afie. Doubor ne les confia qu'à lui-même. Amurath fuivit bientôt, déguifé en muet avec les efclaves du férail.

Le fidèle Doubor conduifit la famille royale à Iznimid, où il annonça l'arrivée prochaine d'Amurath, & la révolte des Janiffaires.

Abdulraham, gouverneur de la place, affembla auffi-tôt la garnifon, & les troupes de la province, vinrent fe ranger fous les étendarts de leur fultan. L'armée augmentoit chaque jour.

Kalafrade étoit renfermée dans l'appartement des femmes d'Abdulraham; Rachal, fa chère Rachal, fon unique confolation, étoit avec elle.

Les Janiffaires avoient choifi le brave Boluri pour leur général. Ils n'ignorèrent pas longtemps l'évafion d'Amurath. Ayant appris qu'il s'étoit retiré à Iznimid, ils réfolurent d'aller l'attaquer avant qu'il s'y fût fortifié, & que les troupes de la province euffent le temps de le joindre.

Abdulraham fortit de la ville pour s'oppofer à la marche de Boluri. Il attaqua les

rebelles, mais la victoire se déclara en leur faveur. Quelques fuyards vinrent annoncer au sultan la défaite du gouverneur. A cette nouvelle, Amurath sortit brusquement d'Iznimid pour chercher une autre retraite.

Boluri, profitant de sa victoire, marcha droit à Iznimid. En entrant dans la ville, il apprit que le sultan s'étoit retiré dans un château voisin, où il étoit soutenu par quelques troupes d'élite, qui n'avoient pu rejoindre assez-tôt l'armée d'Abdulraham.

Ce château étoit aussi fortifié par la nature que par l'art. Le sultan s'y défendit plusieurs mois sans que les rebelles pussent l'y forcer.

Le siége fut long & pénible. Plusieurs Janissaires, ennuyés de rester si longtemps devant une place où ils n'avoient aucune espérance de faire un riche butin, étoient d'avis de lever le siége, de pénétrer dans les plus riches provinces de l'Asie, & de mettre au pillage toutes les villes qui n'embrasseroient pas le parti de la révolte. Boluri, leur général, étoit d'un avis contraire. Il craignoit que le sultan, devenu libre, ne retournât à Constantinople, ne fortifiât son parti, & ne se mît en état de faire échouer leurs projets.

Ainſi, la méſintelligence ſe mit inſenſiblement dans l'armée des révoltés. Boluri étoit au-deſſus des baſſeſſes de l'avarice. On ne devoit pas compter qu'il permît le pillage. Quelques officiers trouvèrent le moyen d'introduire des eſclaves dans la place avec des lettres où ils offroient au ſultan de lui livrer Boluri vif ou mort, pourvu qu'il pardonnât à ſes Janiſſaires.

Amurath promit tout. Boluri fut étranglé la nuit dans ſa tente ; & les Janiſſaires vinrent mettre leurs armes aux pieds d'Amurath.

Le ſultan, hors de danger, oublia les obligations qu'il avoit à ceux qui venoient de trahir Boluri. Le premier uſage qu'il fit de ſon autorité ſur l'armée des rebelles, fut un ordre d'empâler indiſtinctement tous les chefs de la révolte.

Après cette ſanglante exécution, il marcha vers Conſtantinople. Il n'eut pas de peine à s'y faire reconnoître. En peu de jours tout y fut preſqu'auſſi tranquille qu'auparavant. Amurath, rétabli ſur le trône & dans le ſérail qu'il avoit failli de perdre, continua à être méchant.

Sa paſſion pour Kalaſrade ſe ralluma avec plus de force que jamais. Le danger paſſé,

les remords étoit étouffé. Affermi de nouveau sur son trône, il eut honte qu'un serment l'eût empêché jusqu'alors de satisfaire à ses désirs.

Doubor, à qui il confia ce qui se passoit dans son cœur, fit tout ce qu'il put pour le détourner de violer son serment. Amurath sentit que le fidèle & religieux eunuque s'opposeroit constamment à ce qu'il désiroit avec tant de passion. Il résolut de l'éloigner, au moins pour quelque temps.

Il le fit appeler, & le chargea d'aller porter quelques ordres assez peu importans à Iznimid, résolu de mettre à profit cette absence pour triompher de la vertu de Kalasrade. C'étoit beaucoup que le sultan ne songeât pas à se délivrer par une voie plus violente d'un censeur importun.

Tandis que le tyran s'occupoit de ces pensées détestables, Sadak & son fils, ensevelis sous les rochers de l'isle d'Oubli, éprouvoient tout ce que la tempête a d'horreurs. Ce fut la nuit même du départ de Doubor de la ville d'Iznimid, qu'Ahud & son respectable père pensèrent périr mille fois dans l'affreuse caverne où la mer sembla les poursuivre pour les engloutir dans ses abîmes.

La piété de Sadak, & l'humble résigna-

tion d'Ahud pûrent ſeules adoucir en quelque ſorte les horreurs de cette nuit affreuſe, juſqu'au lendemain matin que le ſoleil ramena le calme. Mais aux approches du jour, la marée remonta, & ils furent encore inondés, comme les pluies abondantes du ſolſtice inondent l'inſecte caché ſous l'herbe.

Ils attendirent patiemment que la mer ſe retirât. Sadak ſortit alors de la caverne avec ſon fils. Ils rampèrent entre le long de la côte étroite, à moité plongés dans la mer; car la crainte de perdre l'aſſiſtance favorable du jour, leur fit hâter l'exécution de leur projet. Ils dirigèrent leur marche vers la gauche. Ils avoient deſſein de tourner cette partie de l'isle qui étoit oppoſée au volcan, eſpérant que l'autre côté leur offriroit un accès plus facile.

Après un trajet pénible, ils ne ſe trouvèrent pas plus avancés qu'auparavant. L'isle, au contraire, ſembloit encore plus inacceſſible de ce côté que de l'autre. Les rochers, minés par la violence des flots qui les battoient ſans-ceſſe, s'élevoient en voûtes ſur leurs têtes, & formoient ainſi une barrière continue, excepté en quelques endroits où la mer s'étoit fait un paſſage entre deux montagnes; mais dans ces endroits-

là

me, les flots agités tournoyoient rapidément, & formoient un gouffre qui engloutissoit tout ce qui entroit dans son tourbillon.

Sadak & son fils retournèrent à leur première caverne attendre que la marée revînt exercer leur patience. Un sommeil de fatigue leur ôta pendant quelques heures le sentiment de leurs maux. Le bruit de la mer qui montoit avec rapidité les réveilla : ils se levèrent pour n'être pas ensevelis sous les flots.

Le peu de provisions qu'ils avoient apporté, se trouvoit épuisé. Le malheureux Sadak jeta un regard de compassion sur son malheureux fils, excédé de fatigues, tourmenté par une faim cruelle, & dévoré par une soif brûlante.

Il lui restoit encore quelques gouttes de vin dans une petite phiole. Ce tendre père voulut les verser sur la langue altérée de son fils. Ahud, le généreux Ahud, refusa ce secours, en pressant son père d'en profiter lui-même. Un tendre combat s'éleva entre ces deux infortunés. Sadak voulut employer l'autorité paternelle pour faire prendre à son fils ce foible soulagement. Ahud, cédant aux transports de l'amour filial qui l'anime

reçoit la phiole des mains de son père ; & avant que Sadak pût se défier de son dessein, il verse la liqueur dans la bouche du respectable vieillard, & le force de la boire jusqu'à la dernière goutte ; puis se jetant à pieds, il s'écrie :

« O mon père ! pardonne-moi la première désobéissance dont ton fils se soit rendu coupable. J'ai osé employer contre l'auteur de ma vie, la force que je tiens de lui. O mon père ! pardonne ma témérité ; ou plutôt écrâse ce fils présomptueux, qui a pu se révolter contre les ordres & l'autorité de son père. O Alla ! je ne mérite plus de vivre : mais épargne les jours de Sadak ».

« O Ahud ! répondit le vénérable vieillard, ô mon fils ! Alla te pardonne : Alla bénira ta générosité. Tu as montré la force de ton bras contre ton père ; non, c'est la force de ton amour : la piété filiale a triomphé de la tendresse paternelle. Mais, hélas ! quelque chère que soit pour mon cœur cette marque de ton affection, je pense avec douleur que c'est aux dépens de ta vie que tu as voulu prolonger la mienne de quelques instans. Je touche au terme de ma carrière, & tu n'es qu'à l'entrée de la tienne. C'est toi, mon fils, que tu devois conserver ».

Les paroles de Sadak consolèrent le généreux Ahud. Il oublia les supplices que la faim lui faisoit éprouver, pour se livrer à la douceur qui suit une bonne action. Cependant, l'ardeur de la soif le tourmentoit cruellement ; ses yeux, tantôt fixés sur son père, & tantôt levés vers le ciel, marquoient assez sa langueur.

« Mon fils, mon cher fils ! lui dit Sadak, la mort dont tu m'as délivré pour quelques instans me seroit moins cruelle, que le chagrin que je ressens de te voir ainsi expirant de soif. O Ahud ! fils barbare, je révoque le pardon que je t'ai donné ; tu m'ôtes une vie mille fois plus chère que la mienne ».

Tandis que Sadak parloit, Ahud, emporté par l'excès de la soif, se déchire de ses propres dents, & suce avidément le sang de ses veines. Ce secours, tout inhumain qu'il étoit, le soulagea pendant quelque temps. Il attendit avec patience que la marée leur permît, en se retirant, de chercher quelque moyen d'échapper à la mort.

En passant le long de la côte, Sadak apperçut l'eau qui sortoit d'une ouverture assez étroite entre deux masses de rochers.

« Mon fils, dit ce père malheureux, attendons ici le retour de la marée, & voyons

si l'eau passe au travers de cette ouverture. Peut-être pourrons-nous y pénétrer ».

Ahud se livra au premier rayon d'espérance : s'assit avec son père sur la pointe d'un rocher, attendant en silence le retour de la marée.

La conjecture de Sadak n'étoit pas vaine ; l'eau entra avec rapidité entre les deux rochers, & sembla s'y engloutir comme dans un gouffre.

« Quel que puisse être notre sort, dit Sadak, ce passage est le seul moyen qui nous reste à tenter pour échapper à la mort. Nous sommes sûrs de mourir de faim sur cette côte avant deux jours. Ahud, plongeons-nous dans ce gouffre ; nous y trouverons, ou la récompense de nos travaux, ou la fin de nos malheurs.

» Mon père, répond Ahud, pourquoi nous exposer tous les deux au danger ? Restez sur ce bord, je vais examiner l'issue de ce passage étroit ».

Ahud n'espéroit aucun succès de son entreprise ; il ne pensoit qu'à prolonger les jours de son respectable père.

Sadak en jugeoit autrement ; il se rendit aux instances de son fils, dans la pensée qu'il réussiroit. Ahud lui promit de revenir, s'il

étoit possible; aussitôt il se précipita dans le gouffre & disparut aux yeux de son père inquiet.

Sadak goûta pendant quelques instans les douceurs de l'espérance; il ne doutoit pas que son fils ne fût déjà dans l'isle. Mais lorsqu'il vit les eaux refluer, sortir d'entre les rochers avec autant de précipitation qu'elles y étoient entrées, & inonder la côte où il étoit; alors son espérance s'évanouit: il s'écria dans l'excès de sa douleur; « ô mon fils, mon cher fils! Perfide Océan! tu m'as ravi mes deux fils ».

Le progrès de la marée l'obligea de retourner à la caverne; là, plongé dans l'abîme de la douleur, il pensoit tour-à-tour à ses enfans & à sa chère Kalasrade.

La faim se fit sentir avec une nouvelle force; il l'appaisa en dévorant le cuir de ses pantoufles. Quand la mer entra dans la caverne, il se courba pour puiser quelques gouttes de ses eaux salées dans le creux de sa main, & en humecter sa langue.

Après le reflux, Sadak se rendit à l'endroit où il avoit vu son fils disparoître à ses yeux. Il n'attendoit que le retour de la marée pour se précipiter dans le gouffre; c'étoit la seule ressource qui lui restât.

Le premier flot qui entra dans la fente du rocher, y porta Sadak; il fut longtemps jeté de côté & d'autre contre les pointes saillantes de la montagne, jusqu'à ce qu'enfin il apperçut la lumière du jour au travers des eaux; Il étoit dans une cave profonde, creusée dans le roc vif. Le fond en étoit étroit & inégal; l'ouverture en étoit large & élevée, la pente dure & rapide; & les eaux que le flux de la mer y apportoit, la rendoient fort glissante.

Cependant, Sadak redoubla de courage; & quoiqu'il ressentît de vives douleurs des meurtrissures qu'il avoit reçues en passant sous le rocher, il gravit, à force de travail, la pente escarpée du précipice, & atteignit enfin le sommet.

En jetant les yeux autour de lui, il découvrit une vaste campagne plantée irrégulièrement de différens arbres chargés de fruits, & traversée par des ruisseaux dont les bords étoient émaillés de fleurs.

Le premier mouvement de Sadak fut de se prosterner la face contre terre, & d'adorer Alla, en lui adressant cette fervente prière:

« Etre suprême, ô Alla! ta créature chantera éternellement tes louanges; le malheureux, dont tu daignes bénir les travaux

adore ta bonté, dans les ſentimens de la plus vive reconnoiſſance ».

Sadak ſe leva : la campagne fertile avoit diſparu. Il lui ſembla que les eaux du gouffre le rejetoient ſur la côte d'où il s'étoit précipité dans la mer quelques heures auparavant.

A cette vue, Sadak pouſſa un profond ſoupir. Il étoit confondu & ſtupéfait de ce changement inefſpéré; mais quand il vint à penſer que ce ne pouvoit être que l'effet d'une cauſe ſurnaturelle, il ſe roidit contre la tentation du déſeſpoir.

« Si ce changement eſt le fruit de ma prière, dit-il avec une humble réſignation, je dois m'y ſoumettre. Alla le bénira; car Sadak adorera ſon dieu dans l'horreur de ces rochers, comme au milieu d'une plaine agréable ».

A peine avoit-il fini de parler, tout-à-coup les flots de la mer s'élevèrent en ſortant du gouffre avec un bouillonnement extraordinaire; une femme habillée d'or parut ſur la ſurface des eaux.

« Vertueux Sadak, dit le *génie* Adiram, je te félicite de ton courage intrépide; je m'eſtime heureuſe d'être envoyée par le prophète pour te conſoler; mais avant que je remontre à tes yeux des merveilles que tu

n'as vues qu'un moment, permets que je t'introduise sans danger dans cette place dont tu es sorti à l'instant comme d'un songe ».

Les eaux s'arrêtèrent à l'entrée de la fente du rocher. Le *génie* & Sadak descendirent légèrement dans le précipice, d'où il remontèrent avec la même aisance. Sadak reconnut la campagne fertile qu'il avoit déjà vue.

Quand ils furent dans la plaine, Adiram dit à Sadak.

« Les arbres abaissent leurs branches chargées de fruits pour les mettre à ta portée: répare tes forces épuisées, tu recevras ensuite les instructions des *génies* protecteurs du genre humain.

» Mais, répondit Sadak, puisque telle est la foiblesse de l'homme, que ce qui lui semble un bien peut devenir pour lui un mal réel, permets, ô *génie* bienfaisant! que je commence par adorer Alla, au nom duquel personne ne sera trompé. C'est lui qui fait mûrir ces fruits, je dois remercier sa bonté avant que d'en faire usage ».

Sadak se prosterna ensuite la face contre terre, & répéta cette prière:

« Etre suprême, ô Alla! ta créature chantera éternellement tes louanges; le malheureux dont tu daignes bénir les travaux

adore ta bonté dans les sentimens de la plus vive reconnoissance ».

Adiram exalta la piété & l'humble résignation d'un guerrier élevé sous la tente & dans les horreurs des combats.

" Ta religion surpasse mes espérances, ô Sadak ! dit le *génie*, l'adversité ranime la ferveur des hommes. Il n'est pas rare de les voir recourir à leur dieu dans les jours de la disgrâce, mais il est encore plus ordinaire de les voir oublier Alla, lorsque tout seconde leurs désirs. A mesure que la prospérité croît, la piété diminue dans leur cœur. Lorsqu'ils jouissent des biens qu'ils ambitionnoient, ils ne songent plus à celui dont il les tiennent. L'amour-propre & la présomption se nourrissent des douceurs de l'aisance; l'homme le plus indigne des dons du ciel les regarde comme le prix de son mérite & le fruit de son habileté. Heureux celui qui les reçoit avec reconnoissance, en avouant humblement que la gloire n'appartient qu'à Alla.

„ O *génie* ! reprit Sadak, mon cœur est fortifié par tes pieuses leçons; mais hélas ! je sens qu'il soupire encore après Ahud que j'ai perdu, & après Kalasrade que j'ai laissée au pouvoir du tyran.

„ A l'égard d'Ahud, dit le *génie*, il n'eſt pas encore temps que tu apprennes ſon ſort ; pour Kalaſrade, elle ſouffre, pour avoir trop mépriſé une vie qu'Alla lui avoit ordonné de conſerver. Ah ! pauvre Kalaſrade, l'oiſeau d'Adiram ne peut pas te ſecourir long-temps. Le ſerment d'un tyran ſans foi eſt une corde lâche, autour d'un pilier embrâſé.... Mais hâte-toi de conquérir les eaux de la fontaine d'Oubli ; ne te laiſſes point rebuter par les dangers. Tu as appris par expérience que les périls les plus redoutables ſont ceux que l'on n'apperçoit pas. La fontaine eſt cachée au centre du volcan ; gravis ce mont embrâſé „.

Le *génie* Adiram diſparut. Sadak, le brave & religieux Sadak, ayant pris quelques rafraîchiſſemens, s'arma de courage, & s'avança vers la montagne qui jetoit ſans-ceſſe des flammes.

La plaine le conduiſit à une vallée profonde, couverte de buiſſons épais, qu'il eut toutes les peines du monde à traverſer. Les branches & les brouſſailles manquèrent pluſieurs fois ſous ſes pieds, & il tomba dans des précipices où il faillit de reſter enſeveli : ce ne fut qu'avec la plus grande peine qu'il put en ſortir, à l'aide de ces

mêmes branchages qui l'avoient trompé.

Au sortir de cette vallée épineuse, il trouva une rivière rapide qui couloit entre les rochers ; elle avoit pour source une cataracte élevée, dont les eaux tomboient avec un bruit épouvantable, en se partageant dès le haut, pour former deux torrens qui rouloient leurs flots impétueux des deux côtés de la montagne.

Sadak fut saisi d'étonnement à la vue de cette terrible chûte d'eau. Il resta immobile, également incapable & d'avancer & de revenir sur ses pas.

Il se trouvoit entre deux torrens dont la rapidité lui ôtoit toute espérance de pouvoir tourner à droite ou à gauche. Tout le parti qui lui restoit à prendre, étoit d'essayer de grimper sur le rocher escarpé qui s'avançoit entre les deux cataractes.

Il s'y détermina courageusement ; la nature frémissoit à cette généreuse résolution. Sans écouter ce mouvement de frayeur involontaire, il se jette sur le rocher, & se servant des pieds, des mains, des dents, il rampe avec une fatigue incroyable sur sa pente glissante.

Les eaux impétueuses des deux cataractes l'inondoient à tout moment, & avec d'au-

tant plus d'abondance, qu'il grimpoit plus haut. Elles emportoient quelquefois des pièces de rocher qui le frappoient en tombant, & dont il risqua d'être renversé.

Il atteignit enfin une espèce de petite terrasse formée par une partie du rocher plus avancée que le reste. La fatigue l'obligea d'y rester étendu quelques instans ; un mouvement naturel le porta à avancer la tête, pour voir à quelle hauteur de la montagne il étoit parvenu. Il trembla en contemplant le chemin qu'il avoit fait : il ne pouvoit comprendre comment il avoit pu faire un pas sur un rocher nud : sa vue se troubla ; mille couleurs jouoient devant ses yeux ; il lui sembla que le rocher croûloit, l'emportoit dans sa chûte & l'écrasoit sous ses débris.

Dans cette espèce de délire, causé par un épuisement d'esprits, la nature s'oublia elle-même pendant quelques minutes. Sadak fut saisi d'un tremblement violent, malgré la force d'ame qui le soutenoit. Dans ces agitations involontaires, il roula le long du rocher qu'il avoit eu tant de peine à gravir. Il ne s'apperçut de son égarement & de son malheur, qu'au milieu de sa chûte ; la vue du danger lui donnant alors de nou-

velles forces, il s'attacha fortement au rocher avec les mains, & regagna la terrasse, où il ne fut plus tenté de regarder le pied de la montagne. Il tourna plutôt les yeux vers le sommet, pour voir le chemin qui lui restoit à faire.

Il y monta plus aisément qu'il ne pensoit. La cîme lui offrit un lac très-large, qu'il lui falloit passer avant d'arriver au volcan. Le volcan brûloit sans cesse, l'air étoit obscurci par la fumée épaisse qu'il poussoit, & infecté d'une odeur de soufre insupportable.

Sadak ne songea d'abord qu'à passer le lac à la nâge. Le courant étoit rapide; il risquoit d'être entraîné par la violence des flots, & précipité de toute la hauteur du rocher dans l'un des deux torrens, où il eût péri sans ressource.

Le danger ne l'arrêta point. Il se précipita dans le lac; & nâgeant avec autant de force que d'habileté, il atteignit bientôt l'autre bord.

Ici Sadak fut assailli d'une grêle de pierres & de charbons ardens que vomissoit le volcan. Pour s'en garantir, il arracha une grande quantité de roseaux humides qui croissoient sur les bords du lac & les mit

ſur ſa tête, pour ſe préſerver des matières qui pleuvoient de toute part.

En cet état, il s'avança au travers des cendres ardentes qui lui brûloient les pieds, & au milieu d'une atmoſphère ſulphureuſe qui le ſuffoquoit preſque. Il vint au bord d'une cave énorme, au centre de laquelle couloit un petit ruiſſeau d'eau noire.

Sadak ne doutant plus que ce ne fût-là la fontaine d'Oubli, ſe jeta dans la cave, en courant précipitamment vers le ruiſſeau. Il vit, à quelques pas de la ſource, une jeune fille, aſſiſe dans une attitude douce & aiſée. Elle ſe leva à l'approche de Sadak, & le félicita ſur ſon heureuſe arrivée.

“ Généreux étranger, lui dit-elle, il y a deux cent égires que perſonne n'a pénétré dans ces lieux terribles. Mais vous pouvez goûter des eaux de la fontaine d'Oubli, & jouir de l'immortalité „.

En diſant ces mots, la déeſſe (car elle n'avoit point l'air d'une mortelle) puiſa des eaux dans une taſſe d'or & la préſenta à Sadak. Celui-ci détourna doucement la taſſe, & répondit ainſi :

„ Belle gardienne de cette ſource enchantée, excuſez mon refus. Ce n'eſt pas pour moi que je ſuis venu chercher les eaux de

la fontaine d'Oubli. Un serment fatal m'a fait entreprendre ce pénible voiage. Je suis un misérable exilé de l'empire Ottoman, qui viens conquérir dans ces lieux, pour prix de mes succès, une mort mille fois plus cruelle que ne l'a été celle de ceux qui y ont échoué „.

„ Eh bien! reprit la belle nymphe, bois des eaux d'Oubli, & perds pour jamais le souvenir des cruautés d'Amurath : que tes premières pensées s'anéantissent ; que ton être se renouvelle & renaisse, pour goûter les douceurs d'une scène variée de plaisirs. Oublie tes fautes & tes peines passées. Que ton esprit, dégagé du poids accablant des années qui courbe ton corps, prenne des sentimens nouveaux ; que les moindres traces d'une vie malheureuse s'effacent pour jamais. Livre-toi aux illusions brillantes & flatteuses de l'espérance : que le songe du plaisir joue devant ton imagination. La santé, les honneurs, les richesses, la réputation, la volupté, occuperont tour-à-tour ton esprit, partagé entre ces différens objets ; & la pensée des maux que tu as soufferts autrefois ne troublera point cette douce rêverie ».

« De tels plaisirs, répondit Sadak, peuvent

captiver des malheureux, dont la conscience, déchirée de remords, a raison de souhaiter que le souvenir importun de leur vie passée soit entièrement effacé. Pour moi, ô nymphe! au milieu des maux extrêmes que j'ai soufferts, j'ai toujours eu la consolation de ne les avoir ni cherchés, ni mérités „.

“ L'orgueil est une marque de folie, plutôt qu'une preuve de mérite dans l'homme, répliqua la gardienne de la fontaine d'oubli. Les mortels, aussi vains que foibles, aussi présomptueux qu'ignorans, s'égarent d'erreurs en erreurs: ils flottent dans l'incertitude du doute. Plus aveugles à mesure qu'ils avancent dans leur carrière, quand ils paroissent au grand jour, ils voudroient que le passé n'eût jamais été „.

« *Génie* tutélaire de ces lieux, répondit Sadak, ce n'est point par une vaine présomption que je refuse le don que vous m'offrez. Le témoignage de ma conscience m'assure que je n'ai point cherché le mal. Je remercie le prophète de m'avoir soutenu au milieu des tentations de la vie. J'estime trop les grâces que j'ai reçues du puissant Alla pour en vouloir perdre le souvenir, & oublier les sentimens de reconnoissance

où j'ai trouvé tant de douceurs. J'ai reçu l'adversité comme un don du ciel propre à fortifier ma foi. Les revers ont été pour moi des sources de bénédictions, des encouragemens à la vertu : les oublier, ce seroit une basse ingratitude. Tous mes jours n'ont pas été malheureux ; la pensée d'un état dont j'ai goûté autrefois les délices, m'est trop chère pour vouloir la perdre : ce seroit me rendre à jamais indigne de la miséricorde de mon Dieu. Un moment du souvenir précieux de la fidélité de Kalasrade est plus doux à mon cœur, que dix ans de volupté entre les bras d'une nouvelle amante. O Codan ! je ne t'oublierai point : ta piété envers Mépiki sera toujours présente à mon esprit. Et toi, ô mon fils Ahud ! quoique tu sois aussi perdu pour moi, ton image restera gravée dans le cœur de ton père, avec ta dernière action. O Ahud ! nom vertueux ! sans doute tu jouis à présent de la vue du prophète. Tu reçois le prix immortel de ta piété : pour cette goutte de vin dont tu abreuvas la langue altérée de ton père, tu puises le bonheur dans une source intarissable. Du paradis, où tu n'as plus rien à craindre de la méchanceté du tyran, contemple les restes de la triste &

vertueuſe famille d'Elar. Et toi, illuſtre auteur de ma vie, maudis à jamais ton fils ingrat, s'il ſonge à perdre le ſouvenir de la ſainte religion dont il reçut de ta bouche les premiers principes. Peut être après avoir bu de ces eaux, j'oublierois Alla & ſon prophète, pour me faire chrétien; ou, à l'exemple des mauvais *génies*, tranſporté d'une inſolence orgueilleuſe, j'oſerois me révolter contre le maître tout-puiſſant du ciel & de la terre».

« Généreux Sadak, répliqua la belle nymphe, toi ſeul entre les hommes méritois de réuſſir dans une conquête auſſi difficile que celle que tu as entrepriſe. Tu en connois le prix. Prends cette taſſe d'or, & va porter au ſultan les eaux d'oubli qu'elle contient. Ne crains point les dangers du retour. Car auſſi-tôt que la taſſe ſera dans ta main, tu te trouveras tranſporté aux portes du ſérail d'Amurath ,,.

« Mais, ô vierge auſſi pure que belle! dit Sadak, avant que je reçoive de ta main ce don ineſtimable, ne pourrois-tu point m'apprendre ce qu'eſt devenu le vertueux Ahud, la gloire de ma vieilleſſe ,,?

« J'ignore le ſort d'Ahud, répondit la nymphe; je ſais ſeulement que tu es le ſeul

des hommes qui ait réussi dans la conquête des eaux d'oubli ,,.

En achevant ces mots, elle donna la coupe d'or à Sadak. Dès qu'il l'eut prise, la nymphe, la fontaine, la caverne & la montagne disparurent ; & il se trouva aux portes du palais d'Amurath.

Les janissaires reconnurent les traits de leur ancien général ; & le peuple en tumulte annonça le retour de Sadak, par ses cris d'allégresse.

Les esclaves coururent à l'appartement d'Amurath ; les eunuques se hâtèrent de l'introduire en triomphe en la présence du sultan.

Sadak entra d'un air respectueux & noble. Il tenoit en main la tasse d'or pleine des eaux tant desirées. Le sultan étoit assis sur un sopha de velours cramoisi, brodé en or & relevé de pierreries.

Sadak se prosterna trois fois devant son souverain. Amurath fut ému ; & pour avoir moins de témoins de son émotion, il fit signe aux eunuques & aux courtisans qui l'entouroient de se retirer.

Resté seul avec Sadak, il se remit du premier mouvement de surprise qu'il avoit

éprouvé, & dit fièrement au brave & reſpectable vieillard :

« Eſclave, as-tu réuſſi dans la commiſſion dont je t'avois chargé ? ou viens-tu m'apporter ta tête en tribut „ ?

« Puiſſant maître de l'empire Ottoman, répondit Sadak, le grand Alla que je ſers a béni l'entrepriſe & le voyage de ton eſclave : Sadak, couronné de gloire, vient t'offrir ſa conquête „.

„ Maudit ſoit Sadak & ſa gloire, reprit vivement Amurath ; eſclave préſomptueux, ton orgueil ſera humilié. Crois-tu l'emporter ſur ton ſouverain ? Penſes-tu qu'Alla te réſervoit des délices ſupérieurs à celles dont jouit Amurath „.

“ La bonté d'Alla m'a ſoutenu dans les dangers que j'ai courus pour ſatisfaire au ferment que j'avois fait, répondit Sadak ; Alla étoit avec moi, ſa divine préſence m'encourageoit, ſa lumière m'éclairoit, ſa miſéricorde adouciſſoit les horreurs que j'ai vues „.

Tu blaſphêmes, vil eſclave, dit le ſultan furieux ; tu ments avec impudence. Alla n'a point béni l'eſclave au-deſſus de ſon maître. Ton cœur orgueilleux s'eſt flaté d'un vain eſpoir ; & Alla a permis ta préſomption,

pour la tromper d'une manière plus sensible. Ton maître s'est vengé au gré de sa volonté ; j'ai brûlé ta maison, massacré tes enfans, & forcé Kalasrade à m'accorder des faveurs que tu te croyois réservées. A présent maudis ton Dieu, & meurs „.

« Tyran, le crime triomphe, dit Sadak ; j'ai donc apporté pour moi ce breuvage enchanté : il m'est nécessaire „.

« Esclaves, s'écria le sultan avec un emportement furieux, hâtez-vous d'ôter cette coupe précieuse des mains de ce malheureux. Qu'il n'ait pas la consolation d'oublier des malheurs qu'il a trop mérités ».

A ces cris, les esclaves entrèrent & arrachèrent la tasse d'or des mains de Sadak.

« Rendez-moi la coupe, ou donnez-moi la mort, dit Sadak aux esclaves „.

„ Ni la mort, ni le précieux breuvage, reprit Amurath. Je me charge, moi, du soin de consoler ton cœur. Tu seras enchaîné dans la prison la plus obscure de la tour. Chaque jour je viendrai t'entretenir des délices que j'aurai goûtées la nuit précédente dans les bras de Kalasrade : je te peindrai nos combats amoureux, sa résistance qui accroît le feu de mon amour, & la douceur de ma victoire. Lorsque je

vogue sur l'océan de l'amour, la douce haleine de Kalasrade est pour moi un vent favorable qui me pousse doucement au port,,.

Tyran, cent fois plus vil que tes esclaves, dit Sadak; ta foi violée, ton serment méprisé, ta gloire souillée, n'attirent point encore sur toi la foudre d'Alla! Je n'appellerai point sa vengeance. Ton cœur est ton bourreau. Quoique tu me refuses, & la mort pour terminer mes malheurs, & les eaux d'oubli pour en perdre le souvenir, le pauvre Sadak aura toujours l'avantage sur le puissant monarque de l'*Asie*. Je ne suis point déchiré de remords comme le tyran qui m'opprime,,.

,, Esclave, dit Amurath d'un ton cruel, j'aime à entendre les expressions de ta pieuse résignation. Mais, sache pourtant que ta mort paiera ton imprudence, si tu ôses encore insulter ton maître. Ne crois pas, malheureux! que je m'applaudisse d'avoir violé mon serment. Non, la vertu & la religion triomphent dans mon cœur. L'excès de ma passion l'a emporté sur l'amour du devoir. Je ne me suis livré qu'en tremblant au plaisir que j'ai goûté dans les bras de la belle Kalasrade, & le souvenir en est suivi de remords, je l'avoue: mais je

t'aurai l'obligation de m'avoir délivré de de ces pensées importunes ; & toi, tu auras le dépit d'avoir contribué malgré toi à mon bonheur. Les eaux d'oubli sont destinées pour moi & pour Kalasrade. Kalasrade oubliera Sadak, & se livrera amoureusement à la passion du sultan. Amurath oubliera la vertu & la religion qui combattent dans son ame une passion qu'il chérit. Esclaves, donnez-moi la coupe. Adieu, vertu ; adieu, religion ; adieu les remords que vous m'inspirez ; adieu, vos misérables leçons qui n'ont servi qu'à répandre l'amertume sur mes plaisirs. Mais, esclaves, vous aurez soin de me faire souvenir que j'ai juré la mort de Sadak „.

Le sultan féroce prit la coupe des mains des esclaves. Puis, regardant avec un sourire barbare le pauvre Sadak, il lui dit d'un ton insultant : Heureux époux de Kalasrade, vois avec quelle grâce ton seigneur salue son esclave. Je bois ces eaux pour ressembler à Sadak. Lorsque Kalasrade en aura goûté, elle oubliera que je suis Amurath, & m'aimera comme elle aima Sadak „.

Alors le tyran but avidement une partie de la liqueur noire contenue dans la tasse d'or. Aussi-tôt l'effet cruel s'en fit sentir,

en portant la mort avec l'oubli dans les veines d'Amurath.

Sadak, surpris, admira les voies extraordinaires de la bonté & de la justice d'Alla. Les esclaves voulurent en vain secourir Amurath. Voyant leurs soins inutiles, ils se jettèrent aux pieds de Sadak, & le reconnurent d'avance pour leur sultan, ne doutant pas que les janissaires ne le proclamassent sur le champ empereur de *Constantinople.*

« Maître de notre vie, dirent-ils d'une voix unanime, Alla punit la méchanceté d'Amurath ; il le punit de la violation de son vœu, & des maux dont il a accablé la famille d'Elar. O Sadak ! tu nous vois prosternés à tes pieds : nous attendons tes ordres pour jeter ce cadavre en proie aux oiseaux de l'air ».

« Misérables, dit Sadak, je ne cherche point le pouvoir que vous me déférez. Faites avertir le fidèle Doubor : qu'il apprenne aux sujets de l'empire *Ottoman* la perte qu'ils viennent de faire,,.

,, Illustre héritier de la puissance d'Othman, repondirent les esclaves, Doubor est allé à Iznimid, par les ordres d'Amurath, pour des affaires d'état ,,.

« Eh

« Eh bien ! reprit Sadak, faites voir aux ſoldats le corps mort de leur ſultan. Puiſqu'il n'a point laiſſé d'héritier de ſon ſang, c'eſt à eux de mettre la couronne ſur la tête de celui qu'ils croiront le plus propre à la porter. Pour moi qui ſuis maudit dans ce que j'ai de plus cher, je n'ai garde de rechercher un tel honneur. La grandeur m'eſt devenue inſupportable. Kalaſrade, ô vertueuſe Kalaſrade ! hélas ! ils t'ont deshonorée ! Sadak doit cacher ſa honte dans l'antre des rochers ».

Le bruit de l'arrivée de Sadak & de la mort d'Amurath ſe répandit bientôt dans tous les appartemens du ſérail. Tandis qu'une partie des officiers s'empreſſoit de nommer Sadak ſultan de l'Aſie, les autres ſe rendirent chez Kalaſrade pour lui porter cette double nouvelle.

« Eſt-il revenu, dit Kalaſrade avec tranſport ? S'il vit, tous mes maux ſont paſſés comme le ſonge de la nuit; & je me lèverai au jour de la conſtance & de l'amour. Conduiſez-moi vers mon bien-aimé. Où eſt-il ? Que je lui donne le baiſer de l'amour ».

Elle ſe fit conduire vers Sadak. Il étoit dans l'appartement royal, au milieu des gar-

heurs; mais ne cherche point à me déguiser bassement un crime qui n'est pas le tien, mais plutôt celui du tyran & de sa brutale passion. Sans doute tu ne voudrois pas recevoir Sadak dans des bras souillés du plus grand des crimes».

«Ciel! s'écria Kalasrade, de quoi me soupçonne Sadak? Je te le jure par l'amour même; je n'ai point ajouté le déshonneur à tes autres malheurs».

« Femme perfide, dit Sadak, d'un ton indigné, le tyran s'est vanté lui-même de son crime; il a souillé mes oreilles par le récit infâme des excès de sa passion».

A ces mots Kalasrade, confondue, regarda tendrement Sadak. Le torrent de ses larmes s'arrêta. Sa contenance exprimoit l'excès de son étonnement. Il n'étoit plus question d'avoir recours aux protestations: l'amour seul pouvoit convaincre Sadak de son innocence.

Son cœur fut ému sans être désabusé; mais sa conscience lui reprochoit la cruauté avec laquelle il augmentoit les malheurs d'une femme dont le crime supposé eût été involontaire.

« O vertueuse Kalasrade! dit-il, en la pressant entre ses bras, pardonne un injuste

ſoupçon, qui te prouve l'excès de ma tendreſſe. Tu venois chercher quelque ſoulagement à tes longues ſouffrances; plus cruel qu'Amurath, j'ajoute aux maux dont il t'accabla ».

« Une parole de Sadak peut me faire perdre le ſouvenir de tous mes maux, répondit Kalaſrade; un reproche de ſa bouche m'eſt plus inſupportable que tout le reſte ».

Sadak répliqua en peu de mots & d'un ton réſolu:

« Quelqu'accablant que ſoit pour moi le malheur que je crains, il doit l'être encore davantage pour Kalaſrade. Mais il convient mal à des époux auſſi infortunés que vous & moi de ſe donner en ſpectacle à tout un peuple ſur le plus brillant des trônes du monde. C'eſt pourquoi, ô Kalaſrade! ſouffrez que je parle aux janiſſaires, & je reviendrai pleurer avec vous nos malheurs communs ».

La belle Kalaſrade ſe retira, fondant en larmes, & déſeſpérant de regagner jamais le cœur de Sadak.

Sadak donna audience aux officiers de l'armée, aux viſirs & aux bachas de l'empire Ottoman. Il refuſa l'honneur qu'ils lui déféroient; mais ſes refus ne les empêchèrent pas de le nommer leur ſultan, & il ſe vit con-

traint, malgré lui, d'accepter l'empire.

L'air retentit des acclamations de l'armée & du peuple. L'allégreſſe régnoit par-tout.

Au milieu de ces cris de la joie publique, un meſſager vint au ſérail annoncer le retour de Doubor.

Au nom de Doubor, Sadak ſembla reſpirer. Un rayon d'eſpérance commença à luire dans ſon ame. Il envoya ſes viſirs à la rencontre du chef des eunuques, en leur recommandant de le lui amener d'abord.

Doubor, qui avoit appris la révolution ſubite qu'avoit cauſé la mort d'Amurath, ſe hâta de venir ſe jetter aux pieds de Sadak.

« Puiſque celui que je ſervis & honorai longtemps n'eſt plus, dit le fidèle eunuque, Doubor applaudit au choix qui couronne la vertu de Sadak. Pardonne-moi, ô ſultan! ſi je joue mal devant toi le rôle d'un courtiſan. Elevé dès ma jeuneſſe ſous l'œil gracieux d'Amurath, comblé de ſes bienfaits, ſa mort m'a arraché des pleurs. Je les dois, ſinon à ſes vertus, au moins à ſes bontés pour moi „.

“ Doubor, répliqua triſtement Sadak, tu n'es pas le ſeul que cette mort afflige; Kalaſrade la reſſent encore plus vivement que toi : un deuil éternel eſt le partage de Sadak „.

“ Magnifique ſeigneur, dit le chef des eunuques, Amurath auroit-il oſé violer la ſainteté de ſon ſerment „.

“ Oui, Doubor! Tu me le demandes, eſclave, reprit fièrement Sadak, crois-tu m'en impoſer par ce doute apparent. Je te ſoupçonne d'avoir été le confident, peut-être le complice de ſon crime. J'aurois ſupporté patiemment tout autre malheur : celui-là m'accable „.

“ Seigneur, dit Doubor, avec une noble aſſurance, permettez que je vous ſuive dans l'appartement de Kalaſrade ; il y a là quelque myſtère : on cherche à troubler votre repos „.

“ Voiler par un diſcours ambigu un mal qu'on ne peut réparer, c'eſt le devoir d'un eſclave, dit Sadak ; mais je ne me laiſſe point tromper aux vains diſcours d'une femme. J'ai vu Kalaſrade ; mes yeux ont vu la beauté déshonorée de celle que j'aimai. O prophète, ſaint prophète ! où étoit ton œil, qui voit tout, lorſque la paſſion féroce d'Amurath ſouilla la pureté de Kalaſrade „ ?

“ Puiſſant & généreux Sadak, répondit Doubor, en ſe jetant à ſes pieds, je t'en conjure, n'accuſe point la belle & vertueuſe fille de Mépiki avant d'être sûr du mal que tu redoutes. N'accuſe point la bonté de no-

tre prophète, qui n'a jamais abandonné ceux qui mettent leur confiance en lui „.

“ Doubor, dit Sadak, je fais que tu as toujours fervi fidèlement ton dieu & ton prince; tu as fu accorder la foumiffion dûe au fultan Amurath, avec l'obéiffance que tu dois également à Alla; j'y confens, paffons chez Kalafrade. Puiffent mes foupçons être vains „!

Le chef des eunuques précédoit le nouveau fultan. Ils traversèrent les appartemens par où Sadak avoit été traîné autrefois comme un malheureux, par les ordres d'Amurath. Les portes s'ouvrirent à fa préfence. Il parut dans l'appartement de Kalafrade; elle étoit affife fur un fopha, au milieu de fes femmes.

La belle fultane fe leva brufquement, & d'un air effrayé, elle s'écria, en parlant à fes efclaves : « Quel eft le téméraire qui ofe jouer baffement la majefté d'Amurath? Vil efclave, qui que tu fois, fors, ou, j'en jure par ma beauté, le dieu Amurath va t'immoler en facrifice à notre amour ».

« O prophête! dit Sadak, ftupéfait de cet accueil, quel changement! & que m'annonce-t-il? O Kalafrade! ne reconnois-tu point Sadak, ton ami; Sadak, qui vient

dans le dessein d'être désabusé, & de perdre ses soupçons ? Je serai au comble de la joie, quand tu m'auras convaincu que tu n'as point cédé à la passion infâme d'Amurath ».

« Malheureux ! reprit Kalasrade, avec une fierté affectée, tu oses blasphémer Amurath & son amour ! Ma joie égala son emportement : une feinte résistance augmenta son amour & la volupté qu'il me fit éprouver. Mais toi, esclave grossier, donne-toi de garde d'avilir, par tes caresses féroces, une beauté qui a su captiver le cœur de ton maître ».

“ Alla, ô Alla ! s'écria Sadak, qu'ai-je entendu ? N'ai-je donc vécu jusqu'à ce jour que pour entendre Kalasrade maudire Sadak, & lui préférer le plus cruel des tyrans ? --- Non, cela ne peut pas être. Le délire la transporte. Son esprit troublé ne reconnoît plus l'empire de la raison. C'est moi qui, par mes reproches cruels, l'ai jetée dans cet état. Le passage subit de la plus profonde tristesse à la plus douce espérance, & de celle-ci à l'accablement le plus terrible, a mis le désordre dans son ame. Après un long-temps, passé dans les larmes, tu venois au-devant de ton seigneur recevoir le prix de ta vertu. Cédant aux vifs

transports de la joie, tu volois dans mes bras; ton cœur palpitoit: ton ame, attirée sur tes lèvres & dans tes yeux, sembloit vouloir passer dans la mienne. Ma froideur t'a glacée; mes reproches t'ont accablée d'une douleur bien plus sensible que toutes les cruautés d'Amurath. O ciel! un indigne soupçon me fait perdre Kalasrade! Prophète! tu te venges de mon ingratitude. J'ai ajouté plus de foi aux vains discours d'un monstre, qui se vantoit d'avoir violé son serment, qu'aux protestations d'une femme dont la vertu avoit résisté à de si terribles épreuves. Je me suis défié des promesses de Mahomet & de la puissance d'Alla. O prophète! tu me punis justement. O Alla! j'ai mérité le dernier coup qui m'accable ,, !

Ces paroles de Sadak furent suivies d'un prodige inattendu. L'appartement fut tout-à-coup éclairé d'une vive lumière; un nuage d'azur sembla descendre du plafond. Sadak en vit sortir le *génie* Adiram, qui lui adressa ce discours:

" Sadak, les épreuves de ta vertu sont finies. Adiram vient t'annoncer une vieillesse heureuse. La belle femme qui est ici devant toi n'est point la véritable Kalas-

rade, comme tu le verras, dès qu'elle aura rendu à Doubor l'anneau enchanté qu'il lui a donné.

„ Après que tu fus parti pour la conquête des eaux d'Oubli, je connus qu'un serment étoit un frein trop foible, pour arrêter un homme transporté par l'esprit de vengeance, & qui avoit étouffé tout sentiment d'humanité. J'envoyai mon petit messager aîlé porter un anneau enchanté à Doubor, avec ordre de lui en déclarer les vertus & l'usage qu'il en devoit faire en faveur de Kalasrade, lorsqu'il n'y auroit plus d'autre moyen de la délivrer des importunités du tyran. Doubor eut pendant quelque-temps assez de pouvoir sur Amurath, pour l'empêcher de violer son serment. Mais quand il vit que la passion de son maître ne vouloit plus reconnoître de loi, il usa du stratagême que je lui avois inspiré par mon oiseau; c'étoit de mettre la bague au doigt d'une des femmes du sérail, qui par ce moyen seroit en état de représenter Kalasrade aux yeux du sultan, qui y seroit trompé.

» Doubor, ravi de cet expédient, alla trouver Zurac, la belle & fière Zurac, qui aimoit tendrement le sultan, qui la mé-

gligeoit, & qui même n'avoit jamais répondu à son amour.

» Zurac, lui dit le chef des eunuques, vous n'ignorez pas sans doute la nouvelle passion d'Amurath. Tout le sérail sait que Kalasrade possède le cœur du sultan, & que depuis le moment qu'elle a paru à ses yeux, il méprise toutes les autres beautés.

„ Mais, belle princesse, si Doubor avoit assez d'ascendant sur l'esprit de son maître, pour lui faire négliger Kalasrade, & ne rechercher que Zurac, quelle seroit la récompense de son zèle?

« Si Doubor me procuroit cette faveur, répondit vivement Zurac, je ne mettrois point de bornes à ma reconnoissance. Le chef des eunuques pourroit me demander ce qu'il voudroit, & il l'obtiendroit d'abord, s'il dépendoit de moi; car la grâce qu'il me fait espérer m'est plus douce qu'une source d'eau claire dans un désert brûlant; plus chère que le pardon à un criminel qui attend la mort.

„ Eh bien! continua Doubor, mettez cette bague à votre doigt. Tant qu'elle y sera, vous aurez les traits & la voix de Kalasrade, la sultane favorite; au moins prenez garde de vous trahir. Ne montrez

point trop de joie. Rendez-vous difficile; cédez avec une feinte résistance aux désirs amoureux du sultan, de peur qu'il ne soupçonne le stratagême qui le met entre vos bras. Je vais vous faire passer dans l'appartement de Kalasrade, qui occupera le vôtre.

„ Cependant Amurath, qui souffroit impatiemment que le chef des eunuques s'opposât à sa passion par des vains scrupules, l'envoia à Iznimid; & , dès le jour suivant, il vint trouver Kalasrade.

“ Zurac, flattée de l'empressement du monarque, comme si elle en eût été réellement l'objet, joua son personage à merveille; elle feignit de résister; mais la passion du sultan triompha le jour même, avant que Sadak revînt avec les eaux d'oubli.

„ Quoiqu'Amurath fût accoutumé à se livrer sans contrainte à la fougue de ses desirs, quels qu'ils fussent, à peine eut-il satisfait sa passion, qu'il en eut du remords. Son repentir augmenta, lorsqu'il apprit votre retour; mais la résignation de Sadak, sa vertu, sa générosité, qui se joignoient aux remords du monarque pour lui reprocher son crime, l'irritèrent si furieusement, que, pour rendre sa vengeance complette,

il versa sa malice sur votre cœur ; & vous savez de quelle terrible manière Alla punit sa méchanceté, en lui faisant boire le breuvage de la mort.

„ Aussi-tôt j'apparus à Doubor qui revenoit d'Iznimid ; je lui dis de reprendre la bague enchantée des mains de Zurac, & de ne révéler le secret à personne, avant que je lui apparusse une seconde fois.

„ A présent, Sadak, continua le *génie*, allez trouver Kalasrade ; portez-lui ces heureuses nouvelles ; qu'elle reconnoisse la protection d'Alla, ce qui a causé les soupçons jaloux de Sadak, & ce qui lui rend l'amour de son seigneur. Dites-lui aussi que ses enfans ne sont pas morts ; que celui-là même qui avoit ordre de les massacrer, les a soustraits secrettement à la fureur d'Amurath ; que le sang dont elle a vu vos mains teintes, n'étoit que le sang d'un animal, que vous aviez répandu pour tromper le tyran. O Sadak ! pour que rien ne manque à votre bonheur, vous reverrez Ahud, que l'amour filial précipita dans le gouffre rapide. Il fut porté comme vous dans la caverne, d'où il sortit avec peine. Arrivé sur la plaine fertile, il y cueillit des plus beaux fruits, avec un empressement qui n'avoit

que ſon père pour objet. Dès qu'il en eut pris autant qu'il en put porter, il voulut redeſcendre la montagne, réſolu de n'y pas toucher avant de les avoir préſentés à Sadak. Malheureuſement ce qu'il devoit à ſon père lui fit oublier ſes obligations infiniment plus grandes envers ſon Dieu. Il négligea de remercier Alla de la protection dont il avoit reçu des marques ſi frappantes. Les mauvais *génies* lui en firent un crime capital au tribunal de Mahomet. Nous avons pris ſa défenſe, & nous n'avons rien omis de tout ce qui pouvoit diminuer ſa faute aux yeux du prophète. Après des vives & longues conteſtations de part & d'autre, Mahomet a décidé que le jeune-homme ne périroit point, & qu'auſſi il ne reverroit point ſon père auſſi tôt qu'il le deſiroit ; mais qu'il ſeroit conduit au vaiſſeau de Géhari, qui faiſoit voile pour Conſtantinople ; qu'après un voyage d'un an, il rentreroit dans ſa famille, ſi Alla le permettoit ; & , par commiſération pour la poſtérité de ſes fidèles ſerviteurs, Alla a décidé qu'Ahud ne rejoindroit ſon frère Codan, dans le ſéjour des juſtes, qu'après avoir ſoutenu après toi la gloire de la couronne Ottomane ».

Ainſi parla le *génie* Adiram ; il diſparut en s'élevant dans le nuage d'azur qui l'avoit apporté. Sadak ayant aſſuré Zurac qu'elle jouiroit des honneurs dus à la ſultane d'Amurath, ſe hâta d'aller trouver ſa fidelle Kalaſrade.

Doubor avoit exécuté les ordres du *génie* ; Kalaſrade l'attendoit, & elle careſſoit ſes tendres enfans que l'eunuque lui avoit amenés. Lorſque Sadak, entra, il trouva Kalaſrade plus belle que jamais, parce qu'il la retrouvoit fidelle & digne de lui. Il éprouva toutes les douceurs de la tendreſſe paternelle, en revoyant ſes enfans chéris qui ſe jetèrent à ſes pieds, en répandant des larmes de joie.

Kalaſrade & Sadak qui ſe rappeloient les leçons d'Adiram, modérèrent les tranſports d'une paſſion dont l'excès avoit attiré tant de malheurs ſur leur tête. Ils remercièrent de concert la providence d'Alla, qui couronnoit, par une ſi douce entrevue, leurs longues adverſités.

Ils ſe proſternèrent d'abord avec leur famille, pour adorer Alla, leur créateur, dont la bonté avoit éclaté en leur faveur. Après avoir ſatisfait à ce devoir de religion, ils converſèrent tranquillement & affectueu-

ſement, s'oubliant preſque pour ne careſſer que leurs chers enfans. Ils verſèrent quelques larmes ſur la mort de Codan, & ſur l'abſence d'Ahud, en s'excitant mutuellement à la réſignation.

Doubor s'étoit retiré par reſpect; Sadak l'appela, & lui dit en l'embraſſant :

« Ami de mon cœur, toi dont les puiſſances du ciel ſe ſont ſervies pour ôter mon précieux tréſor des mains de mon raviſſeur, tout ce qu'un ſultan peut faire pour toi ne récompenſeroit que foiblement tes ſervices. Qu'Alla te donne la paix d'une bonne conſcience, le plus doux prix de la vertu. A l'égard des biens de ce monde, demande ce que tu voudras, toutes les richeſſes de mon empire ſont à ta diſpoſition ».

Kalaſrade & ſes enfans ſuivoient l'exemple de leur père, en remerciant le chef des eunuques de ſa généroſité à leur égard.

Le reſpectable eunuque, attendri de cette ſcène affectueuſe, ne put répondre que par ſes larmes. Il leva les yeux au ciel, & voulut ſe jeter aux pieds de Sadak. Le ſultan l'en empêcha, & le fit aſſeoir auprès de Kalaſrade, comme le protecteur de ſa vertu.

Une converſation douce & tranquille ſuccéda à cette entrevue affectueuſe. Sadak,

Kalasrade, leurs enfans, & le fidèle Daubor, au comble du bonheur, en rapportèrent la gloire à la bonté d'Alla.

Le *génie* Adiram ayant fini son conte, Iracagem & tous les *génies* qui l'entouroient lui en marquèrent leur satisfaction. Leurs disciples étoient animés d'un courage mâle; l'image du brave & généreux Sadak enflammoit leur imagination.

Iracagem, voyant le feu qui brilloit dans leurs yeux, en prit occasion de leur faire cette courte leçon.

„ Tandis que les favoris de Mahomet ont reçu des instructions de force des lèvres de notre sœur Adiram, les fils du prophète ont trouvé dans le même conte des leçons de constance & de fidélité. Kalasrade est un bel exemple de vertu. Oui, belles vierges, la chasteté sera toujours le plus bel ornement de la beauté. Les femmes les plus fidelles à la foi conjugale seront toujours les plus respectées des hommes. Alla, le puissant Alla, qui vous a donné une ame immortelle, n'a point borné son sort aux biens & aux maux de cette vie. Il destine à ses enfans un avenir heureux ou malheureux, selon leurs mérites. Il permet qu'ils soient affligés ici bas

pour purifier leur vertu ; mais il ne les laiſſe point ſuccomber ſous l'excès du mal. Il proportionne la force & la patience qu'il leur donne, à la grandeur de l'affliction ; & c'eſt lorſque l'adverſité ſemble à ſon comble, & que la foibleſſe humaine n'a plus de reſſources, qu'il emploie des voies extraordinaires pour la délivrer de l'oppreſſion.

» Ne croyez pas, ô filles de l'affliction ! que votre ſexe ſoit expoſé à des dangers inſurmontables. Il eſt vrai, l'homme vous ſurpaſſe en force, & il eſt rare que l'amour de la vertu l'emporte dans ſon cœur ſur l'aſcendant d'une paſſion impérieuſe. Mais vous venez de voir comment les gardiens de votre innocence ſavent faire échouer leurs projets d'iniquité, & faire retomber ſur eux-mêmes l'effet de leurs ſtratagêmes. Les ſouffrances ſont pour la vertu d'une femme, des ornemens d'un éclat bien plus vif & plus pur que celui des riches pierreries dont vous avez coutume d'embellir vos charmes.

Vierges aimables, perſévérez dans l'innocence. Ne laiſſez point ſouiller l'image de la vertu empreinte dans vos ames. Les fils d'Adam reçoivent de vos regards leurs premières impreſſions. Lorſque toutes les

femmes ſeront vertueuſes, les hommes rougiront du vice, & imiteront votre exemple ».

Après cette leçon, le ſage Iracagem ſe tourna vers Nadan, pour l'engager à profiter des heureuſes diſpoſitions de la vertueuſe jeuneſſe prête à l'écouter, en verſant dans des cœurs ſi purs les douces ſemences de la ſageſſe, par un conte auſſi agréable & auſſi inſtructif que celui d'Adiram.

„ O chef de notre race immortelle ! répondit Nadan, je t'obéis „.

CONTE DIXIEME.

MIRGLIP LE PERSAN,

OU

PHESOJ ECNEPS, DERVIS DES BOIS.

AU commencement de l'égire des turcs, la *Perſe* étoit gouvernée par Adhim, ſurnommé le magnifique, qui tranſporta ſa cour d'Iſpahan à *Raglai* dont il fit le lieu de ſa réſidence, & qu'il embellit avec plus de pompe & de grandeur qu'aucun de ſes prédéceſſeurs.

Le palais royal s'élevoit comme une grande ville ſur la montagne d'*Orez*, au milieu d'une vaſte plaine qu'Adhim fit entourer de quatre murailles de deux cent pieds de haut, dont la plate-forme, pavée de marbre, pouvoit tenir neuf chariots de front. Du côté du nord, la muraille qui dominoit la mer *Caſpienne*, avoit trois lieues de longueur, & étoit flanquée de

trente-six tours qui s'élevoient cent quatre-vingt-deux pieds au-dessus de la plate-forme.

La muraille du côté opposé, vers le sud, avoit pour perspective la ville d'*Ormus*. Sa longueur étoit aussi de trois lieues : elle étoit fortifiée de trente-six tours de même hauteur que les autres.

La muraille de l'ouest regardoit l'Assyrie. Ses trente-six tours, semblables aux autres, étoient distribuées comme elles, sur une longueur de trois lieues.

La quatrieme muraille, celle de l'est, regardoit les royaumes de l'Inde. Du reste, elle ressembloit aux trois autres : elle avoit une même étendue, & un égal nombre de tours. Telle étoit la magnificence avec laquelle Adhim avoit fait fortifier la montagne d'Orez pour y faire sa résidence.

L'enceinte étoit divisée en jardins. Comme il n'y avoit point de rivière dans le voisinage, trois mille hommes furent employés à creuser & construire un canal pour conduire les eaux de la grande rivière d'Abutour d'au-dessous de Cassémabat dans la plaine d'Orez, en un vaste bassin creusé au côté oriental, où elles entroient par-dessous une grande arche, dont le ceintre s'éle-

voit jusqu'à la plate-forme de la muraille du même côté.

Adhim fit bâtir dans les jardins qui s'étendoient de la muraille à la montagne mille palais pour les grands de sa cour & les généraux de ses armées. C'étoit au milieu de ces mille palais que s'élevoit celui du roi de Perse, sur la montagne, dont le sommet étoit plus de huit cent pieds au-dessus du niveau de la rivière Abutour.

Le terrein de la plaine d'Orez étoit dur & pierreux : il n'étoit presque composé que des débris du rocher. Quinze mille chariots apportèrent continuellement des meilleures terres des vallées, dans l'enceinte des murs, jusqu'à ce qu'elle en fût toute couverte à la hauteur de plusieurs pieds. Adhim fit encore descendre des montagnes d'Esdral les cèdres qui les couvroient, & les transplanta dans le nouveau terrein qu'il avoit formé. La nature sembloit lui obéir. En peu d'années il créa une des plus belles villes de la Perse, le plus magnifique palais, & une forêt de plusieurs siècles.

Adhim, contemplant du haut de son palais les grandes choses qu'il avoit faites, en conçut de l'orgueil. Il dit aux courtisans qui l'entouroient : « Quel monarque est égal à

Adhim? J'ai enfanté une grande ville, une nouvelle terre qui s'étend comme la mer Caſpienne. Quel homme pourroit compter les ouvrages que j'ai fait conſtruire» ?

Ses courtiſans lui répondirent au gré de ſon amour propre : « Adhim, le vice-roi d'Alla, n'a point d'égal : perſonne ne peut lui être comparé».

Lémack, ſon viſir, ajouta: "Perſonne n'eſt égal à notre glorieux ſultan. Chacun des édifices qu'il fait bâtir ſont comme les plus belles cités des princes de l'Orient, & ſon palais eſt un grand royaume ,,.

Adhim avaloit à longs traits le poiſon de la flatterie. Il paſſoit une partie du jour ſur les balcons de ſon palais, à contempler la magnificence de la montagne d'Orez. Chaque ſoir il ſe couchoit plus vain & plus orgueilleux que la veille. Dès le matin il faiſoit appeler les princes & les viſirs de ſa cour, pour leur faire admirer la gloire de ſon règne.

Ses courtiſans lui répondoient toujours ſur le même ton de flatterie: "Adhim, le viceroi d'Alla, n'a point d'égal: perſonne ne peut lui être comparé,,.

Lémack, ſon viſir, ajoutoit toujours: "Perſonne n'eſt égal à notre glorieux ſultan. Chacun

Chacun des édifices qu'il fait bâtir sont comme les plus belles cités des princes de l'Orient, & son palais est un grand royaume „.

Adhim se dégoûta bientôt de la répétition monotone d'une louange qui l'avoit tant flatté au commencement. Un jour que ses courtisans la lui répétoient pour la millième fois, il les fit retirer : puis il monta seul sur la plate-forme la plus élevée de son palais, pour mieux jouir du spectacle qui l'enchantoit. Son imagination le flatoit mieux que les grands de sa cour.

En un moment, son esprit fut rempli de la haute idée de tant de magnificence. Ses yeux erroient de côté & d'autre avec une douce complaisance. Il entreprit de compter les troupeaux qui paissoient sur les bords de la rivière Abutour. Ce fut en vain. Leur nombre étoit si grand qu'il mit plusieurs heures à parcourir des yeux un petit coin de la vaste étendue qu'il voyoit, sans pouvoir compter les troupeaux qui le couvroient. Cette épreuve le charma.

“ Mais, disoit le monarque avec dépit, qu'est-ce pour moi que cette pompe & cette grandeur, si mes courtisans ne sont pas remplis de la vaste idée de la magnificence de leur maître ? Voilà des objets propres à

varier pendant mille ans les penſées & les juſtes louanges de mes viſirs, & cependant ils ne font que me répéter chaque jour ce qu'ils m'ont dit la veille. Ames retrécies! Ils ne voient rien de la gloire qui les environne. Ils ne ſont pas dignes d'approcher de ma perſonne, puiſqu'ils ne ſentent pas la grandeur des œuvres que je fais „.

Adhim deſcendit: il entra au ſérail, conduit par les mêmes penſées qui l'occupoient ſans-ceſſe. Il dit aux ſultanes qu'il aimoit le plus, de venir prendre le frais ſur la terraſſe. Son deſſein étoit de leur faire admirer les palais ſuperbes qu'il avoit élevés.

“ Yaſdi, contemple à loiſir la gloire de ton maître, dit le ſultan à celle de ſes femmes qui étoit à ſa droite; peux-tu compter le nombre des palais qui couvrent la plaine d'Orez? Peux-tu compter combien ton ſultan fait d'heureux „.

“ O gloire de la terre! répondit la princeſſe Yaſdi, grandes ſont les perfections d'Adhim. L'éclat qu'il répand autour de lui eſt comme la lumière du ſoleil, & ſa bonté comme la chaleur de cet aſtre bienfaiſant. Mais, ô mon ſeigneur! ſi ton eſclave oſoit parler, s'il étoit permis à celle que tu daignes recevoir dans tes bras de demander

une grâce au glorieux Adhim, Yafdi se prosterneroit à tes pieds, & tu donnerois aux enfans de mon père un appartement dans un des palais de la plaine „.

« Yafdi, je t'accorde ta demande, répondit Adhim; mais que dit Téma de la magnificence étalée à ses yeux „?

“ Seigneur, dit Téma, puisque tu m'ordonnes de parler, je dirai naïvement ma pensée. Téma, dont l'ame est toute amour, & dont l'esprit passionné ne s'occupe que du désir de t'aimer davantage, s'il étoit possible, Téma ne voit rien de si grand ni si aimable qu'Adhim; elle voudroit jouir de ses regards gracieux dans ces bocages charmans, & n'y voir jamais que son bien-aimé „.

“ Belle Téma, dit le sultan en soupirant, ton amour me flatte, j'en aime les transports; & je conçois facilement que le maître de ces bocages enchantés a assez de charmes pour exciter les tendres affections de Téma.

“ Mais, ajouta le monarque, en se tournant vers la sultane favorite, que pense Ahiaza „?

“ Seigneur, répondit Ahiaza, dans quel lieu m'avez-vous amenée? La tête me tourne sur cette terrasse élevée; & quand je

regarde dans la plaine, mon imagination s'égare, je tombe en défaillance ».

Adhim, ne pouvant plus cacher ſon indignation, quitta bruſquement les princeſſes, & rentra dans ſon appartement, où, après avoir été quelques momens ſeul, il fit appeler ſon viſir Lémack.

Lémack ſe rendit auprès du ſultan, & ſe proſterna en ſa préſence.

Adhim lui dit d'un air chagrin: « Puiſque ceux qui approchent le plus près de ma perſonne, & à qui j'ai fait le plus de bien, ne ſentent pas toute l'étendue de ma grandeur & de ma gloire; j'ai réſolu d'entendre mes louanges de la bouche de mes moindres ſujets. Lémack, ayez ſoin de me procurer deux habits d'artiſan, l'un pour moi, l'autre pour vous. Nous ſortirons dès ce ſoir de mon palais. Je veux me mêler dans la foule du peuple qui eſt au-delà de cette enceinte; peut-être la gloire d'Adhim eſt-elle mieux connue hors de ces murailles, qu'elle ne l'eſt de ceux qui la voient de trop près ».

En vain le viſir employa toutes les reſſources de l'adulation pour flater l'orgueil du monarque. Adhim l'arrêta, en lui diſant d'un ton ſérieux de ne pas rendre ſa pre-

mière indifférence plus sensible par des éloges artificieux.

Lémack obéit. Avant que la chauve-souris eût déployé ses aîles sans plumes, dans l'obscurité de la nuit, le sultan & son visir déguisés, descendirent la montagne d'Orez, & passèrent jusqu'aux fauxbourgs qui étoient au pied de la muraille.

Après avoir traversé plusieurs rues, ils rencontrèrent deux marchands, qui venoient de payer la nouvelle taxe imposée par le sultan sur toutes les marchandises, pour fournir aux fraix énormes de ses bâtimens.

« Ah ! dit l'un des marchands, voilà sans doute deux de ces misérables ouvriers que le sultan emploie à élever ces palais superbes, dont chaque pierre nous coûte si cher. Tous nos biens vont s'engloutir dans l'enceinte de ces murs, & il n'y a que misère au-delà ».

« Cela est vrai, répliqua l'autre marchand ; mais Adhim ignore peut-être combien ses sujets de Raglai sont malheureux. Oh ! combien ces mêmes peuples pourroient être heureux, si le sultan n'avoit pas plus d'ambition que le sage, dont nous connoissons la frugalité » !

« Seigneur, dit Lémack au sultan, rentrons dans votre palais d'Orez. Je doute que

nous trouvions vos ſujets fort diſpoſés à exalter votre magnificence „.

“ Non, dit Adhim, continuons plutôt notre route. Il faut qu'un monarque s'accoutume à entendre avec indifférence le mal comme le bien. Lémack, tous mes ſujets ne ſont pas marchands; & tout marchand qui vient de payer l'impôt eſt mécontent, & a droit de ſe plaindre „.

Comme ils avançoient, ils rencontrèrent une troupe de jeunes Perſans ivres.

“ Ces gens-ci, dit le ſultan, quoique rebelles à la loi du prophête, & aux ordres du gouvernement, ne déguiſeront point leur penſée. Le préjugé, l'intérêt, ni la mauvaiſe foi, ne repoſent point ſur la langue de celui qui s'eſt enivré du jus des vignes de Décan „.

“ Si j'étois ſultan de Perſe, diſoit l'un, je voudrois que la rivière Abutour roulât des flots de vin; toute la Perſe ſeroit couverte de vignes „.

“ En vérité, diſoit un autre, quand je contemple la montagne d'Orez, & les quatre murailles qui la fortifient, je ne puis m'empêcher de m'écrier: Pourquoi eſt-il plus permis d'élever des palais avec tant de dépenſes, que de planter & cultiver des vi-

gnes qui ſont d'une toute autre utilité „ ?

“ Il eſt vrai, diſoit un troiſième, voilà un magnifique palais : il n'y manque qu'une vigne. On diroit qu'il a été bâti pour notre ami le buveur d'eau „.

“ Paix, ajouta un quatrième, l'haleine vineuſe de l'ivreſſe n'imprimera point de taches à la gloire du ſage. Malgré toute ma gaieté & mon goût pour le vin, j'aime encore mieux ce ſobre buveur d'eau, que le maçon Adhim „.

A ce mot, le ſultan put à peine diſſimuler ſon indignation, de ſe voir ainſi traité par de jeunes étourdis ; mais il étoit déterminé à continuer ſes recherches. Il laiſſa cette troupe folâtre de jeunes gens, ſans daigner leur répondre.

Lémack fit de nouvelles inſtances pour engager le ſultan à rentrer dans ſon palais, ſans pouſſer plus loin un eſſai, dont les commencemens lui étoient ſi peu favorables. Au milieu de leur entretien, ils furent arrêtés par un vieillard & ſon fils.

“ Seigneurs, dit le vieillard, ſoyez jugès entre moi & mon fils. Ce jeune homme s'eſt enfui ce matin de la maiſon paternelle, & il eſt revenu ce ſoir tranſi de froid, & preſque mourant de faim. Je lui ai fait ſervir du riz

& de l'eau, & quelques légumes, nourriture dont nous faiſons uſage ſa mère & moi depuis notre enfance; il n'en a point voulu. Il ne parle que des mets délicats que l'on ſert à la table des grands, dans les palais de la plaine d'Orez „.

“ Et mon père, reprit vivement le jeune homme, voudroit me faire accroire que notre voiſin vit mieux qu'Adhim, le magnifique; & que celui qui ſe contente de peu, eſt plus heureux que le monarque de la Perſe „.

Adhim, ſans leur répondre, dit à Lémack, ſon viſir: “ Lémack, ayez ſoin que ce vieillard & ſon fils, la troupe de jeunes gens, & les marchands que nous avons rencontrés, paroiſſent devant moi demain au matin. Je veux ſavoir ce qui fait que ces gens préfèrent leur voiſin à leur ſultan „.

Lémack promit d'obéir, & Adhim continua ſa courſe nocturne.

A quelques pas de-là, une petite famille éplorée ſuivoit un homme & une femme en aſſez mauvais équipage: ils rempliſſoient les rues de leurs cris lamentables.

“ O bons muſulmans! dit le père, ayez pitié d'une pauvre famille que l'on opprime. Nous ſommes perdus. On nous ruine, pour

ajouter un vain éclat à la ſplendeur de ceux qui ſe font un plaiſir féroce de la misère du genre humain „.

“ Et de qui vous plaignez-vous, mon ami, lui dit Adhim avec douceur ? Qui ſont ceux qui oſent vous opprimer, ſous l'empire d'un prince juſte „ ?

“ Hélas ! répondit l'homme, nous ſommes ſi malheureux, que nous n'oſons même nommer l'auteur de nos malheurs. Si nous n'avions pas trouvé une ame charitable qui nous a fait ſubſiſter aujourd'hui, nous ſerions tombés de défaillance ſur la rue „.

Adhim, touché de compaſſion, donna ordre à ſon viſir de procurer à ces gens un aſyle où ils puſſent paſſer la nuit, & de les lui amener le lendemain avec les autres.

“ O chef des croyans ! répondit Lémack, ton eſclave obéira aux ordres de ſon maître ; mais, ô magnifique ſultan ! le ſerein eſt dangereux, & je crains que la ſanté de mon prince n'en ſoit affectée „.

“ Lémack, répondit le ſultan, approchons-nous de cette troupe de gens aſſemblés devant nous : voyons de quoi il s'agit. Nous rentrerons enſuite dans mon palais „.

“ Hélas, hélas ! s'écrioit une femme déſolée, Queshad, le fidèle Queshad n'eſt

eût entendu leurs murmures de la veille ; se jetèrent à ses pieds, en lui demandant pardon. L'un d'eux lui dit :

« Alla, préserve ton esclave de voir jamais un autre que le magnifique Adhim sur le trône de ses ancêtres ; mais puisque mon sultan m'ordonne de m'expliquer avec sincérité, j'avoue que je voulois parler du persan Mirglip, dont la vertu mérite une couronne.

» Lémack, dit Adhim à son visir, faites avancer les jeunes débauchés qui ont violé la loi de Mahomet. Souvenez-vous aussi, en sortant du divan, de faire chercher le persan Mirglip, & de me l'amener „.

Les jeunes gens, honteux de leurs excès, n'osoient lever les yeux sur le trône du sultan. Adhim leur fit une douce réprimande, en leur observant combien le prophète avoit eu raison de défendre l'usage d'une liqueur capable de faire perdre la raison à l'homme. Il leur demanda ensuite quel étoit l'homme sobre dont ils avoient exalté la tempérance malgré leur ivresse. Ils remercièrent la clémence du monarque, & l'un d'eux lui dit :

“ Après le magnifique Adhim, le persan Mirglip est le plus aimé dans la ville de *Raglai* „.

Lémack ne se possédoit pas de colère; il maudissoit au fond de son cœur l'impudent jeune homme qui osoit parler d'un autre que de lui après le sultàn. Dissimulant son indignation, il fit approcher le vieillard & son fils.

« Jeune homme, dit le monarque, en adressant la parole au fils, d'où vient que tu méprises tes parens, leur manière de vivre, & leur condition? Qui t'a appris à te révolter contre l'autorité de ceux qu'Alla a mis sur toi?

“ Maître de tes esclaves, répondit le jeune homme en tremblant, pardonne les folies d'une jeunesse sans expérience. Je reconnois ma faute : je te promets de régler désormais ma conduite sur la vie frugale & tempérante du persan Mirglip.

Quoi! dit le sultan étonné, Mirglip est-il donc le voisin de tous mes sujets „?

“ En vérité, dit le vieillard, c'est Mirglip, c'est ce modèle de tempérance que je proposois hier au soir pour exemple à mon fils „.

Quand le vieillard & son fils se furent rétirés, Lémack fit approcher du trône la pauvre famille qui avoit excité la compassion d'Adhim.

De qui voulois-tu te plaindre hier au ſoir, demanda le ſultan au père ? tes paroles couvertes me ſembloient déſigner ton roi. Parle ſans contrainte. Ne me déguiſe point la vérité „.

Pardon, ô gloire de la *Perſe* ! répondit le père d'une malheureuſe famille ; mon cœur ulcéré a oſé ſe répandre en plaintes devant mon ſeigneur. Les maux que mes pauvres enfans ont ſoufferts depuis que l'on a détruit ma cabane & pris mon champ pour pour y placer les machines dont on ſe ſert à abattre les cèdres des montagnes, & à les deſcendre dans la plaine ; ces maux m'ont arraché les plaintes qui ſont parvenues aux oreilles de mon ſeigneur „.

“ Eſclave, repliqua le ſultan, ta préſomption eſt grande. Mais je n'ai pas deſſein de punir ; & ta médiſance, quelque outrée qu'elle ſoit, ne me fera pas changer. Mais, quelle eſt l'ame charitable qui t'a fait ſubſiſter hier, toi & ta famille „ ?

“ Maître de ma vie, répondit le pauvre homme, c'eſt à Mirglip que nous devons l'exiſtence „.

“ C'eſt un complot formé, dit Lémack ; ſûrement ces eſclaves ont médité leurs réponſes. Quelqu'ennemi ſecret d'Adhim

leur a inſpiré d'élever l'hypocrite Mirglip au-deſſus de ſon ſeigneur „.

“ Ton ſoupçon eſt juſte, dit le ſultan; achevons cependant d'entendre ceux que nous avons rencontrés hier au ſoir, nous ſongerons enſuite à punir l'inſolence & l'hypocriſie de Mirglip, comme elles le méritent „.

On fit donc approcher la veuve de Queſhad, & celui qui avoit eſſayé de la conſoler en lui inſpirant de la confiance en la généroſité d'Adhim.

La veuve inconſolable tomba aux pieds du ſultan, & les paroles qu'elle put à peine prononcer, furent entrecoupées par les ſanglots de la douleur.

L'étranger qui étoit auprès d'elle, ému de compaſſion, attendoit, dans un reſpectueux ſilence l'ordre du ſultan pour parler à la place de la veuve.

« Etranger, lui dit le monarque, vos ſentimens pour cette femme m'ont charmé; puiſque vous avez été ſon conſolateur dans ſes peines, ſoyez auſſi l'interprète des penſées de votre amie ».

“ Chef & protecteur de notre foi, répondit l'étranger, cette veuve eſt réellement mon amie, car elle eſt perſanne &

soumise à la loi de Mahomet; & quoique je ne l'eusse jamais vue avant-hier au soir, son affliction m'a inspiré de l'amitié pour elle.

" Je vous entends, dit le prince en souriant, la beauté de cette aimable veuve vous touche autant que son malheur, & vous êtes prêt à remplir auprès d'elle la place que Queshad ne peut plus occuper ".

« Seigneur, répondit l'étranger, jamais ton esclave n'engagera cette veuve à oublier celui qu'elle a perdu. Le deuil est un juste tribut que l'amour paie à la mémoire de la personne aimée. Quoique j'aie tâché de consoler la veuve de Queshad, je serois bien fâché de la voir changer les pleurs de son affliction en l'appareil d'une nouvelle nôce. Non, glorieux sultan : l'humanité seule m'a inspiré des paroles de consolation pour cette femme; & le même sentiment me fait implorer pour elle la bonté du puissant Adhim ".

« Lémack, dit vivement le sultan en se tournant vers son visir, crois-tu que le nouveau favori de mes sujets, le persan Mirglip, ait la moitié des vertus de cet homme compatissant ? Fais chercher cet hypocrite, qu'il paroisse devant moi pour être confondu ".

Tandis que le ſultan donnoit cet ordre au viſir, l'étranger ſe proſterna au pied du trône, en diſant :

« Si Mirglip a offenſé ſon roi, que tes gardes, ô ſultan ! le frappent & le ſacrifient à ton juſte reſſentiment „.

Quoi ! reprit Adhim avec ſurpriſe, es-tu Mirglip ? Eſclave officieux ! n'étoit-ce pas aſſez d'avoir mis ſur mon paſſage, & de m'avoir envoyé ici cette troupe de tes vils flatteurs ? Falloit-il encore que tu vinſſes en perſonne jouer à mes yeux le rôle d'un hypocrite „ ?

„ Son audace eſt extrême, ajouta le viſir ; trop généreux Adhim, ſouffre que ce cimeterre frappe le traître, & délivre à jamais mon ſouverain de ſon ennemi „.

« Arrête, viſir, dit le ſultan, ne ſouille point mon trône du ſang de mes ſujets. Si cet étranger eſt tel qu'il paroît & que la renommée le publie, il mérite la faveur d'un monarque, plutôt que ſa haine „.

Tout le peuple applaudit à ce généreux ſentiment. Ils trembloient pour le vertueux Mirglip. Un mot changea leurs alarmes en une joie univerſelle. Le ſeul Lémack ne ſavoit quelle contenance faire.

Cependant, il prit le parti de diſſimuler.

Voyant la résolution de son maître, & le contentement universel du peuple, il agit en habile courtisan. Mirglip étoit toujours prosterné; le visir s'approcha de lui pour le relever.

« O Adhim! s'écria Mirglip toujours dans la même posture, si c'étoit par l'amour d'une vaine gloire, ou d'une basse flatterie que j'eusse fait mon devoir, je mériterois d'être accablé sous le poids de ton indignation; mais suivre les saints préceptes de notre loi, & en rapporter la gloire à Alla & au prophète, est-ce un crime qui mérite la colère d'Adhim „.

“ Lève-toi, Mirglip, dit le sultan. J'applaudis à ton zèle. Tu vivras désormais dans la vaste enceinte de ces murailles. Je veux jouir chaque jour de ton entretien vertueux ».

Que mon seigneur modère les effets de sa bonté, répondit Mirglip; élevé dans une condition basse, à l'ombre des forêts, ton esclave répondroit mal à l'honneur que son maître daigne lui faire. J'aurois mauvaise grâce à jouer le rôle d'un courtisan. Que le magnifique sultan de Perse laisse Mirglip vivre parmi ses égaux comme auparavant. C'est assez pour l'esclave, que son maître approuve sa conduite „.

Quoi! réprit le ſultan, tu refuſes les offres de ton roi! La tribu de Xémi, la plus puiſſante de mes ſujets; les capitaines de l'armée de Fériz, qui ſe ſont acquis tant de gloire dans les travaux de la guerre, ſollicitent avec empreſſement l'honneur d'être admis dans les palais de la plaine d'Orez, & Mirglip, le dernier des perſans, oſe rejeter la faveur du ſultan! Oui, ajouta le monarque d'un ton ſévère, continue de vivre avec tes pareils. Je punirai aſſez ta folie en t'accordant ta demande. Va, dans l'horreur de tes forêts, pleurer le mépris & la perte que tu as faite de l'amitié de ton roi „.

Adhim, ſans attendre de réponſe, ſortit bruſquement du divan avec Lémack ſon viſir. Le peuple ſuivit Mirglip, en admirant ſon généreux mépris pour les grandeurs de la terre.

L'orgueil du ſultan étoit cruellement mortifié. L'indifférence de Mirglip mettoit le comble à ſon indignation. Elle eut encore un autre effet. Adhim ne regardoit plus qu'avec dédain ſes immenſes palais, depuis qu'il ſavoit combien ils étoient peu capables de donner une idée de ſa grandeur à

ſes ſujets, ou même d'exciter l'admiration d'un payſan.

Lémack, témoin du trouble de ſon maître, en conçut une joie ſecrète. Il lui étoit aſſez indifférent qu'Adhim fût heureux ou non; mais il avoit intérêt à ſe conſerver la faveur de ſon maître en le flattant.

« Magnifique ſultan, lui dit-il, il n'y a que les grandes ames & les eſprits ſublimes qui puiſſent ſentir combien les ouvrages que tu fais élever ſont admirables. Mirglip & ſes pareils contemplent un chef-d'œuvre d'architecture comme une haute montagne, ſans ſavoir en admirer l'auteur puiſſant. Ainſi l'oiſeau imbécile qui traverſe la plaine de l'air vole au-deſſus d'un palais, comme au-deſſus d'une chaumière, ſans diſtinguer le ſultan de Perſe d'un payſan des montagnes ».

« Lémack, répliqua le monarque, tu crois peut-être adoucir mon chagrin par ce diſcours, & tu l'aggraves. Oui, j'ai vu la grive occupée à ſe faire un nid; j'ai ſouri de ſon embarras & de ſa foibleſſe. Et peut-être à préſent ce même oiſeau forme dans l'air, en volant, des cercles qui embraſſent dans leur enceinte étroite la magnificence d'Adhim. Crois-tu cette penſée bien flatteuſe pour le ſultan de Perſe? Crois-tu lui

faire ta cour en lui disant que les oiseaux du ciel ne le distinguent pas du moindre de ses sujets „.

“ Mon maître a raison d'être mécontent de son esclave, dit Lémack.

“ Ton maître, reprit Adhim, est mécontent de lui-même & de sa propre magnificence, depuis qu'il voit un paysan plus estimé pour ses vertus personnelles, que le sultan de Perse pour ses immenses palais. Lémack, j'estime moi-même Mirglip, & peut-être plus qu'il ne m'estime. Tu auras soin de faire donner au plutôt cent sequins à la veuve pour qui il témoignoit une affection si charitable & si désintéressée „.

“ Hélas ! ô gloire de l'Orient, répondit le visir, mon seigneur va donc se mettre au-dessous d'un vil paysan? Quand le sultan de la Perse donneroit la moitié de ses richesses à cette veuve, la gloire d'une telle générosité ne seroit pas pour lui, mais pour Mirglip. Cet hypocrite sembleroit t'avoir fait son caissier & le dépositaire de ses trésors „.

“ Périsse plutôt la veuve, comme l'ambre qui se fond, dit le sultan, que de m'exposer à de tels propos „.

“ Mais, reprit Lémack, pourquoi les folies d'un paysan affectent-elles l'esprit de

mon ſeigneur, au point de troubler ſon repos? Tu as dix mille eſclaves prêts à ſervir tes plaiſirs. C'eſt pour toi que le chaſſeur, ſuivi de ſa meute agile, fait lever le cerf dans la forêt. C'eſt pour toi qu'il va reconnoître les repaires où la panthère cache ſes petits. C'eſt pour toi qu'il perce d'une flèche empennée les flancs du tigre & du ſanglier. Pour toi, l'air retentit des accords de mille inſtrumens; & la trompette par ſes ſons éclatans annonce par-tout ta marche brillante & majeſtueuſe. C'eſt pour toi que le ſoleil répand la lumière ſur tes immenſes bâtimens; c'eſt pour toi qu'il fait de beaux jours. Les filles de l'Orient s'embelliſſent pour ton plaiſir : c'eſt pour toi que leurs cœurs innocens s'ouvrent aux feux de l'amour. Tous les yeux ſont ouverts ſur toi. Tu es comme un Dieu qui donnes la vie à tout ce qui reſpire autour de toi „.

“ Et quel eſt donc ce plaiſir que tu me vantes, reprit Adhim? Eſt-ce d'être le tyran des bois; de répandre la terreur dans les forts; de faire tomber ſous les coups de mes chaſſeurs le lion ſuperbe, la panthère & les petits qu'elle a conçus & allaités? Lémack, le ſultan de Perſe fera-t-il donc conſiſter ſon bonheur à enſanglanter la fo-

rêt du ſang de ſes hôtes, à la faire retentir des longs mugiſſemens du tigre & des autres animaux qui l'habitent ? Ma réputation n'eſt-elle donc fondée que ſur les éclats bruyans de la trompette, qui ſe diſſipent dans l'air ? Veux-tu donc me faire accroire que c'eſt pour mon plaiſir que le ſoleil ſe lève, lorſqu'il éclaire d'autres régions avant de briller ſur mes états, & qu'il les quitte pour porter ſa lumière ſur un autre hémiſphère ? Me ſuppoſes-tu aſſez de foibleſſe pour tirer vanité de l'amour de mes femmes ? Lémack, ce n'eſt pas moi qu'elles aiment, c'eſt la pompe & l'éclat qui m'environne, ce ſont mes tréſors & ma faveur. O viſir ! il n'y a point de vrai plaiſir ſans le témoignage d'une bonne conſcience. Sans la vertu, tous les autres biens ne ſont que vanité. Mirglip goûtera plus de ſolide bonheur en faiſant une bonne action, qu'Adhim n'en peut goûter ſur le trône de Perſe, au ſein des grandeurs & de la volupté.....

„ Lémack, continua le ſultan, Mirglip mérite d'être notre ami ; & il déſirera de l'être, lorſque nous ſerons auſſi vertueux que lui. Amène-le moi demain avant le lever du ſoleil „.

“ La volonté d’Adhim eſt la loi de ſon viſir, répondit Lémack „.

Ainſi parla le viſir en diſſimulant ſon dépit. Il avoit de la répugnance à exécuter les ordres de ſon maître, & en même temps il craignoit les ſuites de ſa déſobéiſſance, s’il en différoit l’exécution.

“ Le vil eſclave, diſoit-il en lui-même! ſes vertus ruſtiques ont corrompu l’ame magnifique d’Adhim. Tandis que le ſultan faiſoit paſſer les eaux du fleuve Abutour au travers des rochers, je le conduiſois dans les routes ténébreuſes de l’illuſion. A meſure que ſon ambition croiſſoit, j’élevois l’édifice de ma fortune; les pierres que je lui faiſois entaſſer les unes ſur les autres, étoient autant de degrés qui ſembloient l’élever juſqu’au ciel, & moi juſqu’au trône. Ces idées de grandeur l’occupoient tout entier. Il me laiſſoit le ſoin du gouvernement; ſon ame étoit déſormais trop grande pour s’abaiſſer à conduire des hommes; il jugeoit plus glorieux d’arranger des pierres, de couper des montagnes, d’abattre de grands arbres. Cependant, l’or de la Perſe entroit dans mes coffres: tout plioit devant moi; & lorſque je paſſois, les femmes, les enfans, tous les Perſans s’inclinoient juſqu’à

terre

terre en criant : Lémack vient, prosternons-nous en sa présence. A chaque pas, j'écrâsois quelque vil esclave, & les Persans imbécilles recevoient la mort de ma main, comme un passeport pour entrer dans le paradis du prophète. Si je daignois sourire à quelque femme, son mari tremblant venoit me l'offrir; c'étoit pour lui un honneur que le sang de Lémack se mêlât à celui de sa postérité. Si la femme, par un vain préjugé, refusoit de se rendre à mes désirs, sa maison démolie, ses enfans massacrés, son mari empalé, & elle-même livrée aux plus terribles châtimens annonçoient mon indignation.

„ Ainsi Lémack étoit honoré, lorsque le sultan s'occupoit tout entier du plaisir de voir s'élever ses immenses palais. A présent que son plan est rempli, que la plaine est enceinte d'une quadruple muraille, son esprit oisif cherche d'autres amusemens; &, au défaut du vice, la vertu a fait un effort pour s'emparer de son cœur. Mais je saurai prévenir ce malheur. Je semerai l'erreur sur ses pas. Sur-tout je lui ôterai la vue de ce modèle de frugalité & de tempérance pour lequel il a pris tant de goût. Mirglip trouvera bientôt la route du ciel après lequel il sou-

pire. Je lui apprendrai à être vertueux ſous le régne de Lémack „!

Telles étoient les penſées de Lémack. Dès qu'il fut rentré dans ſon palais, il réſolut d'envoyer un aſſaſſin maſſacrer le vertueux Mirglip dans ſa maiſon, où il lui étoit aiſé de s'introduire, en demandant à lui parler de la part du ſultan.

Après un moment de réflexion, Lémack craignit que cet expédient ne réuſsît pas ſelon ſes déſirs. Une reſiſtance ouverte pouvoit aigrir le cœur du ſultan, & l'affermir dans ſes réſolutions vertueuſes. Souvent en détruiſant la plante, on en fait pouſſer mille autres de la même ſouche. Il prit le parti de céder en apparence aux circonſtances, & d'aller trouver ſecrètement le ſorcier Falri, dont il avoit reçu les leçons, dans ſon enfance, dans les cavernes de Goruou.

Pour cet effet Lémack quitta ſa robe de viſir, & prit l'habit d'un dévot. Mais de peur que cette fauſſe apparence ne prévînt Falri contre lui, & pour lui perſuader que ce n'étoit qu'un jeu, il prit un flacon du meilleur vin de Tihi, avec quelques autres mets délicats, pour en faire préſent au ſorcier.

Il ſortit de ſon palais dans cet équipage,

& prit le chemin des cavernes de Goruou. La demeure de l'enchanteur étoit dans la partie la plus épaisse de la forêt, à trois lieues du palais royal d'Orez. Le visir eut soin de marcher par les sentiers les moins pratiqués, de peur d'être rencontré. S'il eût été reconnu par quelques Persans, ils n'auroient pas manqué l'occasion de se venger des maux dont il les accabloit.

L'antre de Falri étoit environné d'un troupeau de cochons qui grognoient sur un tas d'avoine & de glands, que le socier leur avoit fait jeter : un ruisseau d'immondices couloit de leurs étables, &, en couvrant la terre, infectoit l'air d'une puanteur insupportable.

Lémack reconnut à ce signe qu'il étoit près de la demeure de son ancien maître. Il traversa le troupeau, mais avec quelque danger. Les gardes immondes du sorcier, élevant leur grouin contre lui, s'opposèrent d'abord à son passage, puis sentant le fumet des mets délicats qu'il portoit sous ses vêtemens, ils l'assaillirent de toutes parts, & ils l'auroient dévoré, s'il ne s'étoit précipité en hâte dans l'antre de Falri.

La caverne ne sentoit pas plus agréablement que les étables des pourceaux. On

voyoit de tous côtés des marques non équivoques d'ivrognerie & de gloutonnerie : les débris qui couvroient le pavé annonçoient à Lémack qu'il venoit trop tard pour partager la débauche de Falri.

Le sorcier étoit étendu dans l'endroit le plus élevé de la caverne, la tête appuyée sur une main grasse & malpropre. La lie du vin dont il s'étoit enivré découloit de sa bouche : ses petits yeux hagards étoient à moitié fermés par la langueur de l'ivresse. Son teint blâsé, & son nez chargé de rubis marquoient ses excès. Sa barbe longue & sale étoient couverte des restes de différens mets, dont il avoit assouvi sa gourmandise depuis plus d'un mois. Son estomac, trop plein, obligé de se décharger d'un poids superflu, avoit laissé sur ses lèvres des traces du courant de matières fétides qui en étoient sorties. Ses dents noires de pourriture ressembloient à un double rang de charbons éteints, au travers desquels on entrevoyoit sa langue livide d'où pendoient quelques gouttes de moisissure. Ses vêtemens étoient dans un pareil désordre ; son turban étoit à ses pieds ; sa ceinture à moitié déchirée couvroit imparfaitement sa tête ; & son corps à demi-nud

dans une posture indécente, étoit l'emblême de sa brutalité. Auprès de lui un long tube chargé de tabac allumé remplissoit la caverne de sa fumée puante. A sa main droite étoit une calebasse pleine d'une liqueur vulgaire.

Quand le visir entra, l'enchanteur Falri l'accabla d'imprécations & d'exécrations; mais dès qu'il reconnut son ancien disciple sous l'habit d'un dévot Musulman, il se leva sur ses jambes tremblantes, s'avança vers lui, & étendit ses bras immondes pour l'embrasser.

« Que m'apporte Lémack, dit le sorcier? Les festins de Raglai envoient-ils quelque tribut à la caverne de Falri? ou bien, tous les bœufs de la plaine d'Orez sont-ils dévorés? Tous les flacons d'Adhim sont-ils vuidés ».

« Hélas! répondit Lémack en soupirant, ton fils étoit autrefois le roi de la plaine d'Orez. Sa voix étoit l'unique loi que l'on suivît dans toute la Perse. Adhim étoit magnifique, & Lémack absolu. Je passois le jour dans des fêtes continuelles, & la nuit dans la débauche. Mais hélas! mon triomphe est fini. Adhim se réveille du sommeil de l'erreur où j'avois eu soin de l'en-

tretenir. Il prend du goût pour la vertu. Un payſan va devenir ſon modèle & ſon conſeil, ſi le pouvoir de Falri ne nous délivre de Mirglip & de ſa dangereuſe vertu ».

« Quoi ! Lémack, dit l'enchanteur, tu es viſir, & tu viens me prier de te délivrer d'un eſclave ! Que n'ordonne-tu à tes gardes de mettre en pièces le vil Mirglip ? Fais-le maſſacrer cette nuit, & ne crains pas de le rencontrer demain ſur ton paſſage ».

« O mon maître ! reprit Lémack, j'avois ſongé à cet expédient. Adhim ne prendra pas le change. Il s'irritera : il fera chercher le meurtrier ; & le coup dont j'aurai frappé mon ennemi retombera ſur moi ».

« Eh bien ! dit Falri, laiſſe vivre ce payſan, l'ami d'Adhim. Retourne en paix dans ton palais, & demain, lorſque tu paroîtras en préſence du ſultan, dis-lui que Mirglip n'eſt pas en état de ſe préſenter devant lui, parce qu'il eſt ivre de vin ».

« Cet expédient ne réuſſira pas mieux que l'autre, dit Lémack. Le ſultan l'eſtime trop pour le croire capable de s'enivrer. Il me ſoupçonnera de menſonge, fera venir Mirglip ; & ma fourberie découverte me fera perdre pour jamais l'eſtime du ſultan ».

« Ne crains rien, répliqua le ſorcier. Si

Adhim conçoit de pareils soupçons, engage-toi à lui faire voir Mirglip ivre la nuit suivante, & laisse-moi la conduite de cette affaire. Tu peux te reposer du reste sur mon art qui ne m'a jamais manqué ».

« Je laisse tout à la prudence de Falri, & au pouvoir de son art, dit le visir. Le tems presse, je vais reprendre le chemin de la plaine d'Orez ».

Lémack prit congé de l'enchanteur, sans lui donner le flacon de vin, & les mets délicats qu'il lui avoit destinés. Il jugea que Falri n'avoit besoin ni de boire ni de manger: l'état où il l'avoit trouvé le lui faisoit ainsi penser. D'ailleurs il étoit lui-même fatigué de son voyage. Il s'arrêta dans l'épaisseur de la forêt, où il dévora avidemment tout ce qu'il avoit apporté, sans le partager avec personne.

Le lendemain, Lémack se rendit au palais du sultan. Adhim demanda où étoit le Persan Mirglip. Le visir répondit comme Falri le lui avoit conseillé.

« Gloire de la terre, dit-il en se prosternant! quel est celui qui peut t'être comparé pour toutes les perfections de l'esprit & du corps. Toi seul es supérieur à toutes habitudes déréglées. Toi seul ne ressens

pas l'empire des paſſions. Mirglip gagne l'affection de tes ſujets, ô magnifique ſultan! il répand par-tout les effets de ſa bienfaiſance : il ſoulage la misère de ſes pauvres voiſins. Mais, fatigué de l'auſtérité des devoirs du jour, les ombres de la nuit ſervent à couvrir la liberté avec laquelle il travaille à réparer ſes forces épuiſées, pour ſe diſpoſer à d'autres travaux. Il fait couler dans ſes veines le jus délicieux de la grappe. Ainſi, en ſe délaſſant de la fatigue du jour paſſé, il prend de nouvelles forces pour le ſuivant ».

« Lémack, dit le ſultan, vous m'étonnez. Le ſage Mirglip, dont tout le monde exalte la tempérance, ſeroit l'eſclave du vin! Non, Lémack, cela ne ſe peut ».

« Ton ame droite, ô ſultan! t'empêche de ſoupçonner d'hypocriſie un homme que tu eſtimes, répondit le viſir. Pardonne la ſincérité de ton eſclave. Le menſonge fuit devant toi, & ta pénétration fait tomber le voile dont il ſe couvre. J'ai de la répugnance à accuſer mon frère. Mirglip eſt mon ami, il m'eſt uni par les liens de la vertu & de la religion. Je m'empreſſerois de cacher ſes moindres défauts; mais tu veux apprendre la vérité de ma bouche.

Sache donc, ô sultan ! que pour obéir à tes ordres, je suis entré ce matin dans la cabane de Mirglip, & je l'ai trouvé étendu sur le pavé, un flacon vuide à côté de lui. J'ai été surpris & fâché qu'un sage fût sujet à un vice si bas. Je suis sorti sans éveiller Mirglip, pour venir te rendre compte de ma commission. En revenant, j'ai appris d'un de ses voisins, que ce n'est pas la seule fois que ce paysan ait été surpris dans cet état. Il m'a dit que Mirglip s'enivroit toutes les nuits ; ainsi, mon seigneur peut aisément s'assurer dès la prochaine nuit de la vérité de mon rapport ».

« C'est ce que j'ai dessein de faire, dit le sultan. Lémack, laisse-moi seul ; reviens ce soir avec les deux habits de déguisement qui nous ont déjà servi ».

Lémack obéït. Sur le soir il revint au palais du sultan. Adhim & son visir, déguisés, sortirent d'Orez pour se rendre à la cabane de Mirglip.

Cependant, Falri, aussi déguisé, entra dans la ville de Raglai. Il avoit pris un habit de marchand. Il frappa le même soir à la porte de Mirglip, qui le reçut civilement, selon sa coutume, & lui servit des rafraîchissemens, le prenant pour un voya-

geur qui venoit de loin, & qui pafferoit peut-être la nuit chez lui.

Le faux marchand, après avoir bien mangé, feignit d'être excédé de fatigues; & demanda, en soupirant, fi Mirglip n'auroit pas un peu de vin à lui donner.

Mirglip, surpris de cette queftion, lui dit qu'il n'en avoit point, & que fa maison n'étoit pas faite pour recevoir les impies, rebelles à la loi d'Alla & de son prophète.

» Hélas! répondit le voyageur, Mahomet fait combien j'ai de peine à te demander ce foulagement néceffaire dans l'épuifement où je suis, le feul qui puiffe prolonger ma vie. Je fens mes forces m'abandonner, mes nerfs fe relâchent, je tombe en défaillance. Le prophète ne fauroit défapprouver que tu fauves la vie à un miférable par un goutte de vin ».

Le forcier fe laiffa tomber comme un homme près d'expirer : il s'écria d'une voix mourante : » O prophète! aies pitié de ton ferviteur ».

Mirglip, trompé par tant d'hypocrifie, fe hâta d'aller chercher un peu de vin pour rappeler ce pauvre marchand à la vie.

Comme il revenoit, Adhim & Lémack

passèrent devant la porte de sa maison, où ils le virent avec le vin qu'il portoit.

Le sultan, indigné, fut tenté de l'immoler sur le champ à sa juste colère. Son visir l'y excitoit ; mais Adhim jugea qu'il valoit mieux lui faire son procès dans les formes, & le faire punir publiquement, que de s'exposer à encourir la haine de son peuple par une exécution précipitée, qui, vu la disposition des esprits, seroit infailliblement attribuée à l'esprit de vengeance, au moins à l'emportement, plutôt qu'à une juste indignation.

Adhim rentra dans son palais, fort mortifié d'avoir conçu trop d'estime pour un hypocrite, qui ne méritoit que le plus profond mépris ; car il n'avoit pas le moindre soupçon du stratagême de l'enchanteur. Il ordonna qu'on allât prendre Mirglip le lendemain, & qu'on le lui amenât. Lémack, s'applaudissant de l'erreur du sultan, ne doutoit plus que le sort de son ennemi ne fût décidé.

Dès le lendemain de grand matin, les gardes entourèrent la maison de Mirglip. Quelques-uns des plus affidés avoient ordre d'entrer & de se saisir de sa personne.

Mirglip alla au-devant d'eux. Il étoit sur-

pris du bruit qu'il entendoit, & n'avoit garde de s'imaginer que ce fût lui que l'on cherchât. Sa conſcience ne lui reprochoit rien. Il ne montra point de crainte. Le fer qui pouvoit lui ôter la vie, ne put lui ravir la paix de l'ame.

Les gardes, accoutumés à répandre partout la terreur, crurent s'être mépris. Ils ne ſoupçonnoient pas qu'un homme qui ne ſe jettoit pas à genoux à leurs pieds pour exciter leur pitié, qui ne paroiſſoit pas même effrayé de leur préſence, fût celui qu'ils avoient ordre de prendre.

Lorſqu'ils eurent appris de ſa bouche même qu'il étoit le Perſan Mirglip, ils le ménèrent à Lémack, dont les yeux étoient enflammés de colère, & les ſourcils chargés de méchanceté.

„ Quelle hypocriſie ! quelle audacieuſe fermeté, dit le viſir avec emportement ! As-tu déjà cuvé ton vin ? Ne te reſſens-tu plus des débauches de la nuit ? Il faut que tu y ſois accoutumé, puiſqu'elles ſont ſi peu d'effet ſur toi. Mais Adhim ſera ton juge, infâme ſcélérat. --- Gardes, n'avez-vous point trouvé de complices avec Mirglip ? N'y avoit-il pas encore quelqu'un

avec lui, lorsque vous l'avez trouvé étendu ivre sur le plancher „ ?

„ Juge équitable, répondit le sorcier déguisé, en sortant d'un coin où il avoit fait semblant de se cacher, que Lémack me promette mon pardon, & ma bouche lui dira la vérité.

On te pardonnera, dit Lémack, si tu déclares au sultan ce qui s'est passé cette nuit entre toi & Mirglip. En attendant tu seras chargé de fers comme lui, & conduit de ce pas au divan „.

Le peuple étoit assemblé sur leur passage. Une foule innombrable suivit le visir & les deux prisonniers jusques dans le divan. Mais Mirglip étoit seul l'objet de leur inquiétude.

Adhim étoit assis sur son trône. Lémak fit avancer Mirglip, & dit au sultan en le lui présentant :

„ O prince ! voilà l'homme que la Perse aime plus que son souverain : voilà cet hypocrite qui prêche la vertu le jour, & qui s'enivre la nuit. Il abuse ton peuple par les dehors trompeurs d'une sainteté affectée. Le jour il ne parle que de tempérance, & lorsque la nuit approche, il maudit Alla &

meilleur vin. Vous faurez donc que j'ai su gagner l'eftime des plus riches marchands de Raglai. Ils m'apportent leurs aumônes pour les diftribuer aux veuves, aux orphelins, & aux pauvres de toute efpèce. Je remplis en partie leurs pieufes intentions. J'emploie le jour à diftribuer de côté & d'autre la moitié de l'argent qu'ils me confient, & par cette conduite je paffe pour un grand faint aux yeux du peuple. L'autre moitié fournit à ma dépenfe; je l'emploie à me procurer chaque nuit quelques flacons de cette liqueur délicieufe, dont le prophète jaloux nous a défendu l'ufage.

„ Mais, lui dis-je, comment faites-vous pour empêcher les étrangers qui paffent la nuit à boire avec vous, de vous trahir ?

„ Mirglip me répondit myftérieufement que c'étoit un fecret qu'il ne révéloit à perfonne. Je conjecturai qu'avant de renvoyer chacun de fes convives, il leur faifoit boire quelque liqueur qui leur ôtoit la mémoire de la débauche qu'ils avoient faite dans la maifon de cet hypocrite. Comme je n'étois pas encore épris de vin, je réfolus de garder ma mémoire, & de ne plus rien prendre.

„ Mes foupçons étoient juftes. Quelques heures après cet entretien, comme j'allois

prendre congé de Mirglip, il tira une petite bouteille qu'il me dit contenir un vin précieux, dont il ne donnoit jamais qu'un coup à chacun.

„ Il m'en versa plein ma tasse, mais je fis semblant de le boire, & réellement je répandis la liqueur dans mon sein. Par cette adresse, je conservai ma mémoire, & me suis ménagé le moyen de découvrir à mon seigneur l'hypocrisie de Mirglip „.

Quand le faux marchand eut fini de parler, il s'éleva un grand bruit dans l'assemblée. Le peuple indigné s'écria de tous côtés: „ Mirglip, le pauvre Mirglip est pris dans les filets des méchans! Puisse le prophète délivrer son serviteur des effets de leur rage „!

„ Le rapport du marchand est vrai, dit le monarque; j'ai été moi-même témoin d'une partie de ce qu'il a dit. Je me suis déguisé pour voir par mes yeux la vérité; & lorsque je passois devant la maison de Mirglip, je l'ai vu rentrer chez lui avec un large flacon de vin „.

Il n'en falloit pas davantage pour faire condamner Mirglip. Son procès sembloit suffisamment instruit. Le sultan ne vouloit pas même que l'accusé répondît.

„ Ta langue, lui dit-il, eſt accoutumée au menſonge ; & je n'ai pas beſoin d'entendre les impoſtures que tu as méditées pour ta juſtification „.

Lémack fit ſaiſir le coupable, & donna ordre aux gardes de le faire ſortir ſur le champ, de peur qu'il ne s'oubliât juſqu'à blaſphémer contre Alla & contre ſon roi.

L'infortuné Mirglip fut contraint de céder à la force. Lémack ſe flatoit qu'il ſeroit d'abord exécuté. Mais le ſultan, malgré ſon indignation, ſe ſentoit ému en faveur de Mirglip. Il différa de prononcer contre lui l'arrêt de mort, & ordonna au viſir de le faire garder dans la tour qui étoit au pied de la montagne, où s'élevoit le palais du ſultan.

Le ſage Perſan ſe ſoumit à ſon ſort, & ſans ſe mettre en devoir de répliquer, il ſuivit tranquillement les gardes qui le conduiſirent à la tour où ils avoient ordre de l'enfermer.

Ce n'étoit pas aſſez pour Lémack d'avoir calomnié Mirglip. Il ſentoit que le ſultan avoit de la peine à quitter les ſentimens vertueux qu'il lui avoit inſpirés. Il crut néceſſaire de hâter la mort de l'un, & d'affermir l'autre dans ſes premières erreurs.

Il fit chercher les plus belles esclaves qu'il fut possible de trouver. Il s'en servit pour distraire l'esprit du monarque de ses nouvelles idées de vertu, par les charmes de l'amour & de la volupté.

Les ordres du visir étoient toujours aussitôt exécutés que donnés. La crainte donne des aîles aux esclaves. Les plus belles femmes de Perse furent conduites au sérail du sultan, sans égard pour le rang, & contre toutes les loix de l'honnêteté.

Cependant Lémack choisit les trente plus belles; & après les avoir fait orner le plus galamment, & le plus richement qu'il fut possible, il les conduisit lui-même dans la superbe galerie où Adhim venoit assiduement prendre le frais vers le milieu du jour.

Le sultan, qui avoit pu chasser Mirglip de sa présence, ne pouvoit le bannir de sa pensée. Loin d'être flaté du zèle officieux de Lémack, il lui ordonna de retirer avec ses femmes.

Il eut peine à digérer cette mortification. Mais voyant l'air rêveur du monarque, il n'osa le distraire. Il se retira, & fit signe à ses trente beautés de le suivre.

Le sultan qui avoit jeté un coup-d'œil indifférent sur toutes ces femmes, en avoit

remarqué une qui sembloit charmée de l'ordre qu'il venoit de donner à son visir de les faire retirer. C'étoit celle qui l'avoit le plus frappé en entrant. Ses yeux étoient alors modestement baissés, & ses bras croisés en signe de désespoir. Mais au moment que Lémack leur avoit dit de le suivre, elle avoit levé les yeux au ciel avec transport, tandis que toutes les autres avoient paru mortifiées de l'indifférence du sultan.

“ Visir, dit le prince, quelle est cette fille qui se réjouit de me quitter „ ?

La belle Nourenhi, c'est ainsi qu'elle s'appeloit, trembla à la voix du sultan. Elle connut à ces mots qu'Adhim avoit pris garde à ses transports qu'elle avoit mal dissimulés; le voile pâle de la crainte couvrit l'éclat de son teint vermeil.

Nourenhi étoit encore belle sous le voile de la pâleur. Ses yeux n'avoient pas perdu toute leur vivacité; & la régularité de ses traits n'en avoit presque pas souffert. Au contraire, elle avoit un air de langueur, qui, en tempérant l'éclat de ses charmes, le rendoit plus touchant.

“ O Alla ! s'écria le monarque en la contemplant: qui êtes-vous, fille de Perse, vous dont le corps est blanc & poli comme

les piliers d'albâtre du temple ; vous dont le sein s'agite comme un chevreuil pantelant qui cherche l'ombre des buissons ; vous dont le front s'élève comme un hémisphère radieux & tout éclatant de gloire „ ?

" Seigneur, répondit Nourenhi, tu vois à tes pieds la fille d'un pauvre paysan, dont la vieillesse & les infirmités sont à présent sans aucun soutien, depuis qu'il a perdu ma sœur Kaphira, & que j'ai été enlevée à ce vieillard infortuné pour être esclave dans ton sérail „.

" Fille céleste, dit le sultan en s'empressant de la relever, périsse celui qui a osé outrager ton père respectable, en lui enlevant les seuls appuis de sa vieillesse !

" Lémack, continua vivement Adhim, d'où vient cette tendre fleur qui répand une odeur si suave ? L'a-t-on arrachée par force du lieu où elle a pris naissance ? Ou, fière de sa beauté, vient-elle briguer d'elle-même l'honneur d'être reine de Perse „ ?

" O royal sultan ! dit le visir, cette fleur est tombée par hasard entre mes mains. Lémack ignore le lieu de sa naissance, & le nom de ses parens „.

" Chef-d'œuvre de la nature, dit Adhim à la belle Nourenhi, quelle mine précieuse

a produit l'éclat dont tu brilles à mes yeux ? Je veux la tranſplanter dans la plaine d'Orez. Tu ſeras aſſiſe ſur le trône de Perſe ; ta beauté t'en rend digne, & ta famille ſera la mienne „.

“ Hélas ! répondit Nourenhi en verſant un torrent de larmes, mon père accoutumé à une vie obſcure & frugale maudiroit ſa fille, ſi mon ſeigneur vouloit changer ſon ſort, en celui d'un courtiſan. Que dis-je ? Peut-être j'offenſe mon ſeigneur. — Non, ô puiſſant monarque ! terreur de la terre, le pauvre vieillard ne déſire point tant d'honneur. Son grand âge ſuccombe ſous le poids du malheur.

„ Il ſouffre ſans ſe plaindre. Ce qu'il regrette, ce n'eſt pas de mourir ; c'eſt d'ignorer le ſort de ce qu'il a de plus cher au monde „.

“ Par Mahomet, ton père reſpectable eſt un ſaint, dit le ſultan. Le portrait que tu me fais, m'intéreſſe pour lui : tes lèvres ne peuvent prononcer que la vérité ; tout ce que tu dis eſt aimable comme toi. Apprends-nous ſeulement le nom de celui à qui tu dois la vie. Lémack l'ira chercher, & il ſera notre ami „.

“ Pardon, ô puiſſant roi ! dit Nourenhi

en soupirant, je n'ose prononcer le nom du mon père devant mon seigneur. Car, lorsque les émissaires de ta cour forcèrent le bois tranquille qui avoit caché jusqu'à ce jour ton esclave, il me dit : Nourenhi, ne découvre jamais à personne cet asyle sacré qui a si longtemps caché ton père aux yeux du tyran „.

“ S'il est ainsi, reprit le sultan, je veux ignorer où il est, jusqu'à ce que j'aie couronné la belle Nourenhi. Mais lorsque le diadême de Perse brillera sur ta tête, alors il faudra surprendre agréablement le vieillard, & aller lui annoncer que le sultan est son gendre „.

“ Alla me préserve d'oublier jamais les leçons de tempérance que me donna mon père, répondit Nourenhi avec une fermeté au-dessus de son âge & de son sexe ! Non, Adhim, j'ai appris à préférer les humbles vertus dont Mirglip nous donne l'exemple, à tout l'éclat qui environne le trône de Perse „.

“ Cela suffit, dit le monarque en se tournant vers son visir : cet hypocrite ne se contente pas de s'enivrer chaque nuit ; il séduit encore les plus belles filles de mes états „.

„ Elevés ensemble , Mirglip & moi, depuis notre première enfance, dit Nourenhi, nous aimons d'une affection pure & sainte. Alla & son prophète ont souvent entendu nos chastes soupirs & nos serventes prières „.

„ C'est assez, dit le prince. Esclaves, qu'on fasse retirer cette femme audacieuse. Que la hache tombe sur le cou de Mirglip. Son crime est suffisamment prouvé. Il est temps de délivrer la Perse de cet hypocrite qui la séduit „.

Le visir pressa les muets d'exécuter l'ordre de leur maître. En vain Nourenhi, étendant les bras vers le sultan, vouloit demander grâce. Les gardes l'entraînèrent par force hors de la galerie peinte, où le sultan resta seul.

Adhim, agitée de pensées sombres, se jeta sur un sopha, attendant avec impatience le retour du visir avec la tête de Mirglip. Il entendit du bruit dans la cour, Il se leva & courut à la fenêtre, soupçonnant que Lémack, pour rendre le supplice du coupable plus frappant, le faisoit exécuter dans cette même cour à la vue de tout le peuple.

Mais l'embonpoint du visir avoit retardé sa marche, à son grand dépit; & sa méchanceté

méchanceté impatiente n'étoit pas encore rassasiée du sang de l'innocent. Lorsqu'il travérsoit avec peine la foule du peuple, deux Imans l'avoient arrêté. Adhim les vit prosternés à ses pieds, & lui parlant ainsi : « Vice roi de la Perse, lui disoit l'un, nous venons dénoncer au sultan un sacrilège qui a osé abuser les oreilles sacrées de la justice par des mensonges prémédités „.

“ Retirez-vous, vils prêtres, répondoit Lémack, tout hors de lui-même. Le sultan n'a pas le temps d'écouter vos visions fanatiques. Si vous osez remettre les pieds dans l'enceinte de ce palais, je ferai voler vos têtes par-dessus ces murailles, & les enverrai prêcher, sans vos corps, aux imbécilles assez sots pour vous croire.

„ Visir, cria le sultan par la fenêtre de la galerie, je ne veux pas que l'on maltraite sans raison les ministres de mon Dieu ; au contraire, si, profanant la sainteté de leur caractère, ils violent nos loix, alors ils méritent d'être plus sévèrement punis que les autres : car ils doivent donner l'exemple, & pratiquer les premiers ce qu'ils enseignent. Mais je ne vois pas quel mal il peut y avoir à venir révéler des crimes secrets, sur-tout si l'amour seul de la vérité conduit

leurs pas. C'est plutôt une action sainte que j'approuve. Vénérables Imans, continua le monarque, si vous avez un accès libre auprès d'Alla, pourquoi vous interdirois-je l'entrée de mon palais? Parlez avec cette liberté qui convient aux ministres de la vérité éternelle; & que les prêtres flatteurs, qui n'osent dire le vrai par la crainte des hommes, soient en horreur aux princes de la terre, comme ils sont coupables devant Dieu „.

Lémack, se voyant surpris par le sultan, changea de langage: il tâcha d'excuser son emportement.

„ Gloire de la terre, dit-il au monarque, j'ai eu tort de parler avec tant de vivacité aux enfans de notre prophète. Mon zèle m'a fait passer les bornes de la modération. J'étois fâché que ces envoyés du ciel retardassent l'exécution des ordres de mon seigneur contre l'impie Mirglip; & dans l'excès de ma colère, je n'ai point eu assez d'égards pour les Imans respectables que j'honore en toute occasion „.

„ Je te pardonne, dit le sultan; je connois ton zèle pour l'honneur de ton maître. Fais monter ici ces deux Imans, & laisse-

vivre Mirglip jusqu'à ce que je les aie entendus „.

Le visir obéit avec une joie feinte. Il les conduisit lui-même dans la galerie des peintures. En entrant, ils se prosternèrent devant Adhim, qui leur commanda de déclarer le sujet de leur visite.

« Prince, dit le plus âgé, toi à qui le puissant Alla a confié le gouvernement d'un peuple nombreux, pardonne la hardiesse de tes esclaves, qui osent t'assurer de l'innocence de Mirglip „.

„ Saints vieillards, leur répliqua le monarque, je pardonne tout, excepté le mensonge. Prenez garde de mentir devant moi. L'hyprocrisie de Mirglip est trop évidente pour qu'une imposture adroite puisse désormais en cacher la malice „.

„ Sultan de Perse, répondit le même Iman, il y a aujourd'hui six jours que le visir vint avec la troupe de ses gardes pour se saisir de Mirglip; & nous n'avons appris qu'hier qu'il étoit accusé d'ivrognerie par un marchand qui avoit logé chez lui. Si nous l'avions su plutôt, nous n'aurions pas tant tardé à venir le justifier des calomnies du marchand.

„ La nuit avant son emprisonnement,

Mirglip vint nous dire qu'un voyageur étranger étoit chez lui, qu'il étoit excédé de fatigue, qu'il lui avoit demandé un peu de vin, disant que, s'il lui refusoit ce cordial, il alloit expirer sur le champ. C'est pourquoi, ajouta le charitable Mirglip, je vous prie de venir à son secours, & de le consoler avant que le voile de la mort s'étende sur ses yeux. Vos bonnes prières fléchiront le prophète, & il ne mourra point.

„ Les instances de Mirglip étoient si pressantes, que nous le suivîmes aussitôt. Nous trouvâmes réellement le voyageur étendu par terre, qui nous dit d'une voix foible & gênée, qu'il n'avoit plus que quelques momens à vivre.

Nous l'exhortâmes à se résigner à la mort, si le prophète l'appeloit à lui; & nous passâmes la nuit en prières auprès de lui. Cependant le marchand feignit de se trouver mieux, il se leva, & nous pria de le laisser reposer sur un sopha sur lequel il se mit, en feignant d'être accablé des marches pénibles qu'il disoit avoir faites presque sans prendre de nourriture.

„ Nous nous retirâmes; mais avant de quitter notre ami Mirglip, nous le vîmes répandre dans la cour le reste du vin dont

le marchand avoit pris quelques gouttes, de peur que ce reste ne fût pour ses esclaves une occasion de violer la loi du prophète.

« Visir, dit le monarque, ce que l'Iman dit peut être vrai. Faites-le garder à vue dans mon palais. Qu'on dise au marchand de se rendre à mes ordres. Cependant, différez l'exécution de la sentence portée contre Mirglip, jusqu'à ce que nous soyons pleinement informés de la vérité de cette histoire ».

Lémack s'empressa d'obéir au sultan. Il supposoit que son ami étoit retourné à sa caverne, où il comptoit l'aller trouver la nuit suivante, lorsque les habitans de Raglai seroient ensevelis dans un profond sommeil.

En effet, on eut beau faire chercher le marchand qui avoit accusé Mirglip, on ne le trouva point. Le visir en fit son rapport à Adhim.

« Cette circonstance me donne quelque soupçon, dit le sultan. Mais nous pouvons tirer la vérité de Mirglip même; & il n'est pas possible qu'il nous en impose. Depuis qu'il est arrêté, il n'a parlé à personne: il ne peut rien savoir de ce que les Iman

disent pour sa défense, si c'est un conte qu'ils ont forgé pour délivrer leur ami. Visir, qu'on fasse venir Mirglip, nous n'avons pas voulu l'entendre; mais à ce moment, il faut qu'il parle. Je vous recommande surtout de l'accompagner vous-même, & de ne laisser approcher de lui aucun autre officier, afin qu'il ne sache pas pourquoi je le fais appeler. Et vous, Imans, ajouta-t-il, entrez dans cet appartement, d'où sans être apperçus, vous pourrez entendre ce que dira Mirglip pour sa justification. Si sa déposition s'accorde avec la vôtre, je lui rendrai mon estime; autrement, vous partagerez son sort ».

Lémack entra dans la tour où étoit Mirglip. Celui-ci crut qu'il venoit lui annoncer la mort: ce Lémack entroit rarement dans les prisons, sinon lorsqu'une pareille commission l'y amenoit.

Mais le visir commençoit à craindre pour lui-même. Il se repentoit d'avoir paru si empressé à condamner Mirglip. Il ne doutoit pas, d'ailleurs, que quand même il seroit justifié par les Imans, l'amour de Nourenhi ne le perdit bientôt. Il résolut donc de prendre avec lui le masque de l'amitié, afin d'être prêt à tout événement

& surtout pour empêcher que le crédit de Mirglip ne fût pour lui l'époque de sa disgrâce.

C'est pourquoi, quittant l'air sévère & cruel qu'il avoit presque toujours, pour prendre le ton d'un flatteur, il aborda amicalement l'infortuné Mirglip, en lui parlant ainsi :

« Quand on est vraiment sage & vertueux, on n'a rien à craindre de ses ennemis ; car Mahomet protège les justes, & leurs persécuteurs deviennent leurs meilleurs amis. Pour moi, Mirglip, j'admire votre vertu, votre bonté & votre patience ; & je suis indigné contre tous les officiers de la couronne de ne m'avoir pas fait connoître votre mérite, afin que, dans la nouvelle promotion, j'eusse la satisfaction d'élever le meilleur des hommes au rang qu'il est digne d'occuper ».

« Je me soumets à la volonté du sultan, quelle qu'elle soit, dit Mirglip d'un ton respectueux ».

« Le sultan, reprit Lémack, veut entendre ta défense de ta bouche. Mieux informé de ta conduite depuis quelques momens, que je ne l'avois été jusqu'ici, je lui ai inspiré des sentimens de clémence. J'ai ordre de te conduire en sa présence.

Viens, & aies soin de forger quelqu'histoire propre à achever de toucher son cœur, & il t'accordera ton pardon ».

« Si la vérité ne mérite point de grâce, dit froidement le prisonnier, le mensonge en est encore moins digne ».

Le visir ne répliqua point. Il conduisit Mirglip en silence, de la tour à la galerie peinte. Il vit bien que le jeune Persan se défioit de ses belles paroles.

Les réponses de Mirglip furent conformes à ce qu'avoient dit les Imans. Adhim fut satisfait; & toute son indignation retomba sur le marchand, vil imposteur qui avoit calomnié l'innocence de Mirglip. Il ne soupçonnoit pas encore que le visir eût trempé dans ce complot déteftable.

Lémack, craignant que la vérité ne prévalût, & confus de la noble simplicité de Mirglip, sur qui il n'osoit lever les yeux sans honte, fut le premier à demander la permission de relâcher les deux Imans. Il poussa la dissimulation jusqu'à les féliciter sur l'heureux succès de leur information.

Adhim ne fut pas moins frappé de la patience & de la soumission de Mirglip, qui ne parut ni intimidé par la crainte de la mort, ni fier de s'être justifié devant son roi

Dans les transports de son admiration, la beauté de Nourenhi s'offrit à sa pensée. Mirglip étoit aimé d'elle; c'étoit assez pour le rendre coupable aux yeux de son amour.

« Lémack, dit le sultan à son visir, renvoyez ces Imans avec de magnifiques présens. Je veux que mes sujets sachent combien j'honore ceux qui aiment à secourir la vertu opprimée ».

Quand le visir eut congédié les Imans, Adhim lui ordonna de faire venir Nourenhi, afin d'apprendre d'elle par quels artifices le Persan l'avoit séduite : car il n'étoit encore justifié que de l'accusation d'ivrognerie.

Au nom de Nourenhi, Mirglip laissa échapper un profond soupir, dont le sultan s'apperçut malgré sa contenance assurée.

« Vil corrupteur, lui dit le prince, ta conscience te reproche ton crime; elle prend justement l'alarme. Ton iniquité est connue; & ton roi qui connoît ton hypocrisie va te juger ».

« Si aimer la plus belle personne de son sexe, dit Mirglip; si promettre sa foi, selon les loix établies par Alla pour le bonheur du genre-humain, si obéir aux loix de la nature, sanctifiées par les cérémonies

de la religion, ſi ce ſont-là des crimes, Mirglip eſt coupable ».

« Je ne croyois pas, reprit le ſultan, qu'un homme comme Mirglip, qui fait profeſſion d'une tempérance ſi auſtère, pût ſe livrer aux folies de l'amour. Jeune homme, vous paſſez pour un ſaint aux yeux de tous vos voiſins; mais votre ſainteté ſe relâche beaucoup entre les bras de Nourenhi. En prêchant la vertu, vous en altérez la pureté ».

“ J'ai toujours cru, ô ſultan! que la véritable ſageſſe conſiſtoit dans un juſte milieu également éloigné des excès oppoſés. Jamais elle ne ſe livre à la diſſolution : elle n'eſt point non plus ennemie des plaiſirs innocens. Élevé avec ſa belle Nourenhi, j'appris avec elle la loi du ſaint prophète. Nous recevions enſemble les ſages leçons de ſon reſpectable père, Pheſoj Ecneps; & nous réſolûmes dès-lors de vivre enſemble dans les liens du mariage.

“ Le bon Dervis, témoin de notre amour, ne le déſapprouva point. Il nous apprit ſeulement à le modérer, à le sanctifier par des vues ſaintes & religieuſes.

“ Dès ce moment, nous nous promîmes une foi mutuelle; & ſans les contre-temps arrivés depuis huit jours, nous ſerions unis

à cette heure sous les loix du mariage „.

“ Hypocrite, dit le sultan, tu cherches en vain à me tromper par un conte dépourvu de vraisemblance. Mon fidèle visir vient avec la belle Nourenhi que tu as séduite. Tu vas être confondu „.

Lémack entra avec Nourenhi, appuyée sur une esclave.

Nourenhi n'apperçut point d'abord son amant. Elle avoit les yeux modestement baissés. Le sultan lui ordonna de les lever. Elle fut émue en voyant Mirglip. Le sultan, témoin de son émotion, en frémit. Lémack s'applaudissoit du tour que prenoit cette entrevue. Il sentoit que Nourenhi résistoit à la passion du sultan, & que l'indignation de son maître retomberoit sur Mirglip.

“ Nourenhi, dit le sultan, reçois Adhim entre tes bras, ou prépare-toi à voir la tête de Mirglip tomber sous le fer de mon visir „.

A ces mots, les yeux de Lémack étincelèrent de joie & de rage : déjà il avoit mis la main sur son cimeterre pour le tirer du fourreau.

“ Je renonce à voir jamais celui que j'aime, si le sultan l'ordonne, répondit la belle

personne ; mais je ne puis violer la foi que je lui ai promise „.

“ Mirglip, reprit le sultan, dégage cette fille de sa promesse. Cède-la à ton roi, & tu seras le premier de la Perse après moi „.

Lémack trembla : il crut que Mirglip alloit accepter les offres du sultan.

“ O mon seigneur ! répondit Mirglip, comment pourrois-je accepter un honneur qui n'est offert au prix d'un crime ? M'est-il permis de violer mon serment „ ?

“ C'est assez, continua le monarque, je vois qu'ils ont pris leur parti. Lémack, cherche des supplices proportionnés à leur obstination ».

Aussi-tôt le visir tira son cimeterre, & dit d'un ton furieux : “ Ce fer suffit pour punir le traître Mirglip : je le frapperai ; mais je livre la belle Persanne à la clémence de son maître. Quand elle verra son amant étendu mort à ses pieds, elle prendra des sentimens plus favorables à l'amour de mon seigneur „.

“ Arrête, visir, dit le prince ; Adhim n'est point transporté comme toi par les sentimens d'une basse vengeance. Non, Lémack, c'est la justice que je cherche ; & je veux que ces coupables soient punis comme leur crime le mérite „.

“ Mirglip, & vous, beauté aussi fière qu'adorable, approchez „.

L'un & l'autre obéirent en tremblant, & se jetèrent aux pieds d'Adhim. Chacun craignoit moins pour soi-même que pour l'objet de son amour.

Alors Adhim tira son cimeterre royal, & leur dit: “ L'amour est votre crime, que l'amour soit votre châtiment! Levez-vous, aimez-vous l'un & l'autre, & soyez heureux. Loin que votre sultan ait jamais songé à désunir des cœurs si fidèles, c'est contre vos ennemis que ce fer est tiré. Celui qui n'aime pas Mirglip & Nourenhi, est un traître à son roi. Ne croyez pas, couple fortuné, qu'il m'en coûte peu pour remporter une telle victoire sur moi-même. Dans ce moment, tandis que la justice & la raison me forcent à vous bénir, je sens les cris d'une passion violente m'exciter à vous punir. Retirez-vous; cachez-moi votre bonheur. Un soupir échappé du sein de la belle Nourenhi seroit capable de m'enflammer derechef d'amour & de colère „.

Lémack avoit été frappé de ce changement subit, comme d'un coup de foudre. Mais il avoit eu le temps de se remettre de son étonnement pendant le discours du mo-

narque, & de se préparer à lui faire ce compliment plus vrai que sincère.

“ Généreux sultan, tu as béni ce couple heureux, & ces amans fortunés te béniront. Qu'on ne parle plus de la vertu de Mirglip. Tu viens de montrer, dans un moment, plus d'empire sur toi-même & sur tes désirs, que ce Persan n'en a fait voir dans tout le cours de sa vie. Tu triomphes de l'amour auquel il cède lâchement.

“ Il est vrai, ô visir ! dit Mirglip pénétré de reconnoissance ; il est vrai qu'il y a peu de mérite à obéir lorsque l'obéissance est douce. La tempérance & la vertu coûtent peu, lorsqu'elles nous procurent une si belle récompense. On doit craindre alors de les aimer pour le plaisir qui les suit plutôt que pour elles-mêmes. Mais sacrifier ses désirs, & leur satisfaction à l'austérité de la vertu, c'est la véritable grandeur, & celle qui rend notre sultan le père de son peuple, & le bonheur de ses sujets „.

“ O généreux monarque ! reprit la belle Persane en se jetant aux genoux d'Adhim, non, jamais ton esclave n'oubliera ta bonté. Il n'est point de plaisir plus flatteur pour toi que celui de faire des heureux ; ton esclave n'aura point de devoir plus sacré que celui

de la reconnoissance qu'elle te doit. Le sentiment d'une bonne action remplira ton ame d'un plaisir bien plus doux que tu ne pouvois t'en promettre de la jouissance forcée des foibles agrémens de ton esclave. O Adhim! tu es véritablement notre protecteur, notre père; & comme les sources d'eaux pures se précipitent du haut des montagnes dans la plaine, ainsi les torrens de ta bonté inondent tes esclaves „.

Adhim, touché des transports de leur reconnoissance, se pencha sur eux & les embrassa tendrement: quelques larmes coulèrent malgré lui; il dit à son visir: »Lémack, jamais je n'ai ressenti tant de joie. Je donnerois toute ma gloire pour avoir souvent occasion de faire des heureux. Un seul acte de générosité m'est plus doux & plus cher que tous les exploits qui ont illustré ma vie passée, & que tous les monumens de ma grandeur. Il me tarde de voir le père de cette belle fille. Qu'il doit être sage celui qui a su former des cœurs si vertueux»!

« O souverain de nos cœurs! répondit Mirglip, la reconnoissance nous donnera des aîles pour aller chercher le bon Phésoj Ecneps. Lorsque le vieillard apprendra ta

générofité, il fe lèvera, & s'empreffera de venir fe profterner à tes pieds ».

« Non, répondit le monarque, je ne demande pas un fi grand effort de fa part : il auroit de la répugnance à venir fe mêler parmi des courtifans inquiets & flatteurs. Si Phéfoj Ecneps me regarde comme le fultan de la Perfe, il aura raifon de douter de la fincérité de mes difpofitions à apprendre la fageffe de fa bouche, & je ferai privé de fes leçons. Quoique fouverain d'un grand royaume, je ne m'eftime pas au-deffus des inftructions d'un fage dont le cœur eft une fource pure d'où découlent les eaux falutaires de la vérité & de la vertu. Mirglip, je me déguiferai, & tu me conduiras vers ce refpectable vieillard. Je le verrai, je l'écouterai, je recueillerai les paroles de fageffe qui tomberont de fes lèvres. J'amafferai un tréfor de connoiffances utiles & propres à faire le bonheur de mon peuple ».

Lémack, étonné de la réfolution du fultan, craignoit qu'il ne voulût le mener avec lui entendre les leçons du dervis des bois. Il fut agréablement détrompé, lorfqu'Adhim, lui parlant en particulier, lui déclara que fon intention étoit de lui laiffer les rê-

nés du gouvernement jusqu'à son retour.

Le visir, dissimulé, cacha la joie secrète que lui causoit une telle déclaration. Il se jeta aux pieds de son maître, le conjurant de ne pas courir seul les hasards d'un tel voyage; de ne pas s'engager sans suite dans une forêt inconnue & parmi des étrangers; de permettre au moins que son visir l'accompagnât pour jouir de sa présence royale, & profiter avec lui des saintes leçons du dervis.

Le sultan, trop bon pour être soupçonneux, assura son visir qu'il prendroit toutes les précautions nécessaires pour sa sûreté; que du reste il n'avoit rien à craindre sous la garde de Mirglip si universellement chéri de ses sujets. Quant à sa demande, il lui dit qu'il devoit se résoudre à gouverner pendant son absence, n'ayant personne à qui il pût confier ce soin, à son refus. Il lui ordonna aussi d'envoyer chez le cadi, & de faire les dispositions convenables pour célébrer dans son palais le mariage de Mirglip & de Nourenhi.

Bientôt la ville de Raglai apprit que Mirglip étoit justifié. Les habitans de la plaine d'Orez, qui connoissoient la méchanceté du visir, en furent également surpris & char-

més. Chacun bénissoit le sultan. Chacun souhaitoit qu'il gouvernât par lui-même, au lieu de livrer ses sujets à la discrétion du visir Lémack.

Adhim fit célébrer les noces des nouveaux époux avec une magnificence vraiment royale. Mirglip, quoiqu'ennemi du faste, avoit trop d'obligations à son roi pour ne pas se soumettre à sa volonté. La fête fut animée par les acclamations du peuple. On joignoit le nom de Mirglip à celui d'Adhim. Lémack étoit oublié.

Deux lunes après le mariage de Mirglip, Adhim fit appeler son ami; car c'est le nom qu'il donnoit à son nouveau favori. Il lui dit qu'il n'avoit pas oublié sa promesse, & qu'il vouloit passer pour le fils de quelque grand de sa cour, que son goût pour la sagesse conduisoit auprès du dervis pour recevoir ses leçons.

Mirglip & Nourenhi étoient dans la plus grande impatience de revoir le bon Phésoj Ecneps, pour lui annoncer la générosité du sultan à leur égard. Aussi ils furent comblés de joie, lorsqu'ils apprirent qu'Adhim étoit déterminé à ne pas différer plus long-temps l'exécution de son projet. D'ailleurs la vie de la cour les ennuyoit tous les deux. Nou-

renhi étoit trop vertueuſe pour écouter avec plaiſir les impertinences de tous ceux que ſa beauté aſſembloit autour d'elle. Mirglip étoit trop ſage pour s'accoutumer à la vie débauchée des émirs.

Le jour du départ arriva. L'émir Holam, homme reſpectable par ſon grand âge, & & ſur-tout par ſa probité, fut mis dans la confidence du voyage d'Adhim, qui voulut paſſer pour ſon fils. Mirglip & Nourenhi ſe dirent des amis du même émir, qui accompagnoient le jeune homme. Ce fut ſous ce nom qu'il traversèrent la citadelle en palanquins: ils ſortirent par la porte-de l'orient.

Après trois jours de marche, ils entrèrent dans une plaine qui avoit à ſa droite un grand bois planté de cèdres & de palmiers.

Ici Mirglip dit au ſultan qu'il étoit temps de renvoyer à Raglai tous les eſclaves de leur ſuite, afin qu'aucun d'eux ne ſût la retraite qui cachoit le dervis aux yeux des hommes puiſſans.

Les eſclaves furent renvoyés. Adhim, Mirglip & la belle Nourenhi s'enfoncèrent dans le bois. Le jeune Perſan les conduiſit par des ſentiers retirés, juſqu'à deux milles vers le centre du bois.

C'étoit une promenade agréable. Ils mar-

choient à l'ombre des cèdres & des palmiers qui les défendoient de l'ardeur du soleil. La terre étoit couverte de mousse & d'un gazon fleuri. L'air étoit doux & tempéré.

Parvenus au centre du bois, ils entrèrent dans une allée irrégulière que coupoit une source d'eau pure. Ils passèrent le ruisseau sur un pont de bois qui les conduisit dans une plantation épaisse de lauriers, de platanes, de jeunes cèdres, & d'autres arbrisseaux fleuris.

Au bout de ce petit bois agréable, ils trouvèrent une seconde allée plus étroite que la première, & au bout de cette allée ils apperçurent un petit manoir assez propre, & sur-tout aussi bien aëré qu'il étoit possible au milieu d'une vaste forêt.

„ Mon seigneur voit la retraite heureuse de Phésoj Ecneps, dit Mirglip au sultan; qu'il me soit permis à cette heure d'oublier les honneurs dûs à mon roi, pour présenter au dervis le puissant & glorieux Adhim, comme un disciple vertueux qui vient recevoir ses leçons.

„ Mirglip, répondit le monarque, un disciple de la sagesse est plus glorieux qu'un roi esclave du vice. Adhim goûte plus de vrai bonheur en approchant de cette de-

meure ruſtique, qu'il n'en a jamais reſſenti au milieu de la magnificence de la plaine d'Orez „.

Mirglip n'eut-pas le temps de répliquer. Il apperçut le dervis qui ſortoit de ſa cabane. Il vola au-devant de lui & ſe jeta à ſes genoux en l'appelant ſon ami & ſon père.

„ O mon cher Mirglip! dit Phéſoj Ecneps avec un ſourire gracieux, vous avez donc laiſſé le pauvre dervis ſeul dans ces deſerts! Je craignois de ne te plus revoir. Mais je te revois auſſi vertueux que tu l'étois quand tu m'as quitté, & mon ame ſemble renaître aux doux rayons de la vertu qui brille dans tes yeux.

„ O mon père, dit Mirglip en eſſuyant des larmes qui couloient malgré lui, ſi nous ſommes vertueux, c'eſt de ta propre ſageſſe. Si Mirglip a quelques bonnes penſées & de pieux ſentimens, c'eſt dans ton ſein qu'il les a puiſés. Tu es la ſource du bonheur dont je jouis: je t'en dois toute la reconnoiſſance.

„ Mirglip, dit agréablement le dervis, tu parles en courtiſan. Mes oreilles ne ſont point faites à ce langage flatteur, & ta bouche ne doit célébrer que les louanges de ton Dieu, à qui ſeul appartient toute

gloire. Je ne ſuis ni Alla, ni ſon prophète; je ſuis un pauvre vieillard qui n'eſt plus qu'un reſte de lui-même, qui n'a plus aſſez de goût pour diſtinguer le doux de l'amer; & tu me traites auſſi comme un vieillard imbécille qui a oublié que tout don vient de Dieu „.

Mirglip rougit à cette réprimande du dervis. Il eut honte d'avoir plus conſulté ſon amour pour le ſaint homme que la raiſon; dans le compliment qu'il lui avoit fait en l'abordant.

„ C'eſt aſſez, continua Phéſoj Ecneps; pardonne-moi, Mirglip, tu ſais que je ne ſuis ſévère que lorſqu'il s'agit de Dieu. Quoique notre force ne ſoit que foibleſſe, nous devons toujours être armés pour défendre ſa gloire & aſſurer la ſoumiſſion qui lui eſt due. Toutes les armées de la Perſe, quelque puiſſantes qu'elles ſoient, ne ſont pas capables de créer un grain de ſable ſur les bords de la mer, ni de faire tomber une goutte de pluie ſur la terre altérée.

„ O pieux ſerviteur d'Alla! dit Mirglip en l'interrompant, je pourrois t'entendre parler ſans ceſſe de la grandeur de Dieu & de l'obéiſſance qui lui eſt due. Mais la belle Nourenhi, ta fille, attend près d'ici avec

un jeune ſeigneur Perſan qui vient recevoir tes inſtructions.

„ Ma fille ! ma chère Nourenhi ! s'écria le bon vieillard. Quoi ! ils me la rendent après me l'avoir enlevée. O Mirglip, amène-la moi : ma force m'abandonne. O ma chère fille ! que je l'embraſſe encore une fois avant de mourir „ !

Mirglip ſenſiblement affecté de l'état où cette nouvelle inattendue mettoit le dervis, craignit de ne l'avoir pas aſſez préparé au retour de ſa fille bien-aimée. Mirglip ſe trompoit. Lorſque ce père reſpectable vit ſa fille, la tendreſſe céda aux tranſports de ſa reconnoiſſance envers ſon Dieu.

„ O Alla ! s'écria le ſaint dervis en embraſſant ſa chère Nourenhi ; ô Alla ! que ton nom ſoit béni, pour la nouvelle grâce que tu me fais ! ô père de la vie ! apprends-moi à t'aimer par-deſſus toutes choſes „.

Adhim, témoin de ces ſentimens nobles & religieux, admiroit avec raviſſement la piété du dervis. Son ame s'élevoit au-deſſus des penſées de la terre. Il contemploit intérieurement la gloire d'Alla, pénétré de ſa propre baſſeſſe.

„ Je comprends à ce moment, dit le prince dans l'excès de ſon admiration, je

comprends que ni les richesses, ni les honneurs, ni la puissance, ni la beauté, ni la volupté, ne peuvent élever l'ame de l'homme. Celui-là seul est véritablement grand & glorieux, qui reconnoît humblement la grandeur d'Alla, & se soumet à sa volonté,,!

Le dervis, tout occupé du plaisir de revoir sa fille, & d'en témoigner à Dieu sa reconnoissance, n'avoit pas fait d'abord attention à l'étranger. Transporté de ses pieux sentimens, il s'excusa en lui disant:

,, Noble étranger, pardonnez mon inadvertance. Vous me faites trop d'honneur de venir visiter l'humble cabane d'un vieillard penché vers la terre prête à le recevoir. La voix de la nature est impérieuse: elle entraîne notre volonté. Notre foiblesse fait sa force: heureux ceux qui savent résister à propos à ses violentes impulsions! Ce qu'elle veut est bon, lorsqu'elle ne veut rien que de conforme à la religion: alors ses mouvemens sont les puissans mobiles de nos actions. Si nous n'avions point de passions, nous n'aurions pas besoin d'instruction.

,, Mais, continua le Sage, joubliois que vous êtes fatigués d'une marche pénible, ô mes enfans! car tous ceux qui entrent ici

le font par l'affection que je leur porte. Mes enfans, reposez-vous sur ces siéges de gazon; je vais vous servir ce que j'ai, quelques légumes bouillis, & une cruche d'eau fraîche. Le pauvre dervis des bois n'a rien de meilleur à vous offrir; peut-être, ajouta-t-il, ne les mépriserez-vous pas, lorsque vous ferez attention que ces biens viennent d'Alla, & qu'il faut plus de sagesse & d'intelligence pour produire l'herbe des champs, que le monarque de la Perse n'en a fait éclater dans les somptueux édifices qu'il a élevés ,,.

Adhim étoit enchanté de la conversation aisée du bon vieillard, qui savoit tirer une instruction utile des moindres choses, assaisonnant la sagesse d'une douce gaieté.

Après leur frugal repas, Mirglip raconta au dervis ce qui lui étoit arrivé depuis qu'on l'avoit enlevé de chez lui comme un criminel. Il lui dit de quels moyens la providence s'étoit servie pour lui rendre sa chère & belle Nourenhi. Il lui parla avec effusion de cœur de la bonté du sultan, qui avoit voulu que leur mariage fût célébré dans son palais. Il saisit cette occasion de donner un libre cours aux sentimens de sa reconnoissance en présence d'Adhim,

qui ne pouvoit pas lui imposer silence.

Phésoj Ecneps fut si charmé du portrait qu'il lui fit du sultan, qu'il félicita l'étranger d'être à la cour d'un si bon prince, dont il suivoit les traces, en préférant la vertu à tout le reste. Ce compliment rendit le monarque déguisé si confus, que le dervis eût eu quelque soupçon de son déguisement, si l'étude & l'âge ne lui eussent affoibli la vue, au point de ne pas voir la rougeur & l'embarras d'Adhim.

La belle Nourenhi raconta ensuite son histoire depuis le moment qu'elle avoit quitté le bon dervis, son père, jusqu'à celui où elle avoit rencontré Mirglip dans le palais d'Adhim.

« Vous savez, mon père, que nous nous promenions ensemble vers l'extrémité du petit bosquet de palmiers & de cèdres, pleurant la perte de ma chère sœur Kaphira, lorsque les émissaires du visir Lémack, traversant le bois, & voyant une jeune fille, me poursuivirent dans le bosquet où je m'enfuis. Ce fût en vain que vous m'appelâtes vous-même. Je craignois que l'éloquence de mon père ne pût rien gagner sur des tigres féroces, envoyés par le plus méchant des hommes pour dévaster les pro-

vinces de la Perse. Mais ces ravisseurs m'eurent bientôt atteinte. Deux d'entr'eux me ramenèrent vers vous, malgré ma résistance. Alors je m'oubliai moi-même, j'oubliai Mirglip, & ne m'occupai que de l'accablement où je vous vis. Les larmes de la douleur couloient des yeux presqu'éteints de mon respectable père, le long de ses joues ridées jusques sur sa barbe d'argent.

„ Les officiers du visir montrèrent l'ordre qu'ils avoient d'arrêter toutes celles qu'ils jugeroient assez belles pour plaire à leur maître. Mon père jugea qu'il étoit inutile de résister. Il leur demanda seulement la permission de m'entretenir un moment en particulier. Je n'oublierai jamais ce peu de mots que j'entendis de sa bouche.

» Mon enfant, me dit-il, nous sommes les créatures d'Alla. Il permet que la main de l'oppresseur s'appesantisse sur nous. Supportons avec patience les afflictions qu'il nous envoie; & dans quelque condition qu'il lui plaise de te mettre, ô ma fille! souviens-toi de ne jamais révéler la retraite de ton père. C'est la seule grâce que je te demande en t'embrassant pour la dernière fois »....

« Ce fut tout ce que mon père put me

Nourenhi se retirèrent aussi dans leur appartement.

Au lever du soleil, lorsque les oiseaux recommencent leurs hymnes innocentes à la gloire du Dieu qui leur rend le jour, le dervis se leva, s'habilla proprement & simplement, & entra dans une petite mosquée qui étoit à une des extrémités de sa maison. Mirglip, qui savoit la coutume du saint vieillard, l'avoit prévenu. Il y avoit déjà quelque temps qu'il étoit dans la mosquée avec Adhim & Nourenhi.

Le dervis les salua avec un air de bonté, & fit sa prière à haute voix, selon sa coutume, pour lui & pour sa famille. Il répandit son cœur devant Alla, le remerciant des grâces qu'il lui faisoit dans sa vieillesse, se soumettant à sa volonté céleste, le suppliant avec ferveur de bénir ses adorateurs, de leur donner la force de fuir le mal & de faire le bien. Toute la famille entroit dans les pieuses dispositions du bon vieillard, & se pénétroit des mêmes sentimens.

Lorsque la prière fut finie, Adhim, transporté de joie & de ferveur, courut embrasser le dervis, en lui disant :

« O saint vieillard ! que je vous ai d'o-

O Saint Viellard ! que je vous ai d'obligation de me faire approcher de si près de la Divinité !

P. Marillier Del. Borgnet

bligations de me faire approcher de si près de la divinité ! Une étincelle du feu sacré qui embrâse ton cœur, est tombée sur le mien. Oh ! si tous les Persans pouvoient t'entendre prier ; si tous les hommes prioient avec autant de ferveur que toi, la mosquée seroit un séjour de félicité. Adhim, notre sultan, quitteroit la plaine d'Orez, pour venir habiter avec toi dans le temple d'Alla ».

« Mon cher & vertueux disciple, répondit Phésoj Ecneps, je ressens une vraie satisfaction de vous voir pénétré de ces sentimens réligieux. Mais les accès de votre ferveur me font soupçonner qu'elle ne vous est pas ordinaire. Mon bon ami, la vraie dévotion est calme & tranquille : elle n'est ni passionnée, ni emportée : elle ne se livre ni aux transports de la joie, ni à l'accablement du désespoir : elle est constante & uniforme, cette chaste fille de la vérité, cette douce compagne de la raison, née pour habiter dans tous les cœurs, & pour unir tous les hommes par les liens de la justice. La réligion ne nous ordonne pas de fuir la société de nos semblables. Au contraire, elle nous donne des leçons de toutes les vertus sociales, & elle fonde nos espérances sur notre fidélité à remplir

nos devoirs envers nos frères. Notre premier devoir est d'adorer Alla, le second est d'être utile aux hommes. Ne jamais entrer dans la mosquée pour y prier, adorer & remercier Dieu, c'est une négligence impardonnable. C'est une piété mal entendue d'y rester enfermé sans cesse, au lieu de remplir les obligations de la vie civile, & d'employer au bien de l'humanité les talens que nous avons reçu du ciel.

„ Vous souriez, continua le dervis, je lis dans votre pensée. Séquestré du reste des hommes dans cette retraite agréable Phésoj Ecneps vous semble agir contre ses maximes. Vous croyez sa conduite en contradiction avec ses principes. Des emplois différens conviennent aux différens âges de la vie. Autrefois, jeune comme vous, lorsque je jouissois de toute la vigueur d'une santé robuste, je lisois la loi de notre prophète dans les mosquées d'Ispahan. Je vins ensuite à la cour de Perse, où plusieurs émirs m'avoient appelé pour me charger d'accompagner leurs fils dans leurs voyages. Je parcourus avec eux les différentes cours de la terre, &, comme l'abeille industrieuse, ils recueilloient le miel de la sagesse dans

les différentes contrées où nous nous arrêtions. Ils rentrèrent dans leur patrie, chargés de ces précieuses richesses auxquelles chaque nation avoit contribué. J'ose dire, ô mon illustre ami! que la protection d'Alla nous suivoit par-tout. Adhim doit à mes soins, ou plutôt aux succès dont la providence voulut bien les couronner, les plus sages émirs qui illustrent sa cour. Je dois l'avouer : Phésoj Ecneps n'eut pas beaucoup de peine à cultiver les semences de vertu qu'il trouva dans les cœurs des jeunes seigneurs confiés à sa garde. Après que je les eus rendus à leurs parens, je revins dans le sein de ma famille. Mon père, accablé sous le poids des ans & des infirmités, m'appeloit pour lui fermer les yeux. Un de mes anciens disciples me fit bâtir cette maison qu'il me donna comme une marque de sa reconnoissance. Marinak, ma chère Marinak, me fit père de deux filles que j'élevai dans la vertu. Elles croissoient en beauté & en sagesse sous les yeux de leur tendre père, lorsque Kaphira m'a été enlevée, je ne sais par quel accident; & depuis, je n'en ai pas entendu parler.

Le bon vieillard s'arrêta pour donner libre cours aux larmes que lui arrachoit

le souvenir de sa chère famille. Puis se tournant vivement vers le sultan déguisé, il ajouta :

„ Noble étranger, les larmes qui tombent de mes yeux annoncent une sensibilité dont je fais gloire, loin de la regarder comme une foiblesse. Quiconque n'est pas affecté par le tendre souvenir de ceux auxquels il fut uni par les liens du sang, est au-dessous de l'humanité. Je ne sais point m'élever au-dessus des sentimens de la nature ; & j'estime assez la dignité de mon être, pour ne point l'avilir par des pensées qui le dégradent. Nos penchans naturels nous viennent du ciel : c'est un don, & non pas un châtiment. Si nous les suivons avec droiture, ils nous conduiront à la vertu, dont nous éloigne une vaine philosophie qui voudroit inspirer à l'homme l'insensibilité d'une pierre ».

» O vénérable sage ! dit Mirglip, tu caches une partie de tes vertus à cet illustre étranger. Tu ne dis pas qu'il n'y a point de famille à plus de dix lieues à la ronde, qui ne ressente les heureux effets de la présence de Phésoj Ecneps. C'est le dervis qui donne à la jeunesse de l'un & de l'autre sexe des directeurs vertueux qui inspirent

à ces tendres cœurs l'amour de la vertu, & les élèvent dans les sentimens de respect & de soumission qu'ils doivent à Alla, & après lui à leur sultan. Comme le soleil éclaire la terre, même pendant la nuit par ses rayons réfléchis sur le disque de la lune, ainsi Phésoj Ecneps réfléchit les rayons de sa vertu sur les autres sages qui les renvoient sur les cœurs de leurs disciples „.

» Mirglip, dit le dervis, faloit-il par ton indiscrétion enlever à ton ami le mérite de ses foibles vertus ? Le bien que nous faisons en secret n'est connu que d'Alla. Ce que nous donnons en secret, nous le donnons comme les dépositaires de Dieu, qui nous a confié ses dons pour les distribuer aux autres. Alors toute la gloire en est rapportée à celui-là seul à qui elle appartient entièrement. Mais lorsque nous publions nos bonnes actions ou nos charités, c'est toujours par un motif de vaine gloire, par un retour d'amour-propre, ou pour en être estimés davantage, ou pour qu'on nous en ait obligation. Ainsi nous nous attribuons une gloire à laquelle nous n'avons pas droit „.

„ Vénérable dervis, répondit Mirglip, je cherche moins à dérober au grand être

que nous adorons, la gloire qui lui eſt due, qu'à édifier celui qui a pénétré dans l'épaiſſeur de ce bois, pour contempler la ſageſſe de Phéſoj Ecneps. N-a-t-il pas mérité de la voir dans tout ſon éclat? Ne doit-il pas ſavoir comment le dervis des bois mit en pratique ſes propres leçons, par ſon affection reſpectueuſe pour ſa tendre mère, qu'il ſût conſoler de la perte d'un époux tendrement chéri, & lui faire trouver des douceurs dans une épreuve que le ciel lui envoyoit pour achever de purifier ſon ame par l'affliction? Il la rappela à la vie, & lui rendit ainſi le jour qu'il avoit reçu d'elle. Il n'a quitté le monde que pour lui être plus utile. Dans le commerce libre de l'amitié, il répand les charmes de la vertu, de la paix & du bonheur. La joie marche à ſes côtés. Il inſtruit les ignorans, il conſole les affligés, il ſoulage les malheureux. Le vice & la pauvreté diſparoiſſent devant lui. Tandis que ſon corps ſe courbe vers la terre, ſon ame pure s'élève vers la céleſte patrie des juſtes. Il eſt le ſeul qui ignore ſon mérite, & le poiſon de l'orgueil n'a point corrompu ſa ſageſſe ».

» Mon ami, dit Phéſoj Ecneps, en im-

terrompant Mirglip, j'ai peut-être tort d'arrêter un discours qui me mortifie; mais je le dois à l'édification de cet étranger, à qui tu ferois croire, par ton indiscrétion, que la voix de la flatterie se mêle à nos pieux entretiens. Mirglip, l'adulation est la marque ou d'un excès d'affection, ou d'une basse hypocrisie. Je te rends justice, ce dernier vice n'est pas le tien : mais je crois que tu as le malheur de m'aimer trop, & de m'estimer plus que je ne vaux réellement. Ta générosité m'humilie; ton ami ne pourra te croire : plus tu veux me rendre grand à ses yeux, plus tu me rends petit aux miens ».

» Pieux dervis, répliqua Mirglip, je suis fâché de ne pouvoir être de ton sentiment. Je respecte le voile dont te couvre ta modestie pour t'empêcher de voir tes vertus. Elle est plus capable d'en donner une juste idée à ton nouveau disciple & au monde entier, que mes foibles louanges ».

» Le monde, dit Phésoj Ecneps, n'est point resserré par les mers, ni circonscrit par les limites des langues. La Perse n'est qu'un point sur la surface du globe. Le dervis des bois est inconnu, même dans la Perse. Le pigmée qui ne peut élever sa tête à la hauteur d'un épi de bled, s'imaginera-

t-il que tous les hommes doivent l'admirer ? --- Mais je me tais, car Mirglip sait tirer des sujets de flatterie de tous mes discours. Mes amis, promenons-nous autour de ce petit terrain que j'ai cultivé sous l'œil de la nature, & qu'elle enrichit beaucoup plus par sa fécondité que moi par mes soins „.

La compagnie suivit Phésoj Ecneps, & traversant l'allée étroite qui étoit devant sa maison, ils s'enfoncèrent dans le petit bosquet de cèdres & de palmiers.

Le dervis sembloit s'arrêter avec complaisance dans plusieurs endroits du bosquet; &, quoiqu'ils n'eussent rien de plus particulier que le reste, ils sembloient répandre dans l'ame du vieillard une joie pure, qui se faisoit remarquer sur son visage.

Mirglip dit à voix basse au sultan : » Adhim, nous perdons le fruit de notre promenade, & la plus douce partie du plaisir qu'elle peut nous procurer, si vous ne demandez à notre ami qu'il nous fasse part du sujet de ses ravissemens intérieurs «.

Adhim, suivant le conseil de Mirglip, s'approcha du dervis & lui dit :

« Sage vieillard, pardonne-moi si j'ose troubler tes douces méditations. A chaque

ſtation que nous faiſons dans ce boſquet, ton ame ravie ſemble goûter un plaiſir délicieux. Sans doute un tendre ſouvenir ſe préſente à ton eſprit, & y verſe une joie céleſte. Ces penſées ne peuvent qu'édifier tes diſciples, ſi tu daignes les leur communiquer.

» Les divers lieux où je m'arrête avec complaiſance, reprit le dervis, je les ai conſacrés à la mémoire de mes vertueux amis : leur image qui s'offre à mon imagination à meſure que je les parcours, me rappelle leurs vertus. Ce n'eſt pas une légère ſatisfaction de ſe retracer leurs différentes épreuves, & les victoires qu'ils ont remportées ſur leurs paſſions. Je goûte une douce joie à honorer leurs bonnes actions, elles m'inſtruiſent, elles m'excitent à l'amour de la ſageſſe ».

Ainſi parla le dervis. Ses trois diſciples l'entouroient, & recueilloient avidément les paroles qui tomboient de ſa bouche. Il reprit ainſi :

« Nous avons déjà paſſé le premier lieu conſacré à l'amitié & à la vertu. Quoique celui que j'y honore ait été le plus cher de mes amis, je n'outragerai point la vertu de celui auquel j'ai dédié le cabinet de verdure où nous ſommes à cette heure, en m'y

occupant d'un autre que lui. O Ellor! je t'ai élevé ce petit temple champêtre: Ellor! compagnon vertueux de mes premières années! nos cœurs s'ouvrirent ensemble aux doux rayons de la vertu & de la piété. La religion purifia nos mœurs, & nous délivrant des désirs terrestres, y substitua la noble ambition de mériter la couronne des justes. Tu jouis à présent de cette récompense céleste. Tu m'as laissé ton exemple pour gage de ton amitié. Il m'instruit après ta mort, comme ta conversation m'inspiroit la sagesse pendant ta vie; car c'est toi qui m'appris à recevoir la bonne & la mauvaise fortune, comme un don de la providence ».

» Cet autre endroit est consacré à la mémoire du paisible Yéliah, dit le dervis en avançant quelques pas. Yéliah! nom cher à tous les amis de la vertu! Ton cœur ne sentit point le trouble inquiet de l'ambition: il suivoit doucement les loix de la nature & de l'humanité. Quoique tu fusses caché au monde, comme le moindre arbrisseau qui croît à l'ombre des plus hauts cèdres, tu n'en fus pas moins utile à la société. La veuve & l'orphelin imploroient ton assistance, & ils ne l'imploroient jamais en vain.

Le pauvre te montroit ſa misère, & ta bienfaiſance le ſoulageoit ».

Le dervis ayant paſſé au-delà du boſquet avec ſa compagnie, les conduiſit le long du ruiſſeau, qu'ils paſsèrent à la hauteur de deux isles plantées d'ifs toujours verds. Entre les deux isles, un rocher couvert de coquilles élevoit ſa tête irrégulière.

« Ces isles, dit Phéſoj Ecneps, étoient autrefois découvertes. J'y ai planté & cultivé les arbres qui en couvrent la ſurface. D'autres peut-être abattront cette ſuperbe forêt pour divers uſages.

» Mais, dit l'étranger, il faudroit des machines énormes pour mouvoir ces grands arbres : comment un ſeul homme a-t-il pu planter cette vaſte forêt ?

» Je n'ai point tranſplanté ces grands arbres dans l'état où ils ſont à préſent. C'eût été dégarnir un endroit pour en orner un autre. Chaque année j'ai coupé les rejetons que pouſſent les racines des arbres, au retour du printemps, & qui leur feroient nuiſibles, ſi on ne les coupoit : je les ai portés dans ces isles, où ils ont produit de nouveaux arbres. C'eſt ainſi que, ſans forcer la nature, je l'ai aidée à ſe multiplier avec avantage. Elle a bien ſecondé mes ſoins ;

c'eſt la récompenſe que j'en attendois ».

Le ſultan admira la beauté des deux isles. En comparant la grandeur & la vigueur de leurs arbres avec l'état des cèdres de la plaine d'Orez, il fut intérieurement mortifié de reconnoître que, par les bons ſoins du dervis, la forêt qu'il avoit cultivée avoit profité chaque année, tandis que ſa forêt d'Orez dépériſſoit, & laiſſoit tomber les débris de ſa tête ſuperbe dans la plaine.

Parvenu à une troiſième ſtation, le dervis oublia les isles & la forêt; & après s'être recueilli un moment, il s'écria d'un ton un peu plus élevé que de coutume:

« Aimable Symac, ce lieu me rappelle ton enjouement; ta converſation vive & agréable, où ton eſprit armé de ſaillies ingénieuſes, perçoit le vice des traits de la plus fine raillerie. Les ris ne ſont pas faits pour amuſer l'intempérance, mais pour égayer l'auſtérité de la vertu: l'ame ſourit dans le calme des paſſions; & la joie des méchans n'eſt que folie. Tu ſavois que la gaieté fut donnée à l'homme pour ſoulager & adoucir les misères de la vie: tu ſavois donner à la vertu la ſérénité dont les méchans n'ont que le maſque. Au ſein de l'affliction, au milieu des douleurs aiguës, ton

ame ferme & inébranlable ſe montroit ſupérieure aux foibleſſes humaines. Le malheur accable les ames communes ; la tienne ſe rendoit maîtreſſe du ſort par une patience inaltérable. Ainſi un grand feu dévore tout ce qui l'environne, au lieu qu'une étincelle s'étouffe aiſément.

» Dans les jours de l'adverſité, lorſque les heures ſe prolongent par le ſentiment de la douleur, alors Symac ſavoit ſe diſtraire agréablement des maux qu'il ſouffroit, ou par le ſouvenir d'un temps plus heureux, ou par la perſpective d'un meilleur avenir. Ainſi mon vertueux ami ſavoit être heureux en tout temps, & trouver toujours des ſujets de remercier la gracieuſe providence.

» Un peu plus loin, continua le dervis, j'honore Eloc, adorateur conſtant d'Alla & de ſon prophète. Il étoit l'organe de la raiſon, & l'interprête de la ſageſſe. Doux, humble, toujours égal, incapable de ſoupçon, parce qu'il étoit ſans malice, il jouiſſoit de la vie ſans craindre la mort ».

Le vieillard avança quelques pas, traînant après lui ſes diſciples attentifs. Il s'arrêta dans une autre ſtation, & dit :

« Ici Sérahi, l'ami de mon cœur, fixe mes penſées. Notre eſtime mutuelle com-

mença avec notre amitié, & notre amitié commença dès notre plus tendre jeunesse. Il étoit le favori de la fortune, lorsque je le vis pour la première fois. Quand je le revis, l'ingrate l'avoit abandonné. Il ne m'en fut que plus cher. Ses biens devinrent la proie de l'oppresseur, après avoir été le partage des malheureux.

» Il fut contraint de fuir sous un ciel étranger, loin de ses amis & de ses parens, pour chercher les moyens de subsister, qu'on lui refusoit dans le lieu de sa naissance. A présent, soumis à la loi du prophète, dont il pratique les saints préceptes, il apprend aux étrangers qui l'ont accueilli, à ne point mettre leurs espérances dans des biens que les méchans peuvent leur ravir ».

Mirglip, voyant que le sage avoit fini le panégyrique de Sérahi, s'avança vers le cabinet de verdure consacré à Norloc; celui-ci, plus couvert que les autres, étoit caché au pied de la montagne.

« Norloc, sage inconnu au monde, dit Phesoj Ecneps, ton image sacrée sera toujours présente à ma mémoire. Ton courage surmonta, par un travail assidu, les obstacles que la pauvreté mettoit à ton instruction. Obligé de gagner ta subsistance à la

ſueur de ton front, tu trouvas encore aſſez de loiſir pour pénétrer dans les profondeurs des ſciences. Tu ne fus point ſavant pour toi ſeul. Tu fis part de ta ſageſſe à ceux qui peuvent déſirer de recevoir tes leçons. Mais hélas! que t'a ſervi de leur avoir donné des inſtructions dont ils n'ont pas ſu profiter. Ceux que tu as inſtruits ſe ſont élevés contre leur maître. Tu n'as point trouvé de récompenſe ſur la terre. Puiſſe Alla couronner ta patience dans une autre vie!

« Mais, dit Mirglip, ſi le temple champêtre conſacré à Norloc eſt caché, la montagne qui le couvre domine tout le pays d'alentour. Du ſommet de cette montagne on voit une partie des provinces de la haute Perſe ».

« Nous gravirons le rocher, reprit le dervis: nous contemplerons le pays immenſe qu'il domine. Cette vaſte étendue de terrain, & la variété des points de vue, nous donneront quelqu'idée du ſavoir prodigieux de celui à qui j'ai dédié le ſommet de cette montagne ».

Ils tournèrent le rocher par un ſentier en ſpirale, dont la pente étoit douce & aiſée. Arrivés au ſommet, ils découvrirent ſur la gauche la mer Caſpienne, & ſur la droite

les vaſtes états ſoumis à la domination du magnifique Adhim.

„ La vue de ce pays immenſe me rempliroit d'étonnement, dit le monarque déguiſé, ſi je ne me rappelois la promeſſe que nous a fait le dervis, de nous entretenir des connoiſſances encore plus vaſtes de ſon ami.

„ Les royaumes que vous voyez devant vous, auſſi loin que la vue peut porter, dit Phéſoj Ecneps, contiennent un peuple innombrable qui parle la langue Perſane ; mais Stébi parle toutes les langues de l'Aſie : il ſait encore toutes les langues de l'Europe, tant anciennes que modernes. Le langage n'eſt que la clef de la ſcience. Riche des connoiſſances de tous les climats, il n'ignore aucune des vérités que la philoſophie enſeigne. Il monte juſqu'au ciel pour y contempler ces globes immenſes qui roulent ſur nos têtes, & admirer la ſageſſe du grand être qui arrangea le ſyſtême harmonieux de ces mondes innombrables.

„ Ce ſavant, reprit Adhim, mérite d'être le favori du grand monarque. Il mérite d'avoir une demeure dans la plaine d'Orez, où Adhim a invité tous les ſages & les ſavans de ſon empire, ceux ſur-tout qui ex-

cellent dans la connoiſſance des corps céleſtes.

„ Hélas ! dit le bon dervis, qu'eſt-ce que le mérite ſans protection ?

„ Il eſt vrai, répondit Adhim qui ſavoit le manège des cours ; ce ſont les miniſtres qui propoſent au ſultan des ſujets pour remplir les places qui viennent à vaquer. Le ſultan ne peut que choiſir parmi ceux qu'on lui préſente : encore eſt-il obligé de choiſir d'après le rapport qu'on lui fait du mérite des uns & des autres. Souvent ce rapport eſt infidèle. Ainſi le monarque accorde à la faveur de ceux qui l'approchent, des grâces qu'il voudroit ne donner qu'au mérite perſonnel „.

Mirglip ſourit à cette obſervation d'Adhim. Voulant détourner le diſcours, il deſcendit de la montagne. La compagnie le ſuivit. A une certaine diſtance du ſommet, il apperçut un petit endroit où il y avoit quelques ſiéges formés de groſſes racines raboteuſes & inégales. Il dit au dervis :

„ A qui ce lieu eſt-il conſacré ? On y entre par un ſentier difficile, & il offre peu d'agrémens à ceux qui voudroient s'y arrêter.

„ C'eſt à deſſein, répondit Pheſoj Ec-

neps, que je laiſſe cet endroit inculte. Je l'ai conſacré à l'amitié de Smadac, & au triſte ſouvenir de ſon ſort infortuné. Seroit-il juſte que je vinſſe jouir des commodités & des agrémens de la promenade, dans un lieu deſtiné à me rappeler les maux cruels que ſouffrit mon ami? Mais pourquoi les appeler cruels, puiſque ſa patience à les ſouffrir n'a fait qu'augmenter ſes vertus & ſes mérites? Les revers & les afflictions de la vie ne ſont pas des malheurs, lorſqu'on ſait en triompher. La mémoire de Smadac paſſera à la poſtérité la plus reculée. On admirera avec quel courage, ſuivant les loix de la piété filiale, il réſiſta aux charmes de l'amour....

„ Aux douceurs innocentes d'un amour pur & chaſte, dit Mirglip, en interrompant le dervis; d'un amour qui feroit honneur à la pureté même. Puiſſe le ſaint prophète le récompenſer bientôt!

„ Hélas! continua le vieillard, le ciel bénit rarement les enfans que leurs parens maudiſſent. Souhaitez d'abord que ceux de Smadac lui rendent leur amitié; il pourra enſuite eſpérer la faveur du ciel. Quelquefois les parens aveuglés par des projets de fortune, ou par d'autres intérêts sembla-

bles

bles auxquels ils sacrifient le bonheur de leurs enfans, poussent l'autorité paternelle au-delà des loix divines & humaines, en leur ordonnant de violer leurs sermens, ou les forçant à des engagemens illégitimes. Cependant Alla doit être le premier obéi : car c'est de lui que dérive la puissance paternelle, & elle n'a point droit d'exiger qu'on lui sacrifie l'obéissance due à Dieu. Mais plus souvent, des enfans indiscrets s'engagent dans des nœuds malheureux, tantôt par un amour aveugle, fruit du caprice ou du hasard, tantôt faute d'expérience & de connoissance du monde, parce qu'ils se bercent d'un bonheur imaginaire qui s'évanouit avec le songe de l'amour. C'est aux parens judicieux qui ont passé par les différens états de la vie, à réprimer avec douceur ces premiers mouvemens de passion qui s'élèvent dans le cœur de la jeunesse. C'est à ceux qui jouissent de la pure lumière de la raison, & dont le jugement n'est offusqué ni par le préjugé ni par la passion, à gouverner l'esprit malade des jeunes amans.

„ Cependant, je suis bien éloigné de parler avec mépris du mariage, tel qu'il est institué par les loix civiles, approuvé par les plus sages d'entre les hommes, & sanc-

tifié par Alla. Jamais le libertinage ne prévaudra contre la foi conjugale, qui est le vrai triomphe de l'amour & de l'amitié sur les cœurs, qui assure aux parens la propriété des enfans chéris qu'ils élèvent pour la société, la perfection de la nature....

„ Mais sortons de ce lieu triste & mélancolique, passons dans celui que j'ai dédié à Rézaliph ; sa voix se joindra à la nôtre pour célébrer les douceurs du lien conjugal ».

„ Il est donc heureux époux & heureux père, dit le monarque „.

„ Oui, continua le dervis ; deux enfans sont assis sur ses genoux ; ils reçoivent les leçons vertueuses de leur père qui n'a point de plus doux plaisir que de leur apprendre la sagesse „.

» Le père qui conduit ses enfans dans les sentiers de la vertu, reprit Adhim, est le meilleur sujet qu'un roi puisse avoir & connoître.

„ Le père qui conduit ses enfans dans les sentiers de la vertu, répéta Mirglip, goûte le plus grand bonheur dont l'homme puisse jouir sur la terre. Lorsqu'il sera couché sur le lit de la mort, il verra ses vertus, multipliées dans sa postérité, le faire survivre à

lui-même, & transmettre sa mémoire aux âges futurs „.

Phesoj Ecneps, accompagné de son heureuse famille, traversa le temple consacré à Rézaliph. Un chemin ombragé par les plus grands arbres du bois les conduisit dans une petite allée charmante, plantée de cèdres, au bout de laquelle Adhim apperçut la maison du dervis.

Le sultan, qui n'avoit pas fait attention au circuit qu'ils avoient fait en se promenant, fut d'abord étonné de se retrouver dans l'allée d'où ils étoient partis. Mais il fut encore plus charmé de repasser par le premier bocage qu'ils avoient traversé la première fois, sans être informés des vertus de celui à qui il étoit dédié.

„ Je vois, lui dit le dervis, que vous voulez savoir en l'honneur de qui s'élèvent ces cèdres qui le disputent en grandeur à ceux du Liban. C'est en l'honneur du premier de mes amis, quoique le dernier dont je vous parle. Adhim, notre glorieux sultan, s'estimeroit heureux de le connoître, tant il a de vertu & de modestie!

„ Nael Ecaf mérite encore un juste tribut de louanges, pour la droiture de son cœur, & l'intégrité de ses mœurs. Je n'ou-

blierai pas non plus la douceur & l'affabilité de Talpar, la bonté de Gapſac, la générosité d'Eirruc, autant de ſages qui honorèrent Phéſoj de leur amitié, & qu'il reſpecte comme les favoris d'Alla, cet être ſaint & bienfaiſant qui nous a donné la vertu pour que nous puiſſions mériter en quelque ſorte ſon amour ſans bornes ».

„ Le boſquet ſuivant, dit Mirglip, n'a rien de remarquable, & ne mérite pas que nous nous y arrêtions.

„ Quoi ! reprit le dervis en ſouriant, croyez-vous que j'oublierai mon fils ? O étranger ! voyez avec quel ſoin j'ai embelli ce temple pour le rendre digne de celui qui y préſide. Vous vous doutez que c'eſt à mon cher Mirglip que je l'ai conſacré. Voyez comme ces arbres étendent au loin leurs branches pour nous procurer un ombrage frais : ainſi la charité de Mirglip s'étend à tous les malheureux qu'il peut ſecourir. Ces fleurs ſauvages qui ornent ce gazon d'un ſi beau verd, me retracent la beauté de ſon ame ornée de toutes les vertus „.

Adhim ſourit; puis marchant vers un petit plan d'acacia, il dit : " A qui cet arbre

eſt-il dédié ? De qui ſon ombre rappelle-t-elle le ſouvenir „ ?

Phéſoj Ecneps répondit :

„ Il eſt dédié à un ami dont le caractère reſſemble au naturel de l'acacia. Il eſt doux & charmant lorſque le ſoleil de la vie brille ſur lui : mais dès qu'il ſe couvre de nuages, & que les vents de l'adverſité commencent à ſouffler, l'acacia n'eſt pas plus violemment agité par la tempête, que Maroh par la violence de ſa colère. Où eſt l'homme tout-à-fait exempt de foibleſſe & d'erreur, dont la vertu ne ſe démente jamais, qui ſoutienne juſqu'à la fin le caractère d'un homme parfait ?

„ Si un homme parfait eſt poſſible, nous allons en voir ici l'image, ajouta le dervis en s'arrêtant dans une autre ſtation de la même allée de cèdres. Je te ſalue, ô dervis de Sumatra ! l'ami de mon cœur, modèle de perfection, à qui je voudrois reſſembler. Le *génie* de la vertu préſida à ta naiſſance, & te doua de toutes les qualités de l'eſprit & du cœur, de tous les dons du ciel. C'eſt de toi que j'ai appris tout ce que je ſais. Tu m'enſeignas ſur-tout à méditer la loi d'Alla & à la pratiquer. Tu diſſipas les ténèbres de mon enfance : tu éle-

vas mes penſées vers le ciel. Mais qui pourroit peindre les vertus de ton ame ? Qui pourroit célébrer les louanges que tu mérites, comme père, comme époux, comme ami, comme citoyen du monde, comme adorateur d'Alla, comme précepteur du genre humain ? Supérieur à tous les autres hommes par la profondeur de ton génie & l'immenſité de tes connoiſſances, tu t'abaiſſes juſqu'à eux ſans leur faire ſentir ta ſupériorité : tu ſembles même apprendre d'eux, lorſque tu les inſtruis. Chéri, admiré, exalté, reſpecté de tout le monde, tu n'en es que plus modeſte „.

„ Quel eſt donc celui dont vous parlez avec tant d'emphâſe, demanda Adhim ? La réputation de Mirglip fit naître dans mon eſprit la première penſée de vertu. Je le regardois comme le plus ſaint des hommes. Il me dit qu'il n'étoit que l'humble diſciple du dervis des bois. Il me parla de ſon maître : il m'a conduit ici pour entendre les leçons, & admirer les vertus de Phéſoj Ecneps. Je ſuis à la ſource où il puiſa la ſageſſe. Et à préſent Phéſoj Ecneps élève mes penſées au-deſſus de lui-même, me parle d'un autre dervis plus ſage & plus vertueux que lui. Juſqu'où ira cette progreſſion „ ?

„ Jusqu'à la source ineffable de tout bien & de toute vertu, répondit Phésoj Ecneps, jusqu'à Dieu, la fin de toute perfection. Celui qui sait mieux l'adorer & le servir est le plus digne d'instruire le monde „.

Mirglip, frappé de l'étonnement d'Adhim, & de l'effusion du cœur avec laquelle le dervis lui parloit, s'attendoit à voir le sultan se trahir dans l'excès de son admiration, se faire connoître à Phésoj Ecneps, & le remercier de ses utiles leçons.

Cependant le soleil étoit au milieu de sa carrière. Le dervis & sa compagnie rentrèrent pour prendre un frugal repas, après lequel ils se retirèrent pour reposer quelques heures.

La soirée passa comme le matin, à visiter les environs de l'hermitage. Cette seconde promenade fut aussi agréable & aussi instructive que la première. A chaque station, le bon dervis avoit toujours quelque nouvel exemple à proposer à l'admiration de ses disciples, quelque nouvelle vérité à offrir à leur méditation. Il parloit tour-à-tour des vertus privées & des vertus publiques, des devoirs de l'homme envers lui-même & envers les autres. Il parcouroit les différentes conditions de la société, depuis le roi

jusqu'au dernier de ses sujets. Parmi les modèles d'une vertu privée, il exalta sur-tout le caractère de Stévar, à qui il avoit consacré un petit bois à quelque distance de sa maison.

Stévar, dit-il, élevé dans une condition où la vertu n'est guères connue, sut se préserver de la corruption. Il passa toute sa vie à parcourir les mers & les différentes contrées du monde : il porta par-tout l'exemple de sa vertu. Ni la liberté de sa profession, ni les vices des compagnons de ses voyages, ni les mœurs corrompues des différens peuples chez qui il s'arrêta, ne purent altérer l'honnêteté de son ame. Né avec une constitution robuste, & naturellement portée aux plaisirs des sens, il s'en fit un mérite de plus pour la tempérance ».

Le souvenir de Stévar arracha quelques larmes de tendresse au dervis & à Mirglip. Adhim, qui n'avoit jamais ressenti les douceurs de l'amitié, ni les délices d'une conversation honnête & cordiale, au milieu des vils adorateurs de sa puissance, remercioit intérieurement Alla d'avoir guidé ses pas vers des hommes qui lui apprenoient connoître le prix de la vie, à goûter le bien-être réel de l'homme, beaucoup plus

que les plaisirs & les grandeurs dont il étoit plutôt acéablé que satisfait à la cour de Perse.

Suite du Conte de Mirglip le Persan, ou Phésoj Ecneps, dervis des bois.

LE sultan passa plusieurs semaines chez Phésoj Ecneps, toujours plus charmé de son agréable retraite. Il avoit oublié la plaine d'Orez, & ne songeoit plus à retourner dans ses états, y reprendre les rênes du gouvernement. Cependant, plus il admiroit les vertueuses leçons du dervis, plus il sentoit la nécessité de les mettre en pratique, puisque la providence l'avoit placé au rang suprême, pour y servir d'exemple aux autres. Il étoit sur le point de se faire connoître au saint vieillard, & de lui demander ses conseils pour le diriger dans le gouvernement de son peuple & l'administration de la justice, lorsqu'un messager vint en hâte frapper à la porte de Phésoj Ecneps, demandant à lui parler. Le dervis étoit avec sa famille.

Le messager étoit Béreddan, fils de l'émir Holam, déguisé en paysan. Il étoit venu à pied de Raglai.

Adhim le reconnut. Etonné de le voir ainsi déguisé, il lui dit : « Jeune homme, quelle affaire t'amène ici ? Pourquoi ce déguisement ? Tu parois inquiet. Que viens-tu m'annoncer „ ?

Hélas ! répondit Béreddan, un traître a envahi tes états : il est assis sur un trône qu'il a usurpé ; & le sultan légitime de Perse n'a plus d'autre parti à prendre que de fuir, pour se soustraire à la fureur de l'usurpateur Lémack, qui a séduit les tribus de Xéni & les officiers de tes armées, & qui s'est fait proclamer sultan à la place de son maître. La ville de Raglai gemit sous la tyrannie de ton visir. Il y a quatre jours qu'une troupe de scélérats, créatures de Lémack, te cherchent dans ce bois : ils ont ordre d'apporter ta tête en hommage à l'usurpateur. C'est par ce crime horrible qu'il veut signaler le commencement de son règne. Un de ces malheureux instrumens de la rage de Lémack a eu horreur de cet attentat : il est venu m'en avertir, une heure avant que la troupe vînt investir la demeure de mon père ; car Holam a le même sort que son maître. Les assassins avoient ordre d'apporter sa tête au féroce Lémack.

“ Mon père a heureusement échappé à

leur poursuite. J'ai pris les habits d'un paysan ; & monté sur un coursier Arabe, j'ai parcouru, jour & nuit ce bois, cherchant mon maître pour lui sauver la vie. Le généreux cheval que je montois a secondé mon ardeur jusqu'à deux lieues de cette demeure, où il a succombé d'épuisement. Je l'ai laissé ; & puisque j'ai pu pénétrer à pied dans cette retraite cachée, je crains bien qu'elle ne soit pas un asyle assez sûr pour préserver mon seigneur de la méchanceté de Lémack.

Adhim étoit confondu. Il regardoit le dervis sans pouvoir prononcer une parole. Phésoj Ecneps étoit également étonné du récit de Béreddan & de la démarche du sultan, qu'il avoit possédé plusieurs semaines chez lui sans le savoir. Il se jeta aux pieds d'Adhim, & lui demanda pardon d'en avoir usé si familièrement avec lui. Le sultan le releva avec bonté, en lui disant qu'il n'en étoit que plus estimable à ses yeux.

Tout-à-coup on entendit un grand tumulte, semblable au bruit d'un escadron qui traversoit le bois. On conseilla unanimement au sultan de se tenir caché dans l'endroit le plus épais de la forêt, où il n'étoit pas possible que les chevaux pénétrassent,

& d'y reſter juſqu'à ce que la troupe ſe fût éloignée de la demeure du dervis & des environs.

„ L'amour de la vie n'a point aſſez de force ſur moi pour me faire prendre la fuite, dit Adhim ; je ſuis prêt à rendre l'exiſtence à l'être qui me l'a donnée, dès qu'il me la redemandera : Mais je ſerois indigne de la couronne, ſi je ne prenois pas tous les moyens légitimes de la conſerver. C'eſt par un excès d'amour pour la vertu que je me vois expoſé au malheur qui me menace. J'eſpère qu'Alla me protégera. Je n'irai point me jetter indiſcretement ſous les coups des traîtres qui me cherchent : je me cacherai pour un temps aux yeux de leur méchanceté. Adieu, mes vertueux amis ; puiſſe ma fuite me procurer la victoire, & la paix à la Perſe „.

Béreddan & Mirglip ſe diſputoient l'honneur de ſuivre le monarque. Enfin il fut réſolu que le fils d'Holam accompagneroit ſon maître, & que Mirglip reſteroit avec ſa femme Nourenhi auprès de Phéſoj-Ecneps.

Adhim avoit ſuivi la route ſecrète que lui avoit indiqué le dervis. Il eut de fréquentes alarmes. Il lui falloit éviter les gardes

cruéls qui le cherchoient, & les bêtes féroces qui l'environnoient.

Vers le soir, il entra dans une vallée profonde, plantée de deux rangs de grands cèdres, dont la tête majestueuse sembloit soutenir les nuages.

Dans l'endroit le plus bas, couloit une source d'eau pure.

Près de la source, s'ouvroit une caverne, qui paroissoit fort profonde. Il ne savoit s'il devoit y entrer & y passer la nuit. Il craignoit que ce ne fût le repaire de quelque bête de la forêt.

Une voix éclatante sortit du fond de la caverne, & le tira d'inquiétude en disant : » Adhim, sultan de Perse, ne crains point ».

Ce prodige augmenta la frayeur du monarque, au lieu de la calmer. Loin de se sentir encouragé à entrer dans la caverne, il voulut fuir. Alors un inconnu se présenta à l'entrée.

« Adhim, lui dit Nadan, ne crains point. Je suis Nadan, le *génie* gardien de cette forêt, & l'ami de la vertu.

» Qui que tu sois, répondit le sultan, si ton cœur aime la sagesse, tu ne peux refuser l'hospitalité à un étranger, quoique le malheureux Adhim ne doit pas t'être tout-

à-fait inconnu, si tu es réellement le *génie* gardien de cette forêt „.

„ Adhim est malheureux, reprit Nadan: il mérite quelque compassion; mais il n'est pas sans crime. Né pour le bonheur de ton peuple, tu as méconnu pendant quelque temps cette glorieuse destination. Tu as recherché une vaine magnificence, comme si la gloire d'un roi consistoit à bâtir des palais, à élever des tours. Ces édifices ne sont rien pour la grandeur réelle de l'homme. Crois-tu que les montagnes, qui cachent leur tête orgueilleuse dans les nuages, soient plus estimables que les fertiles vallées. Sois utile, & tu seras grand. La justice seule peut te rendre illustre: elle vaut mieux que les trésors. Elle peut seule remplir ton cœur d'une joie pure & innocente: elle vaut mieux que toutes les voluptés. Tes peuples t'adoreront, & tu seras content de toi-même. Contemple la vaste étendue de la terre: la ville de Raglai, & tous les bâtimens qui s'élèvent sur la montagne d'Orez, sans en excepter le palais du sultan, ne sont qu'un point sur la surface du globe, ou comme une fourmi sur le plus grand cèdre de la forêt. Que sont donc les travaux des plus puissans des hommes, s'ils ne sont sancti-

fiés par une utilité réelle? Des monumens de leur orgueil, des marques de leur imbécillité; car ils n'ont point l'effet qu'on en attendoit. L'amour de la gloire est quelque chose de bon, de grand, de digne de l'homme, lorsqu'il est bien dirigé, lorsqu'il se propose un objet convenable. C'est alors une émulation raisonnable, un aiguillon pour la vertu. O sultan! ne crois pas que la retraite seule soit le sejour où se plaise la sagesse. Non, elle peut habiter le palais des rois; elle y est plus éclatante que dans l'obscurité d'une forêt. Le plus grand bien que l'homme puisse faire à ses semblables, c'est de lui donner un bon exemple, parce que la sagesse est le plus grand des trésors. La douceur, la paix, l'honneur, la fidélité, l'amitié, toutes ces vertus de la société peuvent être communes à tous les hommes, & elles constituent le vrai mérite: elles mettent une sorte d'égalité entre les monarques & les derniers de leurs sujets. La différence des conditions est un effet du hasard. On ne choisit point le sang dont on doit naître. C'est pourquoi la puissance, la noblesse, & tous les avantages de la naissance, ne sont que le moindre mérite des hommes.

„ Apprends donc à faire consister la véritable gloire dans la pratique des vertus privées, dont l'influence s'étend sur toutes les affections du cœur, sur toutes les actions de la vie. Cette sagesse domestique engendre la tempérance & la justice; & ces deux-ci donnent naissance au calme de la conscience, qui vaut infiniment plus que l'approbation de la multitude.

„ Ne néglige pourtant pas le soin de ta réputation. Quoiqu'il soit difficile de mériter tous les suffrages, l'expérience fait voir qu'avec le temps ils se réunissent tous en faveur de la vérité & de la vertu. Il est beau de se faire louer & bénir de tout le monde: il ne faut pourtant pas se rendre l'esclave de l'opinion d'autrui: il faut savoir se contenter quelquefois du seul témoignage d'une bonne conscience. Il faut avoir pitié des hommes, lorsqu'ils méconnoissent ou qu'ils outragent la vertu, qu'ils devroient honorer & respecter. Il y a bien plus de mérite à les faire revenir de leur folie par la voie de la douceur, qu'à les rendre opiniâtres dans leurs préjugés par une dureté excessive ».

„ Vertueux étranger, répondit le monarque, j'admire la douceur & la justesse de vos reproches. Vous êtes sans-doute un

génie bienfaisant. La sagesse qui réside dans votre cœur s'exprime par votre bouche.

„ Oui, dit Nadan, je suis de la race immortelle des *génies*, protecteurs des hommes, qui peuvent les porter au bien, sans avoir le pouvoir de forcer leur volonté. Mais, prince, oublie pour quelques heures la méchanceté de Lémack & des traîtres qu'il a envoyés à ta poursuite. Tu peux passer ici la nuit : cet asyle est inviolable. Il n'y a que les amis de la vertu qui puissent entrer dans cette caverne „.

En achevant ces mots, le *génie* Nadan introduisit Adhim dans la caverne. L'entrée en étoit assez étroite; mais le dedans en étoit spacieux & embelli par la nature. Elle étoit soutenue par un double rang de piliers, auxquels l'art n'avoit point travaillé. Un magnifique diamant, d'une grosseur prodigieuse, étoit attaché au centre de la voûte, d'où il éclairoit toute la caverne, par ses rayons réfléchis de toutes parts, sur les pierres & les piliers; dont le grain étoit poli & luisant.

Nadan lui servit des fruits de la forêt. Adhim se croyoit encore dans la compagnie du bon dervis des bois.

» Le sultan de Perse, dit le *Génie*, a été

malheureusement séduit par ses courtisans. O Adhim ! Alla t'avoit donné son peuple à gouverner. Il t'avoit confié une partie de sa puissance sur les habitans de la Perse, fidèles à sa loi ; & tu as donné ton héritage à un autre qui étoit indigne de te servir de marche-pied : cependant tu l'as élevé au-dessus de toi-même. Celui qui ne voit que par les yeux de ses favoris, est aveuglé par leurs passions & par les siennes. Le conseil des sages est la meilleure garde des rois. Un seul conseiller, quelque prudent qu'il soit, peut se tromper. Mais l'avis de plusieurs sages est le meilleur & le plus conforme à la vérité. Ce n'est pas le soleil seul, quoique glorieux dans sa course ; ni l'air seul, quoique doux & salubre ; ni la terre seule, quoique la matrice commune de la nature ; ni l'eau seule, quoique rafraîchissante ; en un mot, ce n'est aucun de ces quatre élémens qui fait seul croître & mûrir le bled de champs : c'est leur influence combinée qui opère la fécondité, & fait fructifier les semences.

„ Adhim, continua le *Génie*, tu as besoin de repos. Je te laisse. Tu vois au fond de ma caverne deux sophas destinés, l'un pour toi, l'autre pour ton ami „.

Le ſultan auroit bien voulu jouir plus longtemps de l'entretien du *Génie*. Il ſe ſentoit auſſi extrêmement fatigué. Il repoſa quelques heures ſur les ſophas de Nadan.

L'entrée de la caverne étoit expoſée au ſoleil levant. Les premiers rayons du jour avertirent le ſultan qu'il étoit temps de ſe lever pour reprendre ſa route. Il chercha le *Génie* par toute la caverne ; il vouloit remercier ſon bienfaiteur & lui demander ſes conſeils. Il ne le trouva point.

Il compta ſur la protection d'Alla, & prit le chemin de Raglai. Il marcha tout le jour ſans faire de rencontre extraordinaire. Le ſoir il monta ſur une petite montagne de jeunes palmiers, où il paſſa la nuit.

Adhim continua ainſi ſon voyage pendant deux autres jours, ſe nourriſſant des fruits ſauvages de la forêt, & paſſant la nuit ſous le couvert des arbres.

Le quatrième jour, à midi, il finiſſoit ſon frugal repas, & ſe diſpoſoit à repoſer quelques momens à l'ombre ſous un lit de feuilles & de gazon, lorſqu'il entendit marcher autour de lui. Il ſe détourna & apperçut une femme qui ſe promenoit ſeule dans le bois.

Adhim ſe ſentit ému à la vue d'une femme : il le fut davantage lorſqu'il crut recon-

noître les traits de la belle Nourenhi, femme de Mirglip.

« Ah ! Nourenhi, charmante Nourenhi ; difoit le fultan en lui-même, ofez-vous bien vous promener ainfi feule dans l'horreur de cette forêt ? Me cherchez-vous ? Venez-vous me tenter par la force irréfiftible de vos charmes ? Hélas ! la fageffe dort, la paffion fe réveille. La nature eft foible : le fouffle de la beauté porte le défordre dans mes fens.

« Cependant, ô Adhim ! tremble fur le bord du précipice. N'étouffe point les remords d'une confcience alarmée : c'eft le cri de la vertu. Serois-tu l'efclave de tes fens ? Pourras-tu te rendre coupable de la plus baffe ingratitude ? Le plaifir fe diffipera comme un nuage. La honte & le repentir feront éternels. Que dis-je, le plaifir ! Peut-on donner ce nom facré à un fentiment criminel, que tu ne pourras fatisfaire fans remords. Vois ton ami outragé, toi-même abandonné du ciel & de la terre, ta vie empoifonnée par des penfées cruelles, ta confcience te reprochant fans-ceffe ton crime. Mais où fuir ? Comment éviter la rencontre de cette beauté vraiment célefte ? Je fens le progrès de la paffion. Ah ! Adhim,

tu n'as guères profité de l'exemple du ſaint dervis, & du diſcours de Nadan. Lémack, le vil uſurpateur Lémack, eſt celui dont tu imites les actions infâmes. Tu opprimes comme lui l'innocence : tu te ris de la vertu : tu perſécutes, tu outrages ſes amis »!

Ainſi l'honneur & la paſſion combattoient dans le cœur d'Adhim. Il s'apperçut que la belle voyageuſe le regardoit & n'en témoignoit aucune frayeur.

Cette circonſtance ralluma le feu dont il étoit conſumé. Il vole vers elle, ſe jette à ſes pieds, & lui dit :

« O Nourenhi! ſuis un prince auſſi vil que malheureux! Adhim, s'oubliant lui-même, oubliant Mirglip & le vertueux dervis, voudroit qu'une vaine générosité ne l'eût jamais porté à te laiſſer ſortir de ſon palais. Hélas! dois-je appeler générosité la baſſe complaiſance avec laquelle j'ai cédé à un eſclave la plus belle de ſon ſexe, le chef-d'œuvre de la nature? Non, je ne devois pas ſacrifier la beauté aux folles maximes d'une équité dont l'excès devient une injuſtice...,

» Ah! continua le ſultan, après un moment de ſilence, que vois-je? Nadan! Phéſoj Ecneps! Mirglip! Perdrai-je en un moment le fruit de vos leçons? Il me ſemble

qu'Alla a les yeux fixés sur moi, & qu'au milieu des feux menaçans de son tonnerre, il me présente sa loi écrite en traits ardens sur l'azur d'un nuage. O mes amis! je me rends à vos sages inspirations. O puissant Alla! j'obéis à ta loi. Ne m'accable pas du poids de ta vengeance: fortifie ma foiblesse: je t'adore, je t'obéis »!

La belle étrangère, étonnée du discours de l'inconnu, & de le voir prosterné à ses pieds, lui répondit en peu de mots;

« Qui que tu sois, fuis de ces lieux dangereux soumis à la tyrannie de Falri. Ici le monstre tend des piéges invisibles aux plus vertueux mortels. Si je ne me trompe, tu es Adhim, le sultan de Perse, ton discours me le fait soupçonner; fuis de ces lieux, prince malheureux. Lémack te poursuit. Les horreurs que j'ai vues me font craindre les derniers malheurs pour toi, si Farli ou quelqu'un de ses amis découvre où tu es ».

« Qui es-tu donc, ô belle fille du jour! reprit Adhim; car plus je te contemple, plus tu me semble belle, & plus je suis malheureux. N'es-tu pas Nourenhi, femme de Mirglip, fille du dervis des bois »?

« Il est vrai, répondit l'étrangère, je suis la fille de Phésoj Eeneps, sœur de Nou-

renhi, amie de Mirglip; je ſuis l'infortunée Kaphira ».

« O ſaint prophète! s'écria le monarque, je te remercie. Mon ami eſt content. Sa fille vit encore. Je ſuis le plus heureux des hommes. Oui, belle Kaphira, je ſuis Adhim, autrefois le ſultan de Perſe, comme tu l'as conjecturé, & à préſent ton eſclave. Plût au ciel que j'euſſe préféré de paſſer ma vie avec toi dans l'épaiſſeur obſcure de cette forêt, au haſard incertain de remonter ſur le trône, en te livrant au pouvoir d'un autre ».

« Seigneur, répondit Kaphira, la crainte que j'ai de voir arriver Falri fait que je vous écoute avec peine. Songez à votre sûreté. Sauvez-vous. Au nom d'Alla, ſauvez-vous » !

« Fille adorable, reprit le ſultan, ſoyez sûre qu'Adhim ne craint point le ſorcier infâme, pourvu que la belle Kaphira puiſſe échapper à ſa fureur ».

« Seigneur, dit Kaphira, il ſeroit hors de ſaiſon de vous entretenir à préſent de mes aventures: nous ne ſommes point ici en sûreté. Je crains toujours quelqu'embûche. On vous obſerve, on vous ſuit. Le cruel Fálri a tendu des piéges dans tous les coins

de la forêt & ſous tous les arbres. Craignez ſa malice, ſi vous ne redoutez pas ſa puiſſance».

Kaphira parloit encore. Adhim apperçut l'enchanteur qui marchoit à grands pas vers lui. Il étoit entouré de ſatyres & d'autres monſtres horribles.

« Si je ne puis les vaincre, dit le ſultan en tirant ſon cimeterre, au moins il y auroit de la honte à leur céder ſans réſiſtance. Ne craignez point, adorable Kaphira, tant que mon bras pourra ſoutenir ce fer, ni Falri, ni aucun de ſes vils compagnons ne vous inſultera ».

« Plût au ciel, ô prince généreux! répondit Kaphira, que vous fuſſiez auſſi en sûreté que moi! Mais les monſtres tournent à gauche. Ils ſemblent ne vous avoir pas apperçu. Ils ſuivent leur maître qui prend le chemin de ſa caverne ».

« Sur mon honneur, dit le ſultan, eſt-ce par dédain qu'ils ſemblent ne pas faire attention à moi? Leur mépris m'humilieroit plus que leur fureur ne m'épouvanteroit. Que veut dire ceci? N'ai-je plus aucune marque de mon ancienne grandeur? Mes traits ſont-ils changés? Ne reconnoiſſent-ils plus leur ſultan?

sultan ? ou craignent-ils la rencontre de celui qu'ils ont si bassement outragé » ?

« Adhim, quelque *génie* invisible protège le glorieux sultan de Perse, dit Kaphira ; autrement ton air majestueux & grand t'auroit trahi ».

» Peut-être aussi, dit le sultan, que je dois ma sûreté à un anneau que j'ai trouvé à mon doigt lorsque j'ai quitté la caverne du *génie* Nadan, où j'ai passé une nuit ».

« N'en doutez pas, reprit Kaphira, le *génie* Nadan vous protège. Il m'a donné un anneau semblable, & c'est sa vertu secrète qui me préserve des enchantemens de Falri ».

« Puisque nous n'avons rien à craindre de l'enchanteur & de ses infâmes suppôts, dit le sultan Adhim, permettez-moi de vous demander par quel étrange malheur vous vous trouvez dans ces lieux soumis à sa puissance » ?

« Prince, répondit la belle Kaphira, je me promenois dans les bosquets qui environnent la maison de mon père, le dervis Phéloj Ecneps : j'apperçus une petite boule d'or devant moi dans le sentier où je marchois. Je me baissai pour la ramasser. Mais lorsque je voulus la prendre, elle se mit à rouler d'elle-même en fuyant devant moi. Je n'en fus que plus avide à la poursuivre. Ainsi elle

m'attira bien loin de la maiſon de mon père.

» Dès que je fus dans la plaine qui eſt au-delà du bois, je vis la boule s'enfler. Alors j'eus peur, & je voulus m'enfuir dans le bois. Mais un ſaiſiſſement qui avoit quelque choſe de ſurnaturel me priva de tout mouvement. Je reſtai immobile dans l'endroit où j'étois. De nouveaux prodiges s'offrirent à ma vue.

» La boule d'or continua à s'enfler pendant pluſieurs minutes ; & elle s'enfla juſqu'à une ſi prodigieuſe groſſeur, qu'elle m'ôta la vue de la montagne qui étoit devant moi. Alors elle ſe briſa en mille pièces avec un bruit effroyable. Je vis à ſa place un homme, ou plutôt un monſtre affreux monté ſur un porc-épic.

» La curioſité a toujours perdu ton ſexe, me dit le ſorcier avec un ris méchant. On ſe laiſſe d'abord ſéduire par une brillante bagatelle qui ſemble quelque choſe de fort innocent. L'amour de la nouveauté ſe tourne bientôt en paſſion; & l'on ſuit indiſcrètement l'objet que l'on recherche, au-delà des bornes où peuvent s'étendre les ſoins & les regards paternels. Tant que Kaphira n'eſt point ſortie de l'enceinte du bois de ſon père, Falri a fait de vains efforts pour la

séduire. A present je suis maître de ton sort; tu seras aussi la maîtresse favorite de Falri, & la maîtresse commune de quelques autres monstres semblables à moi ».

« A ces mots, je jetai un cri effroyable. J'eus beau crier & pleurer. Ce fut en vain. Le monstre descendit de sa monture hérissée de longues pointes. Il me saisit entre ses bras impurs, me mit sur son porc-épic, où il remonta aussi-tôt derrière moi; & dans cet équipage nous fûmes portés au travers de la forêt avec une si prodigieuse rapidité, qu'il ne me reste aucune idée de cet enlèvement.

» En moins de quelques minutes nous nous trouvâmes à la vue de l'antre affreux de cet enchanteur.

« Je fus saisie d'une nouvelle horreur, qui augmenta encore lorsque Falri me souhaita beaucoup de plaisir dans le palais de sa naissance, & me dit obligeamment, qu'ennemi des cérémonies, il jugeoit que notre mariage n'avoit besoin que de notre consentement mutuel pour être légitime, ou que même sa volonté seule suffiroit, si la mienne s'y opposoit.

« En entrant dans la caverne, j'apperçus

dans le fond une petite figure agréable. J'en fus étonnée. Je suppoſai que c'étoit quelque parent ou ami de l'enchanteur. Je baiſſois les yeux n'oſant pas le regarder.

« Belle eſclave, me dit Falri dès que nous fûmes entrés, ſachez que je regarde les femmes comme des êtres faits pour notre plaiſir. C'eſt à ce ſeul titre qu'elles méritent notre eſtime. Je vous défends de retourner chez votre père, même de ſortir de l'enceinte de cette forêt, où ma puiſſance vous retiendra malgré vous. „.

„ Je ne lui répondis point. Il me regardoit avec des yeux enflammés. Je pleurois. J'étois réſolue de réſiſter à ſa paſſion, même aux dépens de ma vie : car je préférois la mort au déshonneur.

„ Kaphira, me dit l'étranger que j'avois apperçu en entrant, calmez vos alarmes, ne craignez point ce monſtre. Je ſuis le génie Nadan, & non un parent ou ami de Falri, comme vous l'avez cru d'abord. Je ſuis ici ſans être vu de l'enchanteur, & il ne peut entendre les paroles que je vous dis. Votre curioſité vous a ſéduite, & m'ôte les moyens de vous délivrer. Mais votre faute eſt digne de compaſſion plutôt

que d'un châtiment extrême. Il n'y a eû que de l'indiscrétion sans méchanceté ; c'est pourquoi je saurai rendre inutiles les desseins impurs de Falri.

„ Prenez cet anneau, continua le *génie*, il vous rendra invisible à Falri, & aux monstres qui forment son cortège. Ainsi, vous serez préservée de leur fureur brutale, tandis que vous resterez dans cette forêt „.

„ Aussi-tôt je pris l'anneau merveilleux de Nadan ; &, l'ayant mis à mon doigt, je m'apperçus que Falri changeoit de contenance.

Ah ! dit-il, tu m'échappes, méchante fille de Phésoj Ecneps. Mes enchantemens sont vains ; & les puissances que j'adore sont maudites „.

“ Non répondit le *génie* Nadan ; c'est toi qui es maudit, vil esclave. Tu as attiré Kaphira dans cette forêt par tes sortiléges ; mais elle peut, si elle veut, se rendre invisible à toi & aux monstres tes amis, tant que tu t'obstineras à la retenir dans cette forêt „.

“ Le sorcier, enragé de voir ainsi sa malice trompée, me chercha par tous les coins & recoins de sa caverne. J'échappai aisément à ses recherches. Je quittai le monstre

pour errer dans la forêt, où je me suis nourrie depuis ce temps des fruits de ces arbres sauvages. J'ai souvent été témoin des débauches infâmes des habitans féroces de ces lieux „.

Quand la belle Kaphira eut fini le récit de ses aventures, le sultan Adhim lui dit :

„ Je suis sensible à vos malheurs, ô vertueuse fille ! vous êtes digne d'un meilleur sort ; mais je ne suis pas en état à présent de vous le procurer. Sans doute vous avez appris mon infortune de la bouche de Falri & de sa troupe immonde ; car le *génie* Nadan m'a dit que l'enchanteur étoit l'ami intime de Lémack, mon infidèle visir. Si vous voulez vous asseoir quelques momens sous l'ombre de ce palmier, je vous raconterai quelques particularités au sujet de votre sœur Nourenhi, de Mirglip, l'ami de votre enfance, & de Phésoj Ecneps, votre respectable père, dont je pense bien que vous n'avez point eu de nouvelles depuis que vous êtes prisonnière dans ces lieux d'horreur „.

Alors le sultan Adhim informa la belle Kaphira de la réputation de Mirglip, de la captivité de Nourenhi, de leur union, & de son voyage chez le bon dervis ; il

finit par demander à Kaphira la permiſſion de l'aimer d'une affection tendre & inviolable : il la quitta enſuite pour reprendre la route de Raglai.

Il ne put ſortir de la forêt avant la nuit. Il craignit que l'anneau de Nadan n'eût de vertu que dans le lieu où l'enchanteur exerçoit ſa puiſſance. Cette crainte le fit ſonger aux moyens de ſe rendre méconnoiſſable au moins, s'il ne pouvoit plus ſe rendre inviſible. Il ſe frotta le viſage avec des mûres, ſe coupa la barbe, & ſe procura, dans les fauxbourgs, un habit de déguiſement.

Ainſi déguiſé, il entra dans la ville. Le premier objet qui ſe préſenta à ſa vue, ce fut une foule de peuple aſſemblé autour d'un crieur public.

Il s'approcha, & dit à un homme qui étoit auprès de lui : « Ami, qu'annonce ce crieur „ ? On lui répondit : « Ce crieur promet une récompenſe de mille ſequins à celui qui apportera la tête du traître Adhim au ſultan Lémack.

« Mais, reprit le faux étranger, la dernière fois que je paſſai par votre ville, Adhim étoit ſultan de Perſe ; comment eſt-il devenu un traître, digne que l'on mette ſa tête à prix „ ?

« Il eſt heureux pour vous, répliqua le citadin, que vous parliez ainſi à un ami d'Adhim; autrement, la moitié de ce que vous venez de dire vous coûteroit la vie, ſi quelqu'un des émiſſaires de Lémack vous entendoit „.

“ Comment donc oſez-vous vous dire l'ami d'Adhim, reprit le ſultan déguiſé „?

“ Je ne ſuis pas auſſi communicatif avec tout le monde, répondit-il, & je ne parle ainſi qu'à ceux que je crois être dans les mêmes ſentimens que moi. Mais ſi vous voulez me ſuivre, & vous ſoumettre aux conditions que je vous propoſerai, je m'expliquerai davantage. Vous apprendrez des choſes qui paſſent tout ce qu'on peut imaginer.

Le ſultan promit tout. Il étoit charmé d'avoir rencontré un ami d'Adhim. Il auguroit que Lémack s'étoit rendu odieux par ſa tyrannie, & que ſes ſujets retourneroient volontiers à l'obéiſſance de leur ancien ſultan, dès qu'ils n'auroient plus rien à craindre de l'uſurpateur.

Il ſuivit l'inconnu au travers de pluſieurs rues : ils s'arrêtèrent à la boutique d'un boulanger. L'ami d'Adhim dit au ſultan déguiſé :

“ Entrez ici ſans crainte ; c'eſt ma de-

demeure ; nous y ferons commodément & fûrement. Vous partagerez avec moi une nourriture fimple & faine, & je vous y révélerai des myftères qui vous furprendront & vous réjouiront en même-temps „.

Ils entrèrent chez le boulanger : celui-ci fervit au fultan des petits pains & des gâteaux, & lui dit de manger de bon appétit, & que fa compagnie étoit tout le paiement qu'il exigeoit.

Adhim profita d'autant plus volontiers de fa générofité, qu'il comptoit être bientôt en état de l'en récompenfer dignement.

„ Notre bon fultan Adhim a gagné tous les cœurs de fes fujets, dit le boulanger, & toute la ville gémit fous la tyrannie de l'ufurpateur Lémack.

„ Adhim étoit-il donc fi fort aimé de fon peuple, demanda le fultan déguifé ?

„ Il faut que vous connoiffiez bien peu Adhim le magnifique pour faire une telle queftion, répondit l'ami du prince.

„ Oui, reprit le fultan, je conviens que je ne le connoiffois guère il y a quelque temps. Je crois le connoître un peu mieux à préfent.

„ Savez-vous où il eft caché, reprit le boulanger ? Je vois que je me fuis fort

„ Mes amis, dit le boulanger, voici celui dont la mort ſera une fête agréable pour la ville de Raglai & un triomphe pour Lémack. Saiſiſſez-vous de ce traître, & conduiſez-le devant le ſultan. Il oſe préférer l'imbécille Adhim au glorieux Lémack, le ſouverain de la Perſe „.

Adhim fut épouvanté de tant de perfidie. Son étonnement le rendoit immobile. Les gardes le ſaiſirent à l'inſtant; & l'ayant chargé de chaînes, ils le conduiſirent vers le palais d'Orez.

Le peuple crioit ſur ſon paſſage: „ Qui eſt ce priſonnier „? Les gardes répondoient: „ C'eſt un ami d'Adhim, que le ſoleil verra demain ſur l'échafaud à ſon lever „.

Adhim fut conduit au palais; mais le ſultan étoit dans ſon ſérail. Il donna ordre qu'on enfermât le priſonnier dans la tour au pied de la montagne, & qu'on le lui amenât le lendemain.

Le ſultan, captif, ne montra point de foibleſſe. Il ſuivit les gardes, qui, l'ayant enfermé dans la tour, l'y laiſsèrent ſeul toute la nuit.

„ Monarque de l'Aſie! lumière du monde! effroi de la terre! gloire de l'Orient! réveille-toi, dit Adhim en lui-même: lève la tête,

& d'un clin-d'œil fais trembler les nations : ouvre la bouche, & que ta parole soit la loi suprême : fais un signe, & que toute la Perse tombe à tes pieds. Cependant, ô puissant monarque ! prends garde que quelque paysan ne vienne te séduire par un conte forgé à plaisir ; car alors, devenu sa dupe, tu verra ta gloire s'éclipser, & ton royaume t'échapper une seconde fois. O prophète ! à quoi m'as-tu réservé ? Après avoir entendu les sages leçons du dervis Phésoj Ecneps ; après avoir reçu les instructions salutaires du *génie* Nadan, le protecteur de la Perse ; après avoir échappé à la fureur du forcier Falri, par la vertu d'un anneau enchanté ; après avoir éludé la vigilance des gardes de Lémack, je vais mourir victime de la basse fourberie d'un esclave. O prophète ! que tu prends bien soin de m'humilier ! Ote-moi cette élévation des sentimens, né avec moi, ou fais-moi périr d'une mort digne du rang où tu m'avois placé..... Enfermé dans cette tour, dont je fus maître autrefois ; relégué dans une enceinte, que je pris soin d'embellir, pour être le séjour de ma gloire ; accablé sous le poids des fers que je fis moi-même forger pour les autres, je sens combien l'homme est foible & vain ; j'apprends

à supporter, d'une ame égale, les biens & les maux de la vie. Le soleil se lève pour moi, disoit Lémack; le traître oublia d'ajouter que la tour de la montagne se construisoit pour moi. Le favori de la fortune est comme les feuilles qui s'ouvrent à l'extrémité des branches de l'arbre : comme elles reçoivent les premiers rayons du soleil, elles sont aussi plus exposées que les autres à l'intempérie de l'air ; elles tombent les premières, & le voyageur les foule aux pieds. Ainsi je fus autrefois sultan de Perse, & je suis à présent un esclave enchaîné ; cependant j'ai encore plus de liberté que les sultans, mes célèbres ancêtres, dont les cendres pourroient à peine remplir le turban le plus étroit. Je serai donc résigné à la volonté d'Alla : c'est lui qui règle tout : qu'il dispose de moi comme il le trouvera convenable,,.

Ainsi, Adhim réprimoit, par de sages réflexions, les sentimens d'orgueil & de désespoir qui s'élevoient malgré lui dans son ame. Il attendoit patiemment le retour du jour qui devoit lui apporter la mort.

Mais avant que la lune, dont les rayons perçoient au travers des grillages jusques dans l'obscurité de sa prison, eût terminé

sa course nocturne, le sultan Adhim entendit ouvrir les portes de la tour, apperçut une grande lumière, & entendit quelqu'un marcher assez doucement. Il trembla, craignant que ce ne fût un muet chargé de quelqu'ordre sanguinaire. La mort étoit toujours présente à son imagination. Avant qu'il fût revenu de sa frayeur, il vit entrer dans l'endroit où il étoit une femme qui tenoit une lampe en main.

Elle paroissoit saisie d'horreur. L'aspect de ce lieu terrible, le froid & le silence de la nuit sembloient la glacer d'effroi: elle resta immobile devant le sultan sans pouvoir lui dire le sujet de la visite.

Adhim n'étoit pas moins alarmé, quoique sa première crainte fut un peu calmée quand il vit que ce n'étoit qu'une femme. Il lui demanda d'une voix mal assurée, ce qui l'amenoit à cette heure dans le séjour de la mort.

Souffrez, répondit-elle, qu'avant de satisfaire à votre question, je commence par délier les chaînes honteuses dont ils vous ont chargé.

Aussi tôt elle tira de son sein une petite clef avec laquelle elle ouvrit les cadenats

des chaînes, & rendit au sultan une partie de sa liberté.

„ Aimable inconnue, dit le captif, que signifie cette étrange bonté à laquelle je n'avois pas lieu de m'attendre "?

„ Je suis la fille de Colac, le concierge de cette tour, répondit-elle. On m'appelle Kufan, à cause de la couleur de mes yeux. Mais quoiqu'ils soient plus noirs que le jais, & plus brillans que le diamant, jamais ils ne se sont fixés sur un objet aussi aimable que celui qu'ils admirent en ce moment „.

„ Que veux-tu dire, malheureuse Kufan, répartit le prisonnier? Est-il possible qu'aucun des amis de ton père ne t'ait recherchée? Comment oses-tu venir parler d'amour dans l'horreur de ces lieux, à un misérable prisonnier que tu n'as jamais vu „?

« Jeune insensé, dit Kufan, n'est-ce pas assez que tu saches que j'aime & que tu es heureux. Oui, tu es heureux, puisque la liberté peut être le prix de l'amour ».

« Va, tu déshonores ton sexe, s'écria Adhim, en s'éloignant d'elle! Plût au ciel que tu m'eusses laissé captif dans les chaînes dont ils m'ont chargé. Je les préfère à l'amour d'un monstre tel que toi ».

« Insensé, reprit la fille, écoute-moi avant

que le jour paroiſſe, & que toute eſpèrance de ſalut ſoit perdue pour toi... Sache que j'ai les clefs de toutes les portes de cette tour. La liberté t'attend. Je te délivrerai, pourvu que tu répondes auparavant à l'ardeur de mon amour ».

« Je ne veux point de la liberté ni de la vie à de pareilles conditions, dit le priſonnier. Non, Kuſan, n'attends pas que je cède à ta paſſion. Va chercher des ames auſſi viles que la tienne. Tu n'as plus rien de la vertu de ton ſexe. Tu reſſembles à ces femmes proſtituées, qui, chez les peuples de l'Europe, vont offrir aux paſſans leurs careſſes impures ".

" Meurs donc, répondit Kuſan, outrée de dépit; meurs, malheureux; va perdre le reſte de ta vie: car tu es plus qu'à moitié mort, puiſque tu es inſenſible à l'amour ".

A ces mots, les voûtes de la tour retentirent avec un grand bruit. Kuſan, indignée de ne pouvoir ſéduire le captif, reſta auprès de lui malgré lui.

Cependant, Adhim étoit au déſeſpoir que cette fille perdue eût délié ſes chaînes, & qu'elle perſiſtât à reſter auprès de lui. Il ne doutoit pas que les gardes de Lémack,

le trouvant ainſi déchaîné, ne l'accuſaſſent d'avoir conſenti à la paſſion de Kuſan, & d'avoir eſſayé de s'échapper par ſon moyen.

Au milieu du trouble où le jettoit cette penſée, Lémack entra appuyé ſur le concierge; car il avoit peine à ſe ſoutenir. Le cimeterre ſanglant brilloit dans ſa main.

« Eſclave, dit-il à Colac, où eſt le rebelle que la juſtice armée vient immoler dans le ſilence de la nuit. Les autres ſultans ſe repoſent ſur leurs ſujets de l'exécution de leurs ordres; ſouvent on les trompe. Perſonne n'eſt digne d'exécuter les miens que moi-même. Mais que vois-je, continua Lémack! malheureux Colac, fais-tu un ſérail de ce lieu terrible ».

Colac ne fut pas moins ſurpris que Lémack, de trouver ſa fille auprès du priſonnier. Il vouloit s'excuſer. Lémack outré de rage, le frappa de ſon cimeterre, & l'eſclave tomba mort dans ſon ſang; mais en tombant il entraîna Lémack dans ſa chûte.

Kuſan s'évanouit à cette vue. Elle aimoit tendrement ſon père. Quoique corrompue & livrée à la plus infâme débauche, elle conſervoit la plus vive affection pour l'auteur de ſes jours.

Lémack essayoit en vain de se relever. Ivre encore des excès de la veille, il ne pouvoit que maudire, d'une voix mal articulée, l'esclave qui avoit causé sa chûte.

Adhim voyant que personne ne venoit au secours de Lémack, saisit le cimeterre que le tyran avoit plongé dans le sein de Colac. Il voulut en frapper l'usurpateur; puis s'arrêtant tout-à-coup : " Non, dit-il, je ne veux pas d'une victoire si facile. Il y auroit de la lâcheté à t'ôter un reste de vie que l'excès de la débauche t'a laissé ".

Kusan étoit à genoux devant le corps de son père expirant. Adhim la prit par les cheveux & lui dit :

" Ma belle nymphe, j'admire votre piété filiale ; je l'approuve autant que j'ai blâmé votre incontinence. Mais il est question d'autre chose à cette heure. Vous rendrez dans un autre temps les derniers devoirs à votre père. Levez-vous, & faites ce que je vais vous ordonner. Sachez que c'est Adhim qui vous parle. Votre obéissance pourra vous mériter le pardon de vos crimes ".

Kusan, confondue, se jeta aux pieds d'Adhim, & vouloit répliquer. Le sultan l'en empêcha, & lui dit de l'aider à enchaîner Lémack, ce qu'ils firent d'autant

plus aiſément, que l'uſurpateur n'étoit pas en état de leur réſiſter. Adhim lui ôta ſans peine les habits royaux : il les revêtit lui-même. Armé du même cimeterre, encore dégoutant de ſang, il ordonna à Kuſan de ſortir ſans bruit, & ſans porter l'alarme nulle part. Il ferma & barricada toutes les portes de la tour, & rentra dans ſon palais.

Il traverſa tous les appartemens ſans la moindre réſiſtance. Les gardes le prirent pour le tyran Lémack. Il entra au ſérail où il trouva pluſieurs femmes nâgeant dans leur ſang.

« Miſérables victimes de la rage de Lémack! dit-il en ſoupirant; mais je dois diſſimuler ».

Il paſſa juſques dans l'appartement royal où le ſultan avoit coutume de paſſer la nuit. Il appela ſes eunuques.

Aucun n'oſoit approcher, tant ils redoutoient de paroître en préſence de Lémack lorſqu'il étoit ivre! Adhim, voyant que perſonne ne venoit, ſe jeta ſur le ſopha royal, s'occupant des voies ſecrettes de la providence qui le ramenoit dans ſon palais, lorſqu'il ſe croyoit aux portes de la mort.

Cependant, au bout d'une heure, le chef des eunuques, croyant ſon maître endor-

mi, se hasarda d'entrer dans son appartement.

“ Abélidah, lui dit Adhim, en contrefaisant la voix de Lémack, faites dire aux émirs Holam, Phérizar, Humlack, Eupordi & Mélan, qu'ils se rendent ici dans l'instant ”.

Abélidah fut étonné de cet ordre, d'autant plus que Lémack n'ignoroit pas que trois des émirs qu'il nommoit avoient pris la fuite aussitôt qu'il avoit été proclamé sultan.

Le chef des eunuques obéit pourtant sans rien dire, sachant que Lémack étoit absolu. Il fit avertir Phérizar & Eupordi de se rendre aux ordres du sultan.

Les deux émirs se crurent perdus. Ils s'imaginèrent que le prisonnier trahi par le boulanger, les avoit dénoncés au tyran comme partisans du prince légitime.

Ils vinrent en tremblant au palais, entrèrent dans l'appartement du sultan, & se prosternèrent devant le sopha royal.

“ Abélidah, dit Adhim, en contrefaisant toujours la voix de Lémack, retire-toi avec les muets & les eunuques ”.

Abélidah obéit, & laissa Phérizar & Eupordi seuls avec le sultan.

Adhim leur dit d'approcher ; & ils reconnurent leur prince bien-aimé.

Les émirs, frappés d'étonnement, ne savoient s'ils devoient en croire leurs yeux. Revenant ensuite de leur première surprise, ils renouvelièrent leur serment d'obéïssance & de soumission à leur maître légitime.

“ Phérizar, dit Adhim, il n'est pas temps de vous raconter par quel prodige merveilleux je me retrouve en possession du palais que j'ai bâti. Il s'agit de s'assurer des chefs de la révolte, des officiers de l'armée qui ont épousé les intérêts de Lémack ; des visirs & autres grands de ma cour qui m'ont indignement abandonné pour servir l'usurpateur. Donnez-moi leurs noms, fidèle émir. Je continuerai à faire le rôle de Lémack, je les ferai venir, & ils seront chargés des fers qu'ils nous destinoient ”.

Phérizar obéït au sultan. Il lui donna une liste des chefs de la révolte. Abélidah eut ordre de les faire venir les uns après les autres.

Les visirs & les officiers de l'armée, s'attendant à quelque nouvelle faveur de la part de Lémack, se rendirent avec empressement à ses ordres. A mesure qu'ils entroient, des gardes apostés par les émirs

les saisirent les uns après les autres ; & ils furent gardés à vue dans des prisons séparées, pour plus grande sûreté.

Quand on se fut ainsi assuré des chefs de la sédition, Adhim se fit connoître au chef des eunuques, & à la garde royale. Il envoya des héraults publier à son de trompe dans tous les carrefours de la ville, qu'Adhim, le légitime sultan de Perse, étoit de retour.

Tout cela fut exécuté avec tant de rapidité, que les soldats qui avoient perdu leurs capitaines, se trouvèrent hors d'état de se révolter. Les uns, jetant leurs armes, coururent à la ville prendre part à la joie commune. Les autres pénétrèrent jusqu'aux portes du palais, protestant de la plus humble soumission au sultan Adhim.

Phérizar & Eupordi avoient ordre de pardonner, au nom du sultan, à tous ceux qui témoigneroient quelque repentir de leur rébellion. En conséquence, ils assurèrent les soldats des dispositions favorables d'Adhim ; ils se mirent eux-mêmes à leur tête, s'emparèrent des postes les plus forts de la ville, & firent avertir tous les amis d'Adhim de se ranger sous ses étendards.

Toute la ville se réjouissoit de cet heu-

reux changement. Ceux mêmes qui, aussi méchans que Lémack, lui restoient attachés au fond du cœur, furent obligés de paroître prendre part à la joie publique, & de crier d'une voix unanime :

« Vive Adhim, vive le magnifique Adhim, notre légitime sultan » !

Les imans que Lémack avoit chassés de leurs mosquées, y rentrèrent en remerciant Alla du retour de leur sultan.

Phérizar eut ordre d'aller vers le bon dervis des bois, & de l'amener, lui, Mirglip & la vertueuse Nourenhi.

Quand l'émir entra chez Phésoj Ecneps, il trouva le bon vieillard, courbé sous le poids de l'âge & des infirmités inséparables de la vieillesse. Il lui avoit amené un palanquin pour le transporter plus commodément. Cependant, il étoit à craindre que le voyage ne fût très-long, & qu'ils ne pussent pas être à Raglai au jour marqué pour faire le procès à Lémack.

Au départ de Phérizar, on avoit envoyé en hâte des couriers dans les différentes provinces, avec ordre aux gouverneurs de se rendre à la cour du sultan, & on envoya à leurs places des hommes affidés, dont l'attachement étoit reconnu. Ainsi, Adhim s'étoit

s'étoit assuré de l'obéissance de ses provinces avant même que la nouvelle de son retour y fût parvenue. Jamais ordres ne furent donnés avec plus de présence d'esprit, ni exécutés avec plus de célérité dans une conjoncture aussi critique.

Toutes ces dispositions étant faites, Adhim donna les clefs de la tour à Eupordi, & lui dit comment Lémack y avoit été enfermé avec l'aide de Kufan. Il lui commanda de laisser Lémack dans les fers au fond de son cachot, & de faire venir Kufan.

La fille de Colac, qui n'avoit pris aucune nourriture depuis son aventure dans la prison, se trouvoit foible & presque défaillante, tant de peur que de faim. La présence d'Eupordi augmenta tellement sa frayeur, qu'elle tomba sans mouvement à ses pieds.

Eupordi voyant Kufan évanouie, ordonna aux gardes qui le suivoient de la secourir. Il pénétra ensuite jusqu'au cachot de Lémack. Il trouva l'usurpateur encore étendu par terre. Il le fit charger de nouvelles chaînes.

Lémack ne se réveilla que lorsqu'il se sentit presser les membres par les liens de fer dont on le chargeoit. Alors, hûrlant comme

un taureau, il voulut se lever : c'étoit en vain, il étoit attaché à la terre par des anneaux de fer passés à chaque pied.

« Dans quelle maudite région suis-je transporté, dit-il avec fureur ? Qui sont les impies qui me tourmentent comme un damné ? Sûrement, je suis sous l'empire de la mort, & l'enfer est ma demeure, hélas ! Adieu donc, douce volupté, plaisir délicieux de la bonne chère, liqueur céleste dont Mahomet nous envia les douceurs ! O Alla ! c'est la première fois que je t'invoque ; rends-moi la vie & ses voluptés ; je te promets de t'adorer à ce prix.

» Ciel ! continua-t-il en regardant l'émir, n'est-ce pas Eupordi que je vois ? N'est-ce pas là le traître que j'aurois sacrifié à mon ressentiment, si j'avois joui un jour de la vie ? O précieuse vie ! Es-tu aussi dans ces lieux, fidèle émir ? Adhim & ses vertus ne t'ont pu sauver des horreurs de la mort ! Je le savois bien ; la vertu ne fut jamais qu'une farce. Celui-là est sage qui fait son paradis sur la terre. Viens, doux ami des prêtres, bon & religieux Eupordi ; apprends à maudire Alla, à te moquer de ces saintes maximes qui t'ont privé des douceurs de la vie,

& te livrent en proie aux horreurs du tombeau ».

« Infâme blaſphémateur, répondit Eupordi, tu jouis encore de la vie, ſi l'on peut appeler de ce nom une exiſtence dont tu as ſi mal uſé, que tu as employée à te rendre l'eſclave des plus viles paſſions, à te plonger dans tous les excès de la débauche. Une vie telle que la tienne eſt une malédiction de la colère céleſte, plutôt qu'un don du ciel. Mais quelle qu'elle ſoit, tu n'en jouiras pas longtemps. Sache que ton maître eſt remonté ſur le trône que tu voulois uſurper; & tu es le priſonnier d'Adhim ».

« Le priſonnier d'Adhim! répliqua Lémack en frémiſſant..... O Eupordi! le glorieux ſultan de Perſe eſt donc enfin rendu à ſes fidèles ſujets? Conduis-moi à ſes pieds, que je le félicite de ſon heureux retour; que je prenne part à la joie publique: que je baiſe le bord de ſes vêtemens. Que je m'eſtime heureux qu'il vienne reprendre les rênes du gouvernement, qu'il m'avoit confiées. Le poids de ſa couronne m'accabloit. Vieux comme j'étois, mon eſprit a ſuccombé ſous la multitude des affaires auxquelles je ne pouvois ſuffire. Chaque jour je ſentois que le magnifique Adhim, notre illuſtre

maître, étoit seul capable de tenir la balance de la justice, & de porter dignement la couronne de Perse ».

« Je t'ai ouï dire quelquefois, reprit Eupordi, qu'un vil esclave devient un cruel tyran; je vois à tes discours qu'un tyran déposé devient un esclave plus vil encore ».

« Fidèle émir, bon & sage Eupordi, répliqua Lémack fondant en larmes, n'auras-tu point pitié de ton frère qui est tombé? T'ai-je laissé vivre pour insulter à mon malheur? Va te jeter aux pieds d'Adhim, je t'en conjure. O mon ami! demande-lui ma grace; le sultan ne te la refusera pas ».

« J'obéirai aux ordres de mon maître, répondit Eupordi; mais ne crois pas qu'il ait dessein de te faire mourir en secret. Non, Lémack, si tu meurs, ce sera après avoir été jugé publiquement. Adhim, dont les pensées sont toutes justes & nobles, a convoqué un divan solemnel, où tes crimes seront examinés & jugés. Dans dix jours les visirs & les émirs de son royaume doivent entrer au divan, & tu leur seras présenté ».

« C'en est donc fait de moi, dit Lémack; j'ai offensé tous les grands du royaume, parce que je leur ai été préféré. Ils m'ont

vu avec des yeux jaloux posséder seul la confiance du sultan ».

« Lémack, dit l'émir, ne parle point ainsi des grands de la Perse; ils sont au-dessus des sentimens d'envie & de malice que tu oses leur imputer. Ils te jugeront comme leur frère ; &, dans le doute, la pitié l'emportera dans leur cœur sur une justice rigoureuse ».

Eupordi quitta Lémack pour revenir vers Kufan. Les gardes avoient tâché en vain de la faire revenir. Elle fut laissée morte sur le corps de son père Colac.

Adhim lui fit rendre les honneurs de la sépulture, ainsi qu'à son père. Il donna mille sequins à la veuve de Colac, & le poste de concierge de la tour fut accordé à quelqu'un de la famille pour passer de père en fils jusqu'à la cinquième génération.

Adhim, qui, au milieu de ses succès, n'avoit point oublié la belle Kaphira, auroit bien voulu la faire chercher. Mais il pensoit que le salut de son peuple étoit préférable à son bonheur particulier. Cependant, l'enchanteur Falri rendoit la forêt de Goruou inaccessible aux troupes que le sultan avoit envoyées de ce côté pour passer ou-

tre, & s'assurer de l'obéissance de ses provinces.

Du reste, Falri savoit, par le secours de son art, que Lémack étoit dans la tour. Il maudissoit l'ivrognerie du visir. Il ne vouloit pourtant pas le laisser périr par la main d'Adhim. C'eût été une honte pour lui, après avoir pris si vivement sa défense.

Il résolut de dresser de nouvelles embûches au sultan. N'ignorant pas que le *génie* Nadan le protégeoit, il imagina de le faire tomber dans ses piéges par l'apparence du bien.

Dès la nuit suivante il se transporta dans le cachot de Lémack. Il l'appela plusieurs fois. Le prisonnier étoit si interdit, qu'à peine put-il lui répondre. Tout ce que Falri lui proposa lui parut incapable de le sauver de la situation où il étoit. Lémack, au désespoir, se mit à pleurer comme un enfant.

« Misérable ivrogne, dit Falri; où la force ne peut rien, la ruse triomphera. N'ai-je pas sacrifié Mirglip à la calomnie? Ne doute pas qu'Adhim ne tombe dans les piéges que je lui tendrai ».

Ainsi parla le sorcier. Puis il découvrit à Lémack le stratagême qu'il avoit imaginé pour perdre Adhim. Lémack, pour qui la

vengeance n'avoit point d'attraits, tandis que sa propre vie étoit en danger, l'écouta avec indifférence, & ne lui répondit que par des hurlemens horribles.

Au dixième jour le fidèle émir Phérizar arriva à Raglai avec le bon dervis Phésoj Ecneps, & le vertueux Mirglip. Le bon vieillard étoit si fatigué du voyage, qu'il n'étoit pas en état d'être présenté au sultan. Pour Mirglip, il s'empressa de s'aller prosterner aux pieds d'Adhim. Le monarque le reçut avec les plus grandes démonstrations d'amitié : il lui demanda avec empressement des nouvelles du dervis & de la belle Nourenhi.

Le lendemain, le sultan entra au divan. Il s'assit sur son trône d'or, environné des visirs, des émirs & de tous les grands de sa cour. Il ordonna au chef des ennuques de lui amener le rebelle.

Lémack fut traîné entre un double rang de gardes postés depuis la tour jusqu'à l'entrée du sanctuaire de la justice. Le bruit de ses chaînes, mêlé à ses cris, annonçoit sa marche.

Il avoit l'air furieux, bas & rampant. Il n'osoit lever les yeux : tout lui reprochoit ses crimes. Ses larmes couloient sur

ſes joues flétries, moins encore par l'âge que par l'excès de la débauche. Son ventre le précédoit, & retardoit par ſon poids ſa marche pénible.

Le traître ſe jeta au pied du trône, en demandant miſéricorde, jurant une fidélité inviolable à ſon glorieux maître, & promettant d'expier rigoureuſement les crimes dont il étoit coupable envers Adhim & ſes ſujets.

Le ſultan, quoiqu'indigné de ſon hypocriſie, étoit néanmoins touché à la vue de cet illuſtre coupable qui avoit eu autrefois ſa confiance. Il lui eût pardonné ſans-doute s'il eût été ſeul. Mais le divan étoit aſſemblé; & Lémack devoit être jugé ſelon les loix.

Le crime de Lémack étoit évident. Il ne pouvoit être ni déguiſé, ni excuſé. Adhim ne trouva aucun viſir qui voulût parler en faveur du coupable. Cependant, il les y engagea par ces mots pleins de bonté:

“ O mes fidèles ſujets! que ma préſence ne vous empêche point de prendre la défenſe de ce pauvre captif. Je jure par mon ſceptre que celui qui défendra le mieux la cauſe de Lémack, en ſera remercié par Adhim ».

Perſonne ne répondit.

» Eh bien! je parlerai donc en ſa faveur, continua le ſultan : je vous demande, grands de la Perſe, ſi Lémack eſt coupable de mort. Peut-on l'accuſer d'avoir uſurpé une autorité que je lui avois confiée? &, s'il en a abuſé, n'eſt-ce pas plutôt ma faute que la ſienne »?

« O généreux monaque! répondit Phérizar, tu te montres encore plus doux envers le coupable qu'envers ceux qui ne t'ont jamais offenſé. Tu m'as fait appeler ici, pour parler ſelon la droiture de mon cœur. Lémack ſeroit abſous par ta voix, s'il n'avoit pas promis publiquement une récompenſe à celui qui lui apporteroit la tête de ſon ſultan „.

Toute l'aſſemblée applaudit au diſcours de Phérizar. Lémack étoit en horreur à tout le peuple qui connoiſſoit mieux ſa méchanceté que le généreux Adhim. Sa mort étoit néceſſaire à la paix générale de la Perſe.

Adhim ſe rendit à l'avis de ſon conſeil. La juſte punition du coupable pouvoit ſeule achever de lui gagner le cœur de ſes ſujets. Il livra Lémack à la juſtice de ſes juges. Le malheureux viſir entendit ſa ſen-

tence de mort prononcée de toutes parts.

Le sort de Lémack étant ainsi fixé, Adhim voulut qu'il assistât au jugement de quelques innocens qui avoient en vain demandé justice sous l'usurpation du visir.

Toute l'assemblée fut étonnée de la douceur & de la justesse avec laquelle le sultan décida les procès portés à son tribunal, ne faisant acception de personne, ne se laissant prévenir en faveur de qui que ce fût, faisant présider l'équité seule à ses jugemens. Ainsi il étoit l'oracle de la justice.

Lémack étoit autrement affecté que les autres. L'intégrité du sultan étoit un cruel reproche qui l'irritoit, au lieu de le convertir. Il souffroit de voir la vertu triompher, & le vice puni. Il voyoit avec indignation les passions des particuliers céder à l'intérêt public de la justice, & la loi triompher de tout le reste.

Ceux mêmes qui perdoient leur procès n'en murmuroient point. Ils reconnoissoient l'équité du sultan, & s'y soumettoient sans peine. Un crieur public avertit que tous les différends étoient terminés. Alors un jeune homme demanda à être entendu. Il étoit à l'extrémité de la salle, & avoit peine à fendre la presse.

L'assemblée étoit si charmée de l'intégrité des arrêts du monarque, qui auparavant venoit rarement au divan, se reposant du soin de rendre la justice sur son visir, qui s'en acquittoit si mal, qu'on s'empressa de faire place au jeune homme, pour qu'il approchât plus près du trône.

Il tenoit par la main une jeune fille couverte d'un voile. Il se prosterna devant le sultan, & dit :

“ Modèle de toute perfection, juge équitable de la Perse, daigne m'entendre. Je n'abuserai point de ta patience.

„ Je suis le fils d'un émir de ta cour. J'ai été touché des charmes de cette belle fille que je tiens par la main. Je lui ai demandé si elle consentoit à m'épouser, pourvu que j'obtinsse l'agrément de son père. Elle me l'a promis. Je me suis adressé à son père; il a consenti à notre union. A présent que j'ai fait toutes ces démarches, elle refuse de venir devant le cadi, & de me recevoir pour son époux „.

“ Belle Persanne, dit le sultan, ce jeune homme dit-il la vérité, ou ne vous a-t-il point arraché par force la promesse que vous lui avez faite „ ?

La jeune fille baissoit la tête, joignoit

les mains l'une dans l'autre, & ne répondoit point.

“ Si vous ne voulez pas répondre, continua le sultan, j'ai tout lieu de vous croire coupable, & vous serez justement condamnée à remplir une promesse que vous semblez ne vouloir pas accomplir „.

La jeune Persanne gardoit encore le silence. Elle soupiroit : ses genoux trembloient : elle chanceloit.

“ Il est à croire que la honte de sa faute & la crainte l'empêchent de parler, dit le monarque. Jeune homme, elle est à vous, puisqu'elle s'est donnée elle-même : gagnez son affection par votre tendresse, & que le cadi ratifie votre union „.

A ces mots, la jeune fille s'évanouit entre les bras de son futur époux. Ceux qui étoient autour d'elle s'empressèrent de la secourir; on leva son voile pour lui donner de l'air. Kaphira, la belle Kaphira s'offrit aux yeux du sultan étonné.

Adhim descendit précipitamment de son trône; il étoit sur le point de la prendre entre ses bras, & de la secourir pour la faire revenir de son évanouissement. Il se modera, en disant d'une voix foible :

“ Arrête, sultan de Perse, arête : par

le consentement de Phésoj Ecneps, par le silence de Kaphira, & par le jugement que tu viens de prononcer toi-même, elle est femme d'un autre „.

Le sultan prononça ces mots avec une fermeté qui surprit ceux qui les entendirent & qui en ignoroient le sens. Il remonta sur son trône, & ordonna qu'on n'épargnât rien pour faire revenir la belle Kaphira.

En même temps il dépêcha Abélidah, le chef des eunuques vers Mirglip, pour lui dire de se rendre au divan, où sa présence étoit nécessaire.

Mirglip se rendit aux ordres du sultan : “ Mon ami, lui dit le monarque en le voyant entrer, vois ta sœur Kaphira „.

Mirglip, aussi charmé que surpris, vole vers sa sœur : elle commençoit à revenir de son évanouissement. Mirglip l'embrassa avec la tendresse d'un frère.

Kaphira le regardoit avec une tendre émotion, elle dit avec un soupir : “ D'où viens-tu ? ô mon frère „ !

Alors le sultan demanda à Mirglip, s'il connoissoit le jeune homme qui demandoit sa sœur en mariage.

“ Oui, magnifique Adhim, répondit Mirglip ; je me remets les traits de ce ver-

tueux jeune homme. C'eſt Béreddan, fils de Holam, celui-là même qui a expoſé ſa vie pour venir informer ſon ſultan de la rébellion de Lémack. Je ſuis ſurpris que mon ſeigneur le méconnoiſſe „.

„ Juſte ciel! reprit Adhim tout étonné, je ſuis aſſez aveugle pour ne pas reconnoître Béreddan, & ſes généreux ſervices! C'eſt à lui que je dois la couronne & la vie.

» Béreddan, continua le ſultan, prenez & emmenez la belle Kaphira; elle eſt à vous: je n'en demande pas davantage. Vous avez l'agrément de Phéſoj Ecneps. Il y auroit de la dureté & de l'injuſtice à ſoupçonner la vérité de vos paroles «.

» Il eſt vrai, répliqua Mirglip, Béreddan a le conſentement de Phéſoj Ecneps. Il y a dix jours que le jeune homme vint trouver le bon dervis, en lui diſant qu'il avoit ſuivi en vain les traces d'Adhim; qu'il n'avoit pu le retrouver; mais qu'en traverſant la forêt de Goruou, il avoit vu la belle Kaphira qui y étoit retenue priſonnière par les enchantemens de Falri, & qu'il s'engageoit à la délivrer, ſi mon père vouloit la lui donner en mariage, ſuppoſé qu'elle y conſentît.

» Le dervis des bois lui donna ſon agré-

ment dans la joie de son cœur. Aussi-tôt le jeune homme s'enfonça dans la forêt pour y chercher Kaphira. Nous n'avons point appris le succès de son entreprise ; mais, voyant ma sœur, je ne doute plus qu'il ne l'ait délivrée ; & son amour mérite la récompense qu'il attend ».

La belle Kaphira paroissoit confondue au discours de Mirglip. Elle leva les yeux au ciel, & s'écria d'un ton qui marquoit l'excès de sa douleur : » O Alla ! défends moi «.

Le sultan n'osoit la regarder. Il craignoit que l'éclat de sa beauté ne rallumât dans son cœur des feux mal éteints. Cependant il étoit un peu choqué que Kaphira lui eût préféré Béreddan, après la conversation amoureuse qu'il lui avoit tenue dans la forêt. Il supposa que la reconnoissance qu'elle devoit à son libérateur, & la promesse que le dervis avoit faite au fils d'Holam, l'avoient emporté dans l'esprit de Kaphira sur toute autre considération. Il résolut de supporter ce coup avec une fermeté digne de lui.

Sa résolution étoit vaine. L'amour, le puissant amour, s'étoit emparé de ses sens. Malgré le courage de son ame, la nature succomba aux efforts qu'il faisoit pour résister

à la violence de sa passion. Il s'évanouit.

Les émirs voyant le sultan évanoui, s'empressèrent autour de lui, également inquiets de son état, & de ce qui pouvoit l'avoir occasionné. Kaphira parut plus sensible que personne; & si Bereddan ne l'eût pas retenue, elle seroit volée à son secours.

Adhim revint peu-à-peu: il se tourna vers Béreddan, & lui dit d'une voix languissante: » Cruel émir, retire-toi avec ta riche proie. O prophète! fais que je m'oublie, fais que je l'oublie «!

Le sorcier Falri, qui, sous les traits de Béreddan avoit trompé le bon dervis, & troubloit encore la paix d'Adhim, s'applaudissoit du succès de son stratagême. Il emmena la belle Kaphira, en donnant de grands éloges au désintéressement d'Adhim.

L'assemblée souffroit avec peine le triomphe du jeune émir; & si tous les esprits n'eussent pas été frappés d'admiration pour la vertu d'Adhim, le faux Béreddan eût été massacré sur le champ par le peuple.

Tandis que Béreddan se retiroit avec la belle Kaphira, Lémack se leva, & comme s'il eût eu encore quelqu'espoir après sa condamnation, il se tourna vers Adhim & dit:

» Que mon seigneur excuse la liberté de

son esclave. Maître de ma vie, juge équitable de la Perse, jure-moi de me pardonner mes iniquités, & je vais te révéler un mystère affreux de sorcellerie, qui te rendra Kaphira, en l'ôtant au vil ravisseur qui l'entraîne contre toute justice «.

» Parle, visir, répondit vivement le sultan; tire-moi d'inquiétude; je te promets la vie «.

„Qu'on arrête Béreddan, s'écria Lémack «.

Le peuple l'avoit arrêté, dès que Lémack avoit ouvert la bouche.

Falri, se voyant trahi par celui qu'il avoit cru son ami, eut recours aux enchantemens. Un pouvoir supérieur en empêcha l'effet. Les esprits qui l'avoient si bien servi jusqu'alors, furent sourds à sa voix.

Aussi-tôt le *génie* Nadan parut au milieu du divan, & dit au sultan Adhim:

„ Prince, ne crains rien, Falri, trahi par Lémack, perd sa puissance Ainsi, les méchans se confondent & se détruisent les uns les autres „.

„ Parle donc, Lémack, dit le sultan, découvre-moi par quel affreux artifice Falri a pu conduire ici la belle Kaphira „.

„ Que l'on commence par m'ôter ces chaînes qui me pèsent, répondit Lémack,

& je deviendrai l'ami du magnifique Adhim; car moi ſeul, je peux remettre Kaphira entre ſes bras ,,.

Les ſpectateurs étoient indignés de l'inſolence avec laquelle il oſoit parler au monarque, ſe prévalant avec orgueil de l'avantage qu'on pouvoit tirer de ſes diſcours intéreſſés.

,, Gardes, dit le prince, qu'on lui ôte ſes chaînes, mais qu'on l'obſerve à vue. Mes ſujets maudiront l'heure où il jouira de la liberté. Et toi, Lémack, ſonge ſurtout à dire la vérité. Qu'elle ſorte de ta bouche, cette vérité ſacrée que tu as ſi longtemps méconnue ,,.

,, La vérité me rendra la vie, répondit Lémack. Ecoute, ô ſultan! Surpris dans un état de foibleſſe, lorſque j'étois ſans déſenſe, tu m'enfermas dans le cachot de la tour. Falri y pénétra par la vertu de ſes ſortilèges. Il me découvrit par quel artifice il avoit deſſein de troubler la paix de ton ame.

,, Kaphira étoit ſa captive. Il ſavoit qu'elle poſſédoit un anneau qui la rendoit inviſible quand elle vouloit. Il la cherchoit dans la forêt ſans pouvoir la trouver. Il prit les traits & la figure de mon ſeigneur. La belle Perſanne ne ſe défiant de rien, crut

que c'étoit Adhim. Elle se montra. L'enchanteur profita de l'innocence de Kaphira pour en obtenir un consentement qu'elle croyoit donner au sultan de Perse, & pour la conduire au-delà des lieux où s'étend la puissance du *génie* Nadan. Alors prenant la figure de Béreddan, qu'il avoit trouvé égaré dans la forêt, à la poursuite de son maître, & conduit dans son antre où il le retenoit prisonnier, il alla trouver Phésoj Ecneps, auquel il en imposa par son déguisement. Le bon dervis lui promit sa fille.

„ Alors il revint vers Kaphira, non pas sous les traits d'Adhim, mais sous ceux de Béreddan. Kaphira, se voyant trompée, refusa la main du jeune émir, protestant de son innocence. Falri alléguoit le consentement de Phésoj Ecneps, & le prétendu service qu'il avoit rendu à la belle en la délivrant des enchantemens du sorcier. Enfin il l'a conduite ici, sous prétexte de justice, se flattant d'en imposer au plus sage & au plus juste des rois. Ainsi, il comptoit se venger d'Adhim, en lui ravissant la belle Kaphira. Ce trait, digne de sa malice, n'avoit rien de consolant pour le pauvre Lémack qui, accablé sous le poids de ses fers, se voyoit près d'expirer sous les coups d'un

bourreau. Quand il m'eut fait confidence de ce myſtère d'iniquité que je n'approuvai pas au gré de ſon attente, il me fit de belles promeſſes. Il devoit me rétablir ſur le trône de Perſe; mais ſes contes ne m'en impoſent plus.

„ Oui, lâche trompeur, continua Lémack, en parlant à Falri; ta ſorcellerie ne t'a-t-elle donc point appris qu'un homme vraiment ſage & prudent n'oblige point ſes amis à ſes dépens? Né pour moi ſeul, je n'héſite pas un moment à te ſacrifier à l'eſpérance d'obtenir ma grâce, & jamais je n'obligerai perſonne que lorſque j'y trouverai mon intérêt particulier „.

„ Tai-toi, méchant, dit le monarque à Lémack; ne ſouille point les oreilles de la juſtice par tes diſcours impurs. L'ingratitude te rend la vie : n'en triomphe pas. Le crime de Falri eſt évident par lui-même. Maudits ſoient ceux qui s'en rapportent aux paroles des méchans. Sors d'ici, malheureux, déteſté de tes amis, odieux à tout le monde, couvert d'opprobre & accablé ſous le poids de la malédiction publique. Va t'enſevelir dans l'antre des rochers, ou dans quelque précipice affreux, digne repaire des monſtres tels que toi „.

Lémack, qui s'attendoit à des remercimens de la part du monarque, pour le service qu'il venoit de lui rendre, étoit couvert de honte & de confusion. Il sortit du divan, ne sachant où fuir pour se mettre à l'abri de la fureur du peuple, qui le suivoit en le chargeant d'imprécations.

Adhim alloit procéder au jugement de l'enchanteur Falri. Le *génie* Nadan s'y opposa en disant :

„ O sultan ! Falri, devenu ton captif par l'effet de ma protection sur toi, n'est point soumis à la puissance humaine. Il doit vivre, tant qu'il y aura sur la terre des méchans qui se livreront aux excès & aux emportemens de leurs passions brutales. Cependant, ô prince généreux ! ton pouvoir s'étend jusqu'à le chasser de tes états, & de toute la Perse „,

„ Si le destin me condamne à l'exil, dit Falri, je saurai me venger de ceux qui me banniront. J'irai habiter quelque contrée de l'Europe où je ferai fleurir les sciences, les arts & le commerce. Là, j'attirerai toutes les richesses de l'Asie „.

Ainsi parla le sorcier : il reprit aussi-tôt sa forme naturelle ; & déployant ses aîles de

chauve-souris, il s'éleva dans l'air, en disant :

„ Adieu, Perse, lieu de ma naissance; Albion te surpasse de beaucoup pour le luxe. J'y vais établir ma demeure. Je ne te regretterai point „.

Le *génie* Nadan présenta la belle Kaphira au sultan de Perse :

„ Reçois, ô prince ! lui dit le *génie*, reçois la juste récompense de tes travaux. Hâte-toi de montrer au dervis sa fille bien-aimée; & souviens-toi que le vertueux Mirglip est, après Alla, la premiere cause de tout le bonheur dont tu vas jouir pendant un règne long & glorieux „.

Nadan ayant fini son conte, s'inclina profondément devant le trône brillant du sage Iracagen, qui le remercia en ces termes de son utile instruction :

“ O Nadan ! nous ne saurions trop vous remercier des leçons de vertus que vous venez de nous donner. Vous avez préconisé la tempérance & la justice. Vous les avez couronnées comme elles le méritent. Vous avez appris à nos vertueux pupiles quelle douceur suit la pratique des vertus sociales, & la fidélité aux devoirs réciproques qui lient les mortels les uns envers les

autres. Hélas ! ô Nadan ! nous ne t'entendrons plus, ni toi, ni tes sœurs. Le charme est détruit. Notre temple ébranlé jusques dans ses fondemens, s'écroûle. Le songe est dissipé „.

CONCLUSION.

„ Oui, cher lecteur, le charme est détruit. Les *génies* ne sont plus. Horam n'est que le fantôme de mon imagination. Il se taît. Tout ce qu'il a dit n'est que fiction. Ses leçons n'en sont pas moins utiles pour être enveloppées sous le voile léger de l'allégorie.

„ J'ai écrit ces feuilles pour inspirer l'amour & la pratique de la vertu. J'ai emprunté le langage oriental pour servir d'organe à la vérité. J'ai ennobli la race des êtres phantastiques, & des *génies* supposés ont prononcé les oracles de la sagesse. On me demandera peut-être ce que deviendra l'auguste vérité, à présent que cette belle machine qui la soutenoit est détruite. Ces *génies*, rémunérateurs de la vertu, ne sont plus, n'est-il pas à craindre que la vertu ne se perde avec eux dans les espaces imaginaires ?

„ Lecteur, si vous voulez bien me prê-

ter un moment d'attention, je me flatt que vous ne regretterez pas long-temps l perte d'Horam & de ses génies. Si les princ pes de la morale n'avoient pour fondemen que les visions de l'imagination, le mora liste devroit s'épargner la peine d'écrire; & quelque tournure qu'il donnât à ses leçons il travailleroit en vain.

„; Elevez vos pensées au-dessus de tou ce que l'imagination peut concevoir. Un scène plus grande, plus merveilleuse s'offr à vos esprits étonnés. Le ciel s'incline ver la terre. Dieu descend parmi les homme

» Le voile est déchiré : le soleil de ju tice sort du sein d'un nuage ténébreux L'empire de la mort est détruit. L'homm est racheté par un être infiniment supérieu aux anges & aux esprits; la volonté d Dieu est manifestée à la terre par la voi de son Fils, à qui il a donné toutes les cho ses pour héritage, & par qui il a fait le mondes, qui est la splendeur de sa gloire & l'image de sa personne; qui, après avoi purifié le genre humain de ses iniquités, es assis à la droite du Très-haut, d'autant plu supérieur aux anges, qu'il a un nom plu excellent que le leur.

» Nous avons fait un heureux échang

de l'aveuglement du paganiſme, pour la vérité chrétienne, & nous pouvons déſormais nous regarder comme des créatures qu'une faveur particulière a rendues dignes du ciel. C'eſt pour nous qu'un Dieu s'eſt fait ſemblable à nous. Son nom eſt grand à jamais : il a ſauvé ſon peuple. Il a ceint le baudrier de juſtice ; le caſque du ſalut eſt ſur ſa tête ; il eſt revêtu de zèle ; il porte des nouvelles de paix ; il rend la liberté aux captifs ; il ouvre les portes des priſons, & briſe les fers des priſonniers. Notre ſoleil ne nous quittera jamais ; car le ſeigneur eſt notre lumière, & Dieu notre gloire.....

» Il eſt bien plus grand d'avoir Dieu pour ami, que d'être ſûr de la médiation des ames des juſtes & des anges, miniſtres du Tout-Puiſſant. Il eſt plus glorieux d'avoir le ciel pour conſolateur, & l'Eſprit ſaint pour guide & pour directeur dans les ſentiers de la vertu, que de jouir de l'aſſiſtance des génies ou de tous autres êtres intermédiaires.

» Le dernier des chrétiens eſt au-deſſus du ſage des payens. Fût-il au ſein de la pauvreté, celui qui ſanctifie le protége, & celui qui juſtifie a été ſacrifié pour lui. Il eſt plus grand que les rois, & plus

puiſſant que les princes de la terre ; car il eſt le temple du Dieu vivant, & l'eſprit du Seigneur habite en lui.

» Nous ſommes les favoris de Dieu, les enfans chéris de ſa miſéricorde. Nous jouiſſons de la pure lumière d'une réligion ſainte, qui eſt un don ineſtimable du Père tout-puiſſant, du médiateur tout miſéricordieux, & de l'Eſprit ſanctificateur.

» Quelle nouvelle ſcène de grandeur le flambeau de la vérité découvre à nos regards ! Des trônes inébranlables ! des puiſſances, des principautés, des dominations, qui ne ſont point le fruit de la guerre ou de l'uſurpation, mais la récompenſe éternelle de la foi & de la charité : des millions d'anges qui chantent les louanges de l'éternel : des armées triomphantes de martyrs qui ont dompté la chair, & réſiſté courageuſement aux attraits du vice. Oh ! quelle gloire ineffable, quel bonheur immenſe, quels biens infinis ſont réſervés aux fidelles chrétiens, au ſortir de cette vie mortelle !

» Dans ce moment redoutable, que les juſtes ſeront glorieux, lorſque le ſauveur du monde, couvert d'une robe teinte de ſon ſang, & portant écrit ſur la poitrine :

le roi des rois, le ſeigneur des ſeigneurs, viendra au-devant d'eux, en diſant : Venez les bénits de mon Père, venez poſſéder le royaume qui vous eſt préparé depuis la fondation du monde. Entrez dans la joie du ſeigneur, & ſoyez à jamais les *fils & les filles du Dieu tout-puiſſant* „ !

Fin du trentième Volume.

TABLE
DES CONTES.
TOME TRENTIÈME.

SUITE du conte des Enchanteurs, ou Misnar sultan de l'Inde. page 1

Conte huitième.

Histoire de la Princesse de Cassimir. 52
Suite de l'histoire de la princesse de Cassimir. 93

Conte neuvième.

Sadak & Kalasradde. 117
Suite du même. 163
Suite du même. 235

Conte dixième.

Mirglip le Persan, ou Phesoj Ecneps, dervis des bois. 309
Suite du même. 417
Conclusion. 479

Fin de la Table du Tome trentième.

LIBRARY
MENT
tances to be
the Building